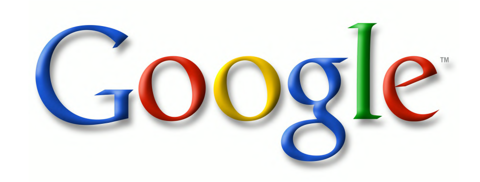





DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
TAYLOR INSTITUTION



LETTRES, MEMOIRES, ET NEGOTIATIONS PARTICULIERES DU CHEVALIER D'EON,

Ministre Plenipotentiaire auprès du Roi de la Grande-Bretagne;

AVEC

M. M. les Ducs de PRASLIN, de NIVERNOIS, de SAINTE-FOY, & REGNIER DE GUERCHY, Ambassad. Ex &c. &c. &c.

PREMIERE PARTIE.

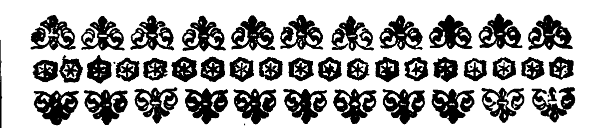
Pardonnez, un Soldat est mauvais Courtisan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la Cour, & non pas la connoître.

VOLTAIRE.

Vita sine litteris mors est.

LONDRES,

MDCCLXV.



DISCOURS PRELIMINAIRE.

Surge, Deus.... Judica terram..... Justum & impium... & vincas cum judicaris. Psal. 82: 8. Eccles. 3: 17.

Déliberer long-tems & chercher la vérité avec application, c'est, selon les Princes & les Grands, l'emploi du vulgaire. On voudroit avoir la gloire d'aimer la vérité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais.

Elevé parmi les rochers & les montagnes, une éducation mâle m'a donné le courage de dire cette vérité & la force de l'écouter; elle m'a donné une trempe d'ame, qui ne peut se plier ni au manége ni aux bassesses des Courtisans: aussi ai-je fait la triste expérience, que l'innocence & la droiture nous brouillent souvent, presqu'autant avec la Cour, que pourroit le faire le contraire.

Après avoir fini mes études à Paris, j'étois livré tout entier aux charmes de la littérature & à ma passion pour les armes, lorsque, vers la fin de 1755, ma destinée m'entraina dans les Ambassades, tandis que mon inclination me por-


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

reconnoissance, mais avec constance, parce que je n'ai jamais voulu servir d'autre Maître que mon Roi, & d'autre Patrie que la France (*f*).

Si en 1760 (*g*) je quittai la Russie; ce fut uniquement parce que j'y avois perdu la vuë & gagné le scorbut (*h*). Je n'en suis revenu qu'a-

---

(*f*) Voïez III. partie, p. 18 & suiv.

(*g*) Voïez III. partie, p. 20 & suivantes.

(*h*) Plusieurs causes phisiques contribuent en Moscovie à exténuer la vuë & le sang, & à procurer le scorbut & l'affection hipochondriaque, qui causent de grands désordres dans toutes les fonctions de l'œconomie animale.

1. Pendant près de huit mois de l'année, tous les objets extérieurs qui frappent la vuë sont couverts de neige: cet inconvénient se fait encore mieux sentir en Siberie. On a même remarqué, dans une certaine partie occidentale de cette grande province, une horde de Tartares Calmouks, qui ne voient presque pas lors qu'il fait soleil, mais qui, pendant la nuit, ont la vuë très pénétrante. Ce sont des espéces de chauves-souris ambulantes, qui tuent les passans lorsqu'elles volent.

2. Toutes les viandes & tous les poissons que l'on mange l'hiver, sont gelés depuis long-tems: la grande provision pour Moscow & St. Pétersbourg vient d'Archangel, ville éloignée de ces capitales de plus de deux mille verstes.

3. Il faut encore attribuer ces vices à deux erreurs de régime qui sont très ordinaires en Russie; ces erreurs ont lieu particuliérement à l'égard de l'air, des alimens & des exercices, indépendamment des longs hivers auxquels la ville de Pétersbourg est exposée. Sa situation au milieu des marais, sur les bords d'une grande riviere & entre deux mers, la rend également susceptible des inconvéniens du froid & de ceux de l'humidité. Pour se garantir de ces deux intempéries, on n'emploie guères d'autre ressource que les poëles, qui sont entretenus à un dégré de chaleur insupportable. Il n'y a pas moïen d'éviter d'être brulé vif dans les maisons des Russes, & à la Cour on fait encore mieux rotir les gens qu'ailleurs.

qu'avec les témoignages les plus avantageux des Miniſtres & des Ambaſſadeurs (*i*).

Après avoir traverſé jour & nuit l'Ingrie, la Carélie, la Livonie, la Courlande, la Sémigalie, la Lithuanie, la Pologne, la Hongrie & l'Autriche, j'arrivai à Vienne, chez M. le Comte de Choiſeul. J'étois chargé de maladies pour moi, & de Traités (*k*) pour les Cours de Vienne & de Verſailles. J'arrivai, dis-je, chez cet Ambaſſadeur, la mort ſur les dents: j'étois le Lazare, & M. le Comte de Choiſeul, qui dans ce tems-là ne s'imaginoit pas qu'il dût devenir ſi-tôt Miniſtre & Duc de Praſlin, étoit alors le doux Sauveur. Il me reſtaura & me guérit à Vienne (*l*); & en arrivant à Paris, je manquai mourir de foibleſſe. Une penſion de deux-mille livres, dont M. le Duc de Choiſeul me fit gratifier par Sa Majeſté ſur ſon Thréſor Royal, ne me guérit pas radicalement, quoiqu'elle me donnât les moyens néceſſaires pour rejoindre mon Regiment & aller expoſer en Allemagne ces jours qu'on venoit de me rendre.

Je n'ai pas pu ſervir long-tems, comme l'a très judicieuſement obſervé M. le Comte de Guerchy chez Milord Hallifax, ni me trouver à *Minden* & à *Rosbach* (*m*). Si cependant l'on en doit croire les témoignages de M. le

(*i*) Voïez III. partie, p. 19 & ſuivantes.
(*k*) Voïez III. partie, p. 20 & ſuivantes.
(*l*) Voïez I. partie, p. 6, 57 & 58.
(*m*) Voïez la Note imprimée & adreſſée à S. E. Claude Regnier de Guerchy, p. 10, 32 & ſuivantes.

M. le Maréchal & de M. le Comte de Broglio, deux connoiſſeurs pour le moins auſſi grands que M. de Guerchy, j'ai fait tous mes efforts pour bien ſervir.

Je n'ai pas ſervi long-tems, 1. parce que je ſuis jeune & parce que j'eſpère ſervir long-tems : j'aurois pu ſervir plus long-tems, ſi M. le Comte de Guerchy, au-lieu de s'amuſer à conférer au MOULIN D'AMOENINBOURG, étoit venu négocier la paix en Angleterre ; mais le bonheur de la France a voulu que ce fut M. le Duc de Nivernois, & mon malheur particulier a voulu qu'il quittât trop tôt une Cour qui l'adoroit, & où pour le repos & la paix des deux Nations il devroit bien être encore.

Ce Seigneur qui, dans toutes ces Ambaſſades, a toujours paru, comme Anacréon, couronné de mirthes & de roſes, & chantant les plaiſirs au ſein de ſes infirmités & des plus pénibles travaux, feroit un des plus grands Miniſtres de la France, ſi à la bonté, à l'élevation de ſon cœur, à la ſublimité de ſon génie & de ſes talens, il joignoit autant de fermeté que de délicateſſe dans l'eſprit.

Comme je me ſuis fait une loi de ne jamais déguiſer ma façon de penſer, & que la ſincérité eſt une vertu, par laquelle il eſt permis & même commandé de s'égaler aux héros, j'ajouterai ingénument que le ſeul petit deffaut que j'aie remarqué dans M. le Duc de Nivernois, eſt la coquetterie de plaire à tout le monde. Coquetterie ! qui nous fait ſouvent plus d'ennemis que de vrais amis ; & qui cependant n'a jamais réfroidi les ſentimens d'admi-

miration & de reconnoissance que je lui ai voués, malgré le labyrinthe où son foible pour ses amis de trente ans m'a engagé.

Anglois! je vous prends à témoins de l'amitié & des bontés dont m'a comblé ce Mécene pacifique (n): je vous prends encore à témoins de mon ardent désir pour son retour dans cette capitale. Bientôt nous verrions le calme succéder à l'orage, le savoir à l'ignorance, la prudence à l'indiscrétion & les sentimens généreux à . . . . .

Il y a aujourd'hui un an (o) que ce charmant Pacificateur de l'Europe, qui n'a pas pu pacifier mes petits démêlés avec le grand Comte de Guerchy, m'a fait porter le présent de la paix à ma Patrie. Comblé d'éloges par nos Ministres, je suis revenu avec empressement rejoindre mon Bienfaiteur à Londres. A son départ, je fus fait Résident; & peu de tèms après, au moment que je m'y attendois le moins, je fus revêtu du titre de Ministre Plénipotentiaire. Je marquai alors à M. le Duc de Choiseul „ *qu'il étoit comme la providence,* „ *qu'il accordoit non seulement ce qu'on deman-* „ *doit, mais même ce qu'on ne demandoit pas.*" J'ai taché, par ma conduite & mon travail, de m'acquiter de mon Ministère passager d'une façon digne de l'approbation du Roi mon Maître, de Sa Majesté Britannique, & j'ose le dire du public de l'Angleterre.

Qui

(n) Voïez la premiere & seconde partie des Lettres.
(o) Voïez seconde partie, page 23. & suiv.

Qui n'auroit pas cru que le porteur de paix universelle, vivroit le reste de ses jours dans une paix particulière avec tout le monde ? Le contraire est cependant arrivé par *quelque fatalité inconcevable*. Peut-être M. de Guerchy, irrité de ce que je n'ai pas servi long-tems, veut-il me faire la guerre pendant le reste de ses jours. Je suis résolu à la deffense & à combattre le reste de la vie, soit que le nerf de la guerre, je veux dire, les finances viennent à me manquer, soit que mon trésor royal me paroisse épuisé, puis qu'on a refusé dernièrement de m'y payer ma pension, & soit qu'il m'arrive ou qu'il ne m'arrive pas des subsides de France. Mon espoir & mon courage n'en seront point abbatus : ils renaîtront toujours par cette belle sentence de Portius Caton & de Jules Cæsar, BELLUM SE IPSUM ALAT.

Je ne m'arrêterai point ici à déveloper tous les motifs sécrets de la déclaration de guerre de SON EXCELLENCE CLAUDE, LOUIS, FRANÇOIS, REGNIER COMTE DE GUERCHY, SEIGNEUR DE NANGIS, & VICOMTE DE FONTENAY LE MARMION. Il suffit, pour que le public y prenne part, qu'il sache seulement les principaux motifs du manifeste, d'autant que M. REGNIER ainsi que MOI, n'aïant point la prétension d'agir en Princes, nous nous contentons d'en être les singes, ou les sapajous (*p*). Le public doit donc me savoir gré de ce que je

(*p*) Les Courtisans ne sont que de simples ressorts;
Peuple Caméléon, peuple singe du maître.
LA FONT.

je lui découvre une partie de ce que je pourrois lui cacher, sans qu'il eût à se plaindre.

(*Griefs & motifs de la déclaration de guerre du Comte de Guerchy contre le Chev. D'Eon.*)

Les principaux griefs de M. LE COMTE DE GUERCHY peuvent se réduire à QUARANTE-CINQ CHEFS PRÉLIMINAIRES.

1. *Parceque* j'ai demandé d'abord en suppliant, puis avec respect, puis avec force, l'argent qui m'est dû légitimement, & qui ne m'est pas païé depuis 1756 (*q*).

2. *Parceque* j'ai dépensé *sans remords* 170 l. Sterl. dans le mois de Juin dernier, pour nourrir trente-deux personnes tant maîtres que domestiques, chevaux & autres bêtes de l'Ambassade (*r*).

3. *Parceque* je me suis *ingéré* de faire dépenser à ce riche Seigneur, une guinée par mois pour l'achât de diverses gazettes angloises (*s*).

4. *Parceque* j'ai prévenu *mal méchamment* qu'il ne falloit pas s'étonner de la dépense du mois de Juin, attendu que celle du mois de Juillet seroit plus forte (*t*).

5. *Parceque*, graces à mon *imprudence*, je n'étois venu en Angleterre que sous la condition de retourner en France avec M. le Duc de

(*q*) Voïez I. partie, p. 3 & suiv. 28, 51, 83.
(*r*) Voïez I. partie, p. 14, 63, 84, 90, 195.
(*s*) Voïez I. partie, p. 14 & suivantes. III. partie, p. 6.
(*t*) Voïez I. partie, p. 15 & suiv. 195 & 197.

de Nivernois ou immédiatement après lui, & que je ne ferois plus le Sécrétaire d'aucune Ambaſſade, même auprès de l'Empereur de la Chine (*u*).

6. *Parceque* j'ai eu *l'inſolence* de ne pas vouloir devenir d'evêque Meuner, c'eſt-à-dire, de Miniſtre Plénipotentiaire Sécrétaire d'Ambaſſade (*v*).

7. *Parceque* j'ai eu la *ſeconde inſolence* de ne pas vouloir, pendant *l'intérim*, manger mon pain ou ma farine dans ma poche, pour complaire à S. E. M. de Guerchy (*x*).

8. *Parceque* j'ai refuſé avec *un dédain impardonnable* d'être le prothée du corps diplomatique: c'eſt-à-dire *puis Miniſtre*, *puis Sécrétaire &* (*y*) *puis Réſident & non Réſident*, *puis Miniſtre & non Miniſtre* (*z*).

9. *Parceque* j'ai refuſé par *pure méchanceté* de faire le perſonnage *de ſouffleur* ou *de compere* derrière la tapiſſerie (*a*).

10. *Parceque*, ſans égard pour la volonté de mes

(*u*) Voïez II. partie, p. 6 & 20.

(*v*) Voïez I. partie, p. 13, 21, 22, 26, 69, 71, 77, 112. II. partie, p. 99.

(*x*) Voïez I. partie, p. 15, 63, 88, 115.

(*y*) Voïez I. partie, page 13, 21, 22, 26, 69, 71, 77, 112. II. partie, page 99.

(*z*) *Ibidem.* Je demande pardon au public, ce galimathias n'eſt pas de mon invention.

(*a*) Voïez *Ibidem.* M. le Comte de Guerchy, par une fauſſe crainte ou une vanité mal placée, avoit peur que le public ne ſe mit dans la tête que je faiſois toutes les affaires de l'Ambaſſade, qu'il n'étoit que le prête-nom, ou ſi vous l'aimez mieux, que j'étois le ſouffleur dans la couliſſe & lui le Roi de théatre.

mes ſupérieurs, je n'ai pas voulu repréſenter à la Cour de Londres les Métamorphoſes d'Arlequin politique (*b*).

11. *Parceque* ſon Excellence a *ſagement* prétendu, dans une lettre toute de ſa main du 4 Septembre, que j'avois mangé la moitié de ſes appointemens, qu'elle comptoit emploïer aux dépenſes de ſa PREMIERE MISE, ſuivant le texte original (*c*).

12. *Parceque* l'article de cette dépenſe *épouvantable* a cauſé un mal de cœur effroïable à ſon excellence, & a horriblement ému ſon ire contre moi (*d*).

13. *Parcequ*'à une épitre *très ſeche*, dont ſon Excellence m'a honoré de Jouy le 4 Septembre, j'ai répondu de Londres le 25 du même mois auſſi *vertement* que la bienſéance le permettoit (*e*).

14. *Parceque* j'ai eu l'*extravagance* de ne pas vouloir que la gratification demandée au Roi mon maître ſous mon nom, paſſât dans la poche de ſon Excellence M. le Comte de Guerchy, pour boucher le trou de mes diners, à moins que la quittance en bonne forme n'en fût homologuée & entérinée à la chambre des comptes (*f*).

15.

(*b*) Voïez I. partie, page 111.
(*c*) Voïez I. partie, page 88 & 112.
(*d*) *Ibidem.*
Cet article, après mon attachement ſincère & déſintéreſſé pour M. le Maréchal de Broglio, eſt la véritable ſource de toute la haine que M. de Guerchy m'a vouée, & l'origine du mal qu'il a voulu me faire.
(*e*) Voïez I. partie, page 84 & ſuivantes.
(*f*) Voïez I. partie, page 74, 77, 78.

15. *Parceque* j'ai fait voir, *par une malice très condamnable*, que le reproche sur l'histoire universelle de mes diners ressembloit, comme deux gouttes d'eau, à une négociation de cuisine (*g*).

16. *Parceque* j'ai eu l'*impudence* de ne pas vouloir connoître le monde SPECIALEMENT CELUI A QUI J'AVOIS AFFAIRE (*g**).

17. *Parceque* M. le Comte de Guerchy, (de prolixe mémoire) arrivant à Londres, le tonnerre à la main & le lançant sur moi, j'ai bravé *insolemment* les foudres de ce nouveau Salmonée (*h*).

18. *Parcequ'*au *mépris* de toute la *puissance des satrapes*, je n'ai pas voulu connoître la bonté de mes lettres de rappel en forme de disgrace, envoyées à l'insu du Roi mon maître, & signées *à patte, à griffe ou à grillage* (*i*).

19. *Parceque*, pour en mieux connoître la validité ou l'invalidité, j'ai voulu attendre *témérairement* des ordres ULTERIEURS de ma Cour (*k*).

20.

(*g*) Voyez I. partie, page 78.

(*g**) Voïez I. partie, page 11, 30, 46, 82.

(*h*) Voïez I. partie, page 98, 115, 117, & II. partie, page 113.

Salmonée faussaire & contrefacteur de Jupiter aïant fait faire un pont d'airain qui traversoit presque toute l'Elide, couroit dessus en chariot de même métail, pour imiter le tonnerre, & lançoit des torches ardentes, ordonnant qu'on tuât tous ceux sur qui il les auroit lancées. Jupiter indigné de son arrogance, d'un coup de foudre le précipita dans les enfers, où il est encore gissant. Voïez Virg. L. VI. vi 535. & Homere.

(*i*) Voïez I. partie, page 98.

(*k*) Voïez I. partie, page 129 & 309 & ma note page 8.

20. *Parceque* S. E. M. le Comte de Guerchy, Ambassadeur *Extraordinaire*, n'aïant pas pu entendre & comprendre ce que signifioit le mot ULTERIEUR ; quoiqu'il soit employé au moins deux fois par semaine dans toutes les Gazettes de l'Europe, a *payé* ensuite *un homme* pour faire imprimer que ce mot-là étoit *vieux* (*l*).

21. *Parceque* j'ai eu *l'orgueil* d'être traitable pour l'argent, mais intraitable pour l'honneur (*m*).

22. *Parceque* je n'ai pas voulu, *suivant l'usage*, avilir ni le caractère de Ministre Plénipotentiaire, ni la dignité du Roi (*n*).

23. *Parceque* j'ai eu la *bétise* de servir uniquement pour la plus grande gloire & utilité du Roi, & que je n'ai pas dit, comme certains grands personnages, & comme tous les Ministres du Très-Haut, *ad utilitatem quoque nostram* (*o*).

24. *Parceque* mon *obstination* & mon *aveuglement* ont été si grands, que je n'ai pas voulu fléchir le genouil, pour ensenser & adorer le Veau d'or, que dis je? l'Ane d'or d'*Apulée* & de *Buridan* (*p*).

25.

(*l*) Voïez ma note, page 8. & la contre-notre page 11.

(*m*) Voïez I. partie, page 8, 82, 110, 124.

(*n*) *Ibidem.*

(*o*) Voïez I. partie, page 10 & 11.

(*p*) *Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron?*
Ce n'est pas-là leur caractère.

La Font.

Naudé, dans le *Mascurat*, dit; prends garde qu'il ne t'arrive comme à l'*âne* de *Buridan*, qui mourut de *faim* entre

25. *Parceque* M. le Duc de Praslin *est merveilleusement* courroucé contre moi, & qu'il ne peut trouver aucun sujet de mécontentement, ni dans mon travail, ni dans ma conduite, ni dans mes mœurs (*q*).

26. *Parceque* j'ai eu l'effronterie de démontrer, que je n'avois pas les reins assez souples pour voltiger politiquement, tantôt sur la mule de l'Evêque, & tantôt sur l'Ane du Meunier d'*Amœninbourg* (*r*).

27. *Parceque* j'ai eu la *sottise* de vouloir ramener la politique égarée de ce siècle à son véritable principe (*s*).

28. *Parceque* j'ai avancé, soutenu & prouvé (CE CHEF-CI EST UN DES PLUS GRAVES), qu'un *pédant politique* n'est pas un *parfait Ambassadeur*, ni un *parfait Ministre*; que celui-ci doit être honnête-homme, du moins quand il ne joue plus la Comédie; qu'un Ambassadeur n'étant qu'un Comédien, les règles du Théatre veulent, que, s'il ne dit pas la vérité, il dise du moins le vrai-semblable, & qu'il observe l'unité de tems & de lieu. Toutes ces règles aïant été violées à mon égard, la pièce qu'on a voulu me jouër n'est plus qu'une farce (*t*).

29.

---

tre deux picotins d'avoine, faute de se résoudre auquel il devoit plutôt allonger le col, parcequ'ils étoient également distans de lui. Cela se dit à de grands Seigneurs indéterminés, irrésolus, qui veulent cependant tout entreprendre, tout conduire & ne rien faire.

(*q*) Voïez I. partie, page 9 & 10.

(*r*) Voïez I. partie, p 7 & suiv.

(*s*) Voïez I. partie, p. 8. 22, 41, 46, 146.

(*t*) Voïez I. partie, p. 23, & suivantes.

29. *Parceque* j'ai eu *la mal-adresse* de ne pas vouloir jouër la farce sur le Théatre politique, & que j'ai mieux aimé payer ma place au parterre, afin d'avoir la liberté de siffler pour mon argent (*u*).

(*v*) 30. *Parceque* j'ai eu *le malheur* de démontrer au Ministre, que l'on ne pouvoit pas vivre sans pain; & qu'avec mille écus d'appointemens, il n'y avoit pas de quoi boire de la petite bierre à Londres, & que les Dragons ne buvoient que du vin (*x*); que s'il ne me donnoit aucun traitement, au lieu de mourir de gras fondu, je mourrois éthique & peut-être hérétique (*y*).

31. *Parceque* j'ai été assez *téméraire* que d'avancer en badinant dans une lettre particulière d'après le proverbe Italien *que vive sperando, more cacando* (*z*).

32. *Parceque* le Ministre a voulu *prudemment* déchirer ma belle chienne de lettre avec les dents (*a*).

33. *Parceque* je n'ai pas voulu dans mon *aveuglement* déchirer les voiles de mon honneur, ni briser le mât ma probité (*b*).

34. *Parceque* j'ai fait voir, *d'après Salomon*, que le bonheur qui m'arrivoit *par hasard*, pouvoit

(*u*) Je ne sais si le public trouvera que je m'en aquitte bien.
(*v*) Voïez I. partie, page 24 & 25.
(*x*) Voïez I. partie, page 1, 2.
(*y*) Voïez I. partie, page 29 & 30.
(*z*) Voïez I. partie, page 56, 95.
(*a*) Voïez I. partie, page 30, 31.
(*b*) Voïez. I. partie, page 35 & suiv.

voit arriver à un autre par bonne avanture (*c*).

35. *Parceque* j'ai eu l'*audace* de donner de bons avis & de sages conseils, & qu'on n'a ni su, ni voulu en profiter (*d*).

36. *Parceque* j'ai eu la *bardiesse insigne* de donner l'exemple de certains cas où LES HOMMES SE MESURENT PAR LES FEMMES (*e*).

37. *Parceque* j'ai déclaré trop *franchement*, que quand on ne donnoit pas *suffisamment* de quoi boire aux bouchers de Londres, ils finissoient leur sabbat par la danse des cocus (*f*).

38. *Parceque* M. le Comte de Guerchy prétend, *pour raison à lui connue*, ne m'avoir pas vu à l'Armée; & moi parceque je soutiens, *pour raison à moi connue*, l'y avoir bien vu (*g*).

39. *Parceque*, quand on m'a reproché *chrétiennement* d'avoir fait des Epigrammes dans certains endroits de mes lettres, j'ai répondu que je les donnois *gratis*, que je ne demandois que le prix de mon travail.

40. *Parcequ'*au lieu de redevoir à la Cour & à M. le Comte de Guerchy, il se trouve, *par une fatalité*, qu'on me redoit au contraire une somme considérable (*h*).

41. *Parceque* j'ai fait voir *malbeureusement* à M. le Duc de Praslin & à M. le Comte de Guer-

---

(*c*) Voïez I. partie, page 86 & suiv.

(*d*) Voïez I. partie, p. 237 & suiv.

(*e*) Voïez I. partie, p. 91.

(*f*) Voïez I. partie, p. 93.

(*g*) Voïez I. partie, p. 178 & suiv., & ma note, p. 34, 36.

(*h*) Voïez les comptes du Comte de Guerchy, I. partie, depuis la p. 234, jusqu'à la fin.

Guerchy qu'ils faifoient bien du bruit pour une omelette au lard (*i*).

42. *Parceque* rien n'eft plus terrible qu'une tête de Dragon, lorsqu'elle fe cogne contre une tête de Miniftre, *en fuppofant qu'il en ait une* (*k*).

43. *Parceque* j'ai *le trifte avantage* d'être auffi bon pour l'attaque que pour la deffenfe, & que je fais faire une retraite ainfi que Xénophon (*l*).

44. Principalement parceque J'AI DEVINÉ A' MOI TOUT SEUL PAPIER SUR TABLE QUE S. E. SAVOIT BIEN CALCULER, MAIS NE SAVOIT POINT DU TOUT ECRIRE, *& qu'il n'y avoit (fuivant M. le Duc de Praflin)* PERSONNE A' LA COUR DE FRANCE DE MEILLEUR A' EMPLOYER (*m*).

45. Mon plus grand crime enfin eft, que, vers le commencement de Septembre dernier, le Roi d'Angleterre m'aïant fait l'honneur de me demander mon opinion & mon fentiment fur M. le Maréchal de Broglio, j'ai eu celui de lui répondre en pleine Cour avec toute la franchife & la vérité, dont j'ai toujours fait profeffion. Sans dire du mal de perfonne, j'ai dit tout le bien que je favois de mon Général. J'ai fini en affurant, que je donnerois ma vie pour que le Roi, mon maître, put favoir la vérité; qu'il étoit l'homme de fon Royaume qui

(*i*) Voïez I. partie, p. 63 & fuiv.
(*k*) Voïez. I. partie, p. 73.
(*l*) Voïez I. partie, p. 27.
(*m*) Voïez Lettre curieufe & rare, II. partie, p. [illegible]

qui l'aimoit le plus, mais qu'elle ne pouvoit percer la foule des Courtisans qui l'environnoient. Loin de me repentir d'une action aussi téméraire, je n'oserois pas regarder le Soleil en face si j'eusse parlé autrement. Ce que j'ai dit au Palais de St. James, je l'ai ci-devant publié hardiment dans le sein de Paris & de Versailles, dans le Cabinet même du Ministre ami de M. de Guerchy, parlant à sa personne. Les murs & un troisième témoin qui étoit à mon interrogatoire, peuvent déposer encore de mes dispositions. Si on est sourd & muet en France, je suis charmé qu'on ne le soit pas en Angleterre : je me suis fait une loi de ne jamais tromper personne, à plus forte raison un grand Roi qui cherche la vérité, qui me fait l'honneur de me la demander, qui gémit de voir l'innocence opprimée, & qui respecte la vertu & les grands talens, même *dans ses anciens ennemis*.

(*Griefs & motifs de la contre-déclaration de guerre du* CHEVALIER D'EON.)

Voilà à peu près les principaux motifs qui ont engagé M. le Comte de Guerchy à me dire, dès le jour de son arrivée à Londres, qu'il me PERDROIT SANS RESSOURCE. Il y a toute apparence que ce sont les mêmes motifs, qui déterminerent le Sr. de Vergy peu de jours après, à me dire & à répéter deux fois en présence de l'Ambassadeur & de sa suite ,, *vous* ,, *ne savez pas* , *M. D'Eon* , *le sort qui vous* ,, *attend en France*. ,, Paroles bien remarquables à quiconque voudra réfléchir, sur-tout dans la bouche d'un avanturier escroc, qui dit avoir

avoir servi dans les Gardes-Françoises. Voilà ce qui a fait prendre au Comte de Guerchy la fatale résolution de me déclarer une guerre aussi INJUSTE QU'OPINIATRE. Ce sont précisément les mêmes motifs que j'ai à rétorquer contre lui, qui m'ont détérminé à la soutenir avec toute la fermeté d'un homme vertueux & courageux, & *quoiqu'il n'y ait rien*, dit *Sully* (*n*), *dont il soit plus difficile de*

(*n*) On eut pardonné peut-être à Sully d'avoir du mérite; (Voïez les mémoires de Sully, & les mémoires de ce tems) mais on ne pouvoit lui pardonner d'avoir trop de probité & d'amour pour son Roi & sa patrie. Les femmes, les courtisans, les Ministres, MINISTRESSES, un Ambassadeur *Extraordinaire* de ce tems-là & son Sécrétaire encore plus coquin tous se liguerent contre lui. C'est une chose remarquable qu'un serviteur si fidele, un si tendre ami de son maître, ait été douze à quinze fois sur le point d'être disgracié & *perdu sans ressource.* En 1601 on l'accusa d'être entré dans les complots du Maréchal de Biron. Le Roi ne fit qu'en rire, & en badina même avec lui. En 1602, on jetta dans l'esprit du Roi des soupçons qui firent une impression plus profonde. Il ne se passa point d'année où ses ennemis ne renouvellassent les mêmes attaques. Il est bien étonnant que les courtisans de ce tems-là n'aient pas fait aussi passer sa sagesse pour folie; on n'avoit pas alors tant d'esprit qu'aujourd'hui; mais ce fut en 1605 qu'ils lui porterent les plus grands coups. Insensiblement le poison agit sur le cœur du Roi; & ce Prince qui étoit trop environné d'ingrats pour ne pas soupçonner quelquefois ceux-mêmes qui ne l'étoient pas, alla jusqu'à croire que Sully vouloit se faire chef de parti. Alors l'envie fous ce Ministre pour la premiere fois. Elle exageroit ses talens pour qu'ils parussent plus redoutables. Sully, averti de tout ce qui se passoit, hésita sur ce qu'il devoit faire. Il prit le parti d'écrire au Roi. Sa lettre étoit simple, mais noble: la réponse du Roi fut courte, froide & circonspecte. Il ne lui donnoit que le titre de mon cousin; il avoit rétranché le terme *d'ami*. Sully après cette lettre resta tranquille & continua à servir l'état, en attendant sa disgrace. Trois mois se passerent ainsi; pen-

de se defendre que d'une calomnie travaillée de main

---

pendant lesquels on fit agir de nouveaux ressorts, & l'on inventa de nouvelles noirceurs. Cependant Henri IV. voïant que rien de ce qu'on avoit avancé contre Sully, ne se vérifioit, commença à faire de sérieuses réflexions. Il craignit d'avoir été trompé. Ce Prince étoit plus vif & plus emporté que *tous les Capitaines de Dragons de nos jours*, mais *il avoit l'ame bonne, moëlleuse, noble & généreuse, & quoiqu'un sang doux & tranquille ne circulât pas lentement* dans les veines de ce grand Roi, il revenoit aisément à lui-même : il envoïa plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur. Mais Sully étoit résolu de se taire, jusqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Tous deux étoient dans la situation de deux cœurs sensibles, qui après s'être long-tems aimés, croient avoir à se plaindre l'un de l'autre, & pour qui cet état d'incertitude & de froideur est un état de tourment. Henri IV. ne put le soutenir d'avantage. Il étoit à Fontainebleau; & son cœur agité depuis plusieurs jours, ne cherchoit qu'à se soulager du fardeau qui l'accabloit. Il eut enfin avec Sully un éclaircissement. Sully se justifia. Le Roi lui nomma tous ses ennemis. Cet entretien dura plus de quatre heures. Il se passa dans une des allées du jardin. Les courtisans qui ne pouvoient entendre, observoient de loin : on peut juger de leur agitation. Ils PRENOIENT LEURS LUNETTES pour voir de loin, & tachoient de prévoir par les gestes & par l'air du visage, quel seroit le dénouement. Le Roi voulut le leur apprendre lui-même. Il sortit de l'allée, en tenant Sully par la main, & demanda à tous les courtisans assemblés, quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-tems. *Je vois ce que c'est*, dit ce Prince né naturellement grand Railleur, *il y en a auxquels il a ennuïé plus qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Rosni plus que jamais; & vous mon ami, poursuivit-il, continuez à m'aimer & à me servir comme vous avez toujours fait.*

Ces terribles paroles firent pâlir presque tous les visages : avec une mine allongée ils gagnerent en silence & promtement l'escallier du château : il n'y eut guères qu'un ennemi secret & le plus dangereux de Sully qui vint l'embrasser & lui faire compliment. Il est affreux de penser que, si dans ce moment le Roi eût disgracié Sully, plus des trois quarts

main de courtisan, je mépriserai toujours les libelles, avis secrets, discours empoisonnés, noirceurs, calomnies, & tous les moïens obscurs & bas, inventés par la foiblesse ou par la haine, & emploïés pour me perdre dans l'esprit du Roi mon maître & de ma Cour. Cette fierté secrete, que la vertu & mon innocence m'inspirent, me font même regarder comme une honte la peine que je prends de me justifier. Je ne suis pas inquiet du jugement du public éclairé, sur-tout du public anglois qui se pique si fort de justice, & qui ne se laisse jamais éblouïr par un éclat extérieur de titres, de cordons, de dignités. Il est témoin d'une partie des indignes procédés auxquels je suis en butte depuis six mois, & il sera bien plus indigné, lorsqu'avec toutes les raisons de la justice & de l'honneur que j'ai de mon côté, il sera encore instruit dans le droit & dans le fait de mes sujets particuliers de plaintes, que je réduirai ici EN TRENTE & UN ARTICLES SOMMAIRES pour ne point allonger mon manifeste.

1. J'ai essuyé, depuis le départ de M. le Duc de Nivernois, des vilainies, des ladreries, des tracasseries de toute espèce & en tout genre (*o*).

2. On

---

quarts de la Cour s'en feroient réjouis & eussent félicité le Roi. C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux, il y a deux ans, au moment de l'exil de mon Général, le Héros de la France. Qu'il est humiliant pour l'humanité, qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme, sans avoir à parler des noirs complots de l'envie!

(*o*) Le public de Londres a vu & a été indigné des procé-

2. On a employé des Efpions (*p*) de différens états pour examiner à Londres ma conduite & mes difcours, & pour les empoifonner. Après avoir bien vu & bien entendu, il s'eft trouvé qu'ils n'ont rien vu & rien entendu.

3. Je fuis devenu fufpect à M. de Guerchy par mon attachement à M. le Maréchal de Broglio, *voilà mon péché originel.* Comme fi c'étoit un crime d'être reconnoiffant & attaché au plus grand Général de la France, & au plus fidèle ferviteur du Roi & de la Patrie (*q*).

4. M.

---

cédés de M. de Guerchy à mon égard depuis fon arrivée; il peut, pour mieux s'inftruire & juger, lire principalement I. partie, p. 113, 122 & fuiv. 154 & fuiv. II. partie, p. 111.

(*p*) Après le billet d'honneur que l'on m a obligé de figner le 26 Octobre chez Milord Halifax non pas par la peur des gardes, car tant qu'ils ont été dans la Salle je n'ai pas voulu figner, mais uniquement par refpect pour le nom du Roi mon Maître, dont l'Ambaffadeur s'eft fervi fort mal à propos, (ce qui n'a pas empêché le lendemain 27, le Sr. de Vergy de me venir trouver) j'ai cru qu'il étoit de toute juftice de bien miftifier *cet avanturier, efcroc, envoïé ténébreux.* J'ai cru qu'il étoit auffi convenable de me moquer des autres petits efpions qui précédemment venoient faire la fine oreille autour de moi, lorfque je parlois, & dont le but fecret étoit de recueillir mes paroles & de les envelopper du noir poifon de la calomnie pour envoïer cette pillule envenimée à Paris & à Verfailles. Auffi lorfqu'ils font venus, & qu'ils fe font même affis à ma table, j'ai parlé plus haut, afin qu'ils entendiffent mieux la vérité qui fortoit de ma bouche —— *Non de folo pane vivit homo, fed de omni verbo quod procedit à Deo.*

(*q*) Je ne pourrois donner ici toutes les preuves autentiques fans compromettre plufieurs perfonnes refpectables, mais je les donnerai à mes juges naturels & légitimes lorfqu'il fera tems, & je prouverai malgré la contre-note, page 44, que l'efprit de cabale, les refforts fecrets & les machines cachées fe pratiquent & s'exécutent plus facilement

dans

4. M. le Comte de Guerchy dès le moment de son arrivée, a commencé envers moi les horreurs de ce qu'il appelle ses bons procedés; il a dévelopé sa hauteur, ses menaces, ses faits & gestes révoltans, tant à mon égard qu'envers mes parens & amis à Londres (r).

5. J'ai cru une chose toute simple & toute naturelle en demandant mes appointemens de Résident & de Ministre: & on m'en a fait un crime, quoique j'aie annoncé, que M. le Duc de Praslin les taxeroit, ainsi qu'il le jugeroit à propos, & que je serois toujours content (s).

6. J'ai fait entrevoir qu'il seroit encore naturel que je fusse traité à ma Cour, aussi bien que M. de Newille l'a été à la sienne: M. le Duc de Nivernois, aïant dit & écrit au Ministre que rien n'étoit plus juste, que cette réciprocité, & on m'en a su très mauvais gré (t).

7. M. de Guerchy m'a accusé de lui avoir causé une dépense énorme, pour quatre plats qui étoient toujours sur ma table, sans compter ceux qui l'entouroient, gens appartenant à son Excellence & qui n'étoient pas de mon choix (u).

8. Ceux qui prétendent m'avoir condamné à Ver-

---

dans un roïaume monarchique ou despotique que dans les républiques.

(r) Je prends à témoin tout le corps diplomatique & une partie du public qui a connoissance de ce qui s'est passé; d'ailleurs, Voïez I. partie, p. 44 & suiv. 117, 154, & les suivantes: II. partie, p. 109, 110.

(s) Voïez I. partie, p. 9, 99, &c.

(t) Voïez II. partie, p, 24, 25, 75.

(u) Voïez I. partie, p. 14 & suiv, 88, 122, 123. &c.

Versailles sont juges & parties, ce qui est contraire à toutes les loix (v).

9. Je n'ai pas voulu me soumettre à ce que l'on appelle en bon François une indignité (x).

10. On a voulu persuader ici que j'étois brouillé avec tout le monde en France, & que je n'avois nulle reconnoissance envers mes parens, amis ou protecteurs, tandis qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela (y).

11. On n'a rien voulu donner au Ministre Plénipotentiaire, pour tout donner à l'Ambassadeur: on a voulu renouveller la scène du légataire universel (z).

12. M. de Guerchy, étant le 27 Octobre au soir chez S. E. Milord Hallifax, a autorisé & conseillé d'envoyer chercher la garde (a).

13.

(v) Voïez I. partie, page 119.

Ce procès a été décidé sous la cheminée. Les juges étoient M. le Duc de Praslin, M. le Comte de Guerchy & le Président M. le Duc de Nivernois. Je ne pouvois manquer d'être condamné aux depends, d'autant que ce soir-là le Président étoit malade & endormi. Il m'a fait l'honneur de m'écrire le lendemain qu'il avoit eu la veille un grand mal de tête, des tiraillemens cruels à ses pauvres nerfs & un engourdissement abominable au cœur, à la ratte, au diaphragme & au crico-thyro-hyoïdien. *

* C'est la premiere paire de muscles propres du larynx: leur nom vient de ce qu'ils prennent leur origine de la partie latérale & antérieure du cricoïde, & vont s'insérer à la partie inférieure de l'aile du tiroïde, qui avec le cricoïde, l'aritéxoïde, la glotte & l'epiglotte forment le corps du larynx. C'est ce qui fit que la vérité fille de Jupiter fut muette ce soir-là.

(x) Voïez I. partie, page 116.

(y) Voïez III. partie, page 40 & suivantes.

(z) Voïez I. partie, page 122 & 123. Voïez le Poëte Regnard.

(a) Voïez I. partie, page 135 & suiv. & la Notte.

13. Il a voulu faire arrêter, par la dite garde, le Ministre Plénipotentiaire du Roi son maître, & il ne lui est seulement pas venu en idée de faire arrêter l'Avanturier Vergy (*b*).

14. Il m'a offert ses passeports pour que j'allasse me battre à Calais. Il a fait tous ses efforts pour persuader à Versailles & à Paris que j'étois fou, que cette maladie étoit périodique dans ma famille; & sans que je m'en sois mêlé, toute l'Angleterre a vu le contraire, & que lui ne pouvoit pas perdre l'esprit, attendu qu'il tombe souvent en LUBIE (*) mal caduc & héréditaire dans sa maison (*c*).

15. Il a commencé par faire imprimer contre moi; puis, après la publication de ma note, il s'est récrié dans sa contre-note, page 5. en disant, que la Cour détestoit les notes, mémoires & *factum*, bien même qu'ils ne continssent que des faits & des vérités historiques (*d*).

16. Quoique j'aie fait sentir à M. de Guerchy qu'un Ambassadeur ne doit ni faire, ni ordonner des choses injustes, contraires aux intérêts du Prince & de la Nation qui l'envoye, & à ceux du Prince auprès duquel il est envoyé,

(*b*) Ibidem.
(*c*) Voïez I. partie, page 136. La Note imp. p. 10.
(*d*) Voïez I. partie, pag. 141, & suiv.

(*) *Car il lui prit une* LUBIE
D'aller prêner par la Libie, &c.
Scaron, Virg. Travesti.

voyé, ni aux intérêts des ſujets de ſon Prince, qui ſe trouvent dans le Païs où l'Ambaſſadeur négocie. Toutes ces bonnes raiſons n'ont pu détourner *l'Ambaſſadeur novice* d'exécuter ſes téméraires projets, & d'exercer à Londres des faits, geſtes & actes du deſpotisme le plus révoltant (*e*).

17. Il a voulu forcer M. D'Eon de Mouloize, mon Couſin, à me quitter & à partir pour la France en 24 heures, quoiqu'il eût une permiſſion écrite du Roi pour reſter un an auprès de moi à Londres (*f*).

18. Par le ſeul ſon de ſa voix il a voulu détruire un ordre du Roi par écrit, tout contraire à celui qu'il donnoit verbalement. Plein de ſa chimère, il s'eſt regardé à Londres comme Monarque, & s'eſt conduit en deſpote (*g*).

19. Parce que M. de Mouloize, muni d'une pareille permiſſion du Roi, & étant pour lors malade à Londres, n'a pas pu partir pour la France en 24 heures; M. le Comte de Guerchy a fait caſſer ſur le champ M. de Mouloize de ſa lieutenance de Cavalerie, par *un ordre à pate, à griffe ou à grillage*, que lui a envoyé *ſon ami le Duc de Praſlin*. Le délire de l'autorité ſans bornes pouvoit ſeul enfanter le monſtrueux ſpectacle d'un deſpote ſubalterne (*h*).

20. M. de Guerchy a ſupplié les Miniſtres étran-

(*e*) Voïez I. partie, p. 154, & ſuivantes. II. part. p. 109.

(*f*) Voïez I. partie, p. 156, & ſuiv.

(*g*) Ibidem.

(*h*) Ibidem.

étrangers de ne plus venir chez moi. Il a voulu séduire & intimider plusieurs de mes amis. Il a ébranlé le cœur & la foi de quelques-uns d'entre eux. Il a forcé M. le Boucher, Sécrétaire de M. le Duc de Nivernois, excellent sujet, & que ce Duc aimoit beaucoup, à partir *Subito* pour la France, sans argent. Ce jeune homme lui a démandé du moins de quoi se mettre en état de lui obéir; il le lui a refusé, & a fait même tout ce qu'il a pu pour empêcher que personne ne lui pretât de l'argent. Aussi-tôt que M. le Boucher a été arrivé à Paris, un Exempt lui a porté un ORDRE GRILLE' qui l'exile en Haute-Bretagne, avec injonction de n'ouvrir la bouche que pour respirer & manger. *Que ne restoit-il dans la Grande-Bretagne? On n'y voit point de ces injustices atroces* (*i*).

21. Un instant de mauvaise humeur de la part de M. le Duc de Praslin suffit, pour détruire les services passés les plus importans (*k*).

22. M. de Guerchy a voulu faire passer en France pour folie mon refus de me prêter à des bassesses (*l*).

23. Il a osé avancer, dans sa Contre-Note page 20 & 21, que je lui étois redevable d'une somme de soixante & quinze-mille livres tournois, tandis qu'il savoit & ne pouvoit ignorer le contraire, puis qu'il avoit eu, à la fin de cha-

(*i*) Il n'est point ici nécessaire de citations: Ces faits ne sont que trop connus de tout le monde.

(*k*) Voïez I. partie, page 86.

(*l*) Voïez ses lettres particulieres à son ami le Duc de Praslin, plus I. partie, p. 56. & ma Note imprimée.

chaque mois, ses comptes en bonne règle, & quittancés par le Sr. Lescaillier son Sécrétaire actuel, qui a fait toute la dépense pendant l'*interim* (*m*).

24. Il a eu la politesse, pour ne rien dire de plus, de soupçonner, d'imaginer, de penser & d'écrire que j'avois dû gagner quelque chose sur sa dépense (*n*).

25. Il a eu aussi la témérité & l'imprudence d'avancer, dans sa Contre-Note page 18, que j'avois manqué de soumission au Roi de France, de respect au Roi d'Angleterre; & le tout parce que je n'ai pas quitté Londres dès le lendemain de l'arrivée du Comte de Guerchy; & que depuis j'ai été, *ainsi que je le devois*, au Palais St. James, rendre l'hommage de mon respect sincère à leurs Majestés Britanniques (*o*).

26. Il s'est amusé enfin, dans sa Contre-Note, page 19 & 20, à me représenter comme manquant à tout le monde & à toute la terre; ce qui me porteroit naturellement à croire qu'il a manqué & raté lui-même son coup, ce dont S. E. ne doit pas être surprise (*p*).

27. Il a écrit à sa Cour qu'il avoit fait tout son possible pour ramener mon esprit; tandis qu'il a fait tout ce qu'il a pu par ses manœuvres tant publiques que souterraines pour mettre du levain dans mon cœur.

28.

(*m*) Voïez les Comptes du Comte de Guerchy & I. partie, pag. 184 & suivantes.

(*n*) Voïez I. partie, p. 48, & suiv. 88.

(*o*) Voïez la Contre-Note imprimée.

(*p*) Voïez I. partie, p. 193.

28. Il a employé tout ſon crédit & celui de ſes amis, pour me faire interdire l'entrée de la Cour de Verſailles & de celle de Londres, par la juſte crainte qu'il a que la vérité n'approche du Trône, & qu'on ne rende juſtice à l'innocence opprimée & denuée du grand crédit, de la faveur & de l'intrigue.

29. Il a fait imprimer dans les Gazettes, d'une façon auſſi oblique que méchante & maladroite, le ſuccès de ſes ... manœuvres injuſtes & ténébreuſes.

30. Il a voulu enlever mes Papiers par ruſes, il a taché de ſéduire des perſonnes pour me les voler par ſubtilité. Celui qui corrompt eſt déjà corrompu, & celui qui achète les autres, quel prix peut-il être eſtimé lui-même?

31. Il a employé le verd & le ſec pour me faire enlever de Londres, par force ou par adreſſe: *ſed oleum & tempus perdidit.* Il doit ſavoir qu'auſſi bon ſujet du Roi que lui pour le moins, ſi je ne ſuis plus Miniſtre, je ſuis ſous la protection immédiate des loix d'Angleterre, lorsque lui, comme Ambaſſadeur, n'eſt que ſous le droit des gens.

32. Il a voulu me faire avaler tant de couleuvres qu'à la fin j'ai aquis la prudence des ſerpens (*q*).

Il s'eſt oppoſé à mon chemin, ainſi qu'*Amalecb* a fait autrefois à *Iſraël* lorsqu'il ſortit de l'Egipte, ce qui attira L'IRE du Dieu des armées ſur le dit *Amalecb* & jusques ſur ſon *A-*
m

(*q*) Voiez I. partie, page 67, 69.

ne (*r*) (*s*); auſſi depuis ce moment il marcha toujours de témérité en témérité, & fit faux-pas ſur faux-pas, ce qui empêche qu'on ne s'étonne ſi, peu de tems après, il tomba dans le précipice les quatre fers en l'air.

MALGRE' la multiplicité de tous ces griefs, qui ont presque commencé peu de tems après le malheureux départ de M. le Duc de Nivervois, j'ai gardé le ſilence jusqu'à préſent; & je me tairai encore ſur pluſieurs autres ſujets ſecrets de plaintes, dont je ne puis informer le public, parcequ'il ne peut me venger. Malgré tous ces mauvais procédés, j'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour ſervir le Roi d'une façon convenable ſous les ordres de M. le Comte de Guerchy, & même pour être utile à ce dernier (*t*).

Je dis *convenable*, par rapport à la propre dignité du Roi & à la décence du caractère de Miniſtre Plénipotentiaire, dont il a plu à Sa Majeſté de me revêtir, ſans que jamais je l'aïe *démandé ou ſollicité ni directement ni indirectement*. Mais aïant été une fois honoré de ce titre, je ne pouvois l'avilir, ſans m'avilir moimê-

(*r*) Voïez I. partie, page 190.

(*s*) Il y a toute apparence que *l'Ire* de Dieu eſt tombée jusques ſur ſon vin, car la grande quantité qu'il vouloit faire entrer à Londres ſans payer ſon douane, & qu'il a été obligé de renvoyer à Boulogne, eſt *tournée en vinaigre*. Ce bon vin de Bourgogne jadis, n'eſt plus aujourd'hui que de la *Coloquinte*, auſſi amere que celle qu'il vouloit me faire avaler dans la politique.

(*t*) Voïez I. partie, p. 8 & ſuiv. 24, 26, 98 & 136, & p. 238 & ſuiv.

même. Le projet chimérique que l'orgueil seul de M. de Guerchy a pu enfanter, de vouloir que je fusse *puis Ministre, puis Sécrétaire, puis Ministre*, &c. étoit impraticable & contraire à tous les usages reçus dans le corps diplomatique, & aussi nuisible au bien du service de mon Maître que ridicule pour mon existence. Il n'est point de pouvoir qui puisse commander à l'opinion publique, les principes inflexibles de l'honneur sont indépendans de toute autorité.

J'ai fait, même avant & dès le jour de l'arrivée de M. de Guerchy à Londres, des propositions justes & honnêtes (*x*) pour tacher de concilier & d'arranger les difficultés qui se rencontroient naturellement, & pour continuer mes services. J'ai remis à cet effet à son Excellence elle-même copie de mes propositions, & de ma lettre à M. le Duc de Nivernois que l'on peut voir pag. 98, 99, 100. Je croïois d'autant plus réussir que j'avois consulté un Ministre sage, éclairé, vertueux, qui est parti trop-tôt pour moi, & dont je regretterai toujours la perte. Ce Ministre qui, pour avoir le plus contribué à la paix de l'Europe, & avoir recueilli l'estime, l'amitié & le respect de tous les Anglois, n'en est devenu que plus simple & plus modeste, *m'avoit dicté lui-même ces propositions*. Qui à ma place n'auroit pas cru, puis que M. LE COMTE DE VIRY l'a cru lui-même, que des propositions dictées par l'équi-

(*x*) Voïez II. partie, page 98, & suivantes.

l'équité n'auroient pas été acceptées par M. le Comte de Guerchy? Je fus trompé dans mon attente; Son Excellence me signifia qu'elle m'avoit apporté mon rappel, qu'il falloit partir, que la chose étoit décidée. Elle paroissoit l'être en effet, puisque cet Ambassadeur avoit déjà sollicité & supplié instamment les Ministres de Sa Majesté Britannique, de se prêter à avancer mon Audience de congé. Je dois le croire du moins, puisque dès le sur-lendemain, je reçus de Milord Halifax le billet ci-joint (y), pour prendre subitement cette audience; & que le 26 Octobre je fus à peine entré dans la Salle de ce Sécrétaire d'Etat, où se trouvoient les deux autres Ministres de Sa Majesté Britannique, Milord Sandwich & M. de Greenville, & où se trouvoient aussi tous les Ministres étrangers du département du Sud, que M. de Guerchy précipita ses pas au-devant de

(y) Milord Halifax fait bien ses complimens à Monsieur le Chev. D'Eon, & a l'honneur de lui faire savoir qu'à cause de quelques affaires qui sont survenues, il sera plus de la convenance du Roi de donner à Monsieur D'Eon son audience demain mercredi, que vendredi prochain.

à *S. James* ce 25 *Octobre* 1763.

NB. Ce billet est une preuve bien autentique que mon séjour à cette Cour étoit un terrible fardeau sur les épaules du Comte de Guerchy: ce poids lui parut dès lors si lourd, qu'il n'eut pas la patience d'attendre du Mardi au Vendredi. Il fait des vœux & des prières pour que mon audience soit plutôt le mercredi. Le ciel irrité n'a point exaucé ce vœu injuste & témeraire. Nous sommes dans le mois de février 1764, & je n'ai point encore pris mon audience de congé. Dieu seul sait quand je la prendrai; suivant toute apparence, M. de Guerchy me donnera l'exemple.

de moi, en m'adressant ces paroles: *Pourquoi, M. D'Eon, n'avez-vous pas pris hier vos Audiences de congé?*

Je ne fus pas embarassé de ma réponse; *il étoit Ambassadeur & moi Plénipotentiaire*: rien cependant ne put l'arrêter: connoissoit-il ses droits? comment auroit-il donc connu l'égalité des miens? Il n'y eut que le mot ULTERIEUR (z), qui fût capable de le faire reculer, & sans cet adjectif masculin & ma carte d'invitation, je courrois risque d'être vaincu, si j'avois pu l'être.

Malgré toute ma répugnance à dévoiler entièrement au public tout le ténébreux, que je me suis contenté de voir long-tems & trop long-tems seul, dans la conduite de M. de Guerchy, je me crois obligé de manifester toute l'injustice de son empressement, & toute l'équité de l'opposition que j'y ai marquée.

Le mot ULTERIEUR a paru équivoque aux simples, barbare aux ignorans, & surprenant aux stupides; je dois donc lui donner sa juste valeur en démontrant, avec quelle raison je l'ai pu & je l'ai dû employer.

M. de Guerchy m'apporte un prétendu rappel, signé par M. le Duc de Praslin le 4 Octobre. Cet ordre, s'il y en pouvoit avoir d'autre que du Roi pour un Ministre Plénipotentiaire, me prescrivoit de *prendre mes Audiences de congé sans délais, & de quitter tout de suite la Cour de Londres, pour me rendre à Paris*

(z) Voïez ma Note imprimée, pag. 8.

ris & y attendre les ordres de ce Ministre, SANS VENIR à LA COUR. Ces circonstances m'étoient d'autant plus suspectes, qu'elles étoient plus affligeantes pour un Ministre, qui recevoit chaque jour des témoignages de la satisfaction de sa Cour. Mais enfin je ne pouvois douter de la teneur de cet ordre qu'on m'avoit remis.

M. de Guerchy, qui en connoissoit autant l'esprit que la valeur, arrive, me sollicite & me presse de l'exécuter; & craignant sans doute de se voir par le tems démenti par sa Cour, il exige des Ministres Anglois de joindre leurs sollicitations aux siennes. Tant d'ardeur dénotoit trop d'intérêt. Cependant la lettre de Milord Halifax m'auroit décidé à le satisfaire, si je n'eusse cru de mon devoir d'être inflexible à ses instances.

Ce Ministre Anglois m'écrit le 25 Octobre; & le Lundi 24 j'avois reçu une lettre de M. le Duc de Choiseul en datte du 18 du même mois, (c'est-à-dire, quatorze jours après la signature de ce prétendu rappel:) par laquelle ce Ministre me donnoit de nouvelles assurances de la satisfaction que la Cour avoit de mon travail, & me prioit de continuer ma correspondance. Le même Lundi 24, j'eus encore une lettre en datte du 15 du même mois, (onze jours donc après ce rappel incroyable:) de M. le Controlleur-Général, qui me chargeoit & me recommandoit en particulier, au nom du Roi, un nouveau travail, dont Sa Majest me sauroit gré; c'étoient les termes de sa lettre.

Que devois-je donc penser de ce contraste? & je supplie les Ministres mêmes de Sa Ma-

je-

jesté Britannique de me dire, si dans une position aussi difficile à reconnoître que celle où je me trouvois, ils n'auroient pas répondu, comme je le fis à M. de Guerchy, *j'attends des ordres* ULTERIEURS *de ma Cour*. Peut-être quelques-uns d'eux auroient-ils fait céder la sincérité à la politesse, & auroient-ils cru devoir profiter de cette assemblée des Ministres étrangers, pour augmenter la confusion de M. de Guerchy, en leur faisant voir clairement que son seul orgueil pouvoit avoir arraché à la foiblesse de M. le Duc de Praslin, ce rappel dont cet Ambassadeur se targuoit, & que ce Ministre depuis quatorze jours n'avoit pas eu la force de faire même soupçonner à ses collegues.

On lui auroit rappellé que le Ministre de la Guerre & de la Marine & celui des affaires étrangeres, étant parens, & logés de façon qu'une porte de communication réunit leurs appartemens, il étoit étonnant que celui des affaires étrangères eût signé mon rappel le 4, & que celui de la Guerre m'écrivît le 18 comme à un Ministre qui devoit continuer sa correspondance. Eh! quel est ce Ministre qui soutient mon zèle & m'en demande la suite? Mon premier protecteur, mon premier & légitime Ministre: disons plus, le prémier maître de M. le Duc de Praslin.

Le public en conviendra sans doute. Il ne me restoit qu'une conclusion à tirer de cet assemblage monstrueux de contradictions. *La Cour ignore mon rappel. M. de Guercby en a fait fabriquer les lettres le 4 Octobre au soir sous la cheminée de M. de Praslin. Les cir-*

constances étudiées lui ont permis de fermer soigneusement la porte de communication qui est entre les deux cabinets, de peur que l'oreille attentive de M. de Choiseul n'entendit avec surprise, ou que son œil juste ne vit avec indignation le tour que l'on vouloit me jouer.

Que me restoit-il à faire alors? Ce grand Ministre, quatorze jours après mon rappel, ignoroit qu'il existât, & me chargeoit de la correspondance: d'un autre côté M. le Controlleur Général me donnoit des ordres de la part du Roi, & Sa Majesté devoit me savoir gré de leur exécution: pouvois-je désobéir à mon maître & ne pas suivre les intentions de mon protecteur, en me mettant dans l'impossibilité par mes audiences de congé, sans leur communiquer qu'à leur insu on prétendoit m'avoir mis dans l'impuissance de suivre les attraits de mon zèle: Non? je me resolus donc d'écrire à M. le Duc de Choiseul & d'attendre sa réponse. Mais on la craignoit sans doute, & il ne falloit pas me laisser le tems de la recevoir. On veut en conséquence me faire partir malgré lui & malgré moi.

Quelque vivacité qu'on m'attribue, ici du moins on sera forcé de convenir que je dois m'en être rendu bien maître, pour me borner à alléguer la nécessité d'ordres ULTERIEURS de ma Cour, sans insister sur les circonstances qui en décidoient l'importance, & qui démasquoient tout-à-coup aux yeux des Ministres Britanniques, toute la bassesse des ressorts qu'on avoit fait jouer pour les porter à insister que je prisse mes audiences de congé. Si dans ce moment mes esprits ne furent pas plus révoltés, c'est

c'est que, quand il le faut, je sais les contenir dans les justes bornes d'une modération ministériale.

Que l'Ambassadeur nie, s'il l'ose, aucune de ces circonstances : les lettres & leurs dattes convaincront le public qui, de lui ou de moi, a cherché à séduire sa crédulité, la bonté du monarque Anglois, la droiture de ses Ministres & l'équité de mon maître.

Dans cette position justement incertaine, soutenir le titre de Ministre Plénipotentiaire de France ; comme tel, offrir un hommage sincère au Roi d'Angleterre, étoit-ce manquer de respect à l'un & de fidélité à l'autre ? Non : & une conduite contraire auroit pu m'en taxer, comme elle doit en taxer ceux qui se sont opposés & à mon zèle pour le trône de France, & aux expressions de ma profonde vénération pour celui d'Angleterre.

Si M. de Guerchy ne sent pas & n'entend pas à présent toute la légitimité de mes plaintes, ce n'est assurément pas faute de nez & d'oreilles. S'il a de justes griefs contre moi ou contre ma conduite à Londres, qu'il les expose aux yeux du public, j'y répondrai de bonne foi & publiquement. Je ne me croirai jamais rébelle, pour n'avoir pas voulu être son *guidane*, d'une façon déshonorante pour mon caractère & ma personne.

Il croit que j'ai trahi l'Etat, parceque j'ai dit qu'il ne savoit pas seulement écrire. Est-ce qu'il regarde son ignorance comme un secret d'état ? C'est le secret de la comédie : M. le Duc de Praslin non seulement l'a dit mais même l'a écrit ; & tout le monde d'ailleurs, qui reçoit

çoit des dépêches, lettres, lettrilles ou contre-billets de cet Ambassadeur Extraordinaire, ne s'en apperçoit-il pas?

Paceque je n'ai ni les richesses, ni le crédit, ni les honneurs de M. le Comte de Guerchy, il prétendoit disposer à son gré de ma jeunesse, de mon peu de talent & de ma volonté. A proprement parler, il vouloit me traiter comme son esclave, qui ne pouvoit vivre & respirer sans sa permission. Je suis bien aise de lui apprendre que je ne releve, ainsi que lui, que de Dieu, du Roi & de mon epée: avec cette différence qu'en qualité de grand, il peut être le valet de mon Maître, lorsque moi, en qualité de petit, je n'en suis que le serviteur & le fidele sujet, plus utile cent fois & plus chère à ma Patrie que cette populace orgueilleuse de grands, ce vulgaire titré, prodigue du bien de ses ayeux, avare de leurs vertus, dédaignant le bonheur d'obliger, se croyant au-dessus des autres humains parce qu'il vaut moins qu'eux; & n'aïant pour tout mérite que des dettes, des chiens, des chevaux, & des maîtresses. *Sibi ignavi, nobis graves.* TACIT. LIB. II.

Je n'ai rien à ménager vis-à-vis M. le Comte de Guerchy, qui a osé avancer, sans le prouver, dans sa Contre-Note page 4, 5, 18, 19, 20 & 21. que je suis fou; & qui dit ensuite que j'ai manqué au Roi, mon Maître, que j'adore, au Roi d'Angleterre que je respecte, & à ma Patrie que je chéris. M. de Guerchy sait-il ce que c'est que Patrie?

Il a cru pouvoir faire impunément, dans un Païs libre, toutes les petites manœuvres qui s'exé-

s'exécutent si souvent avec succès ailleurs, où tout plie sous le poids du despotisme des satrapes.

Je ne crois pas que les Anglois sensés osent me blâmer pour être aujourd'hui dans le parti de l'opposition de M. le Comte de Guerchy, eux qui m'en ont si souvent montré l'exemple. Je ne suis leurs traces que de bien loin, & je ne suis même dans aucun parti d'opposition, puisque je me suis offert (a) pour travailler sous les ordres de M. de Guerchy, pourvu que ce fut d'une façon convenable.

Ce n'est pas être dans un parti d'opposition que de vouloir defendre ses droits, sa liberté, sa vie & son honneur, lorsque d'indignes concurrens, & de ténébreux espions voudroient injustement & lâchement nous les ravir. Mon honneur appartient à moi seul: il ne dépend ni de la France ni de ses Ministres: je crois donc devoir me defendre.

Un ennemi qui porte des coups & retire sa main, doit être regardé comme un disciple de Malagrida ou de Caramouel-sa. Un riche nourri, toute sa vie, dans l'intrigue & les factions, est d'autant plus dangereux pour conseiller les petites choses, qu'il les a dans le cœur & dans l'esprit. Quoiqu'il voie très-bien les inconvéniens & les avantages des deux partis, il balance à prendre sa résolution, & quoiqu'il les voie même ensemble, il ne les pèse pas ensemble; ainsi ce qui lui paroît aujourd'hui

(a) Voyez I. partie, page 8, 24, 98 & suiv.

d'hui plus léger, lui paroît demain plus pesant; les gens de ce caractère n'exécutent rien & conseillent tout. Ils croient qu'il n'y a de loi bien reconnue que celle de l'occasion & du tems.

Je n'ai pas envie de faire comme les Jésuites (*b*) qui se sont laissé condamner sans rien dire (*c*): apparamment qu'ils n'avoient rien de bon à produire. Pour moi, qui ai d'excellentes vérités à mettre successivement au jour, non seulement je les dirai, mais je les ferai imprimer dans le meilleur François, que la briéveté du tems pourra me le permettre. Il se trouve ici des libraires qui, de leur propre mouvement, ont la bonté de les faire traduire en Anglois : la grande connoissance qu'ils ont de leur Nation les y détermine.

L'Anglois, supérieur à la Majesté du peuple Romain par son heureuse constitution, par son amour pour la vérité, par sa passion pour la justice, veut tout savoir & tout juger par lui-même. Qu'il lise donc la traduction Angloise, s'il ne sait pas le François; & qu'il juge non en François mais en Anglois. Qu'il décide si un jeune Capitaine de Dragons, Chevalier de St. Louis, Ministre Plénipotentiaire d'un grand Roi, qu'il a taché de servir *totis viri-*

(*b*) La vie des Jésuites étoit laborieuse, austere, frugale; TOUT LE MONDE SAIT QU'ILS MENOIENT UNE TRES-MECHANTE VIE, pourquoi donc les hommes ont-ils eu la malice d'attaquer leur morale & souvent leurs mœurs ?

(*c*) Ils ont bien donné une brochure intitulée, *appel à la raison*; mais un appel à la raison, ainsi, qu'une contre-Note, n'est pas un appel à la vérité.

viribus, mérite d'être disgracié au bout de douze ans de service politique & militaire, pour avoir fait dépenser à SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR LE COMTE DE GUERCHY, VICOMTE DE FONTENAY LE MARMION, *une guinée par mois* pour l'achat des diverses Gazettes Angloises : encore si c'eût été pour le *North-Breton* passe, mais je ne sais pas le lire. S'il mérite d'être exilé, pour n'avoir pas voulu consentir que la gratification demandée au Roi son maître, passât dans la poche de son Excellence M. le Comte de Guerchy, pour boucher le trou de ses diners.

Pour l'amour de la paix, je l'ai cependant bien voulu : mais à condition que la quittance en bonne forme fut homologuée & entérinée à la chambre des comptes. Ce beau tapage que l'on m'a fait à ce sujet, ressemble assez au bruit des grandes conjurations arrivées par les petites causes, mais j'en suis tout consolé. SOLON m'apprend la raison pour laquelle l'Ambassadeur ignorant parle toujours d'un ton plus haut que le Ministre instruit ; *c'est qu'un tonneau vuide rend plus de son qu'un tonneau plein.*

Tous ces faits serviront au moins à prouver que M. le Comte de Guerchy a plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus de dureté que de fierté, plus d'opiniatreté que de fermeté ; & plus d'incapacité que tout ce que j'ai dit ci-dessus.

Enfin j'ai par devers moi la facheuse expérience qu'il est des tems, où il est bien dangereux pour un brave homme de servir noblement sa patrie. Courage, honneur, moeurs,

con-

connoiſſance, expérience, tout cela n'eſt compté pour rien. Un homme de la plus baſſe extraction, ſans talent, ſans probité, aura certainement toute preférence, s'il apporte avec lui, dans l'antichambre de certains Miniſtres & de quelques Ambaſſadeurs, toute ſa baſſeſſe, toute ſon ignorance, & tous ſes vices cachés ſous le voile trompeur de l'adulation, & d'une obéiſſance aveugle aux volontés, ou plutôt aux caprices d'un ſupérieur méchant, & ſi ignorant qu'il ne s'eſt jamais douté des véritables intérets du Roi & de ſa patrie.

M. le Comte de Guerchy a été le premier qui a jugé convenable d'inſtruire le public tant par les gazettes que par d'autres écrits polémiques, de ſes démélés avec moi. Ne ſachant pas écrire lui-même, il s'eſt ſervi d'écrivains à lui affidés, très mal inſtruits & de très mauvaiſe foi. Son meilleur auteur eſt le S. G*** qui, pour gagner ſon pain à la ſueur de ſa honte, trempe ſa plume, tantôt dans le miel de l'apologie & tantôt dans le fiel de la ſatire; & qui a fait, toute ſa vie, de l'art de penſer, un trafic infame de flatterie (*d*).

Le public qui veut toujours chercher la lumière dans les ténèbres, ſera ſûr de trouver la vérité, en ne jugeant que par les faits. Ces faits ſont dépoſés dans ma correſpondance particulière entre M. M. les Ducs de Praſlin & de Nivernois, & le Comte de Guerchy. Dans les

(*d*) Voyez I. partie, p. 131, 141, & ſuiv.

les lettres de ce dernier, on voit marcher par-tout à pas comptés une avarice basse, qui a élevé le monument Grillé de ma disgrace. Le lecteur altéré de la soif de la vérité, doit donc aller puiser à cette source pure : il sera sûr d'y être raffraichi, en buvant à longs traits l'eau empoisonnée de tous mes prétendus malheurs.

La coutume des hommes de la prémière qualité emploïés dans le ministere, est de donner le mot pompeux de négociations à leur correspondance même particulière, à toutes les petites affaires qui passent par leurs mains, & d'appeller intriguans les particuliers qui font des dépêches, & qui traitent souvent des plus grandes affaires. Cette coutume des grands Seigneurs n'est qu'un effet de leur amour prôpre, qui, comme l'esprit de vin, ne gele jamais. Mais ici il ne s'agit pas de grandes négociations : j'ai eu soin d'éviter tout ce qui auroit pu avoir trait aux affaires générales de l'Europe & de l'ambassade : je ne parle que des miennes dont je suis le maître de disposer, comme d'un bien dont j'ai l'usufruit, ou de celles qui peuvent appartenir à tout le monde, en y comprenant même les Extraits des Lettres, qui forment la seconde Partie de mon Ouvrage. Il feroit fâcheux que l'abrégé d'une si charmante correspondance fût enseveli dans l'oubli, puisque l'on voit à chaque page deux Ministres, amis depuis trente ans, chose étonnante & même unique dans son genre! Leurs cœurs semblables à deux vases précieux se versent & se transvasent tour-à-tour les sentimens de la plus tendre amitié ; ou sembla-

bles

bles au timbre frappé d'un horloge, ils font entendre au lecteur intelligent jusqu'aux plus petites palpitations de leur ame; ou enfin semblables à une pendule (e) qui ne montre les heures à un amant & à une maîtresse, que pour les faire perdre dans le doux plaisir d'un amour âgé seulement de trente années accomplies.

Il ne faut pas regarder ma correspondance comme des lettres ministériales, puisque ce n'est qu'une correspondance particulière faite à la hâte: M. le Duc de Praslin m'avoit permis de lui écrire librement. M. le Duc de Nivernois m'avoit ordonné de lui écrire régulièrement toutes les semaines, & sur-tout avec ma gaité & ma naïveté ordinaire. Je ne me suis nullement gêné avec M. de Sainte-Foye, Chef des Bureaux des affaires étrangères & mon ami, non depuis trente ans, car il n'est encore âgé que de vingt-huit ans; mais mon ami depuis long-tems; ainsi avec lui j'ai toujours eu mon cœur dans la main. L'amitié & la franchise ont fait passer en revue toutes les différentes sensations de mon ame. Par-tout je dis la vérité avec hardiesse, parce que je ne crains rien pour ma femme, pour ma maîtresse, pour mes enfans & pour ma fortune, attendu que je n'ai rien de tout cela & que je m'en passe fort bien. Je ne crains rien pour ma vie, attendu que de mon métier je brave la

(e) On demanda un jour à Fontenelle quelle différence il y avoit entre une pendule & une femme: Il répondit sur le champ: une pendule sert à montrer les heures & une femme à les faire oublier.

lement. Je ne crains rien pour ma liberté, attendu qu'il n'y en a point en France & que je suis en Angleterre.

Le Lecteur misantrope, qui prétendroit taxer mes phrases de pétulance ou mes pensées de hardiesse, tomberoit dans une grande erreur. Ce feroit un farouche qui, voulant décider, sans connoître les caractères de ceux qui ont écrit, devroit rester dans la solitude des bois & la poussière de son Cabinet. Il manqueroit d'ailleurs lui-même à son caractère. Ami de la vertu, client de la sincérité, la franchise de mes expressions & la droiture de mes sentimens me donnent des droits inaliénables sur son estime. L'homme ferme, courageux, inébranlable; voilà le Héros du misantrope.

Qu'il le reconnoisse donc, en me voïant apprendre à M. de Guerchy, du moins une fois en sa vie, que la plus ETONNANTE faveur ne sauroit avoir trop d'égards & de ménagemens pour les bons serviteurs du Roi, & pour les gens de lettres. Leur nom, malgré l'envie, suffit pour faire passer à la postérité le bien ou le mal qu'on leur fait.

Je ne fais donc que prévenir la justice de mon siècle. Eh! de quoi M. de Guerchy seroit-il étonné? du stile de mes lettres! ses procédés l'autorisent: & s'il veut s'en convaincre, qu'il fasse chercher dans sa Bibliothèque, par quelqu'un qui sache lire, les épîtres, billets & contre-billets que s'écrivirent Philippe le Bel & Boniface VIII. au sujet de leurs petits démêlés. Je ne rapporterai ici qu'un seul

exem-

exemple des BILLETS DOUX (*f*), que s'adressoient ces deux prémiers personnages de la Chrétienté. Ils seront propres à dérider le front d'un Lecteur sévère. Qu'il juge alors par comparaison de stile, & il trouvera sans doute ma correspondance bien ANODINE.

Elle peut paroître un Roman pour la France, mais ce n'est qu'une Histoire pour l'Angleterre. Les faits qui y sont contenus sont si différens de tout ce qui se passe parmi nous, qu'ils font voir au moins que le monde est un grand livre; & que celui qui n'est jamais sorti de son Païs, n'en a lu que la prémière page. Ils démon-

---

(*f*) *Billet de* BONIFACE VIII *à* PHILIPPE LE BEL.

BONIFACE, serviteur des serviteurs de Dieu à PHILIPPE Roi des François. Crains Dieu & observe ses commandemens. Nous voulons que tu saches que, dans les choses spirituelles & temporelles, tu nous ès soumis. La collation des bénéfices ne te regarde point, &c. Et si tu en as conféré quelques uns, nous en révoquons la donation & la déclarons nulle, ajoutant que ceux qui pensent autrement sont des fats & des insensés, &c. Donné, &c.

Réponse à ce Billet-doux.

PHILIPPE, par la grace de Dieu Roi de France, au nommé BONIFACE, qui se fait appeller Souverain Pontife, *Salut fort médique, même aucun.* Sache ta grandissime fatuité que, pour le pouvoir temporel, nous ne reconnoissons personne. Nous confererons les prébendes & les bénéfices auxquels nous avons droit de nommer, & nous en assurerons les revenus à ceux que nous en aurons pourvus: croyant qu'il n'y a que des fats & des insensés qui puissent nous disputer ce pouvoir.

NB. A coup sûr un Prince, qui écrivoit de cette manière, ne craignoit nullement les foudres du Vatican, ni le sort de l'Empereur Henri IV.

Pasquier liv. 3. *Chap.* 14. *page* 209.

montrent combien le tableau de l'univers est varié, & combien nous devons être en garde de tout rapprocher à nos usages pour en juger. Pour apprendre à connoître les hommes, il ne faut pas les étudier dans des tems de calme, & lorsque toutes leurs passions sont endormies; un masque uniforme & trompeur couvre alors tous les visages: c'est dans les tems orageux, c'est dans le flux & reflux des intérêts divers, dans le choc de la fureur des grands, qui vient se briser & échouër aux pieds de ma Philosophie; c'est dans la fermentation de la colère & du dépit qu'il faut les voir. C'est alors que les ames se développent, que toutes les passions ont leur activité, que tous les hommes sont eux-mêmes.

Il ne suffit pas d'être né en France, pour prouver qu'on est François: on doit avoir encore le courage des Gaulois, pour oser se plaindre & se faire rendre justice. C'est aussi ce qui me détermineroit, si je trouvois des incrédules, à confier passagèrement au *Musæum* de Londres toutes les pièces relatives à cette affaire. Elles y demeureroient jusqu'à ce que je pusse les déposer au sein de ma Patrie, dans la Bibliothèque Royale, comme un monument perpétuel de l'équité du meilleur des Rois, que ces pièces auront fait signaler à l'avantage de tous mes Concitoïens honnêtes gens.

La justice que j'en attends m'est due à bien des titres, dont je ne veux faire valoir qu'un seul, celui d'être un des plus petits particuliers du Royaume, que les personnages les plus distingués ont voulu enlever & dérober, au milieu d'une nation libre, pour assurer leurs ma-

manœuvres. Se placer au rang des petits & avoir pour soi l'innocence, est le plus sûr moyen pour s'égaler aux grands, & pour obtenir justice du plus équitable & du meilleur Souverain de l'univers.

Si je faisois ici le tableau racourci des injustices, des oppressions particulières que je souffre aujourd'hui, pour avoir voulu & vouloir encore servir ma patrie avec zèle & courage, le public en seroit révolté. Bas artifices, menaces téméraires, vexations odieuses, violences de tout genre, rien n'a été négligé pour m'intimider ou pour me surprendre. Ce récit seroit trop long & trop affligeant même pour mes ennemis. L'œil DU ROI MON MAÎTRE auroit de la peine à le voir, son oreille à l'entendre, & son cœur paternel à le comprendre.

Je m'estimerois heureux de me présenter au tribunal de sa justice, & j'y comparoîtrois en personne si je le pouvois, & si je n'étois environné d'ennemis puissans qui veulent m'enlever & me dévorer avec *leurs pattes* ou *leurs griffes*; comme le vautour enleve & dévore la colombe; de peur que la candeur & la vérité n'approchent du trône du Roi qui est l'asile de l'innocence & de la fidélité.

C'est cette fidélité qui a toujours été le mobile de mes actions; c'est elle qui a échauffé le zèle avec lequel j'ai servi; c'est elle qui me fera rejetter les offres & les menaces de mes ennemis. Il est des cas où l'audace qu'embrase la force des moyens, doit suppléer à la foiblesse de la nature ou de la position. Comme Ministre, que l'on dit réformé, j'écraserai l'in-

juſtice ; comme Dragon toujours en pied, je braverai les menaces. Je ferai un ſecond *Nicomède* qui bravoit la puiſſance orgueilleuſe des Romains, lors même qu'il en étoit écraſé.

Ma politique n'eſt point artificieuſe ; ſi elle eſt adroite, du moins n'eſt-elle point fauſſe. Elle eſt vertueuſe ſans rigidité ; ma politique enfin eſt celle d'un honnête homme, qui dit toujours la vérité, & qui me croit aſſez eſtimé pour la faire croire.

N'éprouvant donc aucuns remords, & mes ennemis, quoiqu'aveuglés par leurs préjugés, étant forcés de me rendre dans leur conſcience la juſtice qui m'eſt duë, je dois être à l'abri des reproches. Leurs traits ſont impuiſſans, & viendront toujours s'émouſſer & ſe rompre contre l'égide de la vérité, de l'innocence & de l'honneur.

GRAND ROI, protecteur des opprimés, vous écouterez ma plainte, vous deffendrez mes jours contre les entrepriſes de mes ennemis qui ſont auſſi les vôtres & ceux de votre Royaume.

Vous me garantirez des complots des méchants, vous me préſerverez des cabales de ceux qui trament des injuſtices, dont les langues ſont acérées comme une épée tranchante ; leurs calomnies atroces ſont des flêches perçantes qu'ils ſont toujours prêts à lancer, pour bleſſer en ſecret l'innocent ; ils le perçent d'un trait imprévu, ſans être retenus par aucune crainte de Dieu ; ils s'affermiſſent dans leurs injuſtes deſſeins ; ils préſument cacher leurs piéges ; ils diſent, qui eſt-ce qui les découvrira ? ils couvrent leurs ſecrétes iniqui-

tés ; leurs traittes ne sont qu'un labirinthe de détours ; leur cœur est une abîme impénétrable : mais GRAND ROI ! faites au même instant retomber leurs fléches sur eux-mêmes, qu'ils soient eux-mêmes percés de leurs traits ! Que le venin de leurs langues se tournent contre eux, & ceux qui verront leur sort se retireront de frayeur & seront épouvantés. Tous les hommes vous craindront alors, PUBLIERONT VOTRE JUSTICE, ET REDOUTERONT VOTRE PUISSANCE.

Judi-

Judicet Dominus arbiter me & te, quoniam fecisti in nos iniquitatem & mala.

Judith, Chap. II: 27.

Lettre d'Envoi à S. E. le Comte de Guerchy.

J'ai l'honneur de vous envoyer, ci-joint, Monsieur le Comte, ma correspondance particulière, tant avec vous qu'avec M. M. les Ducs de Nivernois & de Praslin, & M. de Sainte-Foye, prémier Commis des affaires étrangères, au sujet des démêlés & des injustices que j'éprouve, à l'égard de ma position ministériale, de ma dépense à la Cour du Roi de la Grande-Bretagne & de mon rappel GRIFFE'.

J'aurois bien voulu éviter tout cet éclat, vous le savez, Monsieur le Comte: Je vous ai même fait faire, encore en dernier lieu, des propositions pacifiques & honnêtes, avant & pour ne point publier cet ouvrage. Vous avez cru qu'il seroit trop humiliant pour un homme comme vous d'écouter la justice, & qu'il vous convenoit mieux de vous épargner la peine de la rendre. La vérité mise au grand jour pourra vous humilier d'avantage. J'en suis faché: mais vous m'y avez contraint; & il m'importe de prouver que, si j'ai quelque

tort par rapport à la forme, je n'en ai certainement aucun quant au fonds.

Vous paroissez aimer à figurer sur un grand Théatre: je vous ai servi dans votre goût: vous comparoîtrez sur celui de l'Europe; & d'un pole à l'autre, l'univers entier applaudira à vos sublimes talens pour la négociation & la parcimonie. Si cela vous fache, Monsieur le Comte, je vous promets alors que vous aurez dans peu une seconde édition revuë & corrigée, dans laquelle je ne laisserai subsister aucune lacune.

Pour l'authenticité incontestable de cet ouvrage, je déposerai, s'il le faut, au Musæum (*) de Londres les originaux & les minutes. En attendant, les personnes de peu de foi, ou les amateurs de manuscripts curieux pourront consulter les originaux: ils me trouveront toujours disposé à les leur communiquer.

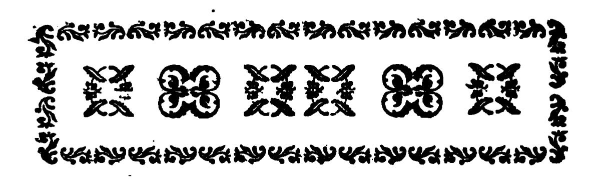
J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble & très obéïssant serviteur,

Le Chevalier D'EON.

(*) Le *Museum* est la bibliothèque de Londres.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praſlin.

A *Londres* le 27. *Avril* 1763.

N'ETES vous pas content de l'expédition que vous a faite pendant mon abſence notre petit D'Eon. J'ai vu avec plaiſir à mon retour que je n'aurois pas fait ſi bien que lui. Je vous remercie de ſes lettres de Réſident : il n'y a plus qu'à lui régler un traitement pécuniaire, & je préſume que vous ne tarderez pas à faire cet arrangement, qu'il faut un peu calculer ſur l'allure Angloïſe, qui eſt ſingulierement diſpendieuſe à tous égards & en tout ordre de choſes & de perſonnes.

P. S. de M. D'Eon.

Monſieur le Duc,

M. le Duc de Nivernois m'ordonne de vous écrire ici deux mots pour vous ſuplier de fixer le plutôt poſſible des appointemens honnêtes à ma Réſidence, & de vous obſerver en même temps que le 4 Juin eſt la naiſſance du Roi d'Angleterre ; & que pour ce jour-là il faut un habit neuf galonné ou brodé pour le Réſident de Fran-

ce, & de même pour le jour de la naissance de la Reine.

Avec mes appointemens de Sécrétaire il n'y a pas ici de quoi boire de la petite bierre, & le dragon votre serviteur ne boit que du vin. Tant qu'ils subsisteront toujours de même, gala ou non, j'irai avec mon uniforme jusqu'à ce que mort ou deshonneur s'ensuive. Ma plus grande fortune est mon zele pour le service du Roi, & les bienfaits dont vous voudrez bien le couronner: ainsi j'ai tout lieu d'espérer que vous aurez la bonté de me faire fixer incessament par le Roi un sort honnête, sur-tout pour l'interim & pour la Cour que j'habite.

Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 5 *Juin*, 1763.

Monsieur le Duc,

A mon dernier voiage, j'ai eu l'honneur de vous renouveller la demande légitime du païement d'une premiere course en Russie pour laquelle j'ai contracté des dettes à Paris qui me sont fort à charge. Vous avez bien voulu me promettre avec bonté le jour de mon départ, en présence de Madame la Duchesse de Praslin, que vous examineriez de nouveau cette affaire, & que vous me rendriez justice.

Je profite, Monsieur le Duc, du retour de M. le Duc de Nivernois, pour vous prier de me l'accorder par son canal, & par celui de M. le Comte de Guerchy, dans une affaire qui est petite par elle-même, mais qui est cependant très considérable pour moi.

Je

Je joins ici un mémoire, qui vous fera connoître la vérité de mon exposé; & la vérité jointe à la bonté de votre cœur, & au zele que j'ai mis pour satisfaire celui de M. le Duc de Nivernois pendant sa négociation ici me fait tout espérer.

J'ai l'honneur d'être avec une respectueuse reconnoissance, &c.

Précis du Mémoire de M D'Eon à Monsieur le Duc de Praslin.

M. D'Eon y mettoit sous les yeux de ce Ministre les motifs aussi secrets qu'importans, qui en 1756 avoient engagé M. Rouillé à le faire partir pour la Russie. Il y apportoit en preuves les lettres des différens Ministres que la Cour de Versailles a eus à celle de S. Pétersbourg. Il y faisoit voir qu'assuré que son voïagé ne seroit point à ses frais, M. Rouillé ne lui avoit fait avancer qu'une somme de cinq-cens livres par M. Dietrick Banquier de la Cour à Strasbourg, ce qui l'avoit mis dans le cas d'en emprunter une de dix-mille livres, pour subvenir à la dépense nécessaire dans cette Cour.

Que des raisons de politique aïant forcé à changer les vuës qu'on avoit sur lui, pour lesquelles même il se sentoit quelque repugnance, M. Rouillé lui avoit ordonné de rester à Petersbourg auprès du Chevalier Douglas, de travailler sous ses ordres & d'y attendre l'Ambassadeur qu'on devoit y envoïer.

Ces changemens inopinés firent croire au Chevalier Douglas qu'il n'étoit pas déoent à M.

 D'Eon

D'Eon de s'adresser, pour le remboursement de son voïage, à d'autres qu'à sa Cour, dont M. Douglas étoit persuadé qu'il obtiendroit tôt ou tard cette justice.

„ Je fus même un peu négligent, ajoutoit „ M. D'Eon, pour presser le remboursement „ de cette dette, parceque j'étois jeune & peu „ instruit de ce qui se pratique à la Cour.

„ J'étois d'ailleurs uniquement occupé du „ soin de remplir les vuës de M. Rouillé, qui „ m'avoit souvent & autentiquement promis „ beaucoup d'avancement & de récompenses, „ si les projets réussissoient. A mon retour en „ France, je ne trouvai plus ce Ministre en „ place.

„ J'ai renouvellé ma demande auprès de M. „ le Cardinal de Bernis & de M. le Duc de „ Choiseul, qui m'ont fait l'honneur de me di„ re : *Il falloit vous faire paier dans le tems* „ *par mon prédécesseur.*

„ Voilà, Monsieur, l'exposé véritable & „ succint de ce qui s'est passé. M. Godin, M. „ l'Abbé de la Ville, M. de la Suze, M. Ter„ cier, M. le Chevalier Douglas, & mes Cré„ anciers à Paris connoissent malheureusement „ pour moi trop bien cette dette. Personne „ n'aime moins que moi à demander de l'ar„ gent, puisque j'ai resté toute la premiere an„ née à Pétersbourg à travailler sans rien de„ mander & sans rien recevoir de la Cour."

M. D'Eon en appelle ici aux lettres de M. le Cardinal de Bernis & de M. le Marquis de l'Hospital, pour constater que son zele pour sa Cour lui a fait refuser en 1758, pour la seconde fois, les offres avantageuses d'une puissance étrangere.

Et

„ Et lorsque M. le Duc de Choiseul, pour-
„ suit M. D'Eon, réduisit à mille-écus les
„ 5000 d'appointement que Mr. le Cardinal de
„ Bernis m'avoit fait accorder par S. M. en fa-
„ veur de mon zele & de mes services, je ne
„ l'ai importuné par aucunes représentations, &
„ j'ai subi en silence & respect le sort de redu-
„ ction qu'il avoit prononcé.

„ Je m'adresse à vous, Monsieur, avec d'au-
„ tant plus de confiance, que j'ai déjà éprouvé
„ les effets de la bonté de votre cœur. Mon
„ sort vous toucha à Vienne, vous eûtes la bon-
„ té de m'accorder votre protection, & depuis
„ ce tems j'ai taché de m'en rendre digne, tant
„ en Allemagne, qu'en Angleterre.

„ J'espere, Monsieur, que vous ne regarde-
„ rez pas comme juste, que je païe depuis 1756
„ les intérêts d'une somme de dix-mille-livres,
„ empruntée dans une circonstance où mon
„ voïage paroissoit nécessaire aux intentions des
„ deux Cours; & dans un tems où il y avoit
„ tout à craindre * & où personne n'alloit im-
„ portuner le Ministre pour avoir une mission
„ en Russie.

„ Ce païement me devient d'autant plus né-
„ cessaire, que je suis vivement pressé à Paris
„ pour le remboursement de ce que j'ai emprun-
„ té alors, & qu'il seroit plus naturel & plus
„ decent pour moi de païer actuellement mes
„ dettes, que de me servir plus longtems des
„ Let-

* Le Sr. Meissonier de Valcroissant qui fut envoïé en Russie avant moi, fut regardé fort mal à propos comme un espion & mis à la fortéresse de Schwelbourg sur le lac Ladoga, d'où je l'ai tiré après un an de captivité.

„ Lettres d'Etat , * que vous avez bien
„ voulu me faire accorder par Sa Majesté, &c."

Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de Nivernois.

à *Londres*, le 1er *Août*, 1763.

Monsieur le Duc,

Quoique j'aïe eu l'honneur de vous écrire plusieurs fois depuis votre lettre du 3 Juillet, tant pour répondre aux différens articles qu'elle contenoit, que pour vous remercier des conseils que vous voulez bien m'y donner; je n'ai cependant point fait jusqu'à présent de réponse cathégorique: je vous ai simplement laissé entrevoir ce qui se passoit dans mon ame sans vous en expliquer les différents sentimens. J'attendois une occasion sûre pour ouvrir mon cœur, & vous faire part de mes réflexions bien réfléchies par le tems, & les déliberations dans lesquelles je persiste & je persisterai d'autant plus constamment, que depuis un mois il se livre de grands combats chez moi, entre la complaisance à vos desirs & mon devoir. Je profite donc de cette occasion sûre, M. le Duc, pour vous remettre sous les yeux l'extrait de votre lettre, afin que vous soïez plus en état de juger de la valeur de ma réponse, & de ma parfaite reconnoissance quelqu'en soit l'événement.

J'ai l'honneur d'être. &c.

---

* Voïez Piéces justificatives.

Réponſe de Monſieur D'Eon.

Du 1er Août, 1763.

JE n'y compte plus & je ne m'en ſoucie gueres, quoique je duſſe m'en ſoucier beaucoup étant pauvre, & n'aïant pas encore païé l'argent que j'ai emprunté pour ma premiere courſe en Ruſſie.

On me trouvera nuit & jour prêt à ſervir le Roi toutes les fois qu'on m'en fournira l'occaſion & la poſſibilité. D'ailleurs quand on ſongera à mes anciens ſervices je ſongerai aux nouveaux; je ſais que l'on m'aime trop, c'eſt ce qui fait que l'on me traite ſans conſéquence, mais je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant.

Je ſuis content de tout, inquiet de rien —— *& ſi totus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.*

Je comprends que cet effet eſt dans la nature des choſes humaines & ſur-tout miniſtériales.

C'eſt ici le point difficile

Lettres de M. le Duc de Nivernois.

Du 3 Juillet, 1763.

NE comptez point du tout ſur votre vieille courſe Moſcovite & ne vous en ſouciez gueres.

Songez ſeulement à rendre de nouveaux ſervices, & on n'en ſera pas méconnoiſſant, car on vous aime beaucoup comme vous ſavez.

Mais ſur toutes choſes paroiſſez toujours content, poſſédant votre ame en paix, & n'aïant aucun ſentiment d'inquiétude.

On eſt tant tiraillé ici de par tout qu'on prend néceſſairement en grippe tout ce qui tend à faire cet effet-là.

Vous allez être Miniſtre

Reponse de Monsieur D'Eon.	Lettres de M. le Duc de Nivernois.
ficile & impossible de la négociation, & quand j'ai eu l'honneur de vous répondre d'avance que je regardois le caractere de ministre plenipotentiaire plutôt com-	nistre Plénipotentiaire, & puis vous redeviendrez Secrétaire d'ambassade, & puis dans les interim annuels vous redeviendrez Ministre.

me un mal que comme un bien pour moi, j'avois raison.

Je n'ai jamais demandé, ni désiré ce titre; mais on me l'a donné & aïant été obligé de le prendre, je ne puis redevenir *Sécrétaire d'ambassade*, *puis Ministre*, *puis Sécrétaire*, *puis Ministre*, &c. Toutes ces arlequinades me feroient passer aux yeux du public pour un homme de paille, dont on fait tout ce que l'on veut, & qui prend telle forme qu'on désire lui donner. Je serois Hué, Honni, Baffoué, Conspué & Vilipendé des Ministres étrangers & des Anglois, & après avoir été adopté dans le corps diplomatique je ne puis descendre pour remonter, ni monter pour descendre, &c.

Tout le monde ici se moqueroit de moi, & je ne pourrois de plus en aucune façon y servir le Roi utilement. Il faut donc que je reste auprès de M. le Comte de Guerchy, ou comme M. Durand étoit auprès de vous, où que je m'en aille après que l'Ambassadeur sera venu ici au courant des affaires. Il n'y a point de milieu, & déjà les Ministres étrangers, & les Anglois s'attendent à mon départ peu de tems après l'arrivée de M. le Comte de Guerchy. Je resterai si on ne m'envoie pas des lettres de récréance, & qu'on laisse toujours subsister mon titre, sans

cepen-

cependant avoir de fonction, que dans l'intérim: dans l'intérieur je travaillerai auprès de M. le Comte de Guerchy avec toute la douceur & la docilité possible, mais sans aucun titre: quant aux appointemens M. le Duc de Praslin me fera tel traitement honnête qu'il jugera à propos, *je suis traitable pour l'argent; mais intraitable sur l'honneur.*

Tel est mon sentiment après avoir discuté depuis un mois cette matiere avec moi-même. Mon intention étoit de faire les derniers efforts pour tâcher de vous plaire & de complaire à Monsieur le Duc de Praslin, & à M. le Comte de Guerchy: mais j'ai beau réfléchir à toutes les circonstances, & dépendances, je suis toujours arrêté par la chose impossible que l'on désire de moi & qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire sans avilir la dignité du Roi, chose capitale qui me touche, sans avilir le titre de Ministre Plénipotentiaire, titre fort utile, fort commode pour diverses Cours, cas & personnes. S'il pouvoit redevenir Sécrétaire d'ambassade, quel est l'homme de la Cour & même de la ville qui voudroit par la suite l'accepter. Je ne veux pas être cité dans le corps diplomatique comme l'homme qui le premier l'a avili, & en cela j'ai en vérité plus à cœur les intérêts du service du Roi que les miens propres.

D'après toutes ces considérations, Monsieur le Duc, je vous supplie de juger, & faire juger, ou mon départ, ou mon séjour ici après l'arrivée de M. le Comte de Guerchy. Je suis véritablement affligé de la fatalité de la circonstance dont je ne suis pas l'auteur. Si par malheur Monsieur le Duc de Praslin étoit fâché contre

 moi

moi, j'ôse dire qu'il seroit fâché sans être mécontent de moi; je n'ai rien à me reprocher, & alors moi qui suis un philosophe bien plus pauvre, bien plus cinique que Milord Bute, j'irois dans mon chalais Bourguignon, boire le lait de mes vaches, le vin de mes vignes, & manger l'herbe de mon jardin.

Lettre de M. le Duc de Nivernois.

Tout cela est bon pour vous, soïez unus & idem dans toutes ces variations, soïez prêt à tout, content de tout, & en ne rechignant à rien je vous promets que vous vous en trouverez bien.

Réponse de Monsieur D'Eon.

Tout cela n'est pas bon pour moi; & pour me servir de l'expression d'un poëte Anglois, je ne vois encore le bien ou le mal pour moi que dans l'incertitude de la providence.

J'ai déjà vu la circulation périodique de six Ministres du Roi qui tous vouloient faire ma petite fortune & qui tous ensemble ne l'ont pas faite. Ce n'est pas leur faute; je suis content & le serviteur des événémens.

Marquez zéle & attachement à mon successeur qui le mérite bien à tous egards, & qui vous pourra être fort utile.

Mon zele & mon attachement pour M. le Comte de Guerchy sera certainement le même que celui que j'ai toujours eu pour Monsieur le Duc de Nivernois, & quand je sers, je ne dis pas comme les prêtres —— *ad utilitatem quoque nostram*. Je sers uniquement par honneur pour la plus grande gloire & utilité du Roi: si l'on me donne des récompenses, je les prends; si l'on ne m'en donne pas, je m'en passe.

Réponse de Monsieur D'Eon.

J'espere que Monsieur le Duc de Nivernois, Monsieur le Duc de Praslin, & M. le Comte de Guerchy rendront assez de justice à ma façon de penser pour ne pas attribuer à hauteur ni à inflexibilité de caractere la détermination à laquelle je suis décidé, y étant forcé par le cas extraordinaire où l'on m'a mis, y étant forcé par honneur & par zele pour le service du Roi, par l'opinion du public, & du corps diplomatique qui ne dépend pas de moi. *Si Romanus eris, Romano vivito more.*

Lettre de M. le Duc de Nivernois.

Faites à chaque occasion connoître deux choses, les talens de votre esprit, & la flexibilité de votre caractere, je vous promets que vous vous en trouverez bien.

Mon cœur est véritablement bien touché, Monsieur le Duc, & de la peine que vous avez bien voulu prendre & des conseils que vous me donnez. Je confesse & reconnois que vos conseils peuvent être excellents pour Versailles, mais permettez-moi de vous l'avouer, ils ne sont pas de bon alloi pour Londres. La franchise de mon caractere & de ma conduite doit mettre en deffaut jusqu'à la satire de mes ennemis. Je m'occupe de ceux qui me plaisent, & ne

Adieu, mon cher ami, c'est en me faisant vraiment mal à mes pauvres nerfs que je vous griffonne ceci; je n'y ai pas de regret, si mes conseils vous sont utiles. Vous savez que je connois le monde & spécialement celui à qui vous avez à faire. *Vous savez aussi combien je vous aime & partant mes conseils doivent vous paroître de bon alloi.*

ne me tourmente point sur ceux à qui je puis déplaire.

Quo fata trahant, virtus secura sequetur.

Réponse de Monsieur D'Eon.

Le Plénipotentiaire, *puis Ministre, puis Sécrétaire, puis Ministre* boit avec sa Sécretairerie tous les jours à votre santé, M. le Duc, & nous le faisons tous, non pas tant par devoir que par le doux plaisir de la parfaite reconnoissance gravée dans nos cœurs, qui vous seront dévoués pour la vie.

J'exécuterai vos ordres avec bien du plaisir & de l'empressement vis-à-vis le chevalier Carrion; & ces ordres sont très agréables à mon cœur; personne n'étant plus disposé que moi à être l'ami de M. Carrion; qui est un très honnête homme, & il suffit d'ailleurs qu'il soit l'ami de M. le Marquis de Grimaldi, qui m'a toujours fait de grandes politesses à Versailles, sans cependant me connoître bien particulierement.

Lettre de M. le Duc de Nivernois.

Je vous embrasse de tout mon cœur, & vous prie de boire quelquefois à ma santé avec votre sécrétairerie.

Faites de grands amours au chevalier Carrion, offrez-lui votre lit, votre cheval, votre table; & puis faites-lui bien des complimens de ma part.

Extrait de la Lettre M. le Duc de Nivernois à Mr. D'Eon.

En date de *Paris* le 3 *Août* 1763.

MON cher ami, j'arrive de St. Maur pour passer ici quelques jours, & je trouve Hugonet qui me dit qu'on l'envoie demain à Compiegne, où il sera expédié & d'où il ne reviendra pas ici. Ainsi il faut que je me presse de vous dire un pauvre mot, non pas sur les affaires, car depuis Compiegne je n'en sais pas plus que Hugonet & même beaucoup moins, mais je vous parlerai sur votre situation. *Vous me paroissez dans votre lettre du 21 Juillet n'être pas intérieurement trop content de votre pleine puissance, & je crois que vous avez tort; vous allez redevenir d'Evêque meunier, j'en conviens: mais un meunier qui vient d'être évêque n'est pas un meunier à la douzaine; d'ailleurs vous savez qu'au printems prochain, & ensuite à chaque autre printems notre ambassadeur sera une absence d'environ trois ou quatre mois, ainsi vous reprendrez chaque année votre siége épiscopal; & à la fin de l'ambassade il se trouvera que vous aurez été Ministre un bon bout de temps dans la plus importante Cour de l'Europe, ce qui doit avoir & aura une influence considérable sur votre traitement, soit que vous veuilliez de l'emploi, soit que vous veuilliez une rétraite. Voilà, mon petit mon cher ami, ce que je voulois vous dire sur votre maniere d'être personnelle; je crois que je pense juste & vous pouvez compter que le tendre intérêt que je prends à vous me rend très vigilant & scrupuleux sur ce qui vous regarde.*

NOTE.

M. D'Eon a simplement accusé la réception de cette lettre & a prié instamment Monsieur le Duc de Nivernois de relire sa réponse du 1e. Août, par laquelle il lui a démontré qu'il n'avoit pas les reins assez souples pour voltiger politiquement tantôt sur la mule de l'évêque & tantôt sur l'ane du meunier : s'il eut fait son académie politique au *moulin d'Ameninbourg*, cela pourroit être différend.

Extrait d'une autre Lettre de Monsieur le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

En date de *Paris* le 8 *Août* 1763.

„ MAIS à propos il faut que je vous gronde. „ Pourquoi est-ce que vous avez dépen- „ sé 4000 Tournois * à M. de Guerchy dans „ un mois ? & sur-tout pourquoi lui faites-vous „ païer pour 15 l. sterling de ports de lettres „ & de commissions ? Je vous avoue que cela „ ne me paroit pas raisonnable. Il y a encore „ les Gazettes que vous lui faites païer aussi „ mal à propos, à moins que vous ne les aïez „ achetées, & qu'elles ne restent à lui ; car „ sans cela il ne seroit pas juste de lui faire „ païer la lecture que vous faites des papiers „ publics ".

* Cela fait 160. guinées environ.

Ré-

Réponse de M. D'Eon.

En date de *Londres* le 19 *Août* 1763.

Il me reste à répondre à la réprimande que vous me faites sur la dépense que je fais ici à M. le Comte de Guerchy. Je suis assez judicieux pour sentir qu'elle n'est point dans votre façon de penser & d'agir, mais je sens en même temps que vous êtes trop bon & trop facile: ce n'est pas pour rien que Madame la Duchesse vous appelle *mon cher petit Mouton*, *mon petit Barbet*; votre complaisance pour vos amis de 30 ans, avec lesquels vous vous êtes autrefois amusé à la foire St. Germain à danser sur la corde lache, n'a pu résister aux sollicitations réiterées que leur avarice (ou si vous voulez les décorer d'un nom plus pompeux) leur sordide œconomie vous a fait nuit & jour, pour abréger le calpin de ma petite dépense. Toute mal fondée que soit cette réprimande, elle m'est une nouvelle preuve de la bonté, de l'ouverture de votre cœur, & de la tendre amitié dont vous m'honorez; & je l'excuse de la part de M. le Comte de Guerchy, qui fait tous ses calculs sur le Méridien de Paris & de la ruë St. Dominique. Quand il sera à Londres, il apprendra la différence des livres sterlings d'avec les livres tournois, & il verra s'il ira loin avec 150 guinées par mois pour nourrir cinq maîtres, quelques amis qui viennent me voir, cinq officiers, quatre servantes, un suisse, quatre laquais, deux cochers, deux palefreniers & plus de 10 chevaux qui sont restés ici & qui ne m'appartiennent point. S'il commence à se récrier sur le premier état de dépense que je lui ai envoïé, que dira-t-il

sur

fur ceux qui vont suivre ? Car ils montent, je vous le promets, bien plus haut, pour deux raisons. La premiere, parceque le lard, l'huile, les jambons, les bonnes cuisses de dindons, le charbon, le foin, & toutes les bonnes choses, que vous m'aviez laissées, sont consumées il y longtems: 2°. parceque les petits repas que j'ai été obligé de donner, quoique la frugalité en ait toujours été l'assaisonnement, ont été plus nombreux, plus répétés, & plus couteux. Je joins ici plusieurs listes des differentes personnes qui ont mangé ici. Vous verrez, Monsieur le Duc, que c'est toute bonne compagnie, & de vos amis à qui vous avez recommandé, en partant, de venir boire avec moi votre santé du bon vin que vous m'avez laissé, qui n'appartient pas plus à M. de Guerchy qu'à moi, puis que c'est le Roi qui l'a païé pour le boire à Londres; & il n'est pas dit dans le compte, que le Plénipotentiaire de France ne boira pas pendant l'intérim de votre départ à l'arrivée de votre successeur. Ces petits repas étoient indispensables puis qu'on me les a demandés; ou que l'on est venu tomber chez moi à l'heure du diner. Soit qu'on les païe, soit quon ne les païe pas, cela est fait, consommé, digéré, & prêt à recommencer. Ce que l'on trouve le plus à redire c'est à la dépense de ma table; & on ne parle pas de celle de l'écurie, parceque les chevaux ne sont pas à moi; je me souviens à ce sujet, qu'un petit-maître me vantoit un jour à Paris, la dépense de son écurie. Vous pourriez, lui dis-je, à moins de fraix entretenir le double de gens d'esprit. Ho! dit-il, cela est vrai: mais mes chevaux servent à me trainer. He bien! lui répondis-je, les gens d'esprit vous porteroient sur

 leurs

leurs épaules. Il faut que M. le Comte de Guerchy se prépare à voir augmenter sa surprise & son étonnement à son arrivée ici ; il ne tardera pas à se convaincre par lui-même, combien il s'est trompé dans ses calculs. J'ai trouvé, comme vous, l'état des ports de lettres & commissions un peu fort, quoique diminué de plus de moitié de ce qu'il étoit de votre tems. M*** † ce suisse prophête, ce soldat enthousiaste, qui en étoit chargé, a été congédié, pour les raisons que M. le Comte de Guerchy a approuvées ; un autre en est chargé, & je verrai à la fin de ce mois si cela y mettra quelque différence. L'article des gazettes est une misère, qui ne valoit pas en vérité la peine d'être relevée ; puis que cette grande dépense ne va pas à une guinée par mois ; & on en devoit d'autant moins parler que je ne lis pas les gazettes Angloises ; elles sont lues par M. le Boucher & Bontemps, & resteront à M. de Guerchy, reliées, brochées ou

† Après deux secousses de tremblement de terre qui arriverent ici en 1750 ; il s'avisa d'en prédire un troisieme qui devoit renverser Londres. Il se dit inspiré, & d'un ton enthousiaste en fixa le jour, l'heure & la minute. Londres consterné au souvenir des deux secousses qui s'étoient suivies dans l'intervale d'un mois, & plus effraïé encore à l'aproche d'un troisieme & plus terrible tremblement, que ce soldat enthousiaste avoit annoncé pour le 5 d'Avril, la ville s'est montrée susceptible de toutes sortes d'impressions. Plus de 50 mille habitans, sur la foi de cet oracle, avoient ce jour-là pris la fuite : la plûpart de ceux que les raisonnemens ou les railleries de leurs amis avoient retenus, attendoient en tremblant l'instant critique, & n'ont montré de courage, qu'après qu'il a été passé. Le jour arrivé, la prophétie, semblable à la plûpart des prédictions, ne fut point accomplie ; le faux Samuel fut mis un peu tard aux petites maisons, & la tête de ces fiers insulaires si sensés & si philosophes, ne fut pas à l'épreuve de la prophetie d'un fou.

ou même en feuilles volantes ; cela m'est bien égal. Elles sont pour l'usage de la cour qui demande les nouvelles courantes de ce païs-ci : tout ce que je puis faire, c'est d'envoïer ces Mrs. les lire par la suite au caffé. Je vous avouerai que je m'attendois à toute autre chose qu'à ces tracasseries. Je n'ai jamais gouverné de maison : je suis à peu près, comme le Philosophe Guillaume Budée qui, lorsqu'on lui vint dire que le feu étoit à sa maison répondit, „*voïez* „ *ma femme, je ne me mêle pas des affaires du* „ *menage.*" Je comptois au contraire mériter des remercimens, non pour mes talens ménagers, car je conviens de bonne foi de mon inaptitude à cet égard, mais par raport à mon zele pour les intérêts de M. le Comte de Guerchy qui est pur & sincere. Aussitôt après votre départ, je fis toutes les réformes que je crus nécessaires, avec plus de scrupule même que je n'aurois fait, si ces dépenses m'eussent regardé moi-même, & je l'ai peut-être poussée trop loin ; car l'ordre & l'économie nécessaires dans la maison d'un particulier deviennent lésine & crasse dans celle d'un Ambassadeur qui représente un grand Roi. Cette œconomie si prêchée n'est qu'une sœur honorable de l'indigne avarice. C'est sur ces principes que j'ai agi, & que je continuerai d'agir ; paiera la dépense qui la devra, & le pourra. Celui qui me la fera païer, sera bien habile, s'il ne me donne pas l'argent nécessaire : ce sera certainement un des plus grands hommes du siécle.

„ Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
„ Mais me faire païer, parbleu je t'en défie."

Au surplus je serois bien flaté d'en soulager

M.

M. le Comte de Guerchy, si notre Cour a la bonté de m'accorder les appointemens d'un Ministre Plénipotentiaire, ainsi que celle de Londres les paie à M. de Newille. Les charges ne sauroient regarder que ceux qui ont les émolumens. Comme vous êtes, Monsieur le Duc, nouveau docteur d'Oxford, & moi ancien docteur de Paris, je puis vous citer cet axiome du droit canon.

Beneficium datur propter officium.

Toujours animé du zele d'un vrai François je suis prêt à servir le Roi, tant qu'il jugera mes services utiles; mais je ne puis le faire à mes depens: si j'étois riche, je jetterois mon argent par les fenêtres pour avoir, je ne dis pas l'honneur, mais la satisfaction de servir ma Patrie. Il vaudroit peut-être autant pour moi de m'en être tenu à une neuvieme beatitude, qui vaut bien les huit autres.

„ *Heureux celui qui n'espere rien, parcequ'il* „ *n'est jamais frustré dans son attente.*" Et L'Arioste dit quelque part *molto avari, se nulla speri.*

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

P. S. Pardon, Monsieur le Duc, si j'écris si fortement: je suis pressé: quelques autres ont le stile serré, parce qu'ils ont le génie étroit. Ne lisez pas froidement ce que ma tête écrit chaudement. Mon cœur est bon & mon estomach aussi; dites, je vous prie, à M. le Comte de Guerchy, que j'aurai l'honneur de lui écrire mardi prochain; il ne faut pas qu'il s'étonne de la dépense du mois de Juin, parceque celle du mois de Juillet sera bien plus forte ainsi que celle du mois d'Août. Je joins ici copie de ma ré-

réponse à M. de Sainte-Foy. Vous êtes mon confesseur, Monsieur le Duc, je n'ai rien de caché pour vous; il se mêle aussi d'écrire en ministre à son ami philosophe, qui n'a pas peur du bruit ni des événemens de la vie.

Second P. S.

M. le Comte de Guerchy est riche & lieutenant général, & moi pauvre & simple capitaine de dragons; cependant je ne ferai pas comme Favorin natif d'Arles dans les Gaules, & favori de l'Empereur Adrien, qui dit à ses amis qui lui reprochoient d'avoir cédé trop aisément à l'Empereur dans une dispute littéraire; *y pensez-vous? vous voulez qu'un homme, qui a trente legions à son service, n'ait pas raison?*

Réponse de Monsieur D'Eon.

A Londres le 19 Août, 1763.

Ne croïez pas, mon cher ami, que votre titre de Ministre plénipotentiaire m'ait tourné la cervelle. En vérité vous ne connoissez pas votre ami, dont la philosophie fait apprècier la valeur des grandeurs & des grands. Ma

Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye, premier commis des affaires étrangeres.

A Compiegne le 14 Août, 1763.

Je viens actuellement au chapitre principal, à celui qui vous concerne directement, mon cher ami; vous m'avez envoié copie d'une véritable folie: car en vérité je ne saurois autrement appeller le résultat de la fer-

Réponse de Monsieur D'Eon.	Lettre de M. de Sainte-Foye.
Ma folie est sagesse; & ma caboche vous envoie ci-joint d'autres enfans de sa prétendue sotise, qui n'ont pas pris naissance dans un cervaux creux qui se repaît de chimeres.	*fermentation de votre caboche, sur l'objet du titre qui vous a été donné.*
Voilà précisément, mon cher ami, une partie de ce que je demande, & quand j'ai insisté là-dessus c'étoit pour répondre à Monsieur le Duc de Nivernois, qui me marquoit, *vous allez être Plénipotentiaire, puis Sécrétaire, puis Ministre, puis Plénipotentiaire, puis Sécrétaire, puis, &c.*	1°. *Vous ne redeviendrez point Sécrétaire d'ambassade, puis qu'il a été convenu que vous garderiez le titre de Résident, même en travaillant avec M. de Guerchy.*
Je suis François par mon inviolable attachement pour le Roi & ma patrie, mais je me fais gloire de ne penser, ni d'agir comme le François. Je n'ai pas envie de faire le Wilkes & encore moins de faire fortune; cependant je vous l'avouerai, mon cher ami, ce qui me frappe le plus dans les différens caprices de la fortune, c'est de voir tou-	2°. *Il n'est pas si beau, ni si juste que vous le pensez de prétendre qu'à Londres, il faille penser comme à Londres. Quand on est François, il faut penser comme tel au milieu de la cité de Londres; & quand on a de l'esprit, il ne faut pas se cabrer sur des miseres, parceque les Wilkes ne font pas fortune dans le monde que j'habite, & que*

Réponse de Monsieur D'Eon.

toujours l'homme de mérite à pied, & le sot en litiere, ou dans un char de triomphe.

Lettre de M. de Sainte-Foye.

que vous devez aussi un jour habiter.

Nous murmurons souvent contre le monde que vous habitez, contre l'ambition qui nous flatte & la foiblesse qui nous y retient; nous nous contentons de bien raisonner, & nous n'avons pas le courage de le quitter: pour moi, ce courage ne me coutera rien. C'est un petit sermon que je veux vous faire en passant.

Vous avez raison, mais je n'ai pas tort; je puis avoir été Ministre Plénipotentiaire & redevenir Ministre: mais quand vous me ferez voir qu'un *Plénipotentiaire a été puis Sécrétaire, puis Ministre, puis Plénipotentiaire, puis Sécrétaire, puis, &c. &c.* alors j'aurai tort, & je conviendrai que ma raison est tombée dans le puits.

Si ce caractere étoit indélébile comme la prêtrise, je ne me serois certainement pas laissé tonsurer Ministre Plénipotentiare. Vous prenez un peu à gauche, mon cher ami, dans tous

J'ajouterai à ceci qu'en Angleterre, ainsi qu'en tout autre païs, on peut bien être décoré passagerement d'un titre que l'on dépose ensuite, puis qu'il y a cent exemples qu'un négociateur a été revêtu d'un caractere d'Ambassadeur pour quelque occasion, & a repris ensuite le titre d'Envoïé ou de Ministre; que ce cas-là va arriver tout-à-l'heure à M. de Rosemberg, & que si les dignités étoient indélébiles, Monsieur de Nivernois, après avoir été Ambassadeur à Rome, n'auroit pas dû aller à Berlin & à Londres

Réponse de Monsieur D'Eon.

tous les exemples que vous citez. C'est tout le contraire de ce que vous dites, qui va arriver à M. de Rosemberg. Il ne s'agit pas du passage d'une Cour à une autre, il s'agit ici de la même Cour, & *un Ministre* n'étant à proprement parler *qu'un comédien*, les règles du théatre veulent que l'unité des tems & des lieux soit observée.

Il y a beaucoup d'exemples à peu près semblables à ceux que vous donnez, mais non pas pareils aux puis, &c. puis, &c. &c. Tout ce que je puis vous dire, mon cher ami, c'est que je ne veux pas jouer la farce sur votre théatre politique. On peut arrêter un autre comédien: j'aime mieux paier ma place au parterre, j'aurai du moins la liberté de sifler. Comme j'ai déjà eu une jambe cassée & l'autre blessée, si je tombois de bien haut, je me casserois le cou; mais volontiers je redeviendrai Ministre; le cérémonial me touche peu, je le laisse aux cardinaux.

Lettre de M. de Sainte-Foye.

dres en qualité de simple Plénipotentiaire; & que Monsieur le Duc de Praslin, en sortant de Vienne n'auroit pas dû consentir à n'avoir que ce titre-là au congrès d'Ausbourg.

Vous me direz peut-être que ce n'est pas la même chose, puisque ce n'étoit pas sur le même théatre que se sont établies les différences; mais il y a bien des exemples pareils au vôtre, & quoique vous aïez été Ministre Plénipotentiare, vous ne tomberez pas de bien haut, en redevenant Résident, puis que d'ailleurs le cérémonial est le même à la Cour où vous êtes.

Réponse de Monsieur D'Eon.

J'ai demandé à n'être rien, pour que M. le Comte de Guerchy, qui ne connoît pas encore ma façcon de penser, ne puisse pas croire que j'avois envie d'être quelque chose, & que j'étois fort attaché au titre de Plenipotentiaire. M. Durand n'étoit rien à Londres, mais il avoit encore son titre de Ministre Polonois.

Lettre de M. de Sainte-Foye.

Après vous avoir dit mon sentiment, mon cher D'Eon, je souhaite qu'on vous laisse le titre de Plénipotentiaire, mais il ne faut pas demander d'être comme étoit M. Durand, puis qu'il n'étoit rien.

J'écrirai Mardi prochain à Monsieur le Duc de Praslin, à Monsieur le Duc de Nivernois pour les prier, ainsi que je vous prie, de faire régler mon traitement, & d'une façon convenable au païs que j'habite. Je ne serai point déraisonnable; j'ai envie de plaire à Monsieur le Duc de Nivernois, à M. de Guerchy, à vous & à Monsieur le Duc de Praslin par dessus tout; mais ma fortune ne me permet pas de faire en tems de paix la guerre à mes dépens. Depuis 10 ans que je travaille, je me suis déja obéré: j'ai ruiné

Je raisonnerai sur tout cela avec Monsieur de Nivernois à notre retour à Paris, ce qui sera Jeudi prochain; mais dans tous les cas, n'allez point, je vous en conjure pour votre propre interêt, élever des demandes qui paroissent déraisonnables, & refuser de rester avec M. de Guerchy; car il n'y a point d'autre place actuellement pour vous, & croiez que d'être Résident à Londres est plus beau que d'être Plénipotentiaire à Liége, ou à Hambourg.

ruïné ma santé, si mon traitement n'est pas honnête, il vaut mieux pour moi ne résider nulle part : je vous parle à cœur ouvert.

Réponse de Monsieur D'Eon.

Je finis, mon cher ami, par où j'aurois dû commencer, c'est-à-dire, par vous remercier dans la plus grande sincérité & étenduë de mon ame de tous vos bons conseils.

Video meliora, proboque, deteriora sequor.

Lettre de M. de Sainte-Foye.

Sur ce, mon cher ami, je vous invite à la conciliation, la patience, & soïez assuré que ces deux vertus vous meneront plus loin que la morge.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Mais le plus mauvais est le meilleur pour moi, parceque quand je ne suis plus sur le théatre politique, je m'enveloppe dans mon manteau philosophique, & je vis avec 24 s. par jour, comme avec 24 l. Ma frugalité fait toute ma force, *c'est ce qui fait triompher les Tartares sur les peuples Asiatiques.*

Signé D'Eon *ne varietur.*

Errata de la Réponse de M. D'Eon à M. de Sainte-Foye.

du 19 *Août* 1763.

COMME je n'ai point eu le tems, mon cher ami, de transcrire moi-même ma derniere réponse du 19 à votre lettre du 14 Août, je

me suis apperçu depuis, que le copiste a fait des fautes d'impression que je vous prie de corriger, ainsi qu'il suit.

Au chapitre 1, paragraphe 5, pag. 1, ligne 2 & 3, *Je puis avoir été Ministre Plénipotentiaire & puis redevenir Résident*. Lisez, *Je puis avoir été Plénipotentiaire & redevenir Ministre*.

Au chapitre 1, paragraphe 8, pag. 2, ligne 4, *Mais volontiers je redeviendrai Résident*. Lisez, Mais volontiers je redeviendrai *Ministre*. Ajoutez même, volontiers je redeviendrai rien; & je préfere le rien, parcequ' après m'être bien consulté à cette cour, qu'on m'a fait sentir au doigt & à l'œil que, si après avoir été *Plénipotentiaire* je redevenois *Résident* cela me décrediteroit totalement, qu'il valoit mieux pour moi être ici rien du tout, simplement comme voïageur, ou comme M. Durand étoit auprès de Monsieur le Duc de Nivernois. Je serai donc volontiers auprès de Monsieur le Comte de Guerchy le conseiller Bonneau; voïez le poëme de la Pucelle chant 1er page 4, ligne 15, édition in 8e. Mais il est nécessaire qu'on aît la bonté de m'envoïer des lettres de récréance; car autrement M. le Comte de Guerchy arrivant ici, je ne puis rien faire ni quitter l'Angleterre. On devoit bien prévoir le cas, lorsqu'on m'a nommé Plénipotentiaire. Est-ce que votre Chevalier de Bussy Ragotin n'a pas dans son bureau des affaires étrangeres un *Lamberti* & un *Wiquefort*? J'ai envie de lui en envoïer un par la poste, de l'édition de Cologne, imprimé chez Pierre Marteau en CIƆIƆCXC.

Quant à mes autres demandes, comme elles sont toutes fondées sur la justice & que j'ai affaire

faire à un Ministre qui doit être juste, & éclairé, je ne doute pas que je n'aïe pleine & entiere satisfaction, avant l'arrivée de M. le Comte de Guerchy.

Je n'exige point de votre amitié, mon cher ami, que vous vous compromettiez dans mon affaire; je ne vous demande que votre neutralité : je suis aussi bon pour l'attaque que pour la défense; je sais faire une retraite tout aussi bien que Xénophon & le plus fameux de nos généraux.

Sur ce, mon cher ami, embrassons-nous cordialement, & si vous voulez avoir une paix intérieure, suivez ce beau précepte de l'Imitation liv. I, chap. XXI, v. 3.

Non attrahas tibi res aliorum, nec te implices causis majorum. Habe semper oculum super te primùm, & admoneas te ipsum specialiter præ omnibus tibi dilectis.

Vous voïez que j'ai votre conversion à cœur. Saint Paul convertit autrefois trois mille personnes avec un seul discours; mais aujourd'hui il faut plus de trois-mille-discours pour convertir un seul courtisan.

Il ne me reste qu'à renouveller auprès de toute votre famille, & principalement auprès de Mad. de Brige mes très sinceres & tendres respects, en attendant que je puisse le faire moi-même.

Revu & corrigé D'Eon.

P. S. Ceci est la nouvelle edition & la bonne; elle pourra même devenir rare par la suite.

Lettre de Monſieur D'Eon à Monſieur le Duc de Praſlin.

Pour vous ſeul.

à *Londres*, le 22. *Août*, 1763.

Monſieur le Duc,

J'AI déjà eu l'honneur de vous donner pluſieurs mémoires ſur mon premier voïage en Ruſſie, & notamment un par ma lettre du 5 Juin avec les piéces qui y ont rapport, qui établiſſent la juſtice de mon ancienne demande. Vous avez eu la bonté de me faire eſpérer ce paiement, lorsque j'allai à Paris porter les ratifications de la paix; mais vous n'avez pas eu celle de me répondre. Depuis près de neuf ans je paie régulierement les intérêts d'environ dix mille livres que j'ai empruntées pour ſervir le Roi à l'extrémité du nord, dans un tems où perſonne n'oſoit y aller. Le caractere de *Miniſtre Plénipotentiaire* qui eſt venu me chercher à mon inſu, ne m'a certainement pas fait tourner la tête, graces à un peu de philoſophie; il m'a ſeulement jetté dans des fraix extraordinaires ſuivant le memoire ci-joint (*) tant en habits pour moi que pour ceux des domeſtiques & d'un cocher. Quand j'étois Sécrétaire d'Ambaſſade, j'allois tout ſimplement avec mon uniforme & mes manchettes de batiſte, aujourd'hui il faut malgré moi porter quelques habits propres & des dentelles. Si les affaires du Roi n'en vont pas mieux, du moins ma bourſe en va plus mal: votre bonté & votre juſtice ne le ſouffriront pas. *Il* y a bientôt dix

* Le total de ce grand Mémoire de fraix extraordinaires ne montoit pas à cent guinées.

dix ans que je suis politique, sans en être ni plus riche ni plus fin. On m'a beaucoup promis, & les promesses & les prometteurs n'existent plus. Jusqu'à présent j'ai toujours semé, & j'ai recueilli moins que ma semence. Mon bail politique étant heureusement fini, je serai forcé de mettre la clef sous la porte, & de faire une banqueroute générale, si vous n'avez pas l'humanité de venir à mon secours par quelque gratification extraordinaire. Plus je travaille avec zele & courage, moins je deviens riche; ma jeunesse se passe, & il ne me reste plus qu'une mauvaise santé qui dépérit tous les jours & plus de 20 mille livres de dettes pour avoir politiqué depuis dix ans. Ces différentes petites dettes me tourmentent depuis si longtems, que cela absorbe en vérité les facultés de mon esprit, & ne lui permet pas de s'appliquer, comme je le voudrois, aux affaires du Roi. Le tems de la récolte me paroissant à peu près arrivé, je vous supplie de prononcer sur mon sort présent & futur, sur mes appointemens & sur les faveurs & graces que je puis attendre de votre justice & de votre bon cœur. Je vous l'avoue franchement, Monsieur le Duc, il me seroit autrement impossible de faire encore pendant la paix, la guerre à mes dépens. Il seroit plus avantageux pour ma santé & le bien de mes petites affaires de vous prier de me permettre de retourner dans ma patrie, malgré l'extrême envie que j'ai de vous plaire ainsi qu'à Monsieur le Duc de Nivernois, & à M. le Comte de Guerchy.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Duc, &c.

Si vous n'avez pas la bonté de songer à moi,

 au-

au-lieu de mourir de gras fondu comme M. E***, je mourrai étique. Je ne demande pas à être engraissé des bienfaits du Roi, je demande seulement l'embonpoint nécessaire pour soutenir mon corps & mon esprit.

Copie de la Lettre de M. de Duc de Nivernois, du 31 *Août* 1763, *à M. D'Eon.*

J'ARRIVE à Paris exprès pour y voir demain le Duc de Praslin, que je n'ai pas vu depuis la belle chienne de lettre que vous lui avez écrite. Il me la montrera sans doute, s'il ne l'a pas déchirée à belles dents: car je sais qu'il les grince rudement contre vous, & même contre moi depuis qu'il l'a reçue. Je ne puis vous rien dire autre chose pour aujourd'hui, d'autant que j'ai un mal de tête abominable. Je suis pourtant mieux à tout prendre depuis un mois. Adieu, mon cher ami, aïez, pour l'amour de Dieu s'il en est encore tems, la tête aussi bonne que le cœur, & s'il en est encore tems, *connoissez mieux les hommes à qui vous avez affaire.* Je vous embrasse & vous aime, avec tous vos petits defauts, bien tendrement.

Réponse de M. D'Eon du 6 *Septembre* 1763.

Monsieur le Duc,

LA poste qui devoit arriver hier matin n'est arrivée que ce soir & m'a apporté votre lettre du 31. Je profite du départ du jeune le Boucher, pour avoir l'honneur de vous répondre seu-

feulement deux mots à la hâte qu'il mettra à Calais. Je suis faché que ma belle chienne de lettre, ainsi que vous l'appellez, vous tourmente & Monsieur le Duc de Praslin. La vérité que j'expose & la justice que je demande ne sont point faites pour tourmenter deux grands Ministres justes & éclairés.

Comme dans toutes les principales actions de ma vie je me suis toujours conduit par réflexion, & que mon intention est toujours de faire pour le mieux, cela fait que je ne me suis jamais repenti de mes actions passées : je ne prévois pas même de repentir sur mes actions futures. Il y a long-tems que je suis prédestiné pour une impénitence finale, ainsi je ne puis me repentir d'avoir écrit une lettre que j'écrirois encore & que je signerois de mon sang.

Que la volonté de mon pere qui est dans les cieux soit faite, *rien*-ne me fera changer sur la terre, pas même la mort ; & si je me croiois assez lâche pour le faire demain, je me jetterois ce soir dans la Tamise.

Je demande respectueusement la justice à un Ministre que je respecte, & que j'ai toujours regardé comme mon bienfaiteur : je respecte son œconomie qui ne paie pas mes dettes, mais je respecte encore plus sa justice, qui doit les païer ; & dès que je l'aurai obtenue je deviens doux comme un agneau Pascal, ou comme l'aimable Barbet que vous connoissez à l'hotel de Nivernois, autrement j'abandonne tout net le corps diplomatique. En attendant je travaille avec tranquillité & avec mon zele ordinaire pour les affaires du Roi. Loin de m'attrister, mon cœur joue du violon au-milieu de ces petits troubles, & je bois avec toute la sagesse d'un Plénipoten-

 tiaire

taire de votre bon vin avec votre ancienne Sécrétairerie, qui vous sera toute la vie dévouée, quels que soient les événemens présens & à venir que je mets tous au futur contingent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé D'Eon *ne varietur.*

P. S. Si vous êtes curieux des événemens de ce païs —— qui sont trop longs pour être raportés ici, voïez mes lettres chez M. le Duc de Praslin, & si vous dites d'après cela que je suis —— un paresseux, je ne demande rien au Ministre. Quand on sert bien le Roi, il faut au moins avoir de quoi païer les petites dettes contractées à la poursuite d'un zele sans bornes pour son service.

Je présente mon respectueux hommage à Madame la Duchesse de Nivernois, Madame la Comtesse de Gisors, & Madame la Comtesse de Rochefort: je constitue auprès d'elles le Colonel Dromgold pour l'avocat de ma cause; il aime à plaider les causes célèbres de la justice; en voilà une; pourquoi ses poumons ne sont-ils pas aussi bons que son cœur & son esprit. *Gloria in excelsis* c'est sa devise, je l'adopte; *& pax in terrâ hominibus bonæ voluntatis.*

Je suis toujours *unus & idem.*

P. S. Dites, je vous supplie Monsieur le Duc, au dévot Colonel Dromgold qu'il y a bien des dévots qui commencent par *je crois en Dieu*, & qui finissent *par la résurrection de la chair*. Vous devriez bien le marier; cela feroit peut-être venir des poumons.

Ex-

Extrait de la Lettre de Monſieur le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Ponchartrin* le 17 *Septembre* 1763.

J'AI reçu votre lettre du 9, mon cher ami, & je vous avoue qu'elle m'a beaucoup affligé. L'Errata que vous avez envoïé à Sainte-Foye ne me plait ni quant au fonds ni quant à la forme: la forme eſt un perſifflage, & le fonds n'eſt pas tout-a-fait raiſonnable; il n'y a nul inconvénient que vous ſoïez Réſident, après avoir été Miniſtre Plénipotentiaire; je ne puis approuver ni même comprendre votre délicateſſe & votre répugnance à cet égard. Vous devez connoître le Duc de Praſlin: cela lui donne une terrible humeur & par reflet cela tombe ſur moi-même, qui ſuis ſi touché de vos ſentimens pour moi, & qui ſais ſi bien tout ce que vous avez de bon. Soïez donc plus tranquile, plus flexible & plus raiſonnable, mon cher ami, ſoïez moins inquiet & moins inquiétant. Vous m'eſtimez, vous avez de la confiance en moi, vous m'aimez & vous ſavez que je vous aime; comment avec tout cela vous réfuſez-vous avec opiniatreté à tous mes conſeils? Je vous les redonne pourtant avec autant de zele que de franchiſe, & je vous proteſte que c'eſt après y avoir mûrement réflechi, & m'être confirmé dans mon avis par toutes mes réflexions: rendez-vous y, je vous en conjure, mon cher ami: je le déſire avec ardeur pour vous & pour notre pauvre Guerchy; car je prévois que vous vous ruinerez & qu'on vous ruinera infailliblement ſi vous vous opiniatrez comme vous ſemblez en avoir envie; je n'ai communiqué ni ne communiquerai à perſonne ce que vous me mandez de vos diſpoſitions pré-

 ſen-

fentes, & je présume que votre ami Sainte-Foye aura eu la même discretion. Je ne l'ai pas vu & je ne sais quand je le verrai : mais je suis tranquile de son coté, parceque je crois qu'il vous aime véritablement, & parceque je sais qu'il connoît bien le terrein. Adieu, mon cher ami, ayez donc pour l'amour de Dieu la tête froide, paisible, & impartiale: suivez mes conseils & ne me sachez pas mauvais gré de l'espèce de crudité avec laquelle je vous le donne. Je vous aime & vous estime trop pour ne vous pas dire librement tout ce que je pense, & tout ce que je pense parceque je vous aime; je vous embrasse de tout mon cœur & je me mets à vos genoux, s'il le faut, pour obtenir de vous ce que l'on désire.

Je ne vous dis rien du nouveau Ministere Anglois; mais je vous prie instamment de faire mention de moi auprès des nouveaux Ministres, Bedfort, Sandwich, & Egremont; vous savez combien je suis leur serviteur & je m'en rapporte bien à vous pour le leur exprimer mieux que je ne le ferois moi-même.

NOTE.

Cette lettre m'a beaucoup touché le cœur, mais elle n'a pu persuader mon esprit.

Let-

Lettre de Monſieur D'Eon à Monſieur le Duc de Nivernois.

Pour vous ſeul,

à *Londres* le 13. *Septembre* 1763.

Monſieur le Duc,

LA politique eſt une étrange choſe, ſur-tout pour un homme qui a quelque expérience, *qui multos homines vidit & urbes*, comme dit Virgile ; c'eſt elle qui a inventé les notaires, les traités, les pactes de famille pour ſe mettre un peu à l'abri des révolutions périodiques des Cours, des malheurs, & de toutes les miſeres qui viennent aſſiéger l'humanité, & auxquelles le ſavant & l'ignorant, le prêtre & le ſoldat, le philoſophe & le courtiſan paient également le tribut. Malgré toutes ces précautions inventées par les hommes, l'homme n'eſt pas encore exemt des coups du ſort, témoin la convention de *Cloſter-Seven* que nous avons eu la bonté de regarder comme une capitulation ſacrée militaire. La politique, cette mere de la prévoïance, m'a apparu cette nuit, mais non pas comme dieu apparût autrefois en ſonge à Samuel ; elle m'a apparu véritablement. Elle n'avoit ni robe blanche, ni barbe au menton, ni cornes ſur la tête : ſon front étoit radieux quoique ſerieux ; elle étoit toute nuë, & la vérité étoit dans ſa bouche ; trois-fois elle m'a appellé par mon nom : j'ai répondu ; parlez, votre ſerviteur écoute ; car les paroles de vie ſont dans votre bouche : auſſi-tôt elle me dit ; „ D'Eon dès ta „ jeuneſſe je t'ai aimé dans mon amour, & je „ t'ai choiſi dans ma prédilection, parceque j'ai „ re-

„ reconnu en toi obéiſſance & zele aveugle ; la
„ force de ton courage a ſurpaſſé en toi la foi-
„ bleſſe de ton corps ; quand je t'ai dit de mar-
„ cher, tu as marché : quand je t'ai dit de t'ar-
„ rêter, tu t'ès arrêté ; arrêtes-toi donc : &
„ ſois comme le ſoleil de Joſué, arrêtes-toi &
„ ne marches plus ! pourquoi veux-tu toujours
„ tenter les haſards d'une fortune capricieuſe ?
„ pourquoi ès-tu enivré du vin de la gloire ?
„ n'ès tu pas ſatisfait de tes expéditions Moſco-
„ vites ! n'ès-tu pas ſatisfait de ton bonheur, &
„ de ton malheur à la guerre ? n'ès-tu pas con-
„ tent d'avoir été le diſciple chéri du grand Ni-
„ vernois, qui t'a fait porter le préſent de la
„ paix à ta patrie ? n'ès-tu pas content que, par
„ un coup de ma baguette, & un tour de ma
„ gibeciere, je t'aïe fait puis Réſident puis Plé-
„ nipotentiaire d'un grand Roi ? ton régne a
„ été court, & troublé, mais n'importe : il a
„ été heureux ; que veux-tu de plus ? ne tente
„ point dieu en vain ; en t'embarquant dans une
„ autre galere politique ! ſi tu le fais, tu ès
„ hardi, tu ès téméraire : ſi tu le fais, aies donc
„ ſoin de leſter ton vaiſſeau des bienfaits certains
„ des dieux, & contentes-toi de louvoïer au
„ milieu des écueils de la Cour. *Je ſais que*
„ *tu n'as pas le caractere des Marins de ta na-*
„ *tion qui navigent à tout vent, toi tu louvoiras*
„ *d'un ſeul vent, tu ſeras longtemps dans la*
„ *route mais tu arriveras ſûrement ſans déchi-*
„ *rer les voiles de ton honneur & ſans briſer le*
„ *mât de ta probité.* Sur-tout, mon fils, je te
„ recommande de fermer l'oreille de ton cœur
„ aux vains diſcours de l'eſpérance. *Quae vivo*
„ *ſperando more cacando.* Ne repais point ton
„ imagination des folles promeſſes des honneurs ;

„ en-

„ encore moins de celles des miniſtres ; ce ſont „ des demi-dieux qui ont toutes les foibleſſes „ des hommes & des femmes, ſans en avoir „ toutes les vertus. Pour guérir ton ame de „ la maladie de l'eſpérance, il faut ſavoir *belle* „ *Philis* qu'on *déſeſpere alors qu'on eſpere tou-* „ *jours*. Souviens-toi des belles & magnifiques „ promeſſes qui te furent faites autrefois pour „ ton voïage ſecret de Ruſſie! tu ne devois ja- „ mais manquer de rien; on te fit voir la Moſ- „ covie, comme une terre de promiſſion, tu „ y allas avec mon ſerviteur Douglas : au-lieu „ d'y trouver les raiſins de la terre promiſe, tu „ n'y trouvas que de la neige, & certains grands „ C*** qui vouloient te faire paſſer par la Si- „ bérie, pour aller faire vendange à Aſtracan; „ tu en fus quitte à ton premier voïage pour „ t'en revenir avec un traité d'alliance & une „ jambe caſſée. Ces ſuccès furent tournés preſ- „ qu'en ridicule par *des envieux imbécilles de la* „ *Cour*: malgré cela notre Grand Roy y en- „ voïa une célébre ambaſſade, compoſée de „ trente-ſix chariots & de 220 bêtes de ſomme, „ & cependant on te mit à la tête : ils furent „ vingt-quatre lunes & un jour pour traverſer „ le grand déſert qui ſépare la Cour du bon „ Louis de celle de feue la belle Elizabeth: „ Après des fatigues & des dépenſes incroïa- „ bles, (mais tu n'étois pour rien dans ce „ dernier chapitre) ils arriverent enfin & ſe pro- „ ſternerent aux pieds du trône du ſoleil glacé „ de la Ruſſie : on te fit travailler comme un „ baudet ; on te promettoit tous les jours de „ l'avoine ; & tu n'as eu que des chardons ; „ malgré cela cent-mille braves Moſcovites ſe „ ſont avancés à 400 lieuës de leurs frontieres

 „ con-

„ contre les bataillons Prussiens : ils ont livré quatre batailles rangées, & ont gagné quatre-fois le champ de bataille, parcequ'ils y sont resté morts.

„ Après tant d'exploits, de prouesses, & de promesses, cette célébre ambassade est rentrée d'où elle étoit sortie, c'est-à-dire, à l'hôpital.

„ Souviens-toi donc, mon fils, que les promesses, & les prometteurs Ministres, Maréchaux & Cardinaux n'existent plus : ils sont effacés du livre de vie, leur souvenir dans la mémoire des vivans est passé comme l'ombre de la lune, comme un courier du cabinet, comme un vaisseau qui brise les flots de la mer, & dont un instant après on ne trouve plus la trace, ou semblable à un oiseau qui vole, & dont on n'entend plus que le bruit des aîles qui compriment les zéphirs, ou semblable à une fleche qui fend l'air pour arriver au but destiné ; l'air divisé est aussitôt réuni sur lui-même & le lieu de son passage est totalement ignoré. C'est ainsi que ces maitres de la Paix & de la Guerre & tous ces petits Jupiters sont confondus dans les abîmes de l'éternité."

En écoutant j'étois tout extasié & en sortant de mon extase je m'écriai —— „ Ha ! Sainte Prévoïance, vous illuminez mon entendement." *Digitus dei hic est*. Je sais ce que je dois faire en conséquence : je conçus le projet de dresser un petit mémoire de mes demandes toutes fondées sur la sagesse & la justice & sur mes services passés, présens & à venir : je dis, je me servirai du Duc de Nivernois, cet ami des dieux, des hommes, & des femmes pour appuïer les droits d'une prévoïance, & d'une

poli-

politique permises à un philosophe, qui n'est pas si sot que ses confreres : mon mémoire sera auprès des dieux majeurs & mineurs, *l'ultimatum* de mes demandes, & *conditio sine quâ non*. Si les dieux majeurs & mineurs ne veulent pas m'écouter je me boucherai aussi les oreilles, & mon cœur s'endurcira : mon régne se passera, & je mourrai comme le second fils de David, en disant, *gustans gustavi paululum mellis, & ecce ego morior :* ils chercheront un autre serviteur, & ils le trouveront : ils voudront le comparer à moi, & cela ne sera pas vrai : quoiqu'il en soit, ils feront bien de se servir de leur *uti possidetis*, & je resterai tranquile spectateur. *Si deus pro nobis, quis contra nos.*

Tu as raison, dit la Prévoïance : en parlant, elle disparut ; & du haut de l'empirée, qui étoit le ciel de mon lit, tomba un mémoire en forme *d'ultimatum*, en tête étoit gravé *tolle & lege*.

L'intention de l'auteur, M. le Duc, n'est point de vous faire voir que sa philosophie badine sur les événements les plus sérieux de la vie ; *ridendo castigat mores & providet in futurum.*

P. S. Je présente mon respectueux hommage à toute votre maison & à Madame la Comtesse de Rochefort & à M. le Comte de Guerchy, qui sera j'espere assez juste pour ne pas me vouloir du mal si je pense à un petit sort futur, après tous mes travaux & toutes mes caravannes.

TOL-

TOLLE & LEGE.

MEMOIRE.

1°. M. D'EON, depuis trois ans, ne cesse de représenter respectueusement à M. le Duc de Praslin, tant par écrit que de vive voix & notamment par ses lettres, mémoires & pièces justificatives envoïés le 5 Juin dernier; comme par une autre lettre du 22 Août dernier, dans laquelle M. D'Eon fait encore connoître à ce Ministre, aussi clairement que respectueusement, QUE depuis dix ans qu'il court la carriere politique d'un bout de l'Europe à l'autre, il s'est endetté de plus de quinze mille livres: QUE cela ne doit point paroître étonnant, lorsqu'on saura que, depuis dix ans, M. D'Eon paie les intérêts d'une somme de 10000 *l.* qu'il a empruntées pour faire son premier voïage en Russie avec M. le Chevalier Douglas, qui a été l'origine de toutes les négociations de la Cour de Versailles avec celle de S. Petersbourg; QUE cette somme devoit être païée par la Cour, & qu'elle ne l'a point été, attendu le changement arrivé dans sa premiere destination en Russie, & la circulation des Ministres à Versailles pendant le tems que M. D'Eon est resté en Russie, &c. &c.

Lorsque M. D'Eon est passé en Angleterre avec Monsieur le Duc de Nivernois, on lui avoit fait entendre à Versailles que ce seroit le moïen d'être païé de ses anciennes prétensions, si l'Ambassadeur du Roi étoit content de lui. Il ose se flatter d'avoir rempli cette condition dans toute son étenduë.

Lorsque M. D'Eon porta, au mois de Février

vrier dernier, à Verſailles les ratifications de la paix, M. le Duc de Praſlin eut la bonté de lui promettre, le jour de ſon départ pour Londres, qu'il examineroit de nouveau ſon affaire & qu'il lui rendroit juſtice. Depuis ce tems M. D'Eon a eu l'honneur d'en écrire encore deux fois au Miniſtre, mais comme il n'en a eu aucune réponſe, il eſt forcé d'avouer franchement que le tourment, que ſes différentes petites dettes font éprouver à ſon corps & à ſon eſprit, ne lui laiſſe ni la force ni le courage de s'occuper des affaires politiques, & qu'il n'y a qu'un païement certain qui puiſſe rendre l'activité & l'élaſticité à ſon ancien zele pour le ſervice du Roi.

2°. M. D'Eon a eu l'honneur de repréſenter & de démontrer, par ſes réponſes à M. le Duc de Nivernois, & à M. de Sainte-Foye des 2 & 19 Août, QUE l'arrangement, annoncé par M. le Duc de Nivernois d'être *Miniſtre Plénipotentiaire*, *puis Sécrétaire*, *puis Miniſtre*, *puis Sécrétaire*, *puis*, &c. étoit un arrangement impraticable, contraires à tous les uſages reçus dans le corps diplomatique, & auſſi nuiſible au bien du ſervice du Roi que ridicule pour l'exiſtence de M. D'Eon.

QUE le ſeul arrangement praticable & honnête à ſuivre étoit d'envoïer des lettres de récréance à M. D'Eon; qu'il reſteroit alors en Angleterre auprès de M. le Comte de Guerchy, comme ſimple Miniſtre ſtable, ou comme M. Durand étoit reſté auprès de M. le Duc de Nivernois; & qu'il ne redeviendroit Miniſtre en fonction qu'en l'abſence de M. le Comte de Guerchy: mais qu'on lui donneroit des appointemens convenables au païs & à la Cour qu'il habite.

3°. M.

3°. M. D'Eon demande le paiement de ses appointemens, comme Résident & comme Ministre Plénipotentiaire; & M. le Duc de Praslin les taxera comme il jugera à propos.

4°. M. D'Eon supplie les Ministres, M. le Duc de Nivernois & M. le Comte de Guerchy de lui faire accorder, en considération de ses services, le Brevet de Colonel à la suite du régiment d'Autichamp dragon dans lequel il est Capitaine. Cette grace a été accordée à plusieurs capitaines qui ne se sont jamais trouvé dans les circonstances passées & présentes de M. D'Eon. Il donne sa parole qu'il se rendra certainement digne de cette faveur particuliere par son zele sans bornes pour le service du Roi, tant dans la politique qu'à l'armée.

Extrait de la lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

Le 20 *Septembre*, 1763.

QUOIQUE je sois bien mal portant & bien vaporeux depuis deux jours, mon cher ami, je veux vous dire un mot sur votre lettre du 13. & votre mémoire du 9 que j'ai reçus avant-hier au soir. La lettre ou le songe est plein d'esprit & d'imagination, c'est le plus joli conte oriental qu'on puisse lire; mais il ne s'agit pas de cela, car nous sommes en occident. Le mémoire & les chefs qu'il contient sont ce qui mérite considération; & voici, mon cher ami, ce que j'en pense à part moi, car je n'en ai parlé ni n'en parlerai à personne; & si on m'en parle, j'en prétendrai cause d'ignorance, afin de me mieux réser-

réserver la faculté de prendre votre parti & de vous deffendre de toutes mes forces. Je vous avoue que je m'attends que vous en aurez grand besoin ; & je crains bien que mes pauvres petites troupes auxiliaires ne soient battues à platte couture.

Le 1er. chef de votre mémoire porte sur votre ancien voïage en Russie, qu'on ne veut pas vous païer : il n'y a d'autre inconvénient à en reparler, que celui de lasser & impatienter peut-être le Ministre, ce qui n'est pas difficile ; & qui a pris son parti sur ce sujet. Cet inconvénient peut n'être pas petit ; ainsi quoique votre réclamation puisse être fondée, je crains qu'il ne soit pas sage de la remettre avec acharnement sur le tapis.

Le 2d. chef consiste à demander la forme selon laquelle vous voulez qu'on fixe votre état, & à blamer sans ménagement celles qu'on a eu en vuë jusqu'à présent. Je dois d'abord vous faire observer que vous m'attribuez gratuitement, & mal à propos l'arrangement proposé par moi, dites-vous, & que vous désignez ainsi, *être Plénipotentiaire, puis Sécrétaire, puis Ministre, puis Sécrétaire, &c.*

Je n'ai jamais proposé cet arrangement, & je ne vous ai certainement jamais mandé que je l'eusse proposé. *

Je

Note de M. D'Eon à Monsieur le Duc de Nivernois.

* Comme vous n'avez sûrement pas, Monsieur le Duc, gardé de copie des lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'ai heureusement conservé les originaux : permettez-moi donc de vous rappeller simplement ici deux de vos lettres précédentes.

Dans la premiere du 3 Juillet 1763, vous lirez ces propres termes : *Vous allez être Ministre Plénipotentiaire, & puis*

Je vous ai dit que vous seriez comme les serpens qui changent de peau chaque année; & en vous écrivant de la sorte, je ne songeois qu'au fait qui y est conforme, c'est-à-dire, qu'après avoir été chargé des affaires †. vous seriez les fonctions de Sécrétaire d'ambassade, & puis que vous

---

puis vous redeviendrez Sécrétaire d'Ambassade, & puis dans les intérim annuels vous redeviendrez Ministre, &c.

Dans la seconde du 3 Août 1763, il est encore dit suivant le texte original: *Vous me paroissez n'être pas intérieurement trop content de votre pleine puissance, & je crois que vous avez tort. Vous allez redevenir d'évêque meunier, j'en conviens; mais un meunier qui vient d'être évêque n'est pas un meunier à la douzaine*, &c. &c.

Je vous prie d'être bien persuadé, Monsieur le Duc, que je ne serai jamais évêque, ni meunier, ni encore moins l'ane du Moulin; & si Dieu dans sa colere m'eût fait évêque malgré moi, je défierois le diable de me déloger de mon siége épiscopal.

Je n'ai cependant, Monsieur le Duc, ni inventé ni forgé ces deux lettres; elles sont toutes deux écrites de vôtre propre main: mais d'autres affaires plus importantes, ou malheureusement vos tiraillemens de nerfs ou vos maux de tête vous les auront fait oublier.

Note de M. D'Eon.

† Voilà, Monsieur le Duc, le point important de la question; vous avez envie de tout confondre; mais j'ai fait heureusement ma logique, tout aussi bien qu'un Duc & un académicien. *Distingua majorem* Un Ministre Plénipotentiaire n'est point un chargé d'affaires en titre, quoique dans le fonds il soit chargé des affaires de son maître, ainsi qu'un Ambassadeur & un Premier Ministre le sont; si on eût voulu que je fusse un simple *chargé d'affaires*, il falloit laisser subsister mon premier titre de *Résident chargé d'affaires*, & ne point me créer *Plénipotentiaire* à mon insu; alors il n'y auroit plus eu de difficulté de ce côté-là, & j'aurois continué mes fonctions dans ce premier titre; ou bien il falloit me laisser ensuite ici sans aucun titre; parceque je suis un second Romain, *aut Cæsar aut nihil.* Mais ce qui a gâté entierement toutes vos bonnes vuës, Monsieur le Duc, & ce qui a révolté mon cœur

vous feriez de nouveau chargé des affaires. Votre errata à M. de Sainte-Foye change à votre égard la qualité de cet arrangement, & dans ce 2d. point de votre mémoire auquel je réponds, cela vous paroît impraticable, nuisible au service du Roi, ridicule & contraire à tous usages reçus dans le corps diplomatique. Je ne pense pas

cœur & mon esprit: c'est 1. les espions que l'on a envoïés ici contre moi pour troubler mon repos & mon zele pour le service du Roi. 2. Ce sont les talens sublimes de M. le Comte G*** pour la négociation, sa hauteur, & ses mauvais procédés fort mal placés à mon égard. Dès le moment de son arrivée, il m'a annoncé qu'il me perdroit sans ressource: d'un autre côté, Madame de G*** me regardoit d'un oeil si noir que j'ai cru qu'elle vouloit me manger par œconomie. 3. M. le Comte G*** s'est cru tout permis parcequ'il étoit Ambassadeur Extraordinaire & l'ami de 30 ans du Ministre; on prétend qu'il avoit quelque besoin de moi dans ce païs & il est arrivé à Londres avec des lettres de Rappel en poche pour moi, conçues dans les termes d'une disgrace qui caractérise l'humeur, le caprice, le commérage & un despotisme qui brave le couroux du ciel, & fait gémir la terre sous le poids de la tirannie: elle est d'autant plus injuste que le Roi mon maître n'a jamais lu, ni vu, ni su & encore moins signé ces lettres de Rappel. Elles sont signées avec quelque griffe du diable. Le Comte G*** dit à tout le monde que cet ordre est ce qu'on appelle *un ordre Grillé*, & qu'avec un pareil ordre on livre *une bataille*, c'est aussi ce qui fait (à ce que je crois) *qu'on la perd souvent*. En vérité je n'ai jamais vu, ni lu, ni entendu parler *d'ordre Grillé* dans les constitutions de la Monarchie Françoise. Il a cru le susdit Comte m'intimider avec son grillage & me rotir tout vif: mais il apprendra que, quand je sers le Roi mon maître & ma Patrie avec zele, honneur, amour & avec un désintéressement peu commun, on ne m'intimide pas: & c'est ainsi que *d'Evêque* on ne devient pas *Meunier*.

Enfin, Monsieur le Duc, je vous avouerai avec ma franchise naturelle, que j'aurois cru qu'un homme qui n'a jamais été dans les affaires auroit eu plus de vertus que de vices, & que son caractere particulier vaudroit mieux que son caractere public. *Errare humanum est*.

pas comme vous là-dessus, mon cher ami; mais ce qui me fache le plus, c'est que je crains beaucoup que vos répugnances & difficultuosités ne fassent une mauvaise impression sur l'esprit du Duc de Praslin; & voilà ce qui sera véritablement nuisible *, & surtout aïez toujours devant les yeux, comme votre intérêt l'exige, que les vuës de votre pauvre ami Guerchy seront toujours adoptées par le Duc de Praslin, dont la confiance & l'amitié sont sans bornes à son égard.

Voilà ce que je pense, mon cher ami, & ce que je pense bien profondément après de mûres réflexions, ainsi que d'après la connoissance *que j'ai des choses & des personnes à qui vous avez à faire*. Je ne vous en dirai pas d'avantage & en voilà bien long pour ma pauvre tête. Elle n'est pas si bonne que mon cœur qui est à vous comme vous savez, mon cher ami, & qui y sera toujours quoi qu'il arrive: car il faut aimer ses amis avec leurs deffauts, mais il est bien plus doux de les aimer heureux & raisonnables.

---

* Cela pourra être fort nuisible pour moi, j'en suis tout consolé; mais du moins cela ne le sera pas au service du Roi. Il est bon qu'il se trouve de tems en tems un homme ferme qui ramène la politique égarée de ce siécle à son véritable principe, qui doit être l'intérêt des Souverains, & des nations, mais jamais l'intérêt personnel ou particulier; parler principe dans ce siécle, c'est vouloir parler Iroquois.



Let-

Lettres de M. D'Eon à Monſieur le Duc de Nivernois.

à Londres le 20 *Septembre* 1763.

Monſieur le Duc,

J'AI à la fin reçu tout à l'heure cette grande lettre de M. le Comte de Guerchy, que vous m'avez fait l'honneur de m'annoncer & que vous avez eu la bonté de lire & d'approuver.

Malgré cela, Monſieur le Duc, j'ai l'honneur de vous prévenir qu'il ſeroit trop long d'y répondre en détail : tout ce que je puis dire c'eſt que je ne m'attendois pas à tous ces dégoûts ; ſi je les avois pu prévoir, je vous aurois ſuivi à la nage jusqu'à Calais, lorsque j'ai eu l'honneur de vous faire un triſte adieu ſur le rivage de Douvres ; ſi j'en reçois encore une dans le même goût, mes dépêches ſeront bientôt faites avec M. le Comte, car je n'aime point qu'on traite avec moi comme avec un intendant de maiſon, ou un maitre d'hôtel ; dieu merci il n'y en a jamais eu dans ma famille, & s'il y en avoit eu, je ſerois plus riche que je ne ſuis. Je ſuis riche de ma vertu & de mon courage, cela ſeul me ſuffit, je ſuis un autre Bias, *omnia mecum porto.*

J'ai l'honneur de préſenter mon reſpectueux hommage à Madame la Ducheſſe, & à Meſdames les Comteſſes de Giſors & de Rochefort, & je vous ſupplie d'être bien perſuadé de la reſpectueuſe reconnoiſſance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Il n'y a rien ici de nouveau.

Pre-

Premiere Réponse de M. D'Eon aux lettres de Monsieur le Comte de Guerchy, des 4 & 14 Septembre.

à *Londres* le 20 *Septembre* 1763.

Monsieur,

Je reçois, à l'instant & à la fois, au moment du départ de la poste les deux lettres dont vous m'avez honoré les 4 & 14 de ce mois; il m'est impossible d'y répondre en détail comme je le désirerois: dailleurs comme vous devez bientôt arriver, j'aurai l'honneur de vous répondre de vive voix, article par article, avec toutes les explications que vous pourrez désirer.

Il y a simplement, Monsieur, un article de votre lettre que je n'ai pu comprendre, quoique je me sois tâté, retâté & tourmenté le chef pour le concevoir; je joins l'extrait de ce passage souligné & je vous supplie instamment de me faire la grace de m'en donner une explication plus claire pour mon intelligence & ma satisfaction particuliere.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous faire mes très humbles & très sinceres remercimens pour toutes les offres de services que vous voulez bien me faire pour l'avenir. Vous désirez, & vous espérez même „fort trouver par la suite „ des occasions de m'en donner une preuve „ dans un autre genre," j'en suis, je vous assure, on ne peut pas plus touché & reconnoissant; je prendrai seulement la liberté de vous observer, que ce ne sont pas des espérances à venir que je désire actuellement, c'est la réalité & le paiement du passé; Monsieur le Duc de Ni-

Nivernois fait la justice que je demande, & la grace que j'espere.

L'espérance est pour moi une vertu cardinale en qui je n'ai pas plus de foi que dans les cardinaux.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

Extrait de la Lettre de M. le Comte de Guerchy à M. D'Eon, du 4 *Septembre*; joint à la Réponse de M. D'Eon, du 20 *Septembre* 1763.

Vous auriez mieux fait de vous en rapporter également à M. le Duc de Nivernois & à moi, au lieu d'écrire à M. de Praslin la lettre particuliere dont vous m'avez envoïé copie, & qui n'a pas réussi auprès de lui. Je vois bien que vous ne le connoissez pas encore: on n'obtient rien de lui le marché à la main. Cette recette, qui effectivement a souvent été bonne à bien des gens vis-à-vis beaucoup de Ministres, est détestable vis-à-vis de lui; d'ailleurs vous avez mal pris vôtre moment: comme depuis que nous sommes au monde, nous n'avons rien de caché l'un pour l'autre dans les choses qui nous intéressent réciproquement, & que j'ai de plus beaucoup de raisons, pour lui communiquer tout ce qui a trait à mon ambassade, je lui ai fait voir tous les états de dépense sur mon compte que vous m'avez envoïés *qui ne l'ont pas disposé à croire que vous eussiez besoin d'être dédommagé de celle que vous pourriez faire pour le vôtre.* Il a trouvé ainsi que moi, que la mienne étoit très forte, *puisque la moitié de mes ap-*

pointemens se trouve par-là consommée, au lieu de les avoir emploiés, comme je le comptois, aux dépenses de ma 1ere. mise.

Réponse de M. D'Eon à M. le Duc de Praslin.

à Londres le 25 *Septembre* 1763.

Monsieur le Duc,

J'ai reçu avant-hier la lettre particuliere que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17; je ne puis la regarder que comme un testament *ab irato**. Je vous supplie très instamment de ne point prendre pour manque de respect la nécessité qui me force de répondre *en colonnes* à tous les articles de votre lettre. Il me seroit impossible d'y répondre autrement d'une façon satisfaisante, sans faire un volume d'écritures. Quelle que soit votre décision, mon cœur sera toujours pénétré du plus profond respect & de la plus parfaite reconnoissance, pour toutes vos bontés & tous vos bienfaits passés; & personne ne désire plus vivement & plus sincerement que moi, de les mériter encore à l'avenir, s'il est possible.

* Le Testament *ab irato*, est celui qui est fait dans la colere; il est déclaré non-seulement nul & invalide dans le païs coutumier & dans le païs de droit écrit, mais il est encore cassé & déchiré au Parlement de Paris.

Réponse de Monsieur D'Eon.

à Londres le 25 Septembre 1764.

AUSSITOT que j'ai eu appris, Monsieur le Duc, qu'on vouloit me donner malgré moi le titre de Ministre Plénipotentiaire, j'ai eu l'honneur d'écrire à M. le Duc de Nivernois, que je regardois ce titre plutôt comme un malheur, que comme un bien pour moi; en toutes choses, il faut envisager la fin.

Lettre de M. le Duc de Praslin.

à Paris le 17 Septembre, 1763.

JE n'aurois jamais cru, Monsieur, que le titre de Ministre Plénipotentiaire, vous fit si promtement oublier le point d'où vous êtes parti.

Je suis parti fort jeune du *point* de Tonnerre ma patrie, ou j'ai mon petit bien & une maison au moins six fois grande, comme celle qu'occupoit Monsieur le Duc de Nivernois à Londres. En 1756 je suis parti du *point* de l'hôtel Dons-en-bray ruë de Bourbon fauxbourg S. Germain. Je suis l'ami du maître de la maison, & j'en suis parti, malgré lui, pour faire trois voïages en Russie & autres Cours de l'Europe, pour aller à l'armée, pour venir en Angleterre, pour porter quatre ou cinq traités à Versailles, non comme un courier, mais comme un homme qui y avoit travaillé & contribué. J'ai souvent fait ces courses, quoique malade à la mort & une fois avec une jambe cassée. Malgré tout cela, je suis, si le destin l'ordonne, prêt à retourner *au point d'où je suis parti.* J'y trouverai mon ancien bonheur; mon nouveau n'est qu'idéal; & je regrette souvent des plaisirs que

Réponse de Monsieur D'Eon.

Je ne goûtois pas lorsque j'en jouïssois. Enfin Monsieur le Duc, tout ce que je puis assurer comme géometre, c'est que tous les points sont sortis & doivent aboutir à un centre commun. Je n'aurois qu'un mot à ajouter, pour achever la justification de mon oubli prétendu.

Les points d'où je suis parti, sont d'être gentilhomme, militaire & Sécrétaire d'Ambassade: tout autant de *points* qui mênent naturellement à devenir Ministre dans les Cours étrangeres. Le premier y donne un tître, le second confirme les sentimens & donne la fermeté que cette place exige: mais le troisieme en est l'école. J'avois parcouru cette derniere, à votre jugement-même, Monsieur le Duc, de façon à mériter des récompenses. Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'un apprentissage long, dur, mais accompli avec éloge, m'ait fait parvenir à la Maîtrise?

Mais quelqu'eût été *le point d'où je suis parti*, le Roi mon Maître m'aiant choisi pour le représenter j'ai dû avoir tout oublié; & je dois n'avoir devant les yeux que *le point où je me trouve*. Voilà ma loi: & vous me la rappelerіez, Monsieur le Duc, si je l'oubliois.

Réponse de Monsieur D'Eon.	Lettre de M. le Duc de Praslin.
Il s'agit de savoir si mes prétentions sont justes & bien fondées, & si mes nouvelles faveurs ne sont pas chimériques; c'est ce qu'il	*Et je n'avois pas lieu de m'attendre à vous voir augmenter de prétentions, à mesure que vous recevez de nouvelles faveurs.*

me seroit très facile de démontrer.

Réponse de Monsieur D'Eon.	Lettre de M. le Duc de Praslin.
J'ose vous assurer que vous avez eu la bonté de me promettre que vous examineriez de nouveau l'affaire de mon ancien voïage en Russie & que vous me rendriez justice. Vous avez eu cette bonté :	1o. *Je ne vous ai point fait espérer le remboursement de votre ancien voïage en Russie, puis que trois de mes prédécesseurs, à qui vous avez fait la même demande, n'ont apparemment pas trouvé qu'elle fût légitime.*

1°. A mon passage à Vienne, & vous me dîtes alors que, si vous étiez ministre, je serois bientôt païé : cela seul ne devoit-il pas nourir mon espérance.

Voici, Monsieur le Duc, les propres paroles que vous m'adressâtes lorsque j'eus l'honneur de prendre congé de V. E. à Vienne : *adieu M. D'Eon, vous êtes jeune, je ne suis pas encore bien vieux : nous nous rencontrerons un jour.*

2°. Le hasard ou plutôt mon bonheur fit, que l'année suivante je vous rencontrai en chemin, vous venant en France pour le congrès d'Ausbourg & moi allant en Allemagne pour rejoindre l'armée. Vous étiez dans votre berline, déjeunant avec le pauvre defunt Président de la Vergue : en passant j'eus l'honneur de vous donner un mémoire, car j'en ai toujours un de prêt en poche, pour remettre aux Ministres que je rencontre en chemin.

3°. Vous m'avez notamment réitéré cette promesse, la derniere fois que j'ai eu l'honneur de diner avec vous à Versailles. Il n'y avoit à table que vous, Madame la Duchesse de Pras-

lin & moi. Bien tristement au dessert j'eus l'honneur de vous rappeller tous mes anciens mémoires sur cette affaire; par quel enchaînement de fatalités ma premiere caravanne Moscovite n'avoit pas été païée; & comment depuis près de 8 ans je païois annuellement les intérêts d'une somme de dix-mille livres empruntées pour cela, sans compter une partie de mon petit patrimoine, que j'avois vendu pour mieux servir.

A ce récit le cœur de Madame la Duchesse s'attendrit naturellement, & d'une voix aussi gracieuse que compatissante, elle vous dit. „ Monsieur le Duc, vous devriez bien faire païer „ ce pauvre M. D'Eon, qui a bien servi le „ Roi. " Vous fûtes aussi touché, Monsieur le Duc, & vous répondîtes avec bonté. „ He „ bien, j'examinerai cela, je voudrois bien le „ faire païer, mais comment le faire? " Après vous vous êtes levé de table, vous vous rinçâtes la bouche & il n'a plus été question de mon compte, il s'est trouvé apuré. Le soir du même jour, déchargé du fardeau des ratifications de la paix, je repartis pour l'Angleterre, où je suis arrivé & resté toujours accablé du poids de mes petites dettes, qui me tournent la cervelle & m'empêchent de rien faire de bien. Je sens qu'il peut se rencontrer des difficultés pour mon paiement, mais rien n'est impossible pour des Ministres, qui portent les noms de Choiseul & de Praslin.

Je puis vous affirmer, Monsieur le Duc, que ma demande est légitime. J'en appelle à temoins M. Godin, M. Tercier, & M. de la Suze. Si vos prédécesseurs ne m'ont pas païé, c'est que M. Rouillé, de qui je tenois ma mission, a quit-

té le ministere & la vie. Si les Ministres vos prédécesseurs ne m'ont pas rendu justice, cela ne prouve pas que ma demande soit sans fondement. Vous savez qu'avant vous ils se sont succédés avec tant de rapidité, qu'ils ont rarement eu le tems d'examiner la multiplicité des affaires dont ils étoient chargés ; & c'est précisement, Monsieur le Duc, parcequ'ils ne m'ont pas rendu justice que je vous la demande. Que diriez-vous d'un juge qui succédant à un autre, refuseroit de juger tous les procès que son dévancier n'auroit pu, ou n'auroit pas voulu juger.

Réponse de Monsieur D'Eon.

Par ma lettre du 22 Août, j'ai eu l'honneur de vous marquer que l'on *m'avoit beaucoup promis, & que les promesses & les prometteurs n'existoient plus.*

Lettre de M. le Duc de Praslin.

2°. *Vous vous plaignez à moi des vaines promesses qui vous ont été faites, & ce n'est assurément pas la maniere dont j'en agi avec vous.*

Vous voïez par-là, Monsieur le Duc, que je ne me plains pas de vous, puisque je ne me plains que de ceux qui n'existent plus ; & vous existerez longtems pour moi en particulier & pour notre bonheur en général. Ceux qui n'existent plus pour moi, sont M. Rouillé, M. le Maréchal de Belle-isle, & M. le Cardinal de Bernis, qui tous m'ont promis beaucoup plus de beurre que de pain ; & j'avoue à la face du public que sans vous & M. le Duc de Choiseul, je n'aurois peut-être pas eu un morceau de pain

de la Cour, & tous les courtisans de Versailles auroient pu crier après moi, *sancta sanctis, foris canes.*

D'ailleurs, Monsieur le Duc, vous êtes mon chef; si ce n'est pas à vous à qui je dois faire mes représentations, à qui faut-il que je m'adresse?

Lettre de M. le Duc de Praslin.

Rappellez-vous que je vous ai reçu à Vienne, dans un tems où je ne pouvois avoir aucune raison de vous obliger, puisque vous ne m'étiez nullement connu.

Réponse de Monsieur D'Eon.

Je me rappelle & me rappellerai toute ma vie, avec autant respect que de reconnoissance, la façon noble, gracieuse & généreuse, avec laquelle vous avez eu la bonté de me recevoir à Vienne. Je prendrai seulement la liberté de vous observer que, lorsque je suis passé à Vienne, je n'y étois pas inconnu, puisque j'étois connu de l'Empereur, de l'Imperatrice & de leurs Ministres *; pour y avoir été antécédemment trois

* L'anecdote suivante prouvera que j'étois déjà fort connu à Vinne en 1757. Dépêché de S. Pétersbourg pour porter à Vienne & à Versailles l'accession si désirée de la Russie au traité du 1er. May & une lettre de l'Impératrice Elisabeth à l'Impératrice Marie Thérese, j'arrive le soir aux portes de Vienne; on ne veut pas me laisser entrer & on prétend me fouiller malgré mes passe-ports. Moi qui ai de la tête je veux entrer & ne point être fouillé. Comme je n'étois pas le plus fort, je couchai à la porte. Cependant un Maréchal des logis de Hussards, faisant sa ronde sur les remparts, me donne l'hospitalité dans sa chambre. Le Roi n'aïant point alors d'Ambassadeur à Vienne, j'écri-

trois fois, pour y avoir porté différens traités & plans de campagne; & quand j'ai paru pour la 4e fois à Vienne en 1760. j'étois encore porteur de traités.

J'étois Sécrétaire de l'Ambassade de France en Russie: j'étois particuliérement connu de M. de Sainte-Foye & du Président De la Vergue qui logeoit chez vous; & si je n'avois pas le bonheur d'être connu de vous personnellement, je l'étois de M. le Duc de Choiseul, chez qui j'avois aussi logé & qui ne me l'a jamais reproché. J'étois recommandé fortement auprès de vous par Mrs. le Marquis De l'Hospital, le Baron de Breteuil, le Marquis de Paulmy, & M. Durand. D'ailleurs j'étois porteur de traités & dépêches pour vous, pour la cour de Vienne & pour celle de Versailles. J'ai taché de me recommander aussi moi même: si je n'étois nullement connu de vous, du moins il y a longtems que mon nom est connu de votre maison. Vous pouvez demander à M. le Comte de Stainville père de M. le Duc de Choiseul, s'il connoit le nom D'Eon.

Au surplus, Monsieur le Duc, vous étiez l'Ambassadeur du Roi à Vienne; j'étois Sécrétaire de son ambassade en Russie, chargé de dépêches & de traités pour la Cour; je ne pouvois donc décemment avoir d'autre hospice que votre maison. Un capitaine qui porte un ordre du

---

J'écrivis de grand matin toute mon avanture au Baron de Toussaint, de qui j'étois connu & que je savois l'ami particulier de l'Empereur. Aussitôt il arriva un ordre qui cassoit deux commis de la douane, & le Maréchal des logis fut [illegible]é sur le champ au grade de Lieutenant.

du Roi au régiment, peut bien, chemin faisant, loger chez son colonel, & dans le cas où je me trouvois à Vienne vous étiez mon colonel. Vous savez, Monsieur le Duc, que je ne suis pas arrivé sans argent à Vienne, puisque je me suis fait faire un uniforme neuf brodé, pour avoir l'honneur de vous accompagner à la cour. J'y ai encore acheté pour plus de 3000 *l.* de sabres & des fusils turcs, que j'ai distribués à mes amis à l'armée. Nous nous en sommes servis, & si depuis mes amis les ont laissé prendre par les ennemis, ce n'est pas ma faute: mes Généraux n'y étoient plus. Je sais de bonne part qu'ils sont à présent entre les mains du Prince Henry & du Prince Ferdinand.

Réponse de Monsieur D'Eon.	Lettre de M. le Duc de Praslin.
Il est vrai, Monsieur le Duc, que je suis arrivé chez vous à Vienne, exténué par le trai-	*Vous êtes arrivé chez moi malade & je vous ai guéri.*

vail, le scorbut & les maladies: quoique malade je venois de traverser jour & nuit, pour le service du Roi, l'Ingrie, la Carelie, la Livonie, la Courlande, la Sémigalie, la Lithuanie, la Pologne, la Hongrie, & l'Autriche. J'arrivai chez vous la mort sur les dents: j'étois le Lasare & vous étiez le doux Sauveur. Vous m'avez restauré & guéri à Vienne, & en arrivant à Paris, j'ai manqué d'y mourir de foiblesse & de la petite vérole. Ce sont des faits pour le moins aussi autentiques que la résurrection du Lasare. ...

Je

Réponse de Monsieur D'Eon.

Je conviens que je suis parti dans l'incertitude de mon sort à Versailles ; & vous conviendrez bien, Monsieur le Duc, que cela n'est pas étonnant. Mais il s'agit de savoir si j'avois mérité ou non cette pension que j'espérois. J'avoue que vous avez joint votre sollicitation aux fortes recommandations, que Messieurs les Marquis de l'Hospital & de Paulmy & Monsieur le Baron de Breteuil m'avoient données auprès de Monsieur le Duc de Choiseul. Je suis de bonne foi : j'ai un grand contentement de vous avoir l'obligation de ma pension de 2000 *l.* que le Duc de Choiseul m'a donnée en 1760 sur le trésor roïal, & sur laquelle y aïant une retenue de 300 *l.* il ne me reste que 1700 *l.* que je n'ai encore touchées qu'une fois, & que j'ai données à ma Mere pour la consoler de mon absence. Je suis son fils unique, & j'aime ma Mere, parce qu'elle aime son fils & qu'elle m'écrit souvent de retourner vivre & mourir tranquillement auprès d'elle en Bourgogne, & de laisser là les affaires des grands, où il n'y a rien à gagner pour les petits que des reproches, de l'amertume & des chagrins.

Lettre de M. le Duc de Praslin.

Vous en êtes parti dans l'incertitude du sort qui vous attendoit ici, & je vous ai procuré la pension qui vous a été donnée.

Deux ans après je me suis trouvé sans occupation, Monsieur le Duc, parceque malheureusement mes géné-

Deux ans après vous trouvant sans occupations vous avez eu recours à moi, & je vous ai donné le poste le plus agréa-

Réponse de Monsieur D'Eon.	Lettre de M. le Duc de Praslin.
néraux, auxquels j'étois fort attaché, ont été exilés. Je voulois retourner à mon régi-	*agréable & l'occasion la plus avantageuse pour vous faire connoître.*

ment: mais comme, depuis mon passage à Vienne vous m'avez toujours aimé & choisi dans votre amour & prédilection, vous m'avez fait alors l'honneur de me dire à Versailles en présence de Sainte-Foye. ,, D'Eon, qu'irez-vous ,, faire à l'armée, restez ici, suspendez vos sa- ,, bres au croc: je vais demander pour vous un ,, congé au Duc de Choiseul, & nous verrons ,, ce que nous pourons faire pour vous." Vous avez parlé, votre serviteur a écouté, obéï avec reconnoissance; & je suis resté. Votre intention premiere, Monsieur le Duc, étoit de me faire retourner en Russie: mais le détrônement subit de Pierre III. & sa mort qui suivit de près, vous firent donner ordre au Baron de Breteuil, qui étoit déjà à Varsovie, de retourner à Petersbourg; & je reçus celui de rester encore à Paris.

Après celà il fut question de l'ambassade pacifique de M. le Duc de Nivernois en Angleterre. Il fallut choisir un Sécrétaire d'ambassade. Trois sujets, dont j'étois un, furent mis sur les rangs & envoiés sous différens prétextes chez M. le Duc de Nivernois. Le choix tomba sur moi, & j'avoue avec bien de la reconnoissance que toute l'influence de ce choix vient de vous, Monsieur le Duc. J'ai taché de le justifier par ma conduite, par mon travail, par ma douceur, & par mon zele à courir au devant de tout ce qui pouvoit être agréable & utile. J'ose dire que j'ai rempli tous vos désirs, que M. le Duc

de

de Nivernois est content de moi, & que ma conduite m'a attaché son affection.

Réponse de Monsieur D'Eon.

J'ai apporté à Versailles, il est vrai, les ratifications du Roi d'Angleterre, à votre grand étonnement, & à celui de bien d'autres. Je dois cela aux bontés du Roi d'Angleterre, à celles de Milord Bute, de M. le Comte de Viry, de M. le Duc de Nivernois & enfin à mon savoir faire. Vous pouvez vous rappeller la lettre particuliere que M. le Duc de Nivernois vous écrivit à ce sujet.

Il est certain que ce voïage m'a été païé comme celui de Pétersbourg, qui ne m'a pas été païé. En voici la preuve. M de Newille a apporté le traité à Londres & a eu 24000 *l.* en présent de sa Cour. J'ai porté les ratifications du traité à Versailles & j'ai eu 6000 *l.* en présent de ma Cour, que je n'ai pas encore palpées. Je vous supplie, Monsieur le Duc, de ne pas vous facher contre moi, car mon cœur est reconnoissant & peu interessé. Je regarde la fortune comme ma servante, & je lui donnerois volontiers cent coups de pied dans le ventre.

La chose qui touche le plus mon cœur, qui m'éleve le plus l'ame, & que je prise cent fois plus que l'or, l'argent

Lettre de M. le Duc de Praslin.

Vous êtes enfin venu nous apporter les ratifications de l'Angleterre.

Ce voïage vous a été païé comme auroit pu l'être celui de Pétersbourg.

Et Sa Majesté vous a récompensé comme si vous aviez fait dix campagnes de guerre.

& la fortune, c'est certainement la grace de la Croix de St. Louïs qu'il a plu au Roi de m'accorder. Cette grace est d'un prix infini pour un homme comme moi, qui ne vit de gloire. Je serois à présent dans l'état d'un roi fortuné, si mes petites dettes étoient païées, & si l'on ne me faisoit pas l'injustice de regarder en ingrat l'homme qui se pique le plus de gratitude.

Comme il est cependant nécessaire de vous prouver, Monsieur le Duc, que je puis avoir mérité la croix de St. Louis, autant par *mes campagnes de guerre*, je joins ici copie des certificats de Monsieur le Maréchal & de Monsieur le Comte de Broglio. Je me ferai en tout tems & en tout lieu gloire de montrer les certificats de pareils généraux, parceque j'ai le cœur reconnoissant, & que je suis le serviteur très humble des événemens.

Réponse de Monsieur D'Eon.

Satisfait ou mécontent, je continuerai, Monsieur le Duc, à vous demander toujours respectueusement justice sur le païement de mon premier voïage en Russie, & je ne cesserai point de servir le Roi avec mon zele ordinaire.

Je ne demande pas des récompenses, je demande le paiement de

Lettre de M. le Duc de Praslin.

Si ce tableau, Monsieur, vous offre des sujets de mécontentment, je vous avoue que je serai obligé de renoncer à vous emploïr, de peur de manquer de moïens suffisans pour récompenser vos services. Mais j'aime mieux présumer que vous en sentirez la vérité, & que vous mettrez à l'avenir plus de confiance en ma bonne

Réponse de Monsieur D'Eon.

de ce qui m'est dû. Je l'ai demandé & je le demande avec instance & avec respect, pour être en état de bien servir le Roi. Commen mon esprit peut-il travailler tranquillement e Angleterre, tandis qu'il est tourmenté en France par des dettes? Je respecte votre œconomie qui ne veut pas païer mes petites dettes, mais j respecte encore plus votre justice qui doit le païer.

Si un Marquis, Monsieur le Duc, avoit fai la moitié des choses que j'ai faites depuis di ans, il demanderoit au moins un brevet de Du ou de Maréchal; pour moi je suis si modest dans mes pretentions, que je demande à n'être rien ici, pas même Sécrétaire d'Ambassade.

D'après ce petit tableau, je vous supplie Monsieur le Duc, de juger si mes représentations sont mal fondées. Oui, j'ai toujours e & j'aurai toujours la plus grande confiance dan vos bontés pour moi: mais de grace faites-mo païer ma course de Russie pour appaiser me créanciers. Je ne demande rien pour mon peti bien de patrimoine que j'ai vendu & dissipé a service du Roi.

Je ne connois pas la dépense du Plénipotentiaire M. de Newille à Paris. Il peut bien se faire qu'il aît des principes d'œconomie que je n'ai pas. Il a eu ses modeles, j'ai les miens,

Lettre de M. le Duc de Praslin.

ne volonté pour vous qu'en des représentations aussi mal fondées

Je ne dois point oublier de vous dire qu je n'ai pas apperçu qu le caractere de Pléni potentiaire engageât M de Newille à faire ic aucune dépense. Je l vois toujours tel qu' étoi

Réponse de Monsieur D'Eon.

miens, & sans m'arroger le droit d'entrer dans le détail de sa maison ; je dirai que pour moi, M. le Duc de Nivernois ne m'a donné aucun exemple d'épargne, quand il s'est agi de soutenir la nation. La vie & l'allure de Paris sont bien différentes de celles de Londres pour le prix & la maniere. J'en appelle à la conscience de M. le Duc de Nivernois ; & j'en appellerai à celle de M. le Comte de Guerchy lorsqu'il connoîtra Londres. *Omnis comparatio claudicat.*

D'ailleurs il faut voir & examiner mes comptes ; il faut s'informer à Londres si je fais une dépense folle & extravagante. J'ai tout fait pour le mieux & la décence, sans avoir envie de faire le représentant & le représentatif. Je n'ai jamais été à la tête d'aucune maison, excepté de celle de mon pere, & un an après elle est tombée en ruine.

Lettre de M. le Duc de Praslin.

étoit auprès de M. de Bedfort, & rien ne peut me faire soupçonner la nécessité des frais extraordinaires, auxquels vous vous êtes livré sur le compte de M. de Guerchy, & qui sont extrêmement déplacés. Je ne vous cache pas que j'ai trouvé très mauvais que vous aiez fait autant de dépense aux dépens de quelqu'un que j'aime, à qui je m'intéresse autant, & qui vous a donné sa confiance sur ma parole. J'espere qu'à l'avenir vous serez plus circonspect dans vos demandes, & plus attentif à ménager l'argent d'autrui ; & que vous vous attacherez autant à lui être utile, que vous l'avez fait auprès de M. le Duc de Nivernois.

Réponse de Monsieur D'Eon.

Si vous voulez me connoître, Monsieur le Duc, je vous dirai franchement que je ne suis bon que pour penser, imaginer, questioner, réfléchir, comparer, lire, écrire, ou pour courir du levant au couchant, du midi jusqu'au nord, & pour me battre dans la plaine ou sur les montagnes. Si j'eusse vécu du tems d'Alexandre ou de Dom-Quixotte, j'aurois été sûrement Parménion ou Sancho Pança. Si vous m'ôtez de-là, je vous mangerois, sans faire aucune sottise, tous les revenus de la France en un an; & après cela je vous ferois un excellent traité sur l'œconomie. Si vous voulez en avoir la preuve, voïez tout ce que j'ai écrit dans mon histoire des finances, sur la distribution œconomique des déniers publics dans un état; & voïez toute la prétendue dépense que j'ai faite dans la maison de M. le Comte de Guerchy. Je pourois cependant défier les intendans & œconomes de trouver dans mes comptes, une dépense inutile de 15 ou 20 guinées sur le total.

Si ce n'étoit pas à vous, Monsieur le Duc, que j'eusse l'honneur d'écrire, je me servirois du proverbe: *Voilà bien du bruit pour une omelette au lard.*

Quoi qu'il en soit, la connoissance que j'avois de moi-même, m'avoit déterminé a représenter à M. le Duc de Nivernois avant son départ, combien peu j'étois propre à conduire une maison; qu'il vaudroit mieux qu'un autre prit le soin de la maison de M. le Comte de Guerchy; que j'étois uniquement bon pour m'occuper des affaires du Roi, & que j'aimerois mieux vivre en liberté & à ma fantaisie, sur les appointemens qu'il vous plairoit m'accorder.

Réponse de Monsieur D'Eon.

M. le Duc de Nivernois m'a répondu. „ Non, je ne veux pas de cet arrangement: il „ est plus convenable, mon cher D'Eon, mon „ petit D'Eon, que vous viviez dans la mai- „ son de M. le Comte de Guerchy, & que „ vous lui païez une petite pension." J'ai obéi bien malgré moi: il l'a voulu & voilà ce qui en est arrivé. Je suis innocent du mal qui a pu en résulter & je m'en lave les mains; mais dans ma conscience je ne crois pas qu'il y ait un chat à fouëtter pour cette dépense.

J'ai eu l'honneur de vous écrire tout ceci, Monsieur le Duc, avec d'autant plus de confiance que la persuasion que j'ai de votre amour pour la vérité ne me fait naître aucun doute sur la maniere impartiale dont vous devez juger mes raisons.

J'ai l'honneur d'être avec respect.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble & très obéissant serviteur.

Signé, *le Duc de Praslin.*

P. S. Du 25 *Septembre.*

J'aurai l'honneur de vous observer, Monsieur le Duc, que vous ne m'avez pas répondu sur mon traitement & sur mon état futur, supposé que mes foibles services puissent être encore ou utiles ou agréables.

Note Sur la Lettre de M. le Duc de Praslin.

QUAND on compulseroit tous les fastes & toutes les archives du dépôt des affaires étran-

étrangeres à Versailles, je ne crois pas qu'on pût jamais trouver une lettre écrite dans ce goût par un Sécrétaire d'état à un Ministre du Roi dans une Cour étrangere & qui a bien servi son maître.



Lettre de M. de Sainte-Foye à M. D'Eon.

à Versailles le 18 *Septembre* 1763.

Vous aurez reçu hier, mon cher D'Eon, une épitre de notre principal qui vous a dû paroître bien seche; j'aurois fort désiré de vous écrire par le même courier, afin de calmer un peu la fermentation qu'elle excitera peut-être en vous; mais un maudit rhumatisme me retenoit au logis, où je n'ai su que ce matin le départ de la lettre. C'est le moment d'opter entre la philosophie & la politique: celle-ci vous engagera à vous taire & à prendre votre parti, comme le Maréchal de Villars disoit qu'il l'avoit fait sur quarante & tant de déboires qu'il avoit éprouvés dans sa vie: le chemin de la fortune est toujours semé de quelques épines, & qui n'y trouveroit que des fleurs, n'en connoîtroit pas assez le prix, quand il y seroit parvenu. Si vous agissez en philosophe, je vous le dis, mon ami, avec toute la franchise dont mon cœur a droit d'user envers le vôtre, vous ferez mal, vous en serez la dupe, & vous vous perdrez sans que personne seulement vous plaigne. Le public croira impitoïablement que vous êtes une mauvaise tête; & l'austérité de notre principal ne permettra pas aux indifférents de penser d'une

autre

autre manière. Soïez sûr que vous avez des envieux, des ennemis grands & petits, & comptez que mille-gens diront que vous avez perdu par votre faute une fortune rapide: * (A) enfin tâchez de vous regarder dans un miroir fidele, & soïez persuadé que personne au monde Anglois, Russe, ou François ne sera étonné de vous voir officier auprès de M. le Comte de Guerchy *(B) & comme Sécrétaire d'Ambassade après avoir rempli passagerement le Ministere. Confiez-vous en mes vuës qui sont droites,

* (A) Je ne sais pas trop ce que veut dire mon ami de Sainte-Foye *avec sa fortune rapide*. M. le Comte de Guerchy, le lendemain de son arrivée à Londres, me dit aussi que j'avois fait une fortune trop rapide: je lui répondis: „ Monsieur, je ne vous entends pas: ne suis-je pas fils, „ petit fils, arriere-petit-fils, &c. de M. D'Eon? Où est „ donc ma fortune? Est-ce qu'un jeune homme, de fa- „ mille noble, Capitaine de Dragons, Chevalier de St. „ Louis, qui a été pendant 9 à 10 ans premier Sécrétaire „ de plusieurs grandes ambassades, fait une fortune rapi- „ de, en devenant Résident, puis Ministre-Plénipotentai- „ re sans l'avoir demandé?" Si j'avois les 120000 l. ou 40 mille-écus de M. de Monteil, dont parle Sainte-Foy en badinant, cela pouroit s'appeller une fortune: mais le Ministre ne m'a jamais rien donné, ni même proposé pour mes appointemens de Résident & de Plénipotentiaire. Ainsi quand la Cour me feroit de cette maniere Empereur de la Chine, je donnerois la place à qui voudroit. J'ai donc fait une grande fortune, depuis environ 18 mois que je suis à Londres pour la conclusion du grand ouvrage de la paix, je n'ai pas reçu 6000 de la Cour & j'ai dépensé plus de 18000 l. de mon argent suivant le compte que M. le Duc de Nivernois a vu. Si je continue à faire fortune de la sorte, ma foi je pourrois bien aller à l'hôpital.

* (B) Je prie M. de Sainte-Foye de relire sa lettre du 4 Décembre 1762, par laquelle il me conseille tout le contraire de ce qu'il veut me persuader ici. Si M. Regnier de Guerchy étoit un Rohan, un Beauffremont, un Choiseul,

tes, en mes conseils qui sont sages & dictés par une petite expérience de ce païs-ci, qui en vaut bien une vieille. Ne me donnez pas, je vous prie, le chagrin de vous voir traiter avec rigueur & mécontentement, tandis que vous avez mérité cent fois mieux.

Lettre de M. d'Eon à M. de Sainte-Foye.

à *Londres* le 25. *Septembre* 1763.

J'AI reçu, mon cher ami, l'épitre de votre principal austere, & j'y ai répondu suivant toutes les régles de la logique d'Aristote, & vous savez que je ne me sers jamais de l'éclat trompeur de la rhétorique, dont les ornemens entassés ne sont propres qu'à cacher & étouffer souvent la vérité. Je vous répondrai donc, avec toute la franchise de l'amitié & avec tout le sang-froid de la philosophie. Avalez des couleuvres, me dites-vous, & tout ira bien. Si je voulois faire le mauvais plaisant, je vous dirois que j'en ai tant avalées que j'ai presque aquis la prudence des serpens. Je connois mieux que personne tou-

seul, un Broglio, un Brissac, &c. &c. à la bonne heure: mais on sait parfaitement que M. Regnier ne tire toute sa force & toute sa gloire que de l'honneur qu'il a eu d'épouser une Harcourt. Or Guerchy est dans la coutume de Champagne, & suivant le texte de cette coutume, *la Truie n'anoblit pas le cochon*. Il ne faudroit pas remonter bien haut pour trouver M Regnier, dont il descent en droite ligne, simple bailli à Auxerre. D'ailleurs si un *Regnier* a épousé une *Harcourt*, un *D'Eon* a épousé une *Demoiselle de la Fonds petite-fille de Blanche de Courtenay*.

toutes les épines, toute l'amertume, toute la coloquinte de la politique; & les démarches que je fais aujourd'hui ne sont autre chose que le dévelopement de cette connoissance, que mon expérience a mise en action. Je m'écrierois volontiers *Vanitas vanitatum & politica vanitas*, & vous pourriez vous en rapporter à moi, si vous vouliez. Je ne vous pardonne point cependant l'idée que vous avez de la philosophie. Vous m'assurez que je me perdrai sans que personne me plaigne, & que le public croira impitoïablement que je suis une mauvaise tête, le tout à cause de l'austérité du *principal*. Je conçois à merveilles qu'un maltraité qui va douloureusement faire le pied de grue dans l'œil de bœuf, & qui appelle cela de la philosophie, pourroit très justement encourir l'anathême que vous me dénoncez: mais ce que je ne conçois point du tout, c'est que je doive promener d'antichambre en antichambre des regrets que je n'aurai point, & déposer mes vaines tribulations aux pieds de toutes les pagodes encensées. Je vous dirai de plus que l'espèce de public dont vous me parlez, change tous les six mois; ses jugemens sont encore plus variables, & que vous savez aussi bien que personne qu'il décide toujours à tort & à travers. L'austérité peut être un excellent manteau aux yeux de ce même public, mais croiez moi c'est un manteu qui s'use comme les autres, & dont votre gai serviteur ne cherchera jamais à se couvrir. Le sage Gassendi répondit au prêtre qui l'admonestoit pour l'autre vie.

Omnia præcepi, mecumque animo ante peregi.

J'imiterai Gassendi & je vous dirai: je me suis regardé dans un miroir fidele, je m'y suis vu des

des pieds à la tête sans tache, sans impureté; irai-je aujourd'hui me souiller lâchement, & me mentir avec indignité; il se peut bien que personne au monde Anglois, Russe, ou François ne fût étonné de me voir officier auprès de M. le Comte de Guerchy comme Sécrétaire d'Ambassade; mais il suffit que j'en sois étonné moi-même, pour ne pas souscrire à cette démarche; on doit se respecter un peu, sur-tout lorsqu'on est sur le théatre: je vous proteste donc que mes amis n'auront point lieu de se chagriner de ma prétendue humiliation, ni mes ennemis de s'en réjouïr.

J'abdiquerai mon Ministere *Passager* comme Dioclétien abdiqua l'empire; Tonnerre sera pour moi Salone, avec cette différence, que ma maison est toute bâtie, & que je ne regarderai point derriere moi comme fit cet Empereur.

Adieu, mon très cher ami, vous voïez que devant vous je pense tout haut, & que mon amitié est aussi cordiale que ma philosophie est intrépide.

P. S. Mille tendres, sinceres, & respectueux complimens à Madame & à Monsieur de Brige & à toute votre maison, pour laquelle, ainsi que pour vous, mon cœur conservera toujours sa plus pure & la plus parfaite reconnoissance; je ne vous fais nullement responsable d'aucun événement à mon égard. J'ai bon dos, & mon estomac assez robuste, pour soutenir toute sorte de nourriture, même le *roas beaf* & le *pudding*.

Je suis ajourd'hui accablé d'écritures pour Monsieur le Duc de Praslin, Monsieur le Duc de Choiseul, Monsieur le Duc Nivernois, & Monsieur le Comte de Guerchy. Rapportez-vous en à moi pour enterrer la sinagogue avec tous les honneurs de la guerre. Se-

Second P. S. Du 25 *Septembre*. Au soir.

Les Rois qui ont eu à cœur les affaires de leur Empire, se sont appliqués à mettre à leur tête des personnes de mérite, sans avoir égard à la haute naissance, étant très parsuadés qu'elle étoit souvent un obstacle aux grandes qualités. Celle du Cardinal d'Ossat étoit si obscure que l'on n'a jamais connu ses parens (& graces à Dieu les miens sont connus) mais cette bassesse d'extraction étoit relevée par des qualités si éminentes que Henri le Grand, qui connoissoit les hommes, après l'avoir emploïé dans les plus importantes affaires, obtint pour lui la premiere dignité ecclésiastique. Le Président Jeannin fait encore bien honneur aux lumieres de ce grand Roi dans le choix de ses ministres; celui-ci étoit d'une famille honnête, mais de celles que le préjugé bisare place dans la classe des roturiers. Ces deux hommes ont aquis certainement la plus haute réputation, & ont joui de toutes les faveurs dues au mérite, à l'expérience & aux succès; & leurs négociations sont seules capables d'instruire un Ambassadeur, & d'en faire un Ministre accompli.

Les Grands Seigneurs ne sont réellement propres que pour faire figure; & loin de tirer avantage d'être emploiés en qualité d'Ambassadeurs, ils ont beaucoup plus à rougir de leur incapacité reconnue.

Le Président Jeannin fut envoïé Ambassadeur en Espagne, ce qui lui a vallu depuis le nom de Jeannin de Castille. Les fiers Espagnols qui connoissoient l'extraction de ce grand homme se plaignirent à leur Roi, que les François avoient tant de mépris pour eux, qu'ils lui envoïoient un

en Ambassadeur, qui n'étoit pas seulement gentil-homme. Le lendemain de cette plainte, l'Ambassadeur eut son audience, le Roi en conséquence lui demanda : étes vous gentil homme? Il répondit, „ *Oui, si Adam l'étoit.* " De qui êtes vous fils? continua le Roi : le Président répliqua, *de mes vertus.* Ces paroles pleines de noblesse & de vérité frapperent le cœur du Roi, qui l'honora d'un accueil favorable & l'écouta. Il aquit dans la suite l'estime parfaite de S. M & la vénération des grands, & il traita avec tout le succès à cette Cour, où il fut généralement regretté.

Un auteur impartial a dit du Président Jeannin „ je ne sais point si *Autun* doit tirer plus „ d'avantage d'avoir été appellé l'émule de Ro- „ me, que d'avoir donné le jour au Président „ Jeannin. "



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

Les 9, 10 & 11 *Septembre* 1763.

PARDIEU, mon cher ami, c'est une terrible chose qu'une tête de Dragon, & quand cela se cogne contre une tête de Ministre, (comme mon ami Praslin) autant vaudroit se trouver à un tremblement de terre. Sérieusement parlant, vous avez mal fait de lui écrire cette diable de lette qui l'a tant ému; & vous avez mal fait aussi, avec votre permission, mon cher ami, de faire dépenser à Guerchy près de la moitié des appointemens qu'il a par mois. Mais ce n'est pas le tout de gronder, il faut aller au

fait & au remède. Il y a deux choses à mettre hors de souffrance.

1°. Votre état à venir, c'est-à-dire, à l'arrivée de l'Ambassadeur.

2°. La dépense actuelle à païer. *Sur ce dernier point, je crois qu'une gratification, soit sous votre nom, soit sous celui de M. de Guerchy, mais dans l'un & l'autre cas au profit de celui-ci, servira à boucher le trou de vos diners, & on n'en parlera plus.* Quant au premier article, celui de votre existence future à Londres, voici je crois [*mais je n'en suis pas sûr*] comme cela s'arrangera, & si je ne me trompe bien fort, vous en serez content. *Vous ferez les fonctions & le travail d'un Sécrétaire d'Ambassade, mais vous n'en prendrez point le titre. Vous reprendrez celui de Résident & on vous envoyera pour cela de nouvelles lettres; attendu qu'il s'est glissé par mégarde, dans les premieres, une clause qui ne les rendoit valables que jusqu'à l'arrivée de l'Ambassadeur. Lorsque l'Ambassadeur partira au commencement de l'été de chaque année pour venir passer trois mois à Paris, vous tirerez alors de votre poche votre Résidence; & vous ferez les affaires en cette qualité jusqu'au retour du pauvre Guerchy, que vous les remettrez en poche, & ainsi de même chaque année* *. Après y avoir bien mûrement & amicalement réfléchi, je trouve que cet arrangement est fort bon pour vous. Car

* Depuis que la politique existe sur la surface de la terre, je défie que l'on puisse me citer l'exemple d'un pareil tripotage & commérage; & cela uniquement pour le plaisir de mon pauvre ami Guerchy, qui veut toutes les années aller faire son petit tour à Paris & à son régiment.

Car enfin vous serez, moïennant cela, Résident pendant quelques années * à la plus importante Cour de l'Europe : à votre egard, cela vous vaudra mieux que d'être Ministre Plénipotentiaire ailleurs, & vous ne sauriez manquer d'arriver par-là, ou à une retraite fort honorable, ou à quelque belle & bonne place à Versailles † or comme en toute chose il faut considérer la fin, j'argue de tout ce que dessus que vous devez être content. Quant aux appointemens, je pense qu'il faut qu'on vous donne douze mille livres par an, soit comme appointemens soit par forme de gratification ; & je pense que, si on vous les donne, vous devrez encore être fort content du côté de la finance. A ce propos je vous prie, mon cher ami, de songer à une vérité que j'ai reconnue également vraie dans tous les païs : c'est qu'excepté dans les places, qui par elles-mêmes affichent la grande représentation, ce n'est point par la dépense que la considération s'obtient, c'est même plutôt par la modestie & par l'œconomie. Cela est aussi vrai à Londres qu'ailleurs, & notre ami le Comte de Viry en est un bel exemple.

Adieu.

---

* M. le Duc de Nivernois, avec sa permission, se trompe ici : il veut dire apparamment que je serai Résident pendant quelques mois de quelques années ; car je ne pourrai point être Résident pendant quelques années, puisque je serai occupé sans cesse à remettre dans ma poche & à tirer de ma poche ma Résidence pour boucher le trou de l'absence ou de la lacune de M. le Comte de Querchy.

† C'est précisément cette belle & bonne place à Versailles dont je ne veux point ; j'ai toujours désiré servir le Roi dans les Cours étrangeres ou à mon régiment ; mais Monsieur le Duc de Praslin, par une grace toute particuliere, veut forcer ma vocation ; qu'il tâche donc de rendre cette *grace efficace* pour forcer la volonté de mon cœur.

Adieu, mon cher Dragon Follet *, je vous embrasse très-tendrement & vous prie de dire mille choses pour moi au bon Mathy. Ma famille & Madame de Rochefort vous disent mille choses. Vous l'avez échappé belle de n'être pas au Luxembourg quand vous avez écrit votre belle lettre au Ministre, car vous auriez eu les oreilles rudement tirées; mais je crois qu'on les auroit baisées après pour les guérir.

Réponse de M. D'Eon à Monsieur le Duc de Nivernois.

à *Londres* le 25 *Septembre* 1763.

Monsieur le Duc,

Vous l'avez donc juré, *conculcabis leonem & draconem*. La partie n'est pas égale, on veut me foudroier à droite & à gauche: me sera-t-il permis de m'approprier le reste du verset *super aspidem & basiliscum ambulabis*. Si nous n'étions pas heureusement en pleine paix, vous m'enverriez tout de suite me faire tuer à la guerre pour m'apprendre à vivre. C'est sans doute une terrible chose qu'une tête de dragon à l'épreuve; elle va se cognant contre tout ce qui se présente, sans crainte de la fable du pot de fer & du pot de terre: mais au fait moi même. Il y a des remèdes pires que les maladies; ceux que vous me proposez, Monsieur le Duc, ne seroient-ils pas un peu de cette espéce, & entre au-

* L'avenir nous apprendra si j'ai la folie ou la prudence du Dragon.

autres *la petite gratification que l'on doit demander au Roi sous mon nom, pour passer dans une poche étrangere.* Je ne pourrois en conscience consentir à cet expédient qu'avec une belle & bonne quitance par devant notaire, laquelle fût en outre entérinée & homologuée au Parlement: car je suis homme d'ordre, & je crois qu'il vaudra beaucoup mieux à la fin laisser le trou de mes diners ouvert, que de se servir d'un pareil bouchon. Si le Roi veut accorder une gratification au Comte de Guerchy, pour les services qu'il n'a pas encore rendus en Angleterre, à la bonne heure; il est le maître; mais je ne consentirai jamais qu'on la lui demande sous mon nom pour passer dans une poche étrangere. Le Roi est déjà assez trompé sans que je m'en mêle, & je ne veux pas le duper: il est trop bon. Je vois bien que l'intérêt se leve encore plus matin que la politique. L'article de mon existence future à Londres ne me paroît pas moins embarassant, & vous me permettrez de vous dire que c'est bien l'existence la plus compliquée dont j'aïe jamais oui parler. *Sécrétaire & non Sécrétaire, Résident & non Résident, Ministre & non Ministre*, vous me voïez & puis vous ne me voïez plus, je deviens le prothée du corps diplomatique, je suis occupé sans cesse à tirer ma Résidence de ma poche, & à la remettre dans ma poche. Me repondriez vous bien, Monsieur le Duc, qu'en souscrivant à toutes ces alternatives, *in Baroco*, je n'acheterai point *chat en poche*. Car vous devez vous ressouvenir que je n'ai jamais cru que ce fût une mégarde qui s'étoit glissée dans mes lettres de Résidence, mais une bien bonne méchanceté du Chevalier Bussy-Ragotin. Je ne trouve donc point

e cet arrangement soit excellent pour moi, si e je doive arriver par cette porte à la retraite e vous voulez bien me faire envisager. *Bartolomée alloit droit au solide*, dit feu Jean de la ontaine; je suis Bartholomée à votre service, je n'apperçois de tous côtés que du très gile, de l'incertain, pour ne rien dire de pis. Je vous prie cependant, M. le Duc, de me oire bien reconnoissant de toutes vos bontés ssées & présentes. J'en conserverai toujours souvenir le plus vif & le plus désintéressé. pense avec vous que dans les places où il ne git pas d'éblouir, la considération ne s'obnt point par la dépense, & je ne doute pas e vous ne pensiez avec votre serviteur qu'on la gagne point non plus par la lésine. *Est dus in rebus*, dit notre ami Horace, que us portez toujours en poche. C'est précisement ce que j'ai embrassé. Je me suis attaché suivre un honnête milieu, & je crois y avoir ussi. Lorsque j'aurai soixante-quatre ans, la erre dans la vessie, la gravelle dans les reins mme notre cher Comte de Viry, je me opose bien alors de l'imiter; mais vous voudriez pas qu'un Capitaine de Dragons, inistre Plénipotentiaire, âgé de 34 ans, qui a ni pierre, ni gravelle, ni goutte, ni rhutisme, & qui se glorifiera toujours d'avoir le Duc de Nivernois pour maitre; vous ne udriez pas, dis-je, qu'il vécût en hermi, sous prétexte que l'argent est bon à ménar; & ne vous fâchez pas si je conclus que istoire universelle de mes diners ressemble mme deux gouttes d'eau à une négociation de sme. J'en suis, je vous assure, honteux M. Duc, mais cette honte ne peut rejaillir sur

moi,

moi ; & tout cela ne feroit jamais arrivé, si à votre départ on m'eût fixé un petit état honnête, comme je le désirois. J'aurois vécu à ma fantaisie, & M. de Guerchy auroit envoïé ici son œconome pour diriger la dépense des serviteurs, servantes, chevaux, & Sécrétaires. Car vous savez que c'est avec la derniere répugnance que je me suis prêté à cet arrangement, parceque je n'ai jamais tenu de maison, & que je me suis toujours douté que M. & Madame la Comtesse de Guerchy crieroient horriblement contre la dépense. Je n'y ai consenti qu'à condition que M. l'Escalier en seroit chargé lui-même, ainsi qu'il l'avoit été sous votre régne, & que je n'aurois d'autre soin que de voir tous les mois les états de dépense, & de lui donner de l'argent sur ses reçus & quitances. Tout cela a été fait & est en bonnes règles ; mais encore un coup la règle auroit été bien meilleure, si à votre départ on eût vendu, comme je le proposois, tous les chevaux & renvoïé tous les domestiques, à l'exception de deux ou trois que j'aurois gardés. Vous m'avez toujours dit : *mon, mon ami, cet arrangement-là ne convient point : il faut simplement renvoier le grand nombre de domestiques, garder les chevaux, & avoir un petit état de maison honnête, comme il convient à un Ministre du Roi. D'ailleurs Guerchy sera ici à la fin de Juillet ou au commencement d'Août au plus tard ; cela ne vaut pas la peine de faire une réforme, & je te donne ma parole d'honneur, que mon pauvre Guerchy trouvera bien tout l'arrangement que j'aurai fait & tout ce que tu feras.* Tachez donc à présent, Monsieur le Duc, de démêler la fusée, & d'arranger tout votre bel arrangement : car je ne con-

connois rien à toute cette horreur de ménage, de crieries, & de plaintes ameres pour avoir voulu bien faire.

Sans reproches, vous m'avez embarqué dans une terrible galere. On ne pourra pas me dire, „ tu l'as voulu *George Dandin* ; je prends le „ ciel & vous à témoins, si je le voulois. Vous „ m'avez toujours dit & répété" *laissez-vous faire & vous vous en trouverez bien* : mais vous savez que ce sont-là *les propres paroles du Pere Girard à la Cadiere & elle s'en est trouvée fort mal*. Quoi qu'il en soit, je suis un animal amphibie.

Si l'on ne veut plus (à cause de la prétendue grande dépense que j'ai faite) me nourrir dans la politique, je monterai sur mon Cheval de Dragon, j'irai fourager. La vie frugale & agitée convient plus à mon tempérament & à mon ardeur pour le service du Roi. Ma philosophie tranquille n'est inquiéte de rien. Le passé m'a réjoui, l'avenir me divertira.

Je réitere ici mes hommages très sinceres, & très respectueux à Madame la Duchesse de Nivernois, à ma petite sainte & à Madame la Comtesse de Rochefort. Je suis malheureusement trop loin d'elle, & je suis trop ancien docteur pour qu'elle puisse me faire venir les oreilles de Midas.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

P. S. J'ai l'honneur d'écrire aujourd'hui, Monsieur le Duc, à Monsieur le Duc de Praslin, à Monsieur le Comte de Guerchy & à mon ami Sainte-Foye; je n'ai rien à me reprocher devant dieu, & devant les hommes. Je me conduis en homme d'honneur, vertueux & cou-

courageux. Je fus bien fâché de me servir d'une main étrangere. M. le Boucher est dangéreusement malade, & M. Bontems est à Paris. Je vous avoue franchement que tout le phisique de l'Ambassade est écrasé ; déjà depuis votre départ deux chevaux sont morts de chagrin.

Lettre de M. D'Eon à M. Moreau Sécrétaire de M. le Duc de Nivernois.

à *Londres* le 25 *Septembre* 1763.

Je n'ai que le tems, mon cher ami, de répondre fort à la hâte à votre lettre du 11 qui m'a fait grand plaisir. Continuez, je vous prie, à me donner de vos nouvelles ; mais retranchez tout cérémonial, tout compliment & même votre signature. Je ne veux que des petits bulletins. Songez que je ne suis fier qu'avec les fiers, & indomptable qu'avec ceux qui se hasardent de vouloir me dompter, sans avoir en main les rênes de la justice & de la raison. Je suis de mon naturel doux, pacifique & humble avec les humbles. Autrement on me trouve un pied à terre, & la tête surpassant les cedres du Liban. Soit donc que les dieux majeurs & mineurs ou subalternes soient contents ou non contents de moi, je n'ai rien à me reprocher : ainsi moi je suis content & cela seul me suffit. J'irai toujours mon train, le sort en est jetté ; il faut que la bombe creve, le feu est à la mêche : tant pis pour ceux qui recevront les éclablouffures ou les éclats. Ceux qui auront le plus peur reculéront ; & le diable m'emporte, si je recule. Tant pis pour ceux qui ne m'ont pas connu : ils appren-

 dront

vront à me connoître, & à rendre justice à mon ancien zèle qui sera toujours le même, lorsqu'on voudra le connoître, le païer & s'en servir. Depuis dix ans je sers presque gratis à pied, à cheval, l'épée & la plume à la main. Je crois qu'il n'y a gueres de suisse fidele qui ait fait un pareil noviciat. J'ose le dire, jusqu'à présent on ne m'a pas encore donné de quoi païer les médecins & chirurgiens qui ont pris soin de mes maladies ou blessures. On peut donc aller chercher des dupes ailleurs, & me laisser tranquille: voilà tout ce que je demande: si on ne veut pas me rendre justice, bon voïage au suppliant & au supplié.

Je suis bien touché de tout cela à cause de M. le Duc de Nivernois, que je porterai toujours dans mon cœur, quelque chose qui arrive. Je ne le rends point responsable des évènemens, parceque je suis juste. *Il me dit toujours que je ne connois point les gens à qui j'ai à faire*; je suis peu curieux de les connoître à fond; mais c'est parceque je les connois assez, que je ne veux pas les connoître d'avantage. Eh! à quoi me serviroit cette connoissance, puisqu'ils ne veulent pas de leur côté me connoître?

Tout cela n'arriveroit point, si au lieu de vouloir finasser avec moi, *on avoit voulu marcher dans la grande route de l'usage observé avec les gens d'honneur. Je ne connois que le grand chemin de l'honneur & de la probité, & jamais je ne m'embarque dans les sentiers détournés de la petite négociation & de la basse œconomie. Il faut faire avec moi ce qu'il faut, puis tout va bien; autrement tout va mal.*

Je suis plus sensible, que je ne puis vous l'expri-

prêter, au bon souvenir de Madame la Comtesse de Rochefort. Il faut convenir qu'en général les dames ont des yeux de linx & ont l'esprit plus pénétrant que la plupart des Ministres. Je dois lui rendre la justice qu'elle a mieux deviné ce que j'avois dans l'ame, que qui que ce soit. Elle a vu ce que j'avois envie de faire, lorsque je me fis un traité à mon dernier voiage, comme un postillon que l'on caresse, à qui on donne de quoi boire pour avoir apporté la paix; elle est la première & la seule personne au monde, pour qui j'aie ôté de ma tête ce qui y étoit gravé; une pareille complaisance ne m'est jamais arrivée dans ma vie, parce que je ne grave jamais dans ma tête que choses équitables, & de-là elle doit concevoir quel est mon respect pour elle. Mais elle se tromperoit, si elle croioit que la trace est totalement effacée de mon cœur: non, elle ne l'est pas. J'ai connu par-là les gens à qui j'avois à faire. Il faut païer le passé, après cela nous verrons l'avenir. Il faut traiter mon traitement, après cela on me trouvera toujours traitable: car j'aime encore plus l'honneur & la vertu que l'argent. Je ne demande d'argent que parceque je n'en ai point, que parceque l'on m'en doit à la Cour, & que j'en dois à la ville & que je ne l'ai pas dépensé pour mon service. Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un assez hardi dans le monde pour dire que j'ai mangé mon argent à me divertir ou à faire des folies. Ma vie est assez connue & l'on sait que j'ai toujours vecu dans tous les païs sans chevaux, sans cabriolet, sans chien, sans chat, sans perroquet, & sans maîtresse. La seule dépense que l'on pouvoit me reprocher est d'avoir acheté plus de livres que je n'en puis lire, &

plus d'armes que je ne puis me servir. Mais cette passion n'est pas capable de ruiner un pauvre homme: & quel est l'homme qui ne paie pas le tribut à la nature par quelque foible. Il est toujours grand lorsque ses passions ne sont point basses & que dans le cours de sa vie il se sert de l'argent pour faire du bien & comme d'un honnête domestique. La fortune est pour moi une P*** à qui je donne cent coup de pieds dans le ventre toutes les fois qu'elle se présente à ma porte avec un air mal-honnête. J'ai habité longtems les contrées de l'Alexandre, & du César du Nord. Il ne me faut pour toute fortune que deux ou trois bons livres & mon épée; avec cela je suis riche par-tout; je couche aussi bien à terre que dans un bon lit. J'estime ma vie si peu de chose que je la donne au premier qui voudra ou qui pourra la prendre.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur; embrassez avec un tendre respect votre chere moitié pour moi.

Mon homage respectueux & très sincere au cher illustre Barbet, & à toute sa maison: toute Janôtre ou la vôtre vous embrasse.

Lettre de M. D'Eon à Monsieur le Comte de Guerchy.

à *Londres* le 25 *September* 1763.

Monsieur,

J'AI eu l'honneur de vous marquer par ma derniere lettre du 20, que vos lettres du 4 & 1 Septembre étant arrivées à la fois au moment du

du départ de la poste : il m'étoit impossible de répondre en détail à tous les articles. Je me hâte aujourd'hui à vous faire parvenir mes observations & démonstrations à côté de vos objections & reproches. Si un jour j'ai le bonheur d'être connu plus particulierement de votre Excellence, je suis bien persuadé qu'elle se fera un plaisir & un devoir de rendre toute la justice due à la droiture de mon cœur, & à la franchise de mon caractere.

Reponse de Monsieur D'Eon.

à Londres le 25 *Septembre* 1763.

Je suis sensible autant que je dois l'être à l'arrangement que vous me faites envisager d'après votre conférence avec Monsieur de Nivernois, & Monsieur de Praslin ; ce que je desire est une chose si juste, que je n'ai jamais douté qu'on n'y acquiesçat à la fin, & je regarde tout ceci comme un *chipotage* passager qui n'est point capable de refroidir pour moi la bonne volonté de Monsieur le Duc de Praslin, de Monsieur le Duc de Nivernois, ni de

Extrait de la Lettre de Monsieur le Comte de Guerchy.

à Jouy le 4. Septembre 1763.

M. De Nivernois m'a dit vous avoir écrit depuis peu au sujet de ce que vous lui aviez mandé relativement au caractere que le Hasard *vous avoit fait donner, & ce que vous desirez à cet égard lorsque je serois arrivé à Londres. Nous avons lui & moi traité cette matiere avec Monsieur de Praslin, & j'ai lieu de croire que cela s'arrangera comme vous le souhaitez.*

de Monsieur le Comte de Guerchy : je pendrai seulement la liberté de vous observer au sujet *du caractere que le Hasard m'a fait donner*, que Salomon a dit, il y a bien longtems, qu'ici bas tout étoit hasard, occasion, cas fortuit, bonheur & malheur, & que je suis plus persuadé que jamais que Salomon étoit un grand Clerc. J'ajouterai modestement que *le hasard*, qui feroit donner le titre de Ministre Plénipotentiaire à un homme, qui a négocié heureusement depuis dix ans, n'est peut-être pas un des plus aveugles de ce monde. Ce qui m'arrive par le *hasard*, peut arriver à un autre par *bonne avanture*.

Réponse de Monsieur D'Eon.

On ne sauroit plus s'en rapporter que je le fais à Monsieur le Duc de Nivernois, & à Monsieur le Comte de Guerchy : je n'aurois jamais écrit à Monsieur le Duc de Praslin la lettre particuliere dont je vous ai envoié copie ; si je n'eusse été intimement persuadé que c'étoit vous écrire à vous-même, Monsieur le Comte, & je ne pouvois Mal prendre mon moment, parce que la vérité toute nue est la [illegible]

Lettre de M. le Comte de Guerchy.

Vous auriez mieux fait de vous en rapporter à nous deux, au lieu d'écrire à Monsieur de Praslin la lettre particuliere dont vous m'avez envoié copie, & qui n'a pas reussi auprès de lui ; je vois bien que vous ne le connoissez pas encore ; on n'obtient rien de lui, en lui mettant le marché à la main. Cette rer-vatte qui effectivement a souvent été bonne à [illegible]

de

Réponse de Monsieur D'Eon.	Lettre de M. le Comte de Guerchy.
tems, à toute heure, & en tous lieux ; voilà la recette détestable que j'ai pratiquée depuis	*de lui ; d'ailleurs vous avez mal pris votre moment...*

mon enfance, & la seule à laquelle je ne renoncerai jamais. Tant mieux pour les Ministres auprès desquels elle a réussi. J'ai tant de respect pour Monsieur le Duc de Praslin, que j'aurois cru manquer & à sa qualité de Ministre, & à celle d'homme intègre qui est bien au-dessus, si je n'avois pas fait usage de cette recette vis-à-vis de lui. Un homme qui a servi sa patrie *totis viribus* & qui auroit lieu de présumer que ses services sont ignorés, ou méconnus, ou inutiles, peut toujours sans offenser personne faire de très respectueuses remontrances. Celui qui seroit Ministre, ou Ambassadeur même par *Hasard*, ne sauroit non plus, sans donner une idée mediocre de son cœur & de son esprit, se prêter à des arrangemens qui lui répugneront toujours. Ce n'est pas mettre le marché à la main que de dire *apparement que vous ne voulez plus de moi.*

Je n'ai jamais craint que M. le Duc de Praslin vît les etats de mes demandes, & à plus forte raison ceux des dépenses que j'ai dû faire. Je suis fâché seulement que les unes & les autres paroissent trop fortes, quoique les premières soient justes, &	*'Comme depuis que nous sommes au monde, nous n'avons rien eu de caché l'un pour l'autre dans les choses qui nous intéressent réciproquement, & que j'ai de plus beaucoup de raisons pour lui communiquer tout ce qui a trait à mon ambassade, je lui ai*

Réponse de Monsieur D'Eon.	Lettre de M. le Comte de Guerchy.
& que les dernieres aient été indispensables.	*ai fait voir tous* ——

J'en appelle aux pièces justificatives sans nombre que j'ai à produire. Il est très démontré que ce n'est pas le Ministre Plénipotentiaire qui a consommé la moitié des appointemens de l'Ambassadeur. Il y a toujours eu ici un cortége nombreux à païer, nourrir & alimenter aux frais de l'Ambassade future, dont il doit faire partie; & c'est là sur-tout ce qui a produit un si *grand vuide* dans la caisse des fonds de votre *premiere mise*, pour parler en termes mercantiles.

J'ai déjà eu l'honneur, M. le Comte, de vous demander l'explication de la phrase soulignée à côté, & je vous la demanderai encore avec instance. Après avoir donné la torture à mon esprit pour la concevoir, je vous avoue que je n'ai pas le bonheur de l'entendre, & que je n'ai jamais été plus pénétré, que je le suis aujourd'hui, du besoin d'être dédommagé.	les états de dépense sur mon compte que vous m'avez envoïés, & qui ne l'ont pas disposé à croire que vous eussiez besoin d'être dédommagé de celles que vous pouviez faire pour le vôtre. *Il a trouvé ainsi que moi que la mienne étoit très forte; puisque la moitié de mes appointemens se trouve parlà consommée*, au lieu de les avoir emploïés, comme je le comptois, aux dépenses de ma premiere mise.
Je conçois facilement que ce sont les diverses manieres d'envisager	*Vous n'avez pas vu la chose telle qu'on l'a envisagée ici, où on n'exi-*

Réponse de Monsieur D'Eon.

ger les choses qui causent la plûpart des malentendus de ce bas monde : j'aurai la petite vanité de croire, que je n'envisage pas toujours de travers. Le *Hasard* qui m'a fait Ministre, auroit bien dû en même tems être assez charitable pour m'assurer un état quelconque, parcequ'un Ministre sans état est un être qui n'exista jamais, ou qui exista toujours à sa honte & à celle des autres. J'ai dû prendre un état de moi-même, comme les corps prennent une position à raison de leur gravitation respective. N'éprouvant aucun remord, je dois être à l'abri des reproches; ce sont des traits impuissans qui s'émoussent contre l'égide de la vérité, de la franchise & du désintéressement. Je suis flatté cependant, M. le Comte, que vous approuviez quelques uns des diners que j'ai pu

Lettre de M. le Comte de Guerchy.

n'exige pas de vous que vous teniez aucun état. Si on l'avoit désiré, on auroit pris d'autres arrangemens qui n'auroient certainement pas été à mes dépens. *M. de Newille que vous me citez ne tient ici aucun état, il n'y donne pas un verre d'eale, quoiqu'on sache bien, parmi les deux nations, que par lui-même il auroit de quoi en avoir un. Lorsque vous m'avez mandé, à votre retour à Londres, que vous me constituiez en dépense, en donnant à diner à M. le Bailly de Fleury & à Madame de Boufflers, j'ai trouvé très simples ces* deux diners-là, *ainsi que tous ceux que vous donneriez au Chevalier Carrion, ainsi que je vous l'avois mandé*; mais je n'ai jamais imaginé d'après cela qu'ils s'étendissent plus loin, *& si vous ne vous étiez pas mis sur le pied d'en donner, il est vraisembla-*

Réponse de Monsieur D'Eon.

pu donner ; mais en conscience vous n'auriez pas voulu que je vous prévinsse par un courier sur tous les autres : Par le rôle que j'en conserve soigneusement, il n'y en a pas trois d'apparat. Or il est bien facile en calculant tous les fraix de cet article, de se convaincre combien il est médiocre, & combien j'y ai été sobrement.

Lettre de M. le Comte de Guerchy.

blable que ceux qui vous en ont demandé le jour de la St. Louis, ne l'auroient pas fait, sachant que vous n'aviez pas de maison.

Quoique vous n'aïez jamais compté avoir 22. domestiques & Sécrétaires à Londres, ils y sont cependant bien effectifs, & je vous proteste qu'il n'y a aucun passevolant. *Les arrangemens qui ont donné lieu à ce nombre ne sont point de mon bail, ainsi je n'en dirai rien.* Mais pour la proportion que j'ai adoptée, je prendrai la liberté, sans me comparer à M. le Duc de Nivernois, d'en maintenir la justesse, & de penser que dans tous les cas on doit compter par tête, & qu'en effet on y compte toujours. Voici

Je n'ai jamais compté avoir 22 domestiques là-bas, mais même en passant cela pour un moment, je n'adopte pas du tout la proportion énoncée dans les observations que vous m'avez envoïées, pour prouver que la dépense actuelle est encore au-dessous de ce qu'elle devroit être relativement à celle de M. de Nivernois. Le Sr. l'Escallier s'est trompé sur cela lourdement dans son calcul, attendu que la table d'un Ambassadeur de plus ou de moins, selon l'état que M. de Nivernois avoit, & qui doit être le mien, *fait une*

Réponse de Monsieur D'Eon.	Lettre de M. le Comte de Guerchy.
ci comme je le prouverois géométriquement.	*une grande différence, ce n'est pas du tout là le cas de compter par tête.*

1°. Un homme quelconque ne peut se mésurer, même, dans l'opinion, que par un ou plusieurs hommes. Il y a même plusieurs proverbes qui serviroient à prouver la vérité de ceci. On dit communément. *Il est bête comme mille hommes*; *il est méchant comme quatre*; *il est ladre comme dix*: c'est la seule échelle dont on puisse se servir, excepté dans certains cas, *où les hommes se mesurent par les femmes.*

2°. Un Ambassadeur quelconque équivaut à un demi-homme, ou à un homme entier, ou à vingt hommes, ou à mille hommes, ou à dix-mille.

3°. Il s'agiroit de trouver la proportion existante entre un Ministre Plénipotentiaire Capitaine de Dragons, qui a fait dix campagnes politiques [*sans compter les Campagnes de Guerre*, comme dit M. le Duc de Praslin] & un Ambassadeur Lieutenant-Général qui débute.

4°. En admettant que cette proportion fut décuple, le taux des dépenses seroit toujours en faveur du Ministre Plénipotentiaire, papiers sur table. C. Q F. D.

5°. Tout le monde comprendra que les domestiques, servantes, chevaux & Sécrétaires ont mangé, & continuent de manger la même quantité de ration, sous le bail du Plénipotentiaire D'Eon, que sous celui de Monsieur le Duc de Nivernois. Il sont toujours restés sous le

le même atmoſphere & avec le même appétit : donc il faut compter géometriquement par tête.

Réponse de Monſieur D'Eon.

Le doute que vous avez ſur les gratifications que j'ai fait donner, ſeroit bien capable de m'allarmer, ſi je n'avois pas la conviction la plus intime de votre candeur. J'ai pu oublier peut-être d'en former un état de *dépenſes ſecretes*, mais ſans doute que je devois le faire. Je n'ai aucunes dépenſes ſecretes ; toutes celles que j'allégue ſont *palam omnibus*, elles peuvent ſouffrir le creuſet à votre arrivée ici. A certains jours de fête, M. le Comte, il faudra bien, malgré vous, diſtribuer des gratifications à ceux qui viendront vous donner les violons, & les aubades à votre porte, comme tambours, fifres, trompettes des gardes & des invalides, les bouchers, les boueurs, les ſonneurs, les valets & pages de la Cour, ſans compter que les ramoneurs de cheminée viendront auſſi vous donner le carillon. Depuis le départ de M. le Duc de Nivernois ils ſont venus à ma porte.

Lettre de M. le Comte de Guerchy.

J'ai vu ſur les états de l'Eſcallier différents articles de dépenſe pour des gratifications données par votre ordre : je ne ſais ſi je les aurois fait donner, étant ſur les lieux : cela peut être ſuivant les circonſtances, mais certainement en mon abſence je ne ſuis tenu à rien, ſur cela : ainſi je vous prie de les ſupprimer entierement pour l'avenir. S'il y en a d'indiſpenſables pour le ſervice du Roi, l'uſage, me ſemble, eſt d'en former un état qu'on porte en dépenſe ſecrete au Miniſtre.

Réponse de Monsieur D'Eon.

1°. Quand j'ai remis au Roi mes lettres de Résident.

2°. Quand j'ai eu mon audience de Ministre Plénipotentiaire.

3°. Le jour de la naissance du Roi.

4°. Le jour que la Reine est accouchée du jeune Prince Frédéric.

5°. Le jour de l'anniversaire du couronnement du Roi, qui étoit le 22 Septembre.

Il faut absolument donner à tous ces gens-là, sans quoi ils ne quittent pas la porte, font un sabbat abominable & finissent par la danse des *Cocus*. [Je suis heureusement à marier] Mais ce sera votre affaire quand vous serez à Londres. Demandez à M. le Duc de Nivernois: pendant son ambassade ici, il lui en a couté plus de 150 guinées pour toutes ces aubades; aussi les bouchers ont bien fait retentir le bruit de sa grande réputation & jamais il ne leur est venu dans l'esprit l'idée de danser à sa porte la danse des *Cocus*.

Réponse de Monsieur D'Eon.

Par ma derniere lettre du 22 Septembre je vous ai démontré suffisamment l'impossibilité de vous passer d'une petite maison. Si j'avois pu deviner votre intention, je n'aurois pas loué cette petite maison, *où je vais prendre un logement décent ainsi qu'il me convient,*

Lettre de M. le Comte de Guerchy.

Suivant le détail que vous me faites de la Maison de Milord Holland, je crois que nous y serons un peu à l'étroit; mais comme ce ne sera que momentanément, je prendrai sur cela mon parti, & mon intention n'est pas du tout de louer une autre maison. Excepté vous

à

Réponse de Monsieur D'Eon.

vient, & ainsi que vous m'en prévenez obligeamment. Je vous remercie de m'avoir distingué de ceux qui seront l'un sur l'autre, Sécrétaires & domestiques, d'autant plus que je n'aime point à avoir le dessous : ce n'est pas cependant que, si le bien de l'état l'exigeoit, je ne pusse négocier dessous comme dessus, J'ai mangé de la vache enragée politique ; passez moi l'expression, mais il y a tems pour tout ; & je m'apperçois après toutes mes fatigues qu'on gagne encore plus à negocier dans un fauteuil à bras, qu'à courrir les déserts de la Pologne, de la Lithuanie, de la Courlande, de la Livonie, de la Finlande, de la Carélie, de l'Ingrie, de la Moscovie, &c. &c.

J'ai déjà eu l'honneur, Monsieur, de vous faire mes sincères re-

Lettre de M. de Comte de Guerchy.

à qui un logement décent convient, tout le reste sera l'un sur l'autre, comme M. Monin & deux de mes amis que j'emmène ; à plus forte raison les sécrétaires & domestiques. Madame de Guerchy donne sur cela ses ordres à Cachet : elle lui en donne aussi relativement à ce que vous m'avez mandé pour les meubles de L'Escallier. Je prévois que je vous trouverai établi dans cette maison ; car quoiqu'on me dise toujours qu'il faudra que je parte à la fin de ce mois, j'entrevois qu'on ne me donnera mes instructions qu'en partant pour Fontainebleau. Ce voiage est fixé au 4 Octobre & vous savez, je crois, que je dois passer & m'arrêter à Dunquerque, ce qui me retardera encore un peu.

A lieu Monsieur, je désire & même j'espere fort trouver dans la suite

Réponse de Monsieur D'Eon.

remercimens pour toutes vos offres gracieuses de services ; à l'égard des espérances à venir, j'aurai celui de vous avouer franchement que je suis le second tome de ma sœur Anne de la barbe bleue qui regardoit toujours, & ne voïoit rien venir, & cela m'engage souvent à chanter en faux bourdon ce beau refrain.

Lettre de M. de Comte de Guerchy.

te des occasions de vous donner des preuves de mon estime & de mon amitié dans un autre genre, & je les saisirai avec grand empressement.

Signé *Guerchy.*

Belle Philis on désespere
Alors qu'on espere toujours.

J'ai l'honneur d'être, &c.

NOTE.

Le 17 Octobre 1763, jour de l'heureuse arrivée de M. le Comte de Guerchy à Londres, il m'a demandé si je ne me repentois pas de lui avoir écrit cette lettre. J'ai répondu, non Monsieur, & si vous m'écriviez encore une lettre dans le goût de celle de Jouy en datte du 4 Septembre, je ferois forcé de vous faire une contre-réponse dans le même genre Il m'a ajouté qu'il garderoit toute sa vie mon original. J'ai répliqué que, s'il avoit peur de le perdre, je lui offrois quatre-duplicatas de moi *ne varietur* ; & c'est peut-être pour obvier au malheur de cette cruelle perte, que l'imprimeur a jugé à propos de tirer deux-mille copies de la susdite lettre, afin qu'elle soit jugée par la postérité qui n'aura point d'egard pour les personnes, & qui ne se laissera

point

NOTE.

point éblouïr par les charmes enchanteurs d'une amitié triumvirale de trente années passées.

Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy,

à Londres ce 27 *Septembre* 1763.

Monsieur,

MILORD Halifax m'a envoïé hier au soir les deux passe-ports ci-joints du Roi d'Angleterre, que j'avois demandés dès le commencement d'Août à feu Milord Egremont. Je ne perds pas de téms pour avoir l'honneur de les faire parvenir à votre Excellence. L'un est pour sa personne, & l'autre est pour le bagage qui ira à sa suite.

J'ai reçu hier par la poste, dans un de mes paquets, une lettre que j'ai reconnu être de vous, Monsieur, pour M. le Duc de Bedford, & je la lui ai fait parvenir sur le champ.

Je supplie instamment votre Excellence d'avoir la bonté de demander pour moi à M. le Duc de Praslin mes lettres de récréance auprès de cette Cour. Cette petite formalité est absolument nécessaire, quoiqu'il soit dit dans ma lettre de créance du Roi au Roi d'Angleterre: *J'ai nommé le Sr. D'Eon de Beaumont, Capitaine de dragons, Chevalier de mon Ordre Militaire de St. Louis, pour être mon Ministre Plénipotentiaire à votre Cour, & suivre en cette qualité la correspondance jusqu'à l'arrivée du Sr. Comte de Guerchy, mon Ambassadeur près de vous.*

Mal-

Malgré toute cette clause, le Ministre de cette Cour vous assurera, Monsieur, que mon caractere de Plénipotentiaire ne peut cesser absolument que par la présentation & l'admission de mes lettres de récréance de la part du Roi notre maître à Sa Majesté Britannique. Voilà l'usage constant des formalités diplomatiques, ainsi qu'on peut le voir d'ailleurs dans Wicquefort, dans Lamberty, & dans une multitude d'autres auteurs politiques, dont je ne veux pas ici grossir la liste.

Or, comme mon intention n'est point de faire le Ministre à votre arrivée ici, mais de travailler sous vos ordres; je ne désire, tant à cause de la dignité de notre Cour, que par rapport à la décence personnelle, que me conformer aux simples usages établis; je réitere en conséquence ma prière à votre Excellence, d'avoir la bonté de représenter à M. le Duc de Praslin l'objet de ma juste demande.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Je n'ai pas l'honneur de vous marquer des nouvelles, parceque j'ai à peine le tems de finir mes écritures pour M. le Duc de Praslin & M. le Duc de Choiseul. D'ailleurs je suis presque seul ici: M. Bontems est à Paris, M. Bouchet a la fiévre depuis 15 jours; & depuis vendredi dernier, il est dans un état fâcheux. Je dois vous répéter naturellement que le phisique de votre Ambassade est écrasé.

Note de M. D'Eon.

AU LIEU de m'envoïer des lettres de récréance purement & simplement suivant l'usage, ainsi que je le demandois, M. le Comte de

Note de M. D'Eon.

Guerchy a jugé à propos de m'apporter mon Rappel en forme de disgrace entiere ; ainsi qu'on le verra par la lettre de M. le Duc de Praslin du 4 Octobre 1763. Le lecteur impartial peut juger par ce seul trait, *si c'est moi qui ai commencé les horreurs des bons procédés.*

S'il m'étoit permis de faire connoître seulement la trace légère de toutes les autres noirceurs & indignités que l'on m'a fait & suscité, le public équitable en seroit révolté. J'aime mieux souffrir encore que de causer trop de peines & de chagrins à mes ennemis. Je regarde leur colere comme un orage passager qui se dissipera au grand jour de la vérité & à la pureté de ma conduite & de mon innocence.

Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de Nivernois, & dont copie a été remise à M. le Comte de Guerchy, le jour même de son arrivée à Londres.

à *Londres* le 30 *Septembre* 1763.

Monsieur le Duc,

Je viens de recevoir votre derniere lettre du 20 Septembre. Pour vous marquer ma defférence à vos conseils amicals, je me prêterai, malgré ma répugnance, à avoir simplement la qualité de Ministre du Roi à cette Cour, après avoir été Ministre Plénipotentiaire, pourvu que ma qualité soit stable, soit que M. de Guerchy demeure à Londres, soit qu'il voïage en France. L'on peut m'établir des appointemens dif-

férents

férents dans ces deux cas ; mais je vous préviens que dans le dernier je désire avoir mon petit établissement à part ; ne pouvant ni ne voulant être l'intendant de l'Ambassadeur quelconque : mais volontiers dans l'intérieur du cabinet je travaillerai sous ses ordres avec ma douceur & mon zele ordinaire.

2°. Je demande avec autant de respect que de justice le paiement du passé, c'est-à-dire de mon premier voïage secret en Russie & de mes appointemens de Résident, puis de Ministre Plénipotentiaire, que M. le Duc de Praslin taxera comme il le jugera à propos, & sur lesquels je donnerai la pension que vous m'avez dit à votre départ, Monsieur le Duc, que je devois païer *à son excellence Monsieur le Comte de Guerchy*, pour ma nourriture, celle de deux ou trois chevaux, d'un cocher, d'un Palefrenier & de deux domestiques.

Je me flatte que vous trouverez mes propositions raisonnables & même très equitables ; & je suis trop persuadé de la justice de M. le Duc de Praslin pour qu'il ne les trouve pas également dictées par la décence, la prudence & la raison. Vous sentez, Monsieur le Duc, qu'il est nécessaire que Monsieur de Guerchy soit censé avoir un Sécrétaire d'Ambassade seulement pour l'extérieur ; & dans l'intérieur je m'offre pour le travail qui concernera les affaires du Roi, &c.

P. S. Quoique je ne demande que la simple qualité de Ministre mais *stable*, je pourrois cependant vous faire voir par les notes que j'ai faites, en m'amusant à compulser les fastes politiques des siècles passés, qu'il peut y avoir à une Cour un Ambassadeur & un Ministre Plénipotentiaire ; que le cas est arrivé souvent,

 qu'il

qu'il y a même eu plusieurs Ambassadeurs & plusieurs Plénipotentiaires à la fois, & notamment de la part de la France en Angleterre: ainsi que vous pouvez vous en convaincre par le relevé de mes recherches ci-jointes.

Note de M. D'Eon,

POUR prouver qu'anciennement ainsi qu'aujourd'hui *une puissance* peut envoier en même tems plusieurs Ambassadeurs, Ministres Plénipotentiaires, simples Ministres, Résidents, Chargés d'affaires, ou Agents & *les avoir tous à la fois à une même Cour*, sans que cette Cour, auprès de laquelle ils sont envoïés pour y résider, puisse l'empêcher légitimement, & sans que l'Ambassadeur principal puisse le trouver mauvais ou en prendre ombrage, à moins qu'il n'ait envie de prouver par-là au public qu'il est UN PETIT GENIE BOUFFI D'IGNORANCE, DE SUFFISANCE & D'ORGUEIL. *Le tout tiré de la république de Platon, de celle de Jean Baudin, de Wicquefort, de Lamberti, de Burlamaqui, de Rousset, de Pfessel, & autres auteurs & autorités respectables.*

N°. I. C'étoit la coutume sous nos prémiers rois, & cette coutume dura longtems en France, d'envoïer dans les Cours étrangeres plusieurs Ambassadeurs & Ministres éclairés, qui composoient comme une espèce de conseil déterminant utilement les déliberations du Grand Conseil qui accompagnoit nos Rois à la guerre & aux voïages, qu'ils faisoient dans les différentes provinces du Roïaume.

Histoi-

Histoire de France de Mézerai & du Pere Daniel.

N°. II. En 1294, Céleſtin V. envoïa à Jaques I. d'Arragon Raimond Evêque de Valence & Boniface de la Calamandrana.

N°. III. En 1296, Boniface VIII. envoïa en Sicile l'Evêque d'Urgel & Boniface de Calamandrana.

N°. IV. En 1309, Jaques II d'Arragon envoïa au Pape Clement V. Pierre de Marſilio Dominicain & Fortugno Martinez.

N°. V. En 1423, Alphonſe V. d'Arragon envoïa en Caſtille D. Jean de Valterre Evêque de Taraſcon, & Gonçales Monroi.

N°. VI. En 1424, Alfonſe le magnanime Roi d'Arragon envoïa à Jean de Caſtille l'Archevêque de Tarragone & Berenger Bardaxi.

N°. VII. En 1456. Henri de Caſtille envoïa à Alphonſe le Magnanime Louis Gonçales d'Aſiença & Henri de Figueredo.

N°. VIII. En 1457 & 1646. La Pologne & l'Empereur envoïerent pluſieurs Ambaſſadeurs à Paris.

N°. IX. En 1494, la République de Genes envoïe ſeize Ambaſſadeurs au Duc de Milan.

En 1499, vingt-quatre à Loüis, XII.

N°. X. En 1524, la Reine Mere envoïa pour Ambaſſadeurs à Madrid, l'Archevêque d'Embrun, Jean de Selve & Philippe Chabot Sieur de Brienne.

N°. XI. En 1537, Veniſe envoïa à Madrid

 Louis

Louis Badouere pour gentil-homme envoïé, quoique cette sage République y eût & y laissât son Ambassadeur Ordinaire.

N°. XII. En 1538, Venise emploïa à Constantinople Laurent Grutti, quoiqu'elle y eût un Bayle; nom sous lequel elle désigne son Ambassadeur Ordinaire.

N°. XIII. En 1570, Venise envoïa à Rome Juriatto comme Ordinaire & Suranzo comme Extraordinaire.

N°. XIV. En 1572, La France envoïa en Ecosse M. Ducroc comme Ambassadeur & le fit accompagner d'une autre personne sous le titre de Ministre Plénipotentiaire.

N°. XV. En 1574; L'Empereur envoïa deux Plénipotentiaires à Genes.

N°. XVI. En 1581, Henri III. Roi de France envoïa en Angleterre la plus grande Ambassade que l'on ait vu: elle avoit pour chef le Prince Dauphin fils du Duc de Montpensier, Prince du Sang, & étoit composée du Duc de Bouillon, du Maréchal de Cossé, de Messieurs de Lansac, de Carouges, de la Motte-Fenelon, de Pinart Sécrétaire d'Etat, & de Marchimont. Ils avoient tous le caractere d'Ambassadeurs, & il y avoit dans ce tems-là à Londres M. de la Mauvisiere Ambassadeur Ordinaire de France.

N°. XVII. En 1581, Venise envoïa en Espagne Vincent Tron & Hierôme Lippomano comme Extraordinaires, quoique cette République y eût Morosini comme Ordinai-

dinaire & Matthieu Zoni, qui devoit succéder au dernier.

N°. XVIII. En 1585, La Hollande envoïa en Angleterre Jacob de Grise & Noel Caron.

N°. XIX. Sully refusa à Henry IV. d'aller en Ambassade en Angleterre avec le Duc de Bouillon. La raison de Sully qui est excellente dans tous les tems, est qu'il regardoit le Duc de Bouillon comme *très attaché à l'Ambassade* qui étoit lucrative même dans ce tems-là, & qu'il étoit persuadé de son peu d'attachement aux intérêts d'Henry IV.

N°. XX. En 1600, La France envoïa a Rome M. D'Alincourt, quoique M. de Sillery y fût Ambassadeur & M. Dossat Ministre.

N°. XXI. En 1603, Le Marquis de Rosny fut envoïé à Londres dans le tems que le Comte de Beaumont Harlay y étoit Ambassadeur Extraordinaire.

N°. XXII. En 1607, Lorsque la régénte de France & Marguerite d'Autriche s'assemblerent à Cambrai, la République de Venise y députa deux Ambassadeurs, Justiniani, & Novager. La France y envoïa le Président Jeannin, Buzanval & Russy qui étoient compris dans un même plein pouvoir avec cette clause que tous les trois ensemble, ou bien deux en l'absence du 3e. pourroient agir, négocier.

N°. XXIII. En 1607, Jeannin fut envoïé à la Haye comme Ambassadeur Extraordinaire, quoique Buzanval y fut ordinai-

re : & celui-ci devint extraordinaire & joint à Jeannin quand Ruſſy y fut envoïé comme ordinaire.

N°. XXIV. Sous l'Empereur Ferninand II. au commencement de la guerre de Bohème, le Connétable de Luines qui en ce tems-là gouvernoit le Roi & le Roïaume de France, & qui n'en connoiſſoit pas les véritables intérêts, fit envoïer en Allemagne le Duc d'Engoulême, le Comte de Bethune. & M. de Chateau-neuf que l'on appelloit l'Abbé de Préaux, pour voir ſi on pourroit diſpoſer les eſprits à la paix.

N°. XXV. En 1618, M. Deſmaretz étoit Ambaſſadeur de France en Angleterre & M. le Clercy étoit Miniſtre de cette même couronne.

N°. XXVI. En 1619, La Moſcovie envoïa en Perſe le Knez Juan Vorotinsky & Juan Juanoüitz.

N°. XXVII. En 1620, La Hollande envoïa à Londres D'Aarſſens, Bas, & Stavenisse comme Extraordinaires, pendant que Caron y étoit Ambaſſadeur Ordinaire.

N°. XXVIII. En 1623, L'Eſpagne avoit à Londres pour Ambaſſadeur Ordinaire D. Carlos Coloma & pour Extraordinaires le Marquis d'Inoïſa & D. Diego Hurtado de Mendoſſe.

N°. XXIX. En 1624, La Suede envoïa à Paris Jaques Doſſier & Philippe Strerf.

N°. XXX. En 1625, Le Duc de Buckingham paſſa en France en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire, malgré les deux Ambaſſadeurs qu'y entretenoit déjà l'Angleterre.

N°. XXXI. En 1625, l'Angleterre envoïa à Paris comme Ambassadeurs Extraordinaires le Comte de Carlisle & le Lord Rich depuis Comte de Holland.

N°. XXXII. En 1627, La Hollande envoïa en Brandebourg & Pologne Roch van den Honart, André Bicker & Simon de Beaumont.

N°. XXXIII. En 1634, La Hollande envoïa en France Pau & Knuit Ambassadeurs Extraordinaires, malgré l'ordinaire qui y Résidoit.

N°. XXXIV. En 1641, Le Portugal envoïa à Londres deux Ambassadeurs.

N°. XXXV. En 1643, Guillaume Boreel & Jean de Reede de Renswoude étoient Ministres de Hollande à Londres.

N°. XXXVI. En 1644, Davaux & Servien étoient tous deux Ministres en Hollande.

N°. XXXVII. En 1646, Sabran étoit Résident de France à Londres, pendant que Monstreuil y étoit Ministre.

N°. XXXVIII. En 1648, au congrès de Westphalie plusieurs Ambassadeurs de France & des autres Couronnes.

Le Comte de Nassau & les Docteurs Crane & Volmar Ambassadeurs de l'Empereur.

Le Comte de Witgnestein, & les Docteurs Ovelenberg & Fromhold Ambassadeurs de l'Electeur de Brandebourg, &c.

N°. XXXIX. 1648 Au traité de Munster presque toutes les puissances de l'Europe y avoient plusieurs Plénipotentiaires sur tout l'Empereur, la France, l'Espagne & les Electeurs.

N°. XL. En 1648, l'Electeur de Brandebourg envoïa à la Haye Philippe Otton de Swerin, Wirich de Bernsau & Jean Portman.

N°. XLI. 1652. Le Duc de Créqui & Mancini Neveu du Cardinal Mazarin Ambassadeurs auprès de Cromwel.

N°. XLII. En 1654, les Hollandois envoierent à Stade, Conrad van Beuningen & Epo Bootima, tous deux avec le titre d'Ambassadeurs Extraordinaires.

N°. XLIII. En 1656 la Hollande envoïa en Dannemarc Mrs. Slingeland, Maasdam, Hubert & Ysbrants comme Envoyés Extraordinaires.

N°. XLIV. En 1657, le Maréchal de Grammont & M. de Lionne furent ensemble Ambassadeurs de France en Empire & ensuite au Nord.

N°. XLV. En 1658, l'Electeur de Brandebourg envoïa à Charles Gustave Roi de Suede, Otton Baron de Swerin & Daniel Weiman.

N°. XLVI. En 1660, la Hollande envoïa en Angleterre Louis de Nassauw de Bewerwert, Simon van Horn, Michel van Gogh & M. de Ripperda de Farmium.

N°. XLVII. En 1665, Le Duc de Verneuil & M. Courtin furent envoïés en qualité de Ministres de France en Angleterre, quoique le Comte de Comminges y fût Ambassadeur ordinaire.

N°. XLVIII. En 1668, M. Trever étoit Envoïé Extraordinaire de Hollande à la Cour de France, pendant que Conrad

van

van Beuningen y étoit Ambaſſadeur extraordinaire de cette République.

N°. XLIX. En 1672, la Hollande envoïa en France, Meſſieurs de Gent, de Groot & deux autres.

N°. L. 1678, le Maréchal d'Eſtrades & Mrs. Davaux & Colbert Ambaſſadeurs à Nimègue.

N°. LI. En 1737, M. de Cambis Ambaſſadeur, & M. de Buſſy accrédité auprès du Roi d'Angleterre ſans aucun caractere ſpécifié.

N°. LII. En 1740, Thamas Koulikan envoïa en Ruſſie une Ambaſſade compoſée de douze principaux Ambaſſadeurs, de quinze-cens gentils-hommes d'Ambaſſade tant à pied qu'à cheval, & de trente-ſept Elephans.

N°. LIII. En 1742, M. le Marquis de la Chetardie étant Ambaſſadeur Extraordinaire de France en Ruſſie, M. d'Uſſon d'Aillon qui lui avoit ſervi précédemment de Sécrétaire d'Ambaſſade, étoit en même tems Miniſtre Plénipotentiaire. On obſervera ici en paſſant, que l'Ambaſſadeur & le Miniſtre Plénipotentiaire ſe battirent dans la Sécrétairerie, & que S. E. M. l'Ambaſſadeur reçut un coup d'épée dans le bras. La querelle ne fut pas plus dangereuſe pour le Miniſtre que la bleſſure pour l'Ambaſſadeur.

N°. LIV. 1757 & 1758, M. le Comte de Broglio Ambaſſadeur de France à Varſovie.

M. Durand Miniſtre du Roi en même tems.

N°. LV. En 1762 & 1763, Mrs. Quirini & Morosini Ambassadeurs de Venise à Londres, & M. Zuccato Ministre de la même république à Londres où il est toujours.

N°. LVI. M. de Champmorel a été pendant plusieurs années Résident à Londres, même lorsqu'il y avoit des Ambassadeurs. Il y étoit du tems de feu M. le Maréchal de Broglio le père.

M. Néricault des Touches a eu la même place, occupée avant eux par M. D'Iberville.

Lettre de M. D'Eon à M. de Sainte-Foye.

à *Londres* le 18 *Octobre* 1763.

Je n'ai que le tems, mon cher ami, de vous envoïer ci-joint copie des lettres de Rappel, que Monsieur le Comte de Guerchy m'a apportées tout exprès de Versailles en date du 4 de ce mois. L'intérêt que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde, m'engage seul à vous les envoïer, & ce même intérêt ne doit point vous aveugler dans ma propre cause. Vous êtes juste, vous savez une partie du passé, l'avenir vous éclairera d'avantage. En attendant, vous pouvez vous demander à vous-même si j'ai mérité un Rappel tel que celui-là. Toute la Cour de Londres en seroit indignée, si je pouvois lui découvrir toute la manœuvre ténébreuse que l'on a emploïée pour cet objet.

Si l'Ambassadeur de France n'a pas ici tous les succès éclatans qu'il se prometroit de sa mission, pour épargner ses revenus, être nommé Duc &

Pair

Pair & Maréchal de France; il faudra s'en prendre aux horreurs des bons procédés du *Triumvirat* que vous connoissez, & qui, depuis trois mois m'obsede de ses écritures, de ses tracasseries, de ses petites négociations; & dont les membres ne cessent de me demander à genoux d'avoir la complaisance de me déshonorer pour leur plaire, & pour obtenir une fortune que je méprise autant que ceux qui s'agenouillent devant moi.

D'une main, disent-ils, nous tenons le tonnerre & de l'autre la corne d'abondance. Fléchissez, ame audacieuse, si non nous vous perdrons. Pour moi, je réponds avec la constance que le ciel m'a prodiguée, faites à mon égard ce qui est juste & honnête, & aussitôt vous me trouverez très soumis; si non lancez vos foudres, je suis enfant du Tonnerre *, je ne le crains point. Pour vos cornes d'abondance, je n'en veux point: mettez-les sur vos têtes, vous en avez besoin. Quand vous m'aurez perdu, je me retrouverai. Enfin ils sont désespérés de ce que je ne le suis pas.

J'ose vous dire, mon cher ami, que vous m'avez connu dans le bonheur; & que c'est dans le malheur que vous apprendrez à me connoître. Mon ame ne connoit ni bonheur ni malheur dans ce monde. Elle ne connoit que l'honneur & la vertu, & elle suivra ces deux soeurs, jusqu'à extinction de chaleur naturelle.

J'ai reçu, mon cher ami, votre derniere lettre: je suis reconnoissant, comme je le dois, de-

* M. D'Eon est né à Tonnerre capitale du Comté de ce nom, à 7 lieuës d'Auxerre en Bourgogne.

de tous les conseils d'ami que vous voulez bien m'y donner. Vous avez vu le passé ; je me suis prêté, autant que mon honneur & mon devoir ont pu me le permettre ; je ne puis pas faire d'avantage, quand vous me donneriez les quatre parties du monde à la fois.

Encore hier, plusieurs membres du corps diplomatique me disoient : *M. D'Eon*, *nous attendions cette époque-ci*, *pour savoir quelle seroit votre conduite*, *& quel prix vous valliez. Votre conduite est telle qu'elle doit être ; & si elle n'étoit pas aussi soutenue & aussi noble, nous ne vous regarderions pas de bon oeil. Votre Cour, en voulant vous dégrader se dégrade elle-même : il est heureux pour elle qu'elle ait trouvé un homme instruit & courageux.*

Outre l'avilissement de mon caractere, il y auroit encore pour moi un avilissement pécuniaire, qui me deshonoreroit encore plus à mes yeux, aux vôtres & à ceux de tout ce qui m'entoureroit. Que votre amitié se réunisse ici toute entiere pour bien peser toutes mes paroles, & en tirer toutes les conséquences nécessaires : & votre délicatesse en sera certainement révoltée.

Si je voulois jouer ici lâchement la comédie politique, c'est-à-dire, si je voulois être *puis Ministre*, *puis Sécrétaire*, *puis Ministre*, selon que M. de Guerchy seroit ici ou en France, il me faudroit chaque année de nouvelles lettres de créance de ma Cour. Or à chaque changement la Cour d'Angleterre est dans l'usage ancien & constant de faire un présent de 500 guinées au Ministre Plénipotentiaire. Ce seroit certainement une bonne aubaine qui détermineroit plus d'une ame commune à jouer périodiquement ici *l'Arlequin politique* : mais c'est précisé-

cisément ce qui me détermine à ne me point prêter à cette bassesse, parcequ'il ne convient pas qu'un Ministre du grand Roi mon maître reçoive annuellement 500 guinées d'une puissance étrangere.

Je réfuterai en deux mots l'exemple de M. Porter que vous me citez, en vous apprenant que M. Porter n'étoit point Ambassadeur à Constantinople. Il étoit Envoïé Extraordinaire, & cette Cour Asiatique a la coutume commune, comme en Angleterre, de donner vulgairement & mal-à-propos le nom d'Ambassadeur à un Envoïé Extraordinaire. Ce n'est pas dans la gazette qu'il faut lire le tître d'un Ministre, mais dans sa lettre de Créance.

2°. M. Porter qui est d'un certain âge, & très gros, qui ne s'accommode pas du climat de Londres, a demandé lui-même la place de Ministre à Bruxelles, comme une retraite; & parce que Madame Porter est de ce païs.

D'ailleurs, Monsieur, vous me permettrez de vous dire que M. Porter ne retourneroit jamais à Constantinople avec un caractere moindre que celui qu'il y a eu. Il a trop d'honneur, d'esprit & de talent pour s'abaisser lui-même; & les Ministres Anglois sont trop instruits, trop honnêtes & trop sensés pour faire une pareille proposition. Mais pour moi, il ne s'agit pas du passage d'une Cour à une autre, il s'agit de la même. Il ne s'agit pas même d'un changement de tître qui, en variant le nom, ne change point les fonctions; il s'agit d'une métamorphose de chef en subalterne, de Ministre Plénipotentiaire en Sécrétaire; proprement enfin je devrois répresenter les métamorphoses d'Arlequin: & où? dans la même Cour. Voi-

là

là ce dont vous ne trouverez point d'exemples : & moi dès aujourd'hui, si j'avois le tems de transcrire, je vous enverrois cent exemples d'un Ambassadeur & d'un ou de plusieurs Ministres Plénipotentiaires à la fois dans une même Cour, & notamment à Londres & notamment de la part de la France.

Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de Choiseul.

à *Londres* le 21 *Octobre* 1763.

Monseigneur,

J'AI l'honneur de vous envoïer ci-joint copie de ma lettre de Rappel, que M. le Comte de Guerchy a eu la bonté & la galanterie insigne de m'apporter.

1°. Parceque je n'ai pas voulu devenir d'évêque meunier, c'est-à-dire, de Ministre Plénipotentiaire Sécrétaire d'Ambassade.

2°. Parce son Excellence a prétendu, dans une lettre de sa main du 4 Septembre, que J'AVOIS MANGE' LA MOITIE' DE SES APPOINTEMENS, QU'ELLE COMPTOIT EMPLOÏER AUX DEPENSES DE SA PREMIERE MISE, suivant le texte original. C'est l'article de cette dépense qui lui fait le plus mal au cœur & qui l'irrite horriblement contre moi.

3°. Parcequ'à une épître très seche, dont son excellence m'a honoré de Jouy le 4 Septembre, j'ai répondu de Londres, le 25 du même mois, aussi vertement que la bienséance le permettoit.

Voilà, Monseigneur, les trois grands chefs d'ac-

d'accusation, qui doivent me casser le col & me perdre sans ressource, suivant les propres paroles de M. de Guerchy. Le lieu de mon exil est encore inconnu comme celui d'Ovide, c'est un secret caché dans la matrice de la providence, & un mistere très profond *, ainsi que la lettre de M. le Duc de Praslin paroît me l'annoncer. En effet où pourroit-on exiler un homme comme moi qui, pour le service du Roi, ai parcouru tant de fois la terre d'un pole à l'autre, qui depuis 1756 ai porté cinq-traités à Versailles, auxquels j'ai eu le bonheur de contribuer, & qui se trouve toujours sans duché, marquisat, comté, vicomté ni baronie; que dis-je? qui, au lieu de s'enrichir au service du Roi, est plus pauvre que lorsqu'il a commencé. Tandis que de simples couriers sous mes ordres ont fait leur petite fortune, je me suis contenté uniquement des éloges que les Ministres & les Ambassadeurs m'ont prodigués, sans doute parcequ'il est plus facile de louer que de païer. Tout cela joint aux villainies, ladreries & tracasseries de toute espece & de tout genre, que j'ai essuïées depuis mon séjour à cette Cour, & qui ne me seroient jamais arrivées si j'avois toujours eu le bonheur de travailler directement sous les ordres *d'un grand Ministre, comme M. le Duc de Choiseul*.

Je me souviendrai toute ma vie, Monseigneur, que, lorsqu'au grand étonnement de M. le Duc de

* Quand S. Augustin ne pouvoit pas expliquer un mistere, ni en pénétrer toute la profondeur, sa ressource ordinaire étoit de s'écrier: *ô altitudo!* je m'écrierois de même ici si je pouvois trouver en Latin l'opposé *d'altitudo*.

de Praslin j'apportai en France les ratifications du Roi d'Angleterre pour la paix, vous me fîtes l'honneur de me dire à Versailles, en présence du Comte de Guerchy : *M. D'Eon, je souhaite que vous soiez aussi content de mon cousin, que vous le serez de moi.*

Ces paroles mémorables me prouvent de jour en jour, Monseigneur, la grande connoissance que vous avez des hommes & sur-tout de l'acabie de M. votre Cousin le Duc de Praslin. Si vous en vouliez une plus grande preuve, j'aurois l'honneur de vous envoïer copie de la lettre dont il m'a honoré le 17 Septembre, par laquelle *vous verriez qu'il me reproche jusqu'à l'apparence du plus petit bienfait.* Aussi, lorsque Monsieur le Comte de Guerchy est venu ici me répéter sa leçon, je lui ai répondu avec la franchise, dont j'ai toujours fait profession, que *je tenois de Monsieur le Duc de Choiseul cent fois plus de bienfaits que de son Cousin*; & j'ai ajouté que *j'étois bien sûr que Monsieur de Choiseul ne me les reprocheroit jamais, & que c'étoit en conséquence de cette façon noble & élevée de penser & d'agir que je me jetterois dans le feu pour lui.*

J'ai eu l'honneur, Monseigneur, de vous envoïer des duplicatas des principales dépêches de ma négociation publique depuis que je suis à Londres; je pourrai, si vous le voulez, vous envoïer copie de mes négociations particulieres, avec M. le Duc de Praslin, & avec ses amis M. le Duc de Nivernois, M. le Comte de Guerchy & Sainte-Foye qui, bien que dans la coulisse & bien mon ami, m'écrivoit son épître tout comme un autre, tant sur ma position ministériale

riale à Londres que sur l'énorme dépense que j'y ai faite.

Mais ce qui paroit encore, suivant M. le Comte de Guerchy, avoir indisposé M. le Duc de Praslin contre moi, est un certain portrait que j'ai fait dans mes dépêches, & que ce Ministre a eu la bonté de s'appliquer fort mal à propos; car certainement je ne suis pas assez grand peintre, pour attraper la ressemblance parfaite à cent lieuës de distance. J'ai l'honneur de vous l'envoïer ci-joint afin que vous en soiez vous-même le juge; & quand mon portrait ressembleroit trait pour trait à la copie, il n'y a pas en vérité de quoi facher ni la copie ni l'original.

C'est dommage, Monseigneur, que vos grandes occupations ne vous laissent pas un pauvre petit quart-d'heure pour rire: vous verriez les grands pacificateurs de l'Europe s'abaisser devant moi & me demander *en grace de devenir d'évêque meunier, & de manger mon pain ou ma farine dans ma poche, pour complaire à leur pauvre ami Guerchy, ainsi qu'ils l'appellent.*

Certainement je me serois prêté à tout ce qui auroit pu être utile & honnête, si on avoit voulu seulement observer la décence extérieure, & ne pas venir contre moi la foudre à la main. Ce n'est pas-là le moïen de m'adoucir le caractere. Plus on voudra m'intimider, plus mon courage s'enflammera & plus je m'indignerai contra la bassesse des grands: j'irai même jusqu'à me moquer du genre humain, si l'on m'y force.

Que votre tems, je le répete, ne vous le permet-il, & vous verriez ce qu'on n'a jamais vu, & ce dont les fastes de l'histoire politique ancienne & moderne n'ont jamais fait mention.

Vous verriez que l'existence qu'on me destinoit

noit à Londres, étoit bien l'exiſtence la plus compliquée dont on ait jamais oui parler, *Sécrétaire & non Sécrétaire, Réſident & non Réſident; Miniſtre & non Miniſtre: on me voïoit & puis on ne me voïoit plus. Je devenois le Prothée du corps diplomatique. J'étois occupé ſans ceſſe à tirer de ma poche mes lettres de créance & à les y remettre.* Je vous avouerai tout uniment, Mgr, que je n'ai pas voulu ſouſcrire à toutes ces alternatives *in baroco*, de peur d'acheter chat en poche. Si j'avois voulu être cet homme Baroque, j'aurois été dans un des coins de Verſailles pour le moins un auſſi grand perſonnage que le cher de Buſſy-Ragotin.

Ce ſeroit là un de ces malheurs inouis qui arrivent ſouvent par des fatalités très concevables: ſi mon zele pour le ſervice du Roi & mon attachement pour vous en particulier, Monſieur le Duc, avoient ſouffert la plus petite altération.

Sans entrer dans le détail de raiſons qui m'empêchent d'accepter la propoſition de M. le Duc de Nivernois, d'être *puis Miniſtre, puis Plénipotentiaire, puis Réſident, puis Sécrétaire, puis rien:* il ſuffiroit, pour ne pas l'accepter, que la dignité de ma Cour & la décence perſonnelle fuſſent compromiſes, je ne parle point de l'aviliſſement pécuniaire qui auroit réſulté d'un arrangement ſi biſare. En effet ſi je voulois jouer ici lâchement mes rôles politiques, à chaque voïage de M. de Guerchy en France, & à ſon retour faire en ſon honneur & gloire *le ſouffleur ou le Compere derriere la tapiſſerie*; il me faudroit à chaque année de nouvelles lettres de créance & à chaque changement un préſent de *cinq-cens guinées*, ſuivant l'étiquette ancien & con-

constant de cette Cour. Cette bonne aubaine, qui pourroit déterminer quelqu'autre, est précisément ce qui me révolte, parcequ'il ne convient point *que le Ministre même indigent* DU GRAND ROI MON MAÎTRE se mette dans le cas de recevoir une pension annuelle d'une puissance étrangere.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monseigneur,

Votre, &c.

Lettre de M. le Duc de Praslin à M. D'Eon.

à *Versailles*, le 4 *Octobre* 1763.

L'ARRIVÉE de l'Ambassadeur du Roi, Monsieur, faisant cesser la commission que sa Majesté vous avoit donnée, avec la qualité de son Ministre Plénipotentiaire, je vous envoie votre lettre de Rappel que vous remettrez à sa Majesté Britannique selon l'usage, & le plus promtement qu'il vous sera possible. Vous trouverez ci-joint la copie de cette lettre. *Vous partirez de Londres aussitôt après votre audience & vous vous rendrez tout de suite à Paris, d'où vous me donnerez avis de votre arrivée, & où vous attendrez les ordres que je vous adresserai, sans venir à la Cour.*

Je suis, très sincerement, Monsieur, votre très humble & très obéissant serviteur.

Signé le Duc de Praslin.

Ex-

Extrait d'un Portrait peint de bonne foi par M. D'Eon, & que M. le D. de P***, a eu la bonté de s'appliquer fort mal à propos.

La Franchise & la gayeté sont le caractere principal de ce Ministre qui dans toutes les places & Ambassades qu'il a eues, y a toujours paru comme Anacréon de Roses & chantant les plaisirs au sein des plus penibles travaux. Il aime naturellement à se livrer à l'oisiveté : neanmoins il travaille comme s'il ne pouvoit vivre dans le repos, & il se rend à cette vie aisée & desœuvrée aussitôt qu'il se sent libre. Sa facilité naturelle & son heureux enjoument, sa sagacité & son activité dans les grandes affaires ne lui permettent pas d'avoir jamais aucune inquietude dans la tête ni *Ride sur le Front* & quoi qu'il faille avoir vecu long-temps avec un Ministre pour peindre son caractere, pour dire quel degré de courage ou de foiblesse il a dans l'esprit, à quel point il est prudent ou fourbe, je puis dire dès à présent que M*** est fin & pénétrant sans ruses & sans astucité. Il est peu sensible à la haine & à l'amitié, quoi qu'en diverses occasions il paroisse entierement possedés de l'une & de l'autre; car d'un côté il est séparé de sa femme : il la hait & ne lui fait aucun mal; de l'autre il a une maitresse, il la cherit & ne lui fait pas grand bien. En tout c'est certainement un des plus enjoués & des plus aimables Ministres de l'Europe.

Let-

Lettre de M. D'Eon à M. de Sainte-Foye.

à *Londres* le 21 *Septembre* 1763.

Venit summa dies & ineluctabile tempus.

OUI je l'ai voulu, mon cher ami: je me suis fait un calus ; j'ai contracté un durillon, comme ce cuistre austere votre principal du collége de Montaigu dont parle Boileau dans une de ses préfaces, & je ne vois pas encore comment je me suis perdu ; quoi quil en soit je tâcherai de me retrouver pour répondre à votre épitre de condoléance, que vous n'auriez pas dû m'ecrire si vous aviez bien voulu ajouter foi à ma derniere. Ma philosphie n'est point arrogante parcequ'elle n'est point fausse, & ceux-là ne sont gueres philosophes qui pourroient croire que c'est être fou, que de ne pas se soumettre à ce qu'on nomme en bon françois *une indignité, ou d'envisager sans pâlir une catastrophe honorable*. J'appelle à la raison, de la sentence triumvirale * qui m'a condamné, & je vous dirai en passant que dans les tribunaux antiques, lorsque dame justice étoit encore sur la terre, on n'étoit pas ordinairement *juge & partie* ; au reste si je suis tombé dans un précipice, aïez la bonté de croire que c'est sur mes pieds, lesquels soutiennent deux-jambes qui n'en sont que meilleurs

---

* Ce tribunal triumviral étoit composé du Duc de Praslin, du Duc de Nivernois, & du Comte de Guerchy.

leurs pour avoir été cassées. Si j'ai, comme vous le dites, la fièvre, & le délire, c'est au moins un fiévre froide, & un délire raisonné. Si l'on me jette des pierres, je jetterai des pavés, *& impavidum ferient ruinæ.* Je vous prie instamment, mon cher ami, de vous consoler; si quelque chose etoit capable de m'attrister ce seroit de savoir que vous l'êtes; parceque je suis déterminé à rester votre serviteur jusqu'à l'extrêmité. Vous savez que lorsque nous nous connûmes, je m'attachai à vous par le cœur; & jamais par l'intérêt; il faut pourtant malgré moi que j'en parle un peu ici. Vous me feriez plaisir de remettre à Monsieur le Comte D'ons-en-Bray Lieutenant Général, chez qui je demeure à Paris ruë de Bourbon, le plutôt possible les six-mille francs * que vous gardez pour moi *pauvre disgracié, tranquile, & non affligé.* Vous sentez que j'aurai besoin d'argeut à ma prochaine arrivée, & même auparavant. Comme M. D'ons-en-Bray pourroit être actuellement dans sa terre en picardie, je vous prie de remettre cette somme à M. Niort, avocat au Parlement, rue Baillet près la monnoie à Paris, lequel vous donnera un reçu en mon nom. Je ferai pareillement un état de mes differents petits déboursés pour vous, que je vous remettrai à mon retour avec la flanelle que vous m'avez demandée par votre derniere. lettre; je vous prie de renouveller à toute votre maison mes hommages sinceres.

P. S.

---

* C'est ma gratification de 6000l. que le Roi a eu la bonté de m'accorder pour avoir apporté la paix, & que mon ami Sainte-Foy a touché pour moi.

P. S. Vous devez déjà avoir reçu les gands pour votre abbé epigrammatique tout ainsi comme votre serviteur.

Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à *Londres* le *Dimanche* 23 *Octobre* 1763, à 3 heures après midi.

Monsieur,

Je viens d'apprendre en rentrant chez moi, que votre Excellence avoit envoïé à la maison ce matin. Je suis très faché de ne m'y être pas trouvé, j'étois allé faire une petite promenade au parc S^t. James. Si votre Excellence a besoin de moi pour des affaires qui concernent le service du Roi, je la suplie de me le marquer; alors elle me trouvera toujours pret à concourrir, à voler même au-devant de tout ce qui pourra être veritablement utile ou un tant soit peu avantageux au service du Roi mon maitre.

Je suis avec respect, &c.



Lettre de M. D'Eon à M. de Sainte-Foye.

à *Londres* le 28 *Octobre* 1763.

J'ai reçu votre derniere lettre, mon cher ami: je me contenterai de vous dire, que vous savez aussi bien que moi, que quand il s'agit de passer

quatre ou cinq ans de sa vie dans le païs etranger après y en avoir déjà passé près de dix ; c'est pour un François autant de sacrifié & de retranché sur sa vie; ainsi le traitement & l'avancement doivent soutenir l'espérance & le zele de l'exilé.

M. le Duc de Praslin, que j'ai si fort contenté jusqu'à *l'époque œconomique* de M. le Comte de Guerchy, seroit le premier Ministre que je n'aurois pas contenté pour les affaires de ma Cour ; mais je crois qu'il lui seroit difficile & que même il ne pense guères m'attaquer de ce côté-là ; il ne lui restera donc pour cheval de bataille que l'article *de la dépense faite à son pauvre ami Guerchy* : mais en vérité mon intention n'a jamais été de le ruiner ni de vivre à ses dépends. Ce n'est pas M. le Comte de Guerchy que je sers, c'est le Roi que j'ai l'honneur de servir ; & le susdit comte ne doit pas plus païer ma solde politique que ma solde militaire. Le Ministre Plenipotentiaire de France, toute proportion gardée, *tout hasard, bonheur, ou nécessité* combinées, doit vivre, ainsi que l'Ambassadeur, aux dépends de sa Majesté.

L'Ecurie de son Excellence, les serviteurs que M. le Duc de Nivernois a laissés ici ; & la nouvelle recruë de ses gens qui sont arrivés dès le commencement de Septembre & qui me paroissent n'avoir été ni vêtus ni nourris, depuis qu'ils ont quitté la Westphalie. Ils ont une faim dévorante ; & cette faim canine jointe à l'appétit de toute l'écurie a causé quatre-fois plus de dépense, que je n'en ai faits pour moi & la Sécrétairerie. Il n'y avoit pour l'ordinaire que quatre plats sur ma table ; (sans compter ceux qui l'entouroient & qui n'étoient pas de mon choix.)

choix.) Il n'y a pas là de quoi ruiner *notre pauvre ami Guerchy*, qui a plus de cent-cinquante mille livres de rente à lui; 25 à 30 mille livres de bienfaits du Roi, deux-cent mille livres d'appointemens & cinquante-mille livres de gratification par an, le double ou le triple pour *la premiere mise*, sans compter les petites bonnes aubaines qui peuvent arriver, &c.

Si après cela on a peur de se ruiner, pour moi je dois trembler d'aller à l'hôpital. Cette fraieur panique ne m'empêchera cependant pas de manger & de travailler avec courage. Je sais que nous servons UN BON & GRAND MAÎTRE, qui a le moïen de nourrir les PETITS, puis qu'il engraisse si fort les GRANDS. Dites seulement, je vous prie, mon cher ami, à votre cher & austere principal, que la premiere fois qu'il ira à vêspres je le prie de faire attention à ce verset du *magnificat* qui fait lever tout le monde;

Esurientes implevit bonis, & divites dimisit inanes.

Il a renversé tout ce verset à mon égard & je ne trouve plus que: *Divites implevit bonis, & esurientes dimisit inanes.*

S'il entroit, mon cher ami, dans le plan du sisteme œconomique, de faire une réforme générale sur tous les appointemens des Ministres du Roi, j'y souscrirois avec plaisir: de plus, si par l'œconomie tant prêchée par les Ministres modernes, il étoit démontré géométriquement que le Roi gagne seulement une obole, il seroit d'un bon François de le servir de sa bourse comme il l'a servi de son epée; mais ici ce n'est plus le cas, ON A VOULU NE RIEN DONNER AU MINISTRE PLENIPOTENTIAIRE, POUR QUE L'AMBASSADEUR EUT TOUT.

...Cela me rapelle ce que rapporte *Suetone* d'un des douze Empereurs Romains, qui disoit à chaque nouveau Préfet des Gaules : *tu sais ce qu'il me faut ; faisons ensorte que personne n'ait rien.*

Je serois encore content de ne rien avoir, si on vouloit bien me laisser tranquile ; mais n'est-il pas désolant qu'après tous mes travaux passés, & encore au milieu d'un travail immense & ministérial, j'éprouve des tracasseries, de petites injustices & des infamies diaboliques de la part des inextricables sacrificateurs des affaires ; qui, passez-moi le terme, semblables à une compagnie d'illustres escrocs, veulent renouveller la scéne du légataire universel. Ces gens-là ont juré, je crois, de me faire aller du travail en repos hors de ce monde : ils n'y réussiront pas, car Dieu m'a donné, dans un corps foible, un cœur robuste & toujours joïeux ; une ame pure, droite, & capable de tout oser & de tout entreprendre pour la cause de la justice & de la vérité. Si Dieu m'a préparé dans ses décrets pour découvrir l'abomination de Babilone, certes ses décrets seront bien accomplis ; le mensonge & l'imposture paroîtront au grand jour : *Tunc stabunt justi in magnâ constantiâ, adversus eos qui se angustiaverunt, & qui abstulerunt labores eorum.* Lib. sap. Cap. V.

Ne regardez pas comme folie les discours de ma sagesse ; la trempe de mon ame est de l'airain le plus pur ; le serpent politique viendra y briser sa tête & ses dents. Le petit David culbuta d'un seul coup de fronde le géant Goliat ; & moi d'un seul trait de vérité incontestable je renverserai le colosse & la montagne du mensonge.

Ne craignez point pour moi, mon cher ami, par-

parceque je n'ai jamais éprouvé le ſentiment de la crainte. Il eſt écrit ſur mon Bouclier *Au bon droit. Vaincre ou mourir.*

Les extrêmes ſont toujours facheux, mais ce ſont des moïens ſages quand ils ſont néceſſaires. Ce qu'ils ont de conſolant eſt qu'ils ne ſont jamais médiocres, & qu'ils ſont décitifs quand ils ſont bons.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Si je perſiſte, mon cher ami, à me refuſer à la baſſe complaiſance que l'on déſire de moi pour me dégrader, ce n'eſt-en vérité ni le démon de l'argent ni celui de la vanité qui me poſſédent: ce n'eſt que celui de la décence de ma Cour & de l'honneur perſonnel. Mon honneur ne dépend ni des grands ni des petits, ni de la France, ni de perſonne, il eſt à moi, c'eſt mon bien & je ne puis le laiſſer ravir par perſonne. Je vous entretiendrai l'ordinaire prochain de la pitoïable hiſtoire du miſérable avanturier Vergy, ſuppoſé que ce ſoit ſon nom. Elle ſeroit trop longue à détailler ici; d'ailleurs l'heure de la poſte me preſſe, mais comme ce n'eſt qu'hier matin que la premiere repréſentation de la comédie s'eſt faite, dans la chambre où je vous écris, il faut, avant que de vous envoïer la deſcription de la piéce, me donner le tems de me ſouvenir du prologue, c'eſt-à-dire, des procedés du Sr. Vergy depuis ſon arrivée ſubite à Londres. Vous en entendrez ſûrement parler dans le public, qui raiſonnera ſuivant ſa coutume à tort & à travers & ſur-tout dans une ſemblable hiſtoire, où il ſeroit peut-être trop dangereux de découvrir au public la vérité, puis que mes adverſaires prennent tant de ſoin pour la cacher. Il me ſuffit de vous dire, pour vous ſeul, que tout le tiſſu

de cette histoire est des plus noirs, & que ce n'est pas un NOVICE dans l'art de la méchanceté qui l'a trouvé à lui tout seul. Quel que soit la mission ténébreuse du S^r. Vergy, il ne dira pas & il ne se vantera certainement pas, qu'elle aît réussi vis-à-vis moi. Si jamais avanturier, pour ne pas dire quelque chose de pis, a été mistifié dans sa vie, c'est certainement celui-là: cet homme ne me connoissoit pas; il m'a pris pour un autre quand il a entrepris un pareil projet; il est d'ailleurs trop bavard & n'a ni assez d'esprit pour cacher son jeu, ni assez de hardiesse pour le jouer noblement: cet imbécile après la petite scène qu'il a eue dimanche dernier chez l'Ambassadeur *attend trois jours, & choisit le moment que je suis à la Cour, pour venir faire tapage chez moi, & crier à tous les domestiques qui étoient à ma porte, qu'il viendroit me trouver le lendemain matin & qu'il espéroit que je m'y trouverois.* Il m'y a trouvé: il doit être content à présent; quand on a réellement envie de se battre, on ne va pas chercher les tambours: du-moins cela ne se pratique pas chez nous autres dragons; à moins que ce ne soit pour une betaille. J'ai deviné toute la manœuvre de ce drole & toute *sa mission secrete, sur une seule phrase qu'il a eu la sotise de me répéter deux fois: Ses discours antécédents & subséquents, sa conduite & d'autres preuves que j'ai par-devers moi m'ont dévoilé tout le mistere d'iniquité.* En vérité le plus lâche des hommes, qui auroit un coquin dans sa manche, feroit dès demain, s'il le vouloit, une pareille avanture au Maréchal de Saxe s'il vivoit. Le plus brave & le plus honnête homme du monde n'est pas à labri d'un voleur, ou d'un avanturier obscur, qui est paié pour faire

le

le Dom Quichotte, & qui finit par le Role de Sancho-Pancha.

Lettre de M. le Duc de Choiseul à M. D'Eon.

à *Paris* ce 14 *Novembre* 1763.

Qui est-ce qui vous arrête donc là bas, mon cher D'Eon? abandonnez, je vous le conseille, la carriere politique & vos tracasseries ministériales avec M. de Guerchy, pour venir me rejoindre ici, où je compte vous emploïer utilement dans le militaire; JE VOUS PROMETS QUE VOUS N'EPROUVEREZ AUCUNS DESAGREMENTS QUAND JE VOUS EMPLOIERAI. Comme l'arrangement militaire va être consommé bientôt, j'ai prié M. de Praslin de vous faire revenir; rien désormais ne doit vous arrêter, & vous me ferez grand plaisir de revenir me joindre, sans perte de tems, à Versailles; je vous y attends, mon cher D'Eon, avec tout l'intérêt que vous me connoissez pour vous, & les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Votre très humble & très obéissant serviteur.

Signé Le Duc de Choiseul *.

* Cette lettre n'étoit point signée de la *Griffe*, car elle est écrite toute entiere de la main de M. le Duc de Choiseul; & j'aurois volé sur le champ auprès de lui à Versailles pour lui demander justice, s'il n'avoit pas eu dans le Ministere un collégue prévenu en cette occasion-ci contre moi en faveur du Comte de Guerchy, par une amitié de 30 ans cinq-mois & huit-jours, sans compter les nuits.

Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à Londres le 1er. *Décembre* 1763, à 4 heures du matin.

Monfieur,

M. Pre'marets * s'eft enfui hier au foir fi vîte de chez moi, qu'il ne m'a donné ni le tems d'achever la lecture de la lettre de V. E. qu'il ma apportée, ni celui de lui parler. Je lui ai cependant propofé de fe mettre à table & de boire avec nous de mon vin de Tonnerre: mais une fauffe peur s'eft emparée de tous fes membres, & il a voulu s'enfuir abfolument. Quoique dragon, je ne fuis pourtant pas fi diable que l'on veut me faire noir, & fi V. E. pouvoit lire dans mon cœur, elle verroit que j'ai la confcience très pure & très blanche. Quelqu'extraordinaire que puiffe lui paroître ma conduite, elle y liroit tous mes anciens fentimens d'amour & de refpect pour votre ami M. le Duc de Praflin; & jamais il n'auroit eu la plus petite plainte à faire de moi, ni V. E., fi après lui avoir expofé avec la confiance, & le refpect d'un fils envers fon père, lui avoir expofé, dis-je, mes befoins & mes petites dettes, toutes contractées par un zele fans bornes pour le fervice du Roi, il eut daigné y répondre, & fi

* Chevalier de l'ordre Papale de St. Jean de Latran, Sécrétaire, Confeiller intime & Tréforier Général de l'Epargne particuliere de S. E. M le Comte de Guerchy, Vicomte de Fontenay le Marmion.

ſi en y répondant à la fin, il ne m'eût pas écrit des duretés, que je n'ai certainement pas méritées par la façon dont j'ai ſervi depuis dix-ans, & en dernier lieu pendant la négociation pacifique de M. le Duc de Nivernois. Enfin, c'eſt apparemment une fatalité inconcevable, dont je ne ſuis pas l'auteur & qui pourſuit ma famille depuis pluſieurs ſiécles, ainſi que je pourrois le prouver. Je le répéte & le répéterai toujours; *tout cela ne me ſeroit jamais arrivé, ſi j'euſſe toujours ſervi ſous les ordres de M. le Duc de Choiſeul, qui en grand Miniſtre ſait apprécier les hommes, les emploïer & les paier.*

Quant à V. E. je puis bien lui proteſter, que mon intention a toujours été de travailler ſous ſes ordres, d'une façon qu'elle auroit été certainement contente, & ma Cour auſſi. Cela ſeroit encore arrivé ſans votre grande lettre de Jouy du 5 Septembre, qui m'a reproché d'une façon ſi dure la dépenſe qui s'eſt faite depuis le départ de M. le Duc de Nivernois jusqu'à votre arrivée; dépenſe faite par le S^r. l'Eſcalier votre Sécrétaire, & qui a été une ſuite néceſſaire de l'état & du train de maiſon que M. le Duc de Nivernois a cru, qu'il étoit néceſſaire de laiſſer ici par l'approche de votre arrivée, mais qui a été retardée par des raiſons que vous ſavez, ſans doute, ainſi que votre ami M. le Duc de Praſlin. Perſonne n'étant plus délicat que moi ſur l'honneur, ces reproches amers & injuſtes ſeroient bien capables de me faire tourner la tête, *ſi j'avois auſſi envie de devenir fol, que vous avez celle de le faire accroire & de le publier.*

Pour ce qui regarde les papiers du Roi, Monſieur, que vous me demandez, c'eſt en vérité

le cœur serré de douleur que je suis forcé de dire à V. E. que je ne puis avoir l'honneur de les lui remettre sans un ordre exprès du Roi, & je vous prie d'en faire part à ma Cour. Si vous avez cet ordre en bonne forme *, aïez la bonté de me l'envoïer par mon ami M. Monin: il me connoit depuis longtems, & il doit savoir qu'à l'ordre de mon maître, non seulement je sais obéir, mais me faire tuer s'il le faut. J'estime ma vie quatre sols & les quatre sols je les donne aux pauvres.

Si pendant le peu de tems qu'il faut à V. E. pour avoir l'ordre du Roi, elle a besoin pour son service de quelques papiers, je lui en donnerai des expéditions, & tous les éclaircissemens qui pourront dépendre de moi.

Ne précipitez pas, Monsieur, votre jugement, & ne me condamnez pas encore: l'avenir pourra mieux vous instruire †. Je vous réitere ma priere d'être bien persuadé que je n'ai jamais eu envie de manquer à M. le Duc de Praslin ni à votre Excellence. Mais souvenez-vous que je suis très déterminé à le faire, si vous persistez toujours à vouloir me forcer jusques dans les retranchemens de mon devoir, de l'honneur, de l'équité & de la liberté. Souvenez-vous aussi que St. Pierre dormant sur le mont des olives réçut ce reproche de son divin maî-

---

* Jusqu'à présent, M. le Comte de Guerchy n'a pas pu m'envoïer un seul ordre en bonne forme, aussi je n'ai pas pu obéir en conscience.

† M. le Comte de Guerchy a confessé lui-même le 26 Octobre 1763 aux trois Ministres de S. M. B. qu'il étoit *novice* dans la carriere des affaires; aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit étonné de tout, n'aïant pas encore eu le tems de s'instruire des régles & des formes diplomatiques.

maître, *spiritus quidem promptus est caro verò infirma:* ainsi je vous prie, Monsieur le Comte, de me laisser dormir tranquille dans la plaine de Londres, *où j'attendrai de pied ferme les espions que l'on a fait venir contre moi.*

Tout est chez les humains ou tiran ou victime.
Sous le coupable heureux, le juste est abatu.
L'or étouffe l'honneur; & les succès du crime
Fatiguent ma vertu.
Laisse-moi donc dormir dans mon tranquille asile.

———

Si je devois un jour pour de viles richesses
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses,
Si mon cœur par mes sens devoit être amolli;
O Temps, je te dirois, préviens ma derniere heure!
Hâtes-toi, que je meure;
J'aime mieux n'être pas, que de vivre avili.

Extrait de la Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de Choiseul.

à *Londres* le 8 *Décembre* 1763.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de vous envoïer ci-joint trois pièces imprimées, relatives à ma singuliere avanture chez Milord H***.

La Premiere intitulée *Lettre d'un François à M. le Duc de Nivernois*, & composée par un certain G*** Chevalier de l'ordre respectable de P*** qui, après avoir été congédié de plus d'un Roïaume pour des écrits licentieux, s'est enfin réfugié en Angleterre, où chacun est libre au moins d'écrire à tort & à travers. J'ajou-

terai que ce G*** a pris ses renseignemens d'un Sr. L'Escalier son ami, qui distillateur de ratafiat & de vin & commis du commis du maître d'hôtel de M. le Duc de N---s, est devenu en une nuit Sécrétaire de Confiance & du cabinet de M. le Comte de G--y, avec 150 guinées d'appointemens, somme plus que suffisante pour faire imprimer, que tout officier général est un homme mûr *ipso facto*, *& qu'un sang tranquille, doux, & mollewx circule lentement dans ses veines*; qu'au-contraire *le tempérament vif, ardent, enflammé des officiers de Dragons* n'a jamais donné de grands Ministres à la France. Si je m'en souviens, M. le Maréchal de Belle-isle a été Capitaine & Colonel de Dragons, son testament Politique l'a cependant déclaré un grand homme. Comme il me faisoit l'honneur de m'admettre souvent à ses audiences particulieres, même à ses travaux nocturnes, [*& que plus d'une fois j'ai eu le bonheur de l'endormir*] il me souvient encore que je l'ai vu quelque-fois me louer & me blâmer avec de petits emportements très vifs, quoiqu'âgé de 75 ans : mais cela ne duroit pas long-tems. C'étoient des éclairs de nuit, il n'étoit pas en son pouvoir d'oublier qu'il avoit été Dragon.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Tout le Régiment de Normandie se fait honneur & gloire de vous avoir eu Monsieur le Duc pour capitaine & pour colonel ; & toute la France, à commencer par moi, placera M. le Duc de Choiseul au rang des grands Ministres qu'elle ait eus.

Lorsqu'à mon insu & contre mon propre désir vous m'avez fait la grace de me faire nommer

mer Ministre Plénipotentiaire, j'ai eu l'honneur de vous répondre ainsi qu'à M. le Duc de Praslin: *vous êtes, Monsieur le Duc, comme la providence, vous accordez non seulement ce qu'on demande, mais même ce que l'on ne demande pas.* Vous auriez bien dû en même tems me faire présent des grandes vertus & de la haute prudence du Président Jeannin qui, par parenthese, étoit Bourguignon & de mes parents, mais il étoit *Togatus* & moi je suis *Dragon.*

La seconde pièce qui a pour titre, *Lettre à Monsieur de la M*** Ecuier*, est le factum que l'avanturier Vergy publie pour son propre compte: c'est bien le Baragouin mensonger le plus insolemment débité qu'on ait encore vu, & je ne vous l'aurois point envoïé, Monsieur le Duc, si je n'avois cru ce petit ouvrage très propre à vous donner une idée de l'honnête liberté qui régne dans ce païs-ci. Comme Monsieur le Comte de G***, de sa pleine puissance & autorité, a jugé à propos de me déclarer publiquement fol à lier, vous ne serez pas étonné que M. *Treyssac de Vergy* (auquel S. E. a chrétiennement, dit il dans sa lettre, demandé grace pour moi, en faveur de ma prétendue démence) veuille bien me pardonner & me remettre mes péchés.

Le troisieme imprimé est la *Note ou le Mémoire que je me suis vu forcé de publier* moi-même, pour désabuser le public de l'idée qu'on avoit taché de lui faire adopter, que je m'étois battu contre Monsieur le Comte de G***. Il devenoit absolument nécessaire de réciter toute mon histoire avec *Vergy*, d'entrer dans le détail de toutes mes conversations; en un mot de rapporter jusqu'aux propres paroles, (que mes ad-

versaires appellent minucies) parcequ'elles donnent à la vérité un caractere plus distinctif *. J'ai fait tout cela sans passion, pour montrer une bonne fois à la cabale ennemie, que votre capitaine de dragons, Ministre Plénipotentiare, qui sait redoubler d'audace lorsque la dignité du Roi son maître & celle du nom François sont compromises, sait aussi exposer un fait avec le calme & le sang froid d'un homme de robe.

Des circonstances bisares, & presque toutes le sont dans cette histoire, m'ont forcé d'ajouter aux pièces justificatives sur lesquelles mon mé-

---

* La *Contre-Note* appelle tout cela des minucies qu'il étoit inutile de rapporter.

L'auteur soudoïé de la Contre-Note devoit savoir, que tout est enchainement dans la vie & dans l'harmonie préétablie; & qu'on ne parvient aux grandes choses que par les petites. *Qui facit malum, odit lucem.* Je ne me donnerai pas la peine de prendre la lanterne de Diogene pour chercher la vérité; je la tiens dans ma main, & si je voulois l'ouvrir toute entiere, ses raïons feroient si éclatans que la vuë du public en seroit offusquée: c'est bien ce qui inquiéte mes adversaires. Mais je veux bien ne laisser échaper que quelques étincelles de lumiere, par ménagement pour M le Comte de G*** qui n'en observe aucun vis-à-vis de moi. Son écrivain mercénaire, qui travaille plutôt pro *fame* que *pro famâ*, devroit savoir que les plus grandes conjurations ont été découvertes par l'imprudence d'un seul mot échapé; & Ciceron qui avoit un sang plus *moëlleux* que le mien, commence cependant sa harangue, *Quousque tandem, Catilina, abutere patientiâ nostrâ?* j'en pourrois dire autant aujourd'hui.

Un rien suffit donc pour faire découvrir les traces du mal ou du bien, & c'est peut-être pour cela, qu'on a mis nouvellement des numéros sur les boutons de nos soldats, pour reconnoître ceux qui iroient à la maraude dénicher non des *Merles* mais des poules ou des filles, comme le S. de Vergy, qui nous a dit avoir servi dans les gardes Françoises, mais sans nous expliquer s'il y avoit été fifre ou tambour.

mémoire est appuié, quelques pièces qui, à la premiere vuë, ne paroissent avoir qu'une connexion éloignée avec le reste: mais comme elles se rapportent à des personnes qu'on a voulu impliquer, il étoit indispensable de réunir ces pièces aux autres, afin de ne rien omettre de ce qui tendoit à manifester la vérité sous toutes les faces dont elle est susceptible.

J'aurois dû, pour la parfaite intelligence du lecteur, donner des explications sur les raisons qui m'ont déterminé à faire entrer, dans mon mémoire, mes certificats de service, ceux de mon parent CARLET DE LA ROZIERE. J'aurois dû dire enfin le *pourquoi* j'ai mis notamment *l'ordre du Maréchal de Broglio au Comte de G*** au sujet des* 400,000 *cartouches*, *&c. &c. &c.* Mais je n'ai pas voulu mortifier à un certain point Monsieur le Comte de G***. J'ai voulu seulement lui faire sentir que j'en avois la facilité: de mon naturel *j'ai l'ame bonne*; & en conséquence j'ai mieux aimé que le public, qui ne peut savoir l'antécédent ni pénétrer le subséquent, ne vit pas l'étroite union & l'ensemble de toutes ces pièces entre elles, que de lui découvrir des choses, qu'il est bon de taire pour l'honneur de certains grands personnages, qui deviendroient des plus humbles, si les petits vouloient s'élever seulement de deux pieds, pour faire voir la lumiere au peuple étonné & toujours dupé.

L'affaire qui mérite le plus votre attention, Monsieur le Duc, est la scène extraordinaire, qui s'est passée le 26 Octobre au soir chez Milord H***. N'est-il pas étrange qu'on se soit porté à menacer des arrêts le Ministre du Roi de France, parceque le lendemain un avanturier

rier devoit venir l'attaquer chez lui, & qu'on ait laissé cet avanturier en liberté? Cela paroîtra toujours contre toutes les règles de justice; car je ne parle pas de celles qui sont établies entre les nations policées, qui reconnoissent le droit des gens.

Les Ministres Anglois sont trop éclairés pour s'être portés d'eux-mêmes à une démarche aussi extraordinaire, & dont les conséquences pouvoient être très funestes. Il est démontré, qu'ils se sont laissés entrainer par pure complaisance pour l'Ambassadeur de France, qui les en a suppliés. Sans cela ne se fut-il pas opposé à ce qu'on attaquât la dignité du Roi son maître, par des menaces faites à son représentant!

Vous êtes trop éclairé, M. le Duc, pour ne pas sentir qu'un Ambassadeur qui agit envers moi comme Monsieur le Comte de G...., qui envoie chercher des gardes pour arrêter le Ministre Plénipotentiaire du Roi, qui propose de lui donner des passeports pour aller se battre à Calais, parceque son beau-frère Monsieur le Prince de Croy y est commandant; qui ne fait point arrêter un avanturier, qui a fait un appel au Ministre de France; vous sentirez, dis-je, qu'un tel Ambassadeur mérite d'aller à l'école, & celui-ci doit y rester d'autant plus de tems, qu'il confesse lui-même aux trois ministres de Sa Majesté Britannique *qu'il est novice dans la carriere des affaires politiques.*

Oui, l'on doit en convenir: l'envie de m'engager à faire quelques fausses démarches, ou à quelque excès de colere, a pu seule déterminer S. E. à autoriser cette scène. Mais cette espérance a été frustrée; car (si l'on veut lire mon Mémoire & s'en rapporter aux trois Ministres

Bri-

Britanniques, au Colonel & aux grenadiers de la garde) je me ſuis conduit en Miniſtre & en ſoldat d'un grand Roi, lorſque M. de G.... a agi comme un homme qui ne ſait pas, ou ne veut pas connoître les droits d'un Ambaſſadeur.

En ce cas S. E. paroît donc avoir ſacrifié les intérêts du Roi ſon maître au déſir de ſe venger perſonnellement; & par-là le ridicule, dont elle cherchoit à me couvrir, retombe malheureuſement ſur elle.

M. de G..... s'eſt affiché à toute l'Europe, comme ignorant la dignité de ſon caractere. Ne devoit-il pas demander juſtice de l'inſulte faite au Roi dans la perſonne de ſon Repréſentant? mais au-contraire tout annonce qu'il l'autoriſe, s'il n'y a pas donné lieu.

Une affaire, qui n'étoit rien dans ſon principe, eſt devenue très importante par les circonſtances dont elle a été accompagnée. Mais j'eſpere, M. le Duc, que vous pardonnerez tout à Monſieur le Comte de G..... après l'aveu qu'il a fait de ſon peu de lumieres dans la politique; & moi-même j'aurois emploïé dès le commencement *le verd & le ſec* pour l'excuſer & tirer le rideau ſur cette faute, ſi je n'avois pas par-devers moi toutes les preuves démonſtratives, pour l'attribuer encore plus aux mouvemens de ſa vengeance particuliere, qu'à ſon ignorance générale.

J'oſe me flatter; & je ſuis perſuadé que M. le Duc de Choiſeul, Grand Miniſtre, me fera cependant rendre une juſtice particuliere. Vous la devez à la dignité du Roi que j'ai ſervi avec amour & zele, & pour lequel je donnerois mille fois ma vie.

Ré

Réunissez-vous donc, M. le Duc, à vos amis pour me protéger contre la multitude des ennemis qu'on m'a suscité & contre une foule d'espions François que l'on a fait venir ici pour m'inquiéter, sans que je puisse en soupçonner le véritable motif. Réunissez-vous pour deffendre le foible opprimé contre le puissant Comte de G..... Vicomte de F..... le M..... qui se le croit encore plus qu'il ne l'est. J'ai peur qu'il ne renouvelle la fable de la grenouille, depuis qu'il est Ambassadeur très extraordinaire, & qu'il se sent soutenu de l'amitié surannée de Messieurs les Duc de P.....n & de N....s. Il croit déjà à lui seul décider du destin de l'Europe. C'est encore la mouche de la fable qui se figure faire mouvoir & marcher le Coche d'Auxerre. Il fait tous ses efforts pour faire accroire à Londres, à Paris & à Versailles que je suis fol, & en consequence il m'a fait interdire les Cours de France & d'Angleterre: mais si je voulois, je n'aurois pas de peine à demontrer qu'il ne deviendra jamais fol & qu'il ne perdra jamais l'esprit.

Dat veniam Corvis, vexat censura Columbas.

J'avois sans doute un champ bien vaste pour la déclamation. Que ne pouvois-je pas dire sur l'autorité que l'on s'arrogeoit, & que M. le Comte de G..... soutenoit bonnement, sans s'appercevoir qu'il forgeoit des armes & contre lui & contre sa nation & contre tous les Ministres. J'aurois pu, sans citer ni Grotius ni Pufendorff, faire voir combien il est contraire au droit établi que, sur la simple déposition d'un *François inconnu*, le juge des brigands Anglois ose citer devant lui le Ministre Plénipotentiaire

de

de Louis XV : combien il est insultant à la Majesté de mon maître que cette assignation ait été lachée si imprudemment, & que l'Ambassadeur de France, loin d'en demander satisfaction, soit le premier à applaudir, puisqu'il souffre que celui qui l'avoit obtenue, ose avancer, sans être publiquement démenti, qu'il s'est abaissé à me *disculper* d'avoir fait ce que j'ai dû, & cela en me taxant de démence & en *intercédant* pour moi. A Dieu ne plaise qu'un *sang aussi mûr, aussi modéré, aussi tranquille, aussi doux, aussi moëlleux circule aussi lentement dans mes veines.* † J'aimerois encore mieux ressembler aux *Nogarets*, aux *d'Estrades*, aux *Crequis*, aux *Lavardins*, & à tous les autres qui, au péril de leur vie, ont soutenu comme eux la dignité de la couronne & la gloire de mon païs; & je dirai, puisque je parle au Duc de Choiseul, que, si la fermeté est quelquefois nécessaire, elle est toujours indispensable en pareille occasion. L'extrême modération passe toujours pour une extrême foiblesse. Je pourrois citer beaucoup d'exemples semblables aux *Nogarets* & aux *Crequis* que les François ne doivent jamais perdre de vuë : il ne tiendra pas à moi qu'ils ne les aient toujours devant les yeux. Je ne cesserai de leur crier ! MALHEUR AU MINISTRE QUI CROIT REUSSIR DANS LE PAÏS ETRANGER PAR LA BONHOMIE, &, MALHEUR À VOUS SI VOUS L'EN CROÏEZ ! & puisque c'est à un grand Ministre que j'écris, je puis encore lui dire hardiment, *que c'est parceque la France a été gouver-*

ver-

†. Lettre de G.... d à M. le Duc de Nivernois page 12.

vernée souvent par des empiriques, qu'une fortune inconstante, capricieuse & cruelle décide impérieusement de notre sort!

Si cette lettre devenoit par hasard mon testament politique, ce que je n'ose croire, ce seroit au moins celui d'un fidele sujet, passioné pour la gloire & les intérêts de son Roi & de la patrie. A qui pourrois-je mieux offrir ce testament qu'à vous, Monsieur le Duc, dont l'ame est au-dessus de toutes ces petites manœuvres ténébreuses & qui sont aujourd'hui si communes, la seule ressource des petites ames, à vous qui m'aïant toujours soutenu parceque j'ai persévéré dans les sentimens patriotiques & François, que mes peres m'ont transmis? Daignez encore me renouveller les assurances flateuses de votre amitié. Daignez toujours m'appeller mon cher petit * D'Eon : cela est plus doux à mon cœur que la fortune que l'on dit que je méprise & que je mépriserai toujours, tant qu'il faudra l'obtenir par des moïens méprisables.

J'ai l'honneur d'être avec un très respectueux attachement,

Monseigneur,

Votre très humble, & très obéissant serviteur,

Signé, Le Chevr. D'EON.

P. S.

---

* Depuis une quinzaine d'années, il y a une circulation de Ministres en France qui n'ont cessé de m'appeller *Mon cher petit D'Eon, mon fils, mon pauvre enfant*; je devrois bien être grand depuis ce temps, car j'ai diablement couru l'Europe pour me dénouer. Ils vouloient tous aussi séparement, conjointement, ou l'un pour l'autre, faire ma fortune, & la fortune est morte ou a été exilée avec eux.

P. S. Je vous supplie d'observer, Monsieur le Duc, que ce n'est pas moi qui ai commencé à écrire, encore moins à me faire imprimer; je n'ai fait que me deffendre & parer les bottes que des masettes veulent me porter. Je dis toujours.

Monsieur Etienne, Eh! ne m'imprimez pas.

Mais dès la fin d'Octobre dernier M. le Comte de G---, a emploïé la plume famélique du *Chev.* G-- * pour composer une rapsodie en for-

* L'Auteur de la Contre-Note ne peut se plaindre des qualifications que je donne à sa personne & à son écrit. Toujours disposé à prêter sa plume à qui lui offre de l'argent, il est donc un auteur famélique. La facilité avec laquelle il s'est vanté lui-même de pouvoir pulvériser son propre ouvrage, démontre qu'il n'est à ses yeux qu'une rapsodie superficielle. Je n'ose en effet répéter ce que d'autres que moi lui ont entendu dire, que *rien ne lui étoit plus aisé que de démasquer & d'écraser toute cette C****** qui me poursuivoit*. Le terme dont il se servit ne peut figurer que dans sa bouche. Instruit de ces propos, je voulus m'en assurer & lui fis proposer de se répondre. Auroit-il balancé? Non, sans doute. L'Avocat, dit-il, peut écrire pour & contre, & c'est le modele des écrivains. Quel avocat oseroit donc se vanter d'une pareille perversité? le soupçon seul le soumettroit à l'infamie, dont un homme, tel que l'auteur de la Contre-Note, fait trophée de se couvrir: aussi livré tout entier à l'espérance flatteuse de sa cupidité, m'envoïa-t-il le préambule de la réponse fulminante qu'il projettoit de faire à son écrit, & *laquelle il disoit naturelle à ma cause*. J'en conserve précieusement l'original écrit de sa main: mais pour que le public puisse juger de la foi qu'on doit ajouter à l'éloquence d'un pareil orateur, je lui soumets ici la copie de ce préambule.

Réponse
à un écrit qui a pour titre
Contre-Note.
À Londres
1763.

Les

forme de *lettre à M. le Duc de Nivernois*, &
dès

Les Ministres doivent rendre compte de leur conduite. Les plus petits événemens qui leur arrivent ne sont point à eux: il faut qu'ils les déposent au temple de Mémoire. C'est qu'ils représentent les rois, & qu'il n'y a rien d'indifférent pour ceux qui occupent les trônes. Un particulier peut jouir de l'obscurité où le ciel l'a fait naître: mais l'homme en place ne peut point se dissimuler des faits que, dans une autre condition, il eut été le maître de laisser ensévelir dans l'oubli. La politique est faite ainsi: & ce ne feront pas quelques raisonnemens publiés au hasard qui détruiront ces principes. Je n'aurois donc point parlé, si mon caractere ne m'eût deffendu de me taire.

Je fis remettre ma Note à M. l'Ambassadeur de France. Je ne m'attendois à aucune réponse, car il n'y en avoit point à faire: mais il a paru une Contre-Note ou, pour mieux dire, un libelle.

Cet écrivain est-il païé par mes ennemis? A-t-il vendu sa plume *à leurs desseins cachés*? A-t-on acheté ses phrases, pour donner une mauvaise tournure à mon affaire avec le Sr. de Vergy? Ou veut-il seulement se faire un mérite auprès de ceux qui s'en font un de me desservir auprès de la Cour de France? C'est ce que j'ignore. Quoiqu'il en soit, son procédé avec moi est irrégulier: je publie mon nom dans ma Note, & il garde l'incognito dans la sienne. *Un Ecrivain qui porte le coup & retire la main, doit être regardé comme un homme dangereux.*

J'aurois méprisé cette Contre Note, si la maniere dont elle est écrite ne donnoit une mauvaise tournure à ma conduite, sur la maniere dont je me suis comporté dans le cours de cette affaire.

Cet auteur, quelqu'il soit, me reproche d'abord la simplicité du stile: mais je me suis attaché notamment à publier des choses & non des mots. J'aurois pu mettre de l'esprit dans ma Note, si je l'avois voulu: mais la vérité n'a pas besoin de ces ornemens, dont on pare presque toujours le mensonge pour le faire recevoir. Mon dessein a été de publier des faits & non des phrases. J'ose dire qu'il seroit à souhaiter, pour l'âge où nous vivons, que ceux qui écrivent suivissent cette méthode: on verroit moins de cet esprit de parti que les auteurs incendiaires répandent par-tout, & qui font de la société politique & civile un champ de bataille, rempli de divisions & de querelles. . . . . .

dès le commencement de Novembre le Sr. Vergy a éte engagé à débiter au public, avec un ton d'arrogance capable d'en imposer, *une lettre à M. de la M*** Ecuier*, si remplie d'impostures, que je lui donne le reste de ses jours pour détruire l'ensemble des faits & des vérités historiques enonoées dans ma Note à S. E. M. le Comte de Guerchy.

Ces deux insectes, engendrés des Cadavres de *l'Abbé des Fontaines & de Chevrier*, ont fait assaut entre eux à qui avanceroit le plus hardiment des absurdités, des plats & puants mensonges. Ils y ont réussi parfaitement & ils méritent *tous deux la Couronne de Chardons.*

Je n'ai pas daigné répondre à de tels docteurs & pareils adversaires *ignavo sanguine nolo contaminari*: l'un d'eux devroit terriblement craindre le cordon ou la corde que son frere le Capucin traine dans son ordre *Francisco a fune cavendum.* Mais forcé de répondre à ce que l'on avoit soin de faire imprimer dans les gazettes, que je m'étois battu avec l'Ambassadeur du Roi, j'ai été déterminé, malgré moi, à donner une Note addressée à S. E. pour plus grande authenticité; & je ne l'ai donnée qu'au commencement de Décembre, les époques des imprimés font foi de la vérité des faits.

Après cela S. E avec le ton de la gravité du *noviciat* dans le Ministere a la bonté de faire avancer par une Contre-Note que la Cour de Versailles *déteste les factum.* Est-ce parcequ'ils contiennent trop de vérités, c'est ce que l'on ne nous a pas expliqué. Il ne falloit donc pas commencer par imprimer les premiers contre moi, qui gardoit un profond silence.

Vous sentez, Monsieur le Duc, que toute cet-

cette petite manœeuvre souterraine, voutée par le crédit & l'autorité, peut parfaitement bien réussir dans un Roïaume despotique; mais cela ne réussit nullement au-milieu d'une nation libre, juste, éclairée, & qui n'estime les petits qu'autant qu'ils ont le courage de se deffendre avec les armes de la vérité contre l'oppression & la tirannie des grands, ou de ceux qui affectent & usurpent la grandeur.

M. le Comte de G *** m'a encore appris par sa Contre-Note & fait annoncer depuis, que la Cour de Versailles n'aimoit pas les auteurs ni les écrivains: cela m'a paru nouveau; car je sais qu'elle en entretient plusieurs à sa solde; qu'elle distribue des gratifications & des bénéfices à d'autres; qu'elle choisit & pensionne avec raison un *Voltaire*, *un Duclos* pour être historiographes & dépositaires des fastes du Regne de Louis XV.

Sous le Régne de Louis XIV. où il y avoit, je crois, de grands Ministres qui savoient lire & écrire, ils n'ont jamais affiché que la Cour n'aimoit pas les auteurs: aussi ce Régne a eu des écrivains qui l'ont rendu immortel; & Colbert, qui en valoit bien un autre, écrivit au nom de son maître, à *Isaac Vossius*, en lui envoïant une gratification, que *Loüis le Grand* accordoit à cet illustre Savant qui n'étoit pas son sujet.

Que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra les sciences & les arts *, & traite ceux qui s'y li-

* M. le Comte G *** a peut-être adopté le sistême ingénieux du *citoïen de Geneve* pour avilir la condition des hommes, & les faire marcher à quatre pates. C'est sur quoi il ne s'est pas encore expliqué clairement.

C'est en vain qu'un philosophe moderne a ôsé s'élever con-

livrent de gens inutiles & dangereux dans les états ; je ne crains point de dire que les esprits qui s'élevent & se distinguent au dessus des autres dans cette carriere, sont peut-être ceux qui servent le mieux leur patrie. Si la fortune, dit *Racine*, met entre eux & les plus grands héros, quelque différence pendant leur vie ; la postérité, qui s'instruit par leurs ouvrages & qui s'enrichit par leurs découvertes, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes. Elle fait souvent marcher de pair le savant illustre & le plus grand capitaine. La naissance d'*Hippocrate* est plus chère aux hommes que celle d'*Alexandre* ; L'Angleterre se glorifie encore plus de *Newton* que de *Marlboroug* : & la France ne se fait gueres moins d'honneur de *Corneille* que de *Turenne*. Je dirai plus ; si la guerre, ce monstre tant de fois terrassé par la force ou par la prudence, & tant de fois renaissant par l'intérêt ou par l'injustice, pouvoit enfin être chassé de cette petite portion de la terre qu'occupent les nations policées ; si la paix, cette fille du ciel, que suivent par-tout l'abondance & les vrais plaisirs, qui n'a des autels que pour l'innocence &

contre les nobles travaux de l'esprit. Il n'a voulu appercevoit dans les noirs accès de sa misantropie que les abus des sciences, sans en vouloir reconnoître tous les avantages ; il n'a marqué aucun intervalle entre le vice & la stupidité ; il n'a cru pouvoir conserver l'innocence des hommes qu'en les condamnant à la Barbarie ; il exige le sacrifice entier de la raison pour en prévenir quelques écarts, c'est-à-dire, qu'il voudroit que les hommes ne sortissent jamais des ténébres de l'enfance, pour épargner les écueils des passions à leur adolescence.

& la vertu, qui permet aux Souverains de ne s'occuper que du bonheur de leurs peuples ; si la paix, dis-je, pouvoit enfin réunir tous les Princes de l'Europe par des Traités solides & immuables, les sciences, qu'elle protege & qu'elle encourage toujours, fixeroient alors les rangs parmi les hommes ; les mieux instruits seroient sans contredit les seuls au-dessus des autres ; il ne resteroit plus en effet que cette voie pour conduire au temple de la gloire.

Il faut être bien *Jean Jacques*, ou bien *Claude*, ou *Ambassadeur & ne savoir ni lire ni écrire* (*) pour oser soutenir le contraire dans ce siècle éclairé.

Extrait de la Lettre du Chevalier de S*** à M. D'Eon.

A *Londres* le Lundy 12 *Décembre* 1763.

Monsieur,

Plein du respect que vos malheurs peu mérités m'inspirent actuellement pour vous, & que toute la grandeur & la puissance de l'Empereur ou du Sultan ne sauroient seules faire naître chez moi : pénétré au même dégré que vous pouvez l'être vous-même, du chagrin que doit vous causer le parallele humiliant qui se fait ici, à la face de toute la terre, entre un homme comme vous & une *espèce* comme *Vergy* ; c'est

avec

(*) Voiez la lettre de M. le Duc de Praslin du [illegible] Janvier 1763, sur les talents politiques de M. Claude Regnier Comte de Guerchy.

avec la plus vive douleur que je viens d'apprendre qu'il a paru, samedi au soir, une réponse à votre *Note*, sous le titre de *Contre-Note*, qui faisoit hier un bruit horrible à la Cour: cela m'a soulevé & donné une telle humeur, que j'ai eu toutes les peines du monde à me retenir d'aller chez vous sur le champ, (il étoit Dimanche 6 heures du soir) pour vous faire part de ces désagréables nouvelles, & vous offrir en même tems mes services, avec ce zele & cette ardeur qui *caractérisent* ma nation; & qui ne m'ont que trop *noté* moi-même en particulier de ce côté-là. Vous allez tirer sans doute d'une proposition de cette nature qui, ne me connoissant point, vous donnera peut-être de moi l'idée d'un avanturier. J'ose cependant vous dire que je ne suis ni l'un ni l'autre; en attendant que je vous en fournisse d'autres preuves, ce qui sera à la premiere entrevuë, si vous me jugez digne de m'en accorder une.

J'avois résolu, il y a quinze jours, de faire de mon chef & sans vous connoître, ce que je vous offre aujourd'hui de faire sous vos yeux & de votre aveu. Mais aujourd'hui l'affaire devient plus sérieuse que jamais, elle mérite la plus particuliere attention, & une réponse aussi prompte que vigoureuse. S'il est vrai que la *Contre-Note* de M. de *Guerchy* soit si bien écrite, il demeure pour constant & prouvé à mon esprit qu'elle n'est pas de lui. Mais quelle qu'elle soit, il y faut une réponse; & si elle est forte, il faut opposer force contre force. Il faut au-moins pulvériser ici, dans un ouvrage sans réplique, ce Vergy, c'est-à-dire un sot, qu'on enverroit ailleurs boire un verre des eaux du noir Cocyte. J'ai le fatal avantage d'avoir le mal-

malheureuse: il est perdu, si j'écris; j'ose vous le dire, duffiez-vous vous moquer de moi: mais on ne me connoît que trop ce terrible talent. A ces titres, je vous offre ma plume en galant homme, comme je vous offrirois mon épée, si vous étiez hors de combat par une légère blessure à la main. J'use quelquefois de l'une & de l'autre; & toutes deux sont également à votre service. Réponse au plus vîte, car votre affaire me semble pressée. Pour vous faire voir encore combien l'on est peu excusable aux yeux des connoisseurs, de publier des ouvrages mal corrigés, sous prétexte qu'ils sont imprimés par des ouvriers qui ne savent pas la langue, je vous envoie ci-joint une petite drogue que j'ai faite pour l'académie, & que j'ai fait imprimer moi-même, où je me flatte que vous ne trouverez pas une faute du côté de l'ortographe, quoique je ne vous le donne pas comme un modele de mon stile.

Je suis avec toute la considération & l'attachement que vous inspirez à tous les êtres délicats & pensants,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant serviteur,

Signé le Chevalier de S***.

Note de M. D'Eon.

J'AI remercié M. le Chevalier de S*** de sa bonne volonté, de sa plume & de son epée; attendu que mes ennemis ne savent ni écrire ni se battre, & quand ils auront appris l'un & l'autre ils peuvent venir à toute heure chez moi, ils me trouveront toujours prêt à les servir.

Let-

Lettre de M. D'Eon à Madame D'Eon de Beaumont à Tonnerre.

à *Londres* le 30 *Décembre* 1763.

J'AI reçu, ma chere mère, toutes les lettres lamentables & pitoïables que vous avez pris la peine de m'écrire : *pourquoi pleurez-vous, femme de peu de foi?* comme il est dit dans l'écriture. Souvenez vous que notre Seigneur, dans le fameux temple de Jérusalem, dit à sa mere, *femme, qu'y a-t-il de commun entre vous & moi?* Cependant la mère étoit plus vieille que le fils. Comme ce mot de femme, &c. a fait rire les Scribes & les Pharisiens & a choqué tous les Docteurs de la nouvelle loi, même ceux de Sorbonne; je vous dirai plus tendrement, *ma mère, qu'y a-t-il de commun entre vos affaires Tonneroises & mes affaires politiques à Londres?* Plantez donc vos choux tranquillement, faites arracher les herbes de votre jardin; mangez les fruits de votre potager, buvez le lait de vos vaches & le vin de vos vignes & laissez-moi tranquile avec les sots discours de Paris & de Versailles; sechez vos pleurs qui me désolent sans me consoler. Mais je n'ais pas besoin de consolation, puisque je ne suis nullement triste, & que mon cœur joue du violon ainsi que de la basse, comme je vous l'ai déjà écrit, attendu que je fais mon devoir; & que mes adversaires qui se disent de grands Seigneurs, *ne font pas le leur; qu'ils veulent tout faire, tout conduire par caprice, intérêt particulier & nullement en vuë de la justice générale & du plus grand bien pour le Roi & la Patrie.* Qu'ils fas-

fassent donc comme ils voudront, je ferai comme je l'entendrai; & je l'entendrai bien. Je ne crains ni de loin ni de près *les foudres de ces petits Jupiters.* Voilà tout ce que je puis vous dire: restez tranquille comme je le suis, & si vous venez à Londres me voir, j'en serai charmé parceque je vous garderai avec les dépêches de la Cour; & M. le Comte de Guerchy ne les aura qu'à bonnes enseignes, étendart déploïé, mêche allumée, balle en bouche & tambour battant. Il n'aura pas même les envelopes de lettres, je vous le jure sur mes grands dieux, à moins qu'il ne m'apporte un ordre du Roi mon maître & le sien, en bonne forme, ce qu'il n'a pu faire jusqu'à présent.

Ne croïez pas que je sois fol, parcequ'on l'a écrit à Paris; je vous promets que les actions de ma prétendue folie seroient des actes de sagesse pour certains Ambassadeurs. *Je suis & serai bon serviteur du Roi, mais je ne suis & ne veux être le bas serviteur de certains Seigneurs, ses plats valets.*

Ceux qui vous diront que votre fils est un *animal sauvage élevé dans les forêts* de la Bourgogne ou de la Champagne, ainsi que me l'a déjà dit M. de G.... répondez leur avec moi & mon ami *Jean Jacques*, que la nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins, avec une prédilection, qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le cheval, le chat, le taureau, & l'ane-même, quand ils deviendroïent Ambassadeurs, ont la plûpart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste; plus de vigueur, de force, & de courage dans les forêts que dans nos maisons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant domestiques,

ques, & l'on diroit que tous nos soins à bien traiter, & nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abatardir. Il en est ainsi de l'homme-même: en devenant *social & esclave des grands ou des singes de la grandeur*, il devient foible, craintif, rampant, & sa maniere de vivre molle & efféminée achève d'énerver à la fois sa force & son courage. Vous ajouterez qu'entre les conditions sauvage & domestique, la différence d'*homme* à *homme* doit être plus grande encore que celle de *bête* à *bête*; car l'animal, & l'homme aïant été traités également par la nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, toutes les soumissions & contraintes auxquelles il donne le nom pompeux de devoirs, sont autant de causes particulieres & d'effets généraux de la civilité puérile, qui le font dégénerer plus sensiblement.

Quant à M. Gorman mon gros beau-frère, qu'il fasse ses affaires à Paris, je n'ai besoin ni de ses conseils ni de ceux de personne. S'il s'obstinoit à vouloir ici me remontrer, admonester ou chapitrer, je lui ferois à lui-même tout le prémier un très mauvais parti. Je l'en avertis pour la seconde fois, malgré mon amitié pour lui: un homme averti en vaut deux, ainsi qu'il se tienne sur ses gardes. Que chacun se mêle de ses affaires; je connois les miennes, & personne au monde n'y mettra le nez, ou je lui brulerai la moustache.

Occupez-vous sur-tout à arranger vos affaires en Bourgogne: je serai peu attaché à Tonnerre, si ses habitans s'avisent d'avoir peu d'attachement pour moi, & pour la mémoire de mon pere & de mon grand-pere, &c. Je serai encore comme

 notre

notre Seigneur, *je secouerai à leur porte la poussiere de mes pieds*; je me choisirai une meilleure patrie, & ils s'en repentiront un jour: mais il ne sera plus tems.

Ne croïez pas, *femme ou mere de peu de foi*, que la terre aille manquer sous vos pieds, parceque des petits dieux, qui ne valent pas des dieux lares, sont irrités contre moi. *Voiez les oiseaux, ils ne sement point: voiez les lis, ils ne filent point: & cependant les oiseaux ne meurent point de faim & les lis sont vêtus superbement.* Vous êtes presque dans ce cas, vous ne savez ni filer ni semer, cependant comme vous ne savez pas non plus voler comme les oiseaux, comme les grands Seigneurs & les grandes dames, je vous abandonnerai avec grand plaisir ma pension de 2000 l. sur le trésor roïal; cela, joint à ce que vous avez, vous suffira pour vivre commodément dans quelque couvent voisin de Paris. En attendant que j'aille vous y trouver, vous y vivrez tranquille avec Dieu & pour Dieu; & vous le prierez pour ceux qui ne sont point fols, & qui n'ont point envie de le devenir. Vous déposerez vos vaines tribulations aux pieds du doux Jésus: vous direz; *fils de Dieu, vous m'aviez donné un fils qui passoit pour un des plus grands politiques du monde connu, il est survenu tout-à coup un politique inconnu, nommé le Comte G——y & surnommé le Vicomte de M——on*, qui ne sait *ni lire ni écrire*; he bien! ce grand homme *si connu à* MINDEN, *a prétendu que mon fils le politico-militaire étoit fol, & il a truové à Paris de plus grands fols que lui qui l'ont cru sur sa parole.* Pour moi j'ajouterai de mon côté. Ah! mon Dieu, si je parois aussi fol aux yeux des autres hommes, qu'ils

qu'ils me paroissent tous fols nous sommes tous f....

Je finis en vous disant, que si vous voulez faire pour le mieux, vous resterez tranquile dans votre charmante solitude à la porte de Tonnerre, & vous ne retournerez à Paris, qu'autant que *la Cour vous paiera vos courses mieux qu'à moi*; & songez que soit que les hommes ou les femmes vous louent ou vous blament, vous n'en êtes ni meilleure ni plus mauvaise. *La gloire des bons est dans leur conscience, & non dans la bouche des hommes.*

Embrassez pour moi tous mes parens & amis, & sur-tout Madame la Comtesse de Candale & toute sa maison, que j'aimerai plus que tout Tonnerre ensemble, si l'esprit de cabale, qui règne de tout tems dans cette petite ville, se fait sentir à mon égard. Un beau jour ils feront vendange & j'irai baptiser leur vin petulant. Mais c'est en vain qu'on précheroit cette morale à ses habitans : ils ressembleront toujours aux pierres à fusil qui se trouvent dans leurs vignes, & qui plus on les bat, plus elles font feu.

Je vous embrasse bien tendrement. Attendez l'avenir; vous devez savoir que je ne suis pas embarassé de mon existence : laissez passer la petite tempête. Le vent impétueux qu'il fait n'est qu'une pétarade; & si vous continuez à pleurer, je serai obligé de vous envoïer des mouchoirs de la compagnie des Indes Angloises, & vous ne serez plus ma mere si vous n'êtes pas la femme forte dont parle Salomon, & que je n'ai trouvé nulle-part.

Je me porte si bien que je compte enterrer tous mes ennemis, morts ou vifs. Soiez tranquille; ces ennemis-là sont doux comme des moutons; ils sont plus méchants que dangereux.

RECIT DES PROJETS, FAITS, GESTES, & ACTES D'AUTORITÉ, & DE DESPOTISME EXERCÉS À LONDRES, PAR S. E. M. LE COMTE DE GUERCHY.

JE n'aurois jamais osé croire que le projet, mis au grand jour par S. E. M. de Guerchy, dès le lendemain de son arrivée, en tombant sur quelqu'un des miens, me forceroit d'appeller au public des deux nations de la violence qui en est la base & le fondement.

Ce fameux plan avoit trois branches principales. Il embrassoit (1°.) la résolution de se procurer un état de tous les François qui étoient en Angleterre; afin (2°.) de juger de la validité des motifs qui les y retenoient, & de les contraindre à retourner dans leur patrie, si S. E. le jugeoit à propos; sous peine, en cas de désobéissance, d'y voir leurs personnes & leurs biens contumacés. (3°.) Enfin il doutoit d'autant moins de réussir qu'il assura alors & publiquement, qu'il étoit décidé avec M. le Duc de Praslin, que nul François ne pouroit venir à Londres, sans en avoir préalablement obtenu la permission par écrit de S. E.

Dans toutes les parties de ce brillant projet, je n'entrevis qu'une tentative que formoit l'esclavage pour placer sur les frontieres de la France, les barrieres que la sagesse de la Russie venoit d'arracher des siennes. Je ne pouvois prévoir ce qu'on en esperoit: on ne fut pas long-tems à m'en instruire.

A peine les horreurs des bons procédés de S. E. eurent-ils mis un mur de séparation entre

nous

nous, semblable à celui que Ciceron éleva entre lui & Catilina, que tout ce qui m'approchoit en devint la victime. C'étoient-là sans doute ces François qu'on avoit en vuë. On leur écrit, non pour les connoître, mais pour leur intimer l'ordre de rompre tout commerce avec moi, ou de s'attendre que la France, par la bouche de son Ambassadeur, c'est-à-dire, de leur protecteur, les regardera comme ANGLOIS, afin de les traiter comme ETRANGERS, pour ne rien dire de plus.

Ces menaces, dont on sent tout le ridicule, augmenterent à proportion des liens qui retenoient auprès de moi les uns ou les autres. Le S. le Boucher Sécrétaire attaché à l'Ambassade, dont M. le Duc de Nivernois a toujours écrit & dit le plus grand bien au Ministre, dut partir sur le champ & sans réplique, quand la vente forcée & ruineuse de ses effets devroit seule lui en fournir les moïens. Quelles extrêmités! mais rien n'approche de la violence & de la tirannie à quoi fut exposé M. D'Eon de Mouloire Lieutenant au régiment de Conty Cavalerie mon cousin. La conduite de S. E. à son égard est si éloignée de toute vraisemblance, que je ne crains point de la soumettre au jugement de ceux-mêmes, qui sont le plus favorablement prévenus pour M. l'Ambassadeur.

Ce jeune officier, curieux de connoître une nation à laquelle notre rivalité rend justice, passa en Angleterre, & obtint du Roi de France la permission d'y rester un an. Il vivoit avec moi, comme mon parent & mon ami. Il ne prétendoit se mêler en rien dans les affaires politiques. Il ne devoit point s'attendre à se voir envelopé dans les débats qu'il plaisoit à M. de

Guerchy de me susciter. Il en ignoroit même la plus grande partie, lorsque le 4 Décembre dernier S. E. lui notifia par un petit billet * qu'il avoit à lui parler.

Cette invitation ne lui fit naître aucun soupçon : mais quelle fut sa surprise d'entendre M. de Guerchy s'échapper en propos absolus & menaçans, & réduire toute son éloquence à l'engager de convenir que *je suis fol, & qu'il ne peut le nier.* M. de Mouloise veut répliquer, &S. E. craignant de ne l'avoir point assez étourdi, le prévient en lui disant. *Sachez, Monsieur, qu'il faut convenir que votre cousin est fol, ou ne point espérer que j'ajoute aucune foi à vos paroles. Je m'y connois*, ajouta t-il, *puisque j'ai fait enfermer un homme qui avoit la manie de se facher quand devant lui on crachoit par terre.* Cette histoire, dont je ne rapporte que le précis, fut détaillée fort au long & répétée deux fois, afin de me mieux inculquer que cet homme, qui d'ailleurs, disoit-on, avoit de l'esprit & étoit très aimable, n'en étoit pas moins un fol très dangereux dans la société, puisqu'il ne permettoit pas de cracher par terre †.

M. de Mouloize devoit-il & pouvoit-il se rendre à une pareille démonstration ? Non sans doute. Aussi refusa t-il l'aveu que l'Ambassadeur exigeoit, & que sa conviction condamnoit. Transporté de colere, l'Ambassadeur hausse le ton, & ne met plus aucune borne dans ses propos

---

* Voïez pièces justificatives, N°. 1.

† Cet homme eut été très sage & très social en Angleterre, où la politesse & la propreté deffendent de cracher par terre.

pos. Oubliant qu'il parle à un gentil-homme & à un officier revêtu de son uniforme, ce n'est plus qu'emportement, fureur & menace. Il lui ordonne, au nom du Roi * de me quitter & de partir pour la France dans les vingt-quatre heures. La réponse de mon Cousin fut simple: il fit voir à S. E. la permission de sa Majesté pour rester un an dans son voïage †, en ajoutant qu'un *ordre par écrit*, suivant tous les usages, ne pouvoit se détruire que par un *ordre contraire par écrit*. On lui promet de lui faire voir cet ordre par écrit qui déroge au sien & l'annulle. Il le demande & promets d'obéir sans delais & sans même murmurer. Trouva-t-on jamais plus de facilité à se faire obéir, que lorsqu'il ne s'agit que de vérifier ses propres paroles?

Mais nous passons ici de merveilleux en merveilleux. S. E. refuse d'exhiber l'ordre promis, & ne se possédant plus sans doute, elle s'écrie, *Monsieur, vous me dites une impertinence, je vais vous faire sortir par mes gens. Ne suis-je pas l'organe du Roi?* Qui peut mieux caractériser un homme enivré de son autorité nouvelle & passagère? Promettre d'obéir au Roi, dès qu'on verra ses ordres: mais les vouloir voir, quand

* C'est ici la prémiere fois que l'Ambassadeur ait parlé au nom du Roi; car dans tous ses discours avec les Ministres, dans toutes ses lettres & sa correspondance avec moi, il n'a jamais été question que de son ami le Duc de Praslin. Il ne disoit, ne pensoit, n'agissoit, ne parloit, &c. qu'au nom de ce protecteur. J'en étois surpris, & cette réflexion que je fis dès le commencement étoit suffisante pour me donner une singuliere idée de mon successeur & de l'autorité qui seroit le principe de toutes ses démarches.

† Voïez pièces justificatives, N°. II.

quand on s'est offert de vous les montrer : *c'est donc là une impertinence !* L'offre même ne marque-t-il pas qu'on étoit persuadé de leur nécessité, & y insister *c'est dire une impertinence !* Mais qui menace-t-on de *la vile & méprisable violence des gens ?* Un gentil-homme, un officier revêtu de son uniforme. Eh *Qui le menace ?* grand Dieu ! . . . C'est sur quoi je ne dois point prévenir les réflexions. *Où le menace-t-on* enfin, dans cet asile sacré, où un AVANTURIER, suivant les propres paroles de la Contre-Note pag. 9 : *avoit dû depuis peu jouir, malgré ses impostures évidentes, des droits de l'hospitalité :* mais il n'étoit pas du sang des D'EONS. Est-ce donc en cela que *S. E. est l'organe du Roi ?* Je rougis & m'arrête.

De quelque côté que le Monarque se tourne, dit Montesquieu, il emporte la balance & est obéi. M. de Guerchy sentit sans doute quelque inspiration de ce principe naturel, car il se radoucit tout-à-coup & en faisant à M. de Mouloize des offres encore plus injurieuses que ses emportemens, il insista à ce qu'il partit dans les vingt-quatre heures : en vain, mon Cousin, objecta-t-il que sa santé s'opposoit à son depart *, que d'ailleurs il ne pouvoit obéir qu'à un ordre du Roi par écrit. Que va donc répliquer l'Ambassadeur ? *Je veux être obéi, quand je parle ;* ce sont ses expressions, *& toutes les permissions cessent dès que je le juge ainsi.* Est-ce donc là être l'organe du Roi ? L'Histoire du monde entier ne nous fournit pas un seul exemple de ce DESPOTISME MINISTÉRIAL, & celui-ci seroit à [illegible] la
[illegible]

* Voïez Piéces justificatives, N°. III.

la honte de notre nation, si on le pouvoit approuver, sur-tout au milieu d'un peuple qui méprise si fort le nom *d'esclavage*, qu'il n'y a pas un seul mot dans la langue Angloise pour l'exprimer.

M. de Guerchy n'auroit-il donc pas dû, comme Ambassadeur, graver dans sa mémoire ces principes, qu'enseignent de concert Wicquefort, Calliere & Berchisk, & qui sont un précis de ses devoirs les plus importans. Comme il a été fait trop subitement Ambassadeur, je conviens qu'il n'a pas encore eu le tems de connoître même le titre de ces ouvrages; c'est donc pour lui seul que je vais rapporter l'extrait suivant.

,, C'est un précepte inviolable à un Ambas-
,, sadeur de ne rien altérer dans sa commission,
,, *sous peine de tomber en grand péril, même*
,, *de sa personne.* Les Rois qui font négocier
,, par leurs Ministres, doivent être instruits
,, que, quand même dans leurs pouvoirs & dans
,, leurs instructions, cette clause seroit portée:
,, *Du surplus nous confions & commettons à*
,, *votre prudence & jugement, &c. &c. pour*
,, *cet effet nous vous donnons un pouvoir libre*
,, *& une générale administration: les Ambassa-*
,, *deurs ne sont pas* néanmoins autorisés à ac-
,, corder, à permettre, à solliciter, à deman-
,, der, à exiger, *ni à ordonner des choses inju-*
,, *stes, évidemment contraires aux intérêts du*
,, *Prince & de la nation qui les envoie, à ceux*
,, *du Prince auprès de qui ils résident*, OU
,, AUX INTERETS DES SUJETS DE SON PRIN-
,, CE QUI SE TROUVENT DANS LE PAYS OU
,, L'AMBASSADEUR NEGOCIE. Il mérite ré-
,, préhension, quoiqu'il réussisse, parce qu'alors
,, il ne le fait qu'en étendant trop ses pouvoirs

,, ou

„ ou en uſant de violence. A plus forte raiſon ME'RITE-T-IL CHATIMENT, s'il en arrive quelque inconvénient, parce qu'alors quoiqu'il ait interprêté ſon ordre à ſa maniere, IL S'ATTIRE LE JUSTE COUROUX DE SON PRINCE."

Si M. de Guerchy eut connu ces maximes, auroit il *ordonné des choſes injuſtes*? puisqu'elles étoient *contraires aux volontés du Prince qui l'envoie*, manifeſtées par ſa propre ſignature. *Auroit-il été contre les intérêts du Prince auprès duquel il réſide*? en faiſant ſortir de ſes états des perſonnes qui, pour avoir la facilité de l'y admirer, contribuent à y entretenir l'abondance *. Les habitans ſont la richeſſe d'un roïaume, dit le ſavant auteur de l'eſprit des loix. *Auroit-il enfin combattu l'intérêt des ſujets de ſon Prince qui ſe trouvent dans le pais où il réſide*? en les ſoumettant à un deſpotisme rigoureux, l'effroi de l'humanité; & en ne comptant pour rien, ni le danger de leur fortune, ni même la permiſſion du Roi ſon maître, qui faiſoit leur tranquillité & leur aſſurance.

Qui pourroit croire que tout ceci n'eſt qu'un récit fidele de tout ce qui s'eſt paſſé entre M. de Guerchy & M. de Mouloize dans deux converſations, l'une du 4 & l'autre du 6 Decembre?

---

* Ce ſont les avanturiers, les eſcrocs, & les filous François qu'un Ambaſſadeur de France devroit tacher d'expulſer. Je ne ſais par quelle fatalité M. le Comte de G—— y a eu le malheur ou la maladreſſe de faire jusqu'à préſent le contraire; il faut avouer que le *Noviciat* dans tous les métiers eſt bien rude, quand le ciel ne nous a pas donné un rayon de lumiere & de conception. *Beati ſimplices ſpiritu quoniam Regnum Dei poſſidebunt.*

bré? dans celle-ci S. E. voïant que mon cousin persistoit à nier ma prétendue folie & dans son refus de partir sans voir un ordre de Sa Majesté, elle conclut par ces paroles remarquables. *Monsieur, je vous perdrai sans ressource: j'écrirai contre vous au Prince de Conti, à M. le Duc de Choiseul & à M. le Duc de Praslin mon ami. J'obtiendrai de celui-ci tout ce que je voudrai, vous devez le savoir; & je vous jure d'avance que, dès ce moment, je ne vous regarde plus que comme Anglois.*

M. de Mouloize ne devoit-il pas regarder cela comme de ces transports de vivacité que corrige la moindre réflexion; c'est ce qu'il tacha de faire remettre sous les yeux de son Excellence en écrivant à M. Monin les 5 & 10 Décembre *. Il ne crut pas moins de la prudence de s'addresser à M. le Duc de Choiseul, pour prévenir le coup-d'œil desavantageux sous lequel on pouvoit présenter sa conduite à ce Ministre †.

Que devois-je penser de toute cette conduite? Je n'y voïois que les effets aveugles d'une vengeance personnelle. Je sentois qu'en persécutant tout ce qui m'approchoit, & qu'en accablant mon Cousin, on cherchoit à m'intimider. Je ne voïois de notre côté que candeur & innocence, lorsque de l'autre tout marquoit la fureur & l'injustice. Ils ne peuvent aller loin, me disois-je: & je connoissois peu les ressources de l'ambition! S. E. avoit fait serment de perdre mon Cousin: mais n'est-ce pas un second crime

* Voïez Pièces justificatives, N°. IV. & V.

† Voïez Pièces justificatives, N.°. VI.

me de tenir un serment criminel? Que n'étourdit point la Haine!

M. l'Ambassadeur avoit sans-doute dressé de loin toutes ses batteries, & le crédit de M. le Duc de Praslin lui avoit fait fabriquer au Bureau de M. le Duc de Choiseul des lettres de *casse*, dont le 25 Décembre 1763 il a envoïé à M. de Mouloize une copie légalisée par lui, & enfermée dans une lettre qu'il lui écrivoit * pour mettre le comble au TRIOMPHE DE SON INJUSTICE.

Depuis qu'il existe de ces lettres, il n'y a certainement point d'exemple d'aucune fondée, ou arrachée sur de pareils motifs. J'ose même dire qu'elles seroient contraires à toutes les loix de l'équité. Une simple lettre seroit en même tems le juge & la partie. Disons-le simplement, on n'y voit que le crédit aveugle, qui prétend écraser tout ce qui lui résiste.

Quelqu'étonné que fût mon Cousin à l'apparence d'un ordre pareil du Roi, il écrivit à M. de Guerchy † & dès les premiers mots, il ne put s'empêcher de le féliciter sur la promtitude avec laquelle il étoit servi à Versailles, ou plûtot dans l'arrière-cabinet de son ami Praslin. On le menace à Londres le 6 au soir, & le 10 la foudre part de Versailles lancée par M. le Duc de Praslin. Il ne doit donc pas paroître étonnant que l'effet en ait été si lent. Quatre jours ont suffi pour en faire passer le besoin & le composer: mais il en a fallu 16 pour qu'il parvînt jusqu'à mon Cousin. Que dire de cette contrariété de cir-

* Voïez Pièces justificatives, N.° VII. & VIII.

† Voïez Pièces justificatives, N.° IX.

circonstances? Ces lettres de *casse* sont-elles aussi de ces *prétendus ordres grillés*, dont on se nantit sans doute pour en décider l'usage suivant l'occasion. Car ceux ci doivent avoir évité LA JUSTICE DU ROI & CRAINT L'EQUITÉ DE M. LE DUC DE CHOISEUL, qu'une maladie sérieuse devoit naturellement mettre hors d'état d'y concourir.

M. de Mouloise en a été si persuadé que dès le 26 Décembre il crut devoir soumettre ses justes plaintes à M. de Choiseul, en le suppliant d'accorder sa protection à l'innocence opprimée *. Mais comme il ne reçoit aucune réponse de ce Ministre, & qu'il a lieu de penser que ses lettres ne lui sont pas parvenues, il s'est vu forcé de me faire part de toutes les circonstances de son affaire. Intimement liée avec la mienne, je n'y ai vu qu'un parent, sur lequel on réunissoit tous les traits qu'on auroit voulu me lancer. On a senti que l'injustice qu'il éprouvoit me seroit sensible; & l'on n'en a aggravé les coups que pour mettre mieux mon cœur à l'épreuve. Foibles efforts! j'en gémis : mais plus pour leurs auteurs, que pour moi ni pour mon Cousin. La réputation d'un Officier est ce qu'il doit conserver; que lui importe l'idée d'un châtiment, s'il remplace les récompenses qu'il a droit d'attendre? Mon jugement m'auroit paru suspect : que le public lise & juge; qu'il soit *l'organe* qui fasse passer la vérité au Ministre, & à ceux qui lui doivent la justice. *Il faut*, dit le Poëte Saadi, *que la voix de l'innocence & de l'équité, que la légitimité des pleintes & le cri public puissent percer jusqu'au trône.*

PIE-

* Voïez Pièces justificatives, N°. X.



PIECES JUSTIFICATIVES.

Pour M. de Mouloize.

N°. I. Lettre de M. le Comte de Guerchy à M. D'Eon de Mouloize.

à Londres le 4 *Décembre* 1763.

Je prie Monſieur de Mouloize de ſe donner la peine de paſſer ce matin chez moi, le plûtot qu'il pourra, aïant à lui parler *.

Signé, Guerchy.

N°. II. Permission du Roi. à M. D'Eon de Mouloize d'aller à Londres & d'y paſſer un an.

De par le ROI.

A Tous nos Gouverneurs & nos Lieutenans-généraux en nos provinces & armées, Gouverneurs particuliers & Commandans de nos villes places & troupes, & à tous autres nos officiers, juſticiers & ſujets qu'il appartiendra, Salut.

Nous

* M. le Comte de Guerchy écrivit le même jour une pareille lettre circulaire à tous les François qui avoient coutume de venir chez moi.

Nous voulons, & vous mandons très expressément, que vous aïez à laisser sûrement & librement passer & repasser le S. D'Eon de Mouloize, Lieutenant au régiment de Conti cavalerie allant à Londres avec ses domestiques & équipages, sans lui donner, ni souffrir qu'il lui soit donné aucun empêchement, mais au-contraire toute l'aide & assistance dont il aura besoin: le présent passeport valable pour une année seulement, car tel est notre plaisir. Donné à Compiegne le treize Août 1763.

Signé, LOUIS.

plus bas,

Par le ROI,

Signé, Le Duc de Praslin.

Voïez encore la lettre de M. de Sainte-Foye, prémier commis des affaires étrangeres du 14. Août 1763.

N°. III. CERTIFICAT.

JE soussigné Louis la Peyre, Chirurgien Maître-ez arts, demeurant à Londres in Church-Street, St. Anns, ci-devant emploïé au service de l'Ambassade & de la Maison de M. le Duc de Nivernois & de Monsieur le Chev. D'Eon, certifie & atteste véritable que M. D'Eon de Mouloize, Lieutenant au Régiment de Conti Cavalerie, actuellement à Londres, y est malade, & que sa situation ne lui permet point absolument de voïager, sur-tout dans cette saison: qu'à son arrivée il a été retenu au lit, & a été forcé de garder la chambre pendant près d'un mois à cause d'un rhumatisme & d'une fluxion considérable

ble à la tête, que j'ai d'abord cru occasionnés par le trajet de la mer, & par une douleur compliquée de deux dents, dont je lui ai fait arracher une: mais, que M. de Mouloize m'aïant assuré qu'il avoit eu l'année derniere la même maladie pendant trois mois entiers, & que malgré tous les soins de Monsieur Doboval Chirurgien à Paris, dont il m'a fait voir le certificat, il n'avoit pas eu le tems de se faire parfaitement guérir, j'ai en conséquence, jusqu'à présent, traité avec ménagement, & j'ai vu tous les jours M. D'Eon de Mouloize, & j'ai attendu, selon qu'il l'a exigé, ce tems-ci où il supposoit pouvoir travailler plus tranquillement au rétablissement de sa santé, pour le traiter radicalement. Depuis 12, jours je lui fais prendre les remédes nécessaires pour empêcher que l'humeur ne se jette sur la poitrine, suivant les simptomes qui s'en déclaroient par des défaillances & maux de cœur assez fréquents, & une petite toux que j'ai soupçonné pouvoir tendre à la pulmonie; & malgré que le régime prescrit ne l'empêche pas absolument de sortir, ce qu'il fait cependant rarement, j'assure qu'il est impossible que M. D'Eon de Mouloize puisse entreprendre aucun voïage, sans qu'il soit très préjudiciable à sa santé qui a besoin de grands ménagemens. En foi de quoi je signe le présent certificat pour valoir ce que de raison. Fait à Londres le 10 Décembre 1763.

Signé, La Peyre.

❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦

N°. IV. Extrait de la Lettre de Monsieur D'Eon de Mouloize à Monsieur Monin, à l'hotel de l'Ambassadeur de France, à *Londres* le 5 *Decembre* 1763.

JE suis bien fâché, Monsieur, de ne m'être point trouvé chez vous hier au sortir de la Cour, comme nous en étions convenus. Les cruelles réflexions où me jetterent la conversation que j'avois eue le matin avec M. de Guerchy, & les ordres qu'il m'avoit donnés, me firent oublier de m'y rendre.

J'éprouve aujourd'hui tout le malheur d'une ame née sensible, en me voïant forcé de quitter un parent, un ami qui m'est si cher. Si je la faisois effectivement, le sang, l'amitié, la reconnoissance sembleroient toujours me reprocher mon ingratitude; quoique M. de Guerchy l'ait rendu un sentiment forcé chez moi, en m'ordonnant de partir.

J'en appelle à vous, Monsieur, qui me connoissez, à M. de Guerchy-même, qui s'est sûrement fait rendre compte de toute la candeur de ma conduite, & qui doit se dire intérieurement, à quoi bon cette persecution de ma part? je ne craindrai pas d'ajouter que, si le Roi en étoit instruit, je suis certain que Sa Majesté non seulement me permettroit, mais qu'elle m'ordonneroit de rester auprès de mon cousin; & que je serois à l'abri de tous les ressentimens dont M. l'Ambassadeur me menace. Je vous prie, Monsieur, de vous servir de tout le crédit que vous avez

avez sûr son esprit, pour lui prouver qu'il y auroit de l'injustice à vouloir me faire partir, &c. &c. &c.

N°. V. Lettre de Monsieur D'Eon de Mouloize, à Monsieur Monin, à l'hôtel de l'Ambassadeur de France.

à *Londres* le 10 *Décembre* 1763.

Enfin me voilà donc aussi condamné, Monsieur, sans avoir été entendu. Il a plu à M. de Guerchy de me faite un crime d'être parent de M. D'Eon, ou de ce que je m'appelle moi-même D'Eon. (*Car je ne vous cacherai point que je ne puis attribuer à autre chose le traitement que j'éprouve.*) M. l'Ambassadeur auroit voulu que je lui eusse accordé que mon Cousin est fol, & par grace spéciale il dit que je suis un imbécile. Il faut que je parte, & sans avoir aucun égard à ma position actuelle, ni à la permission du Roi que j'ai par écrit, je dois partir parceque M. de Guerchy le veut: il n'a certainement aucunes plaintes à faire contre moi, & il se sert d'une prétendue désobéissance à un ordre verbal que les circonstances & mon état personnel justifient, pour me dire *Monsieur je vous perdrai sans ressource.* Il ne veut point m'écouter & croïant me deviner, il me fait des offres injurieuses: il assure que si je ne puis faire ma route en voiture ou à cheval, il faudra que j'aille à pied. Ma foi, Monsieur, je n'ai jamais de ma vie rien oui de si dur & de si déplacé

cé. Je suis bien mortifié que la vérité me force à vous l'avouer. Je connois bien des Seigneurs avec lesquels je suis même très étroitement uni; j'ai particulierement connu des lieutenans généraux; j'ai été presque élevé sous les yeux d'un de ceux-ci qui m'avoit accordé une parfaite amitié; il est vrai qu'ils n'ont jamais été Ambassadeurs, mais je vous dirai franchement qu'ils m'ont donné une toute autre idée de la grandeur & des grands, du moins de ceux qu'on doit regarder tels. Ceci est donc pour moi du très nouveau: il me reste cependant encore la consolation, ne comprenant rien dans tout ceci, de n'avoir rien à me reprocher; c'en est une bien douce aujourd'hui.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.

Signé, D'Eon de Mouloize.

N°. VI. Lettre de Monsieur D'Eon de Mouloize à Monsieur le Duc de Choiseul Ministre de la guerre & de la marine.

à *Londres* le 10 *Décembre* 1763.

Monseigneur,

Je manquerois à mon devoir, si je déroberois à votre connoissance les détails de la position forcée où je me trouve, & alors je me rendrois coupable. Je suis venu ici auprès de M. D'Eon du consentement que vous avez bien voulu me faire avoir de Sa Majesté, en m'accordant, ainsi que Monsieur le Duc de Praslin, les passeports nécessaires pour rester un an en

Angleterre ; c'eſt-à-dire, juſqu'à la fin d'Août prochain. La conduite que j'y ai toujours tenue, mon attachement pour mon Couſin, ont juſtifié le jugement qu'on a porté de moi.

M. de Guerchy ne penſe pas de même aujourd'hui à mon égard. Il ſemble qu'il veuille me faire un crime d'être parent de M. D'Eon & de ce que je n'ai pas pu convenr que mon Couſin étoit fol. Parcequ'il le juge tel, il me défend de le voir ; il m'ordonne de partir dans 24 heures au plus tard : pour moi j'aurois penſé, Monſeigneur, que Monſieur de Guerchy, étant perſuadé de la folie de mon Couſin, auroit au contraire dû m'engager à ne le point quitter. D'un autre côté S. E. regarde le même M. D'Eon comme réfractaire aux ordres de Sa Majeſté : ceci eſt pour moi une nouvelle énigme : il me ſemble qu'un fol étant incapable d'être aſtreint à aucun ordre, il ne peut être coupable quand il enfreindroit toutes les règles.

Je ne vous diſſimulerai point, Monſeigneur, que Monſeigneur de Guerchy n'a pas héſité, non plus, à ſe porter aux dernières extrêmités vis-à-vis de moi, en me menaçant *de me faire ſortir par ſes gens*, parcequ'après lui avoir aſſuré, dans la plus exacte vérité, que ma ſanté, & quelques arrangemens perſonnels s'oppoſoient à un départ auſſi précipité ; après lui avoir ſignifié pluſieurs fois que j'avois l'agrément de reſter ici juſqu'à la fin du mois d'Août, je lui ai demandé très poliment & très reſpectueuſement qu'il eut la complaiſance de me communiquer l'ordre du Roi, qu'un moment auparavant il avoit offert de montrer. *Ce fut alors, Monſeigneur, que S. E. s'échauffa, me menaça avec chaleur, m'aſſura avec emportement que je lui di-*

disois des impertinences, *&* *que je devoit savoir que*, *quand il lui plaisoit de parler*, *les ordres du Roi*, *les vôtres & tous autres cessoient.* Cet aveu, & les procédés de M. Guerchy me surprirent beaucoup. J'ignorois les usages du corps diplomatique ; il ne m'étoit jamais venu dans l'idée (*d'ailleurs je ne l'eusse pu concevoir*) qu'une permission par écrit du Roi & de ses Ministres pût être annullée sur le champ par un simple mot d'un Ambassadeur. M. de Guerchy *Ambassadeur* me donne ordre de partir : M. D'Eon *Ministre Plenipotentiaire* me le deffend : dans cette perplexité, j'ai cru devoir m'en tenir à la permission que j'ai pour éviter toutes les discussions actuelles, dont je ne suis nullement instruit. En conséquence ne pouvant prendre, par prudence, dans un moment aussi critique, de conseils de personne, je me suis vu tristement forcé à quitter mon Cousin. Je ne vous détaillerai point ici tout ce qu'il m'en a couté pour faire ce sacrifice, mais vous saurez, Monseigneur, que j'étois entierement confié à ses soins & à ses ordres sans aucune restriction. Je me garderai bien aussi de porter le plus petit jugement de tout ceci ; je n'y comprends rien : mais j'aurai l'honneur de vous avouer sincerement, Monseigneur, que m'étant conduit avec la prudence que l'expérience du jour m'a donnée, malgré le peu d'objets qui l'ont exercée, & avec cette droiture de cœur qui est le premier organe de la vérité, je suis surpris de me voir à la veille d'être peut-être écrasé sans savoir pourquoi (c'est du-moins le projet de M. de Guerchy.) Il réussiroit sans doute, si je n'étois sûr de trouver auprès de vous, Monseigneur, une ressource infaillible qui le détruise. Lors-

 qu'on

qu'on vous expose la vérité, on la voit aussitôt écoutée & favorisée. C'est de ce principe, si bien connu de tous ceux qui ont l'honneur de s'adresser à vous, que je suis parti. J'attends avec la plus grande confiance vos ordres, & je compte sur la confirmation de votre agrément, pour travailler ici au rétablissement de ma santé, & à mes affaires personnelles.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monseigneur,

Votre très humble & très obéissant serviteur.

Signé, D'Eon de Mouloïze.

P. S. J'ai l'honneur de vous envoïer ci-joint, Monseigneur, un certificat détaillé de ma situation actuelle quant à ma santé.

J'avois aussi envie de vous mettre sous les yeux les deux conversations que j'ai eues avec M. de Guerchy, dont j'ai fait le relevé le plus exact; mais le récit d'un chapitre d'inconséquences & de duretés vous auroit ennuïé, &c. &c. &c.



N°. VII. Lettre de Monsieur de Guerchy à Monsieur D'Eon de Mouloize.

Sur le compte que j'ai rendu à la Cour, Monsieur, du refus que vous m'avez fait d'exécuter l'ordre que je vous ai donné, de vous en retourner en France, quoique j'eusse levé vis-à-vis de vous le seul obstacle fondé, qui pouvoit

s'y

s'y oppoſer, en vous offrant de l'argent (a) pour faire votre voïage, M. le Duc de Choiſeul m'a écrit ces jours ci *, qu'aïant informé le Roi de votre conduite, il avoit des ordres de ſa Majeſté pour vous caſſer de l'emploi que vous aviez précédemment à ſon ſervice, & m'a adreſſé ces lettres de caſſe, dont je vous envoie la copie.

Je ſuis très parfaitement, Monſieur, votre très humble & très obéiſſant ſerviteur.

Signé, Guerchy.

Note de M. D'Eon de Mouloize à M. le Duc de Choiſeul.

(a) Il eſt bien vrai, Monſeigneur, que quand j'eus répété pluſieurs fois à M. de Guerchy, que ma ſanté & mes affaires perſonnelles ne me permettoient pas de partir dans les 24 heures, comme il l'exigeoit: S. E. ne voulant entendre aucune de mes raiſons, malgré que je l'en priaſſe, & croïant me deviner, (mais elle ſe trompoit) dit qu'elle donneroit ordre à ſa Sécrétairerie qu'on me prêtât dix guinées: elle a ajouté avec bonté, que ſi cette ſomme ne ſuffiſoit pas pour l'arrangement de mes affaires, & pour faire mon voïage à cheval ou dans les voitures publiques „ je pourrois bien le faire à pied." Ce propos d'autant plus dur qu'il n'étoit point mérité avoit été inconnu jusqu'alors à tous les Ambaſſadeurs de Sa Majeſté, & n'auroit jamais dû être tenu à un officier. S. E. finit enfin par m'aſſurer „ qu'elle n'écoutoit plus rien; que tout étoit „ dit; que je devois être content; que je partirois le len- „ demain ou le ſurlendemain au plus tard dès le matin." Ce ſont les propres paroles avec leſquelles elle me congédia le premier jour. Je vous avouerai, Monſeigneur, qu'à la vérité, je ne répondis rien à l'offre obligeante de M. de Guerchy, à laquelle je n'avois pas donné lieu, ni à tous ſes diſcours, puiſqu'il m'avoit prouvé qu'il ne vouloit rien entendre, & que je revins chez moi confus de toutes les politeſſes de l'Ambaſſadeur de France.

* J'obſerverai que M. de Guerchy feroit bien embaraſſé de montrer cette lettre que M. le Duc de Choiſeul lui a écrite, puiſque je ſais, & qu'il eſt très vrai que ce Miniſtre étoit dangereuſement malade dans ce tems

Nº. VIII. Copie de l'ordre pretendu du Roi envoié à Monsieur D'Eon de Mouloize, par Monsieur de Guerchy le 26 Décembre 1763.

De par le ROI.

SA Majesté étant informée, que le Sr. Charles Maurice D'Eon de Mouloize, ci devant lieutenant au régiment de Cavalerie de Conti, a manqué essentiellement à ce qu'il devoit au Sr. Comte de Guerchy, lieutenant général en ses armées, & son Ambadeur près le Roi d'Angleterre, en réfusant de se conformer à l'ordre qu'il lui en avoit donné de sa part, de repasser en France, & ne voulant pas souffrir une conduite de si mauvais exemple; elle l'a cassé & privé du titre de lieutenant de cavalerie, qu'elle lui avoit accordé au dit régiment, par ordre du premier Avril mil-sept-cent soixante-deux, & elle l'a déclaré & déclare dès à présent incapable de posséder aucune charge militaire. Deffend sa Majesté à tous qu'il appartiendra de le reconnoître dorénavant en qualité d'officier, & de lui obéir en icelle sons peine de désobéissance. Veut sa Majesté que le présent ordre soit lu par tout où besoin sera, & qu'il soit exécuté sans difficulté. Fait à Versailles, le dix Décembre 1763.

Signé, LOUIS.

plus bas,

Signé, Le Duc de Choiseul.

Je

Je certifie la présente copie conforme à l'original resté entre mes mains.

à Londres le 25 Décembre, 1763.

Signé, Guerchy.

N°. IX. Réponse de M. D'Eon de Mouloize à M. le Comte de Guerchy.

à *Londres* le 26 *Décembre* 1763.

Monsieur,

Vous êtes servi à point nommé * & votre E. est si obligeante, qu'on la voit toujours portée à servir les autres contre leur propre gré. Le compte que vous avez rendu pour obtenir l'ordre que vous avez reçu étoit sans doute bien conforme à vos intentions : mais l'étoit-il à la véri-

* J'espere, Monseigneur, que vous ne désaprouverez pas cette réponse, elle est l'interprète fidèle de ma façon de penser.

Effectivement M. de Guerchy a été servi à point nommé. Ma seconde & dernière conversation avec S. E. *où elle me prouva, par les menaces qu'elle me fit, toute la noblesse & la générosité de son ame*, fut le 6 à 2 heures après midi. Son courier ne partit que très tard le même jour, & il est clair qu'on s'occupa de mon affaire aussitôt à son arrivée &c. puisque l'ordre est daté du 10.

Lorsque S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti voulut bien m'accorder l'agrément d'entrer dans son régiment de Cavalerie, il se passa plus de 8 mois avant que je n'eusse obtenu de la Cour l'ordre qui m'y attachoit. Vous savez, Monseigneur, l'intérêt que S. A. S. prit à l'expédition & à la date de mon brevet, puisque vous l'en informâtes vous-même.

vérité & à la pureté des représentations que vous a faites celui pour qui vous avez si vivement sollicité ? Vous me permettrez bien d'être persuadé que je ne puis le croire, parceque la droiture de cœur qui fait ma prèmiere qualité s'y oppose. Comme on ne peut, je pense, me deffendre d'être bon catholique & que je fais ma religion, je bénis la main qui me frappe. C'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble & très obéïssant serviteur.

Signé, D'Eon de Mouloize.

N°. X. Lettre de Monsieur D'Eon de Mouloize à Monsieur le Duc de Choiseul.

à *Londres* le 26 *Décembre* 1763.

Monseigneur,

MON étonnement & ma peine ne peuvent s'exprimer. L'arrêt de ma condamnation que vous avez signé y met le comble, par la preuve qu'il me donne que je vous ai paru coupable. Si j'avois pu me faire entendre aussi-tôt que M. de Guerchy, je suis bien certain que vous m'auriez fait la grace de suspendre votre jugement; mais toutes les précautions que je suis obligé de prendre pour vous faire parvenir mes raisons, ralentissent cruellement le désir que j'ai de vous prévenir promptement sur tout le mal que M. l'Ambassadeur a juré de me faire, je ne sais à quel propos. J'ignore si la lettre

tre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 10 de ce mois vous à été remise, & je ne sais pas même quand celle-ci aura le bonheur d'aller jusqu'à vous; mais en quelque tems que ce soit, je vous supplie, Monseigneur, de la croire dictée par la vérité. Cette vérité a des droits certains à réclamer sur tous les cœurs faits comme le vôtre: elle sait qu'un Ministre tel que vous éloigne la prévention de son esprit, pour écouter favorablement les plaintes légitimes que lui porte un des fideles & soumis serviteurs du Roi, sur l'inouie vexation qu'on lui fait éprouver. Mon Cousin m'a fait si souvent en particulier & en public le portrait de vos grandes & rares qualités, que je conçois les espérances les plus flatteuses de votre justice & de vos lumieres, qui savent si promptement faire éclipser le mensonge quelqu'accrédité qu'il paroisse. C'est ainsi que M. D'Eon & moi jurons par vous, Monseigneur, & que vous pouvez être assuré de nous trouver toujours prêts à vous donner des preuves d'un zele & d'un attachement inviolable.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monseigneur,

Votre très humble & très obéissant serviteur,

Signé, D'Eon de Mouloize.

Lettre du Chevalier D'Eon à Monsieur le Duc de Choiseul.

à Londres le 22 *Janvier* 1764.

Monsieur le Duc,

A TOUTES les pièces que mon Cousin de Mouloize a eu l'honneur de vous adresser sur la vexation bien extraordinaire, & l'acte de despotisme révoltant qu'il éprouve de la part de Monsieur le Comte de Guerchy, je me contenterai d'en ajouter ici le simple récit historique *, tel que les circonstances & votre silence rigoureux l'ont obligé de me le faire.

C'est d'après ces faits véridiques & incontestables, que je vous supplie, Monsieur le Duc, de juger avec cette équité qui caractérise le grand Ministre, & qui vous assurera la vénération d'un peuple aussi respectable que l'est le peuple Anglois. Cette nation voit ces faits; & en les jugeant, elle n'a point les yeux fascinés par les charmes d'une cotterie & d'une amitié triumvirale de trente années.

Elle regarde avec raison comme le comble de la tirannie & de l'injustice un ordre qui casse un officier, pour n'avoir pas pu obéir sur le champ à *un ordre verbal d'un Ambassadeur*: sur-tout lorsqu'il est diamétralement contraire *à un autre ordre du Roi par écrit*, dont cet officier est muni: & dans un cas où il n'est nullement question de service militaire, mais simplement d'une

* Voïez les pages 154 & suivantes.

d'une vengeance particulière de l'Ambassadeur contre moi, sur lequel il pretendoit sans doute porter *des coups indirects*.

Je suis bien persuadé, Monsieur le Duc, que, si Monsieur le Comte de Guerchy avoit eu de la mémoire, & qu'il se fût rappellé le passé, il auroit agi avec beaucoup plus de circonspection, tant à mon égard qu'à celui de mon Cousin. Il se seroit souvenu, que le 19 Août 1761, jour que l'armée Françoise exécuta le passage du Weser-sous Hoxter, je fus chargé de l'évacuatoin des effets du Roi qui étoient dans cette petite place, & de l'ordre ci-dessous * de M. le Maréchal pour M. le Comte de Guerchy.

* Ordre du Général.

M. le Maréchal prie M. le Comte de Guerchy de faire prendre sur le champ par toutes les brigades d'infanterie qui sont à la rive droite du Weser quatre-cens-mille cartouches qui s'y trouvent, qu'un garde-magasin de l'Artillerie leur fera distribuer, à l'endroit où M. D'Eon porteur de ce billet les conduira; fait à Hoxter le 19 Août 1761.

Signé, *le Comte de Broglie.*

P. S. Il seroit bon qu'il vint sur le champ un officier major avec M. D'Eon, pour faire cette distribution aux troupes sous vos ordres.

Lorsque dans ma Note, j'ai rapporté cet ordre, ainsi que plusieurs autres, sans faire connoitre au public la connexion & le rapport du passé avec le présent, c'est que cette Note n'avoit pas d'abord été destinée pour l'impression. Elle avoit été faite uniquement pour M. le Comte de Guerchy, & comme il m'avoit dit plusieurs fois en public qu'il ne m'avoit jamais vu à l'armée, je lui rapportois ces témoignages, afin qu'il ne pût pas douter du contraire. C'étoit encore pour M. de Guerchy que j'ai rapporté le billet de M. le Comte de Broglie à M. le Maréchal, écrit à la tête des Grenadiers du Régiment du Roi, dont M. de Guerchy est Colonel. Certainement je ne pouvois

Après voir fait transporter, à plusieurs reprises, tous ces effets sur la rive droite du Weser, j'allai, pour achever de remplir mon ordre, chercher M. le Comte de Guerchy. Je le trouvai à cheval avec quelques uns de ses domestiques, à environ une petite demi-lieuë de la rive droite du Weser. J'eus l'honneur de lui remettre l'ordre de M. le Maréchal. Il le lut, le mit dans sa poche & galopa en longeant le bois vers la hauteur de l'Abbaïe de Corvey; après m'avoir dit, *Monsieur, si vous avez des poudres, vous n'avez qu'à les faire porter au Parc d'artillerie; vous le trouverez à une demi-lieuë d'ici.*

Comme cette réponse & le mouvement de M. de Guerchy ne me parurent nullement propres à remplir les intentions du Général, je tâchai de le rejoindre au galop, & lui dis en l'abordant. *M. le Comte, puisque vous ne voulez pas ou que vous ne pouvez pas exécuter, dans ce moment, l'ordre de M. le Maréchal, je vous*

pas rapporter des témoignages plus autentiques pour prouver à M. de Guerchy que, s'il ne m'avoit pas vu à l'armée, ce n'étoit pas ma faute. Dans une seule campagne, j'ai combattu plusieurs fois à la tête du Régiment du Roi; si le Colonel ne m'y a pas vu, il est à presumer qu'il étoit emploïé plus utilement soit ailleurs soit au quartier-général.

M. de Guerchy devroit se ressouvenir du-moins, qu'il m'a fait manger plus d'une fois de bons petits patés † à son quartier Général & dans différentes haltes; & que sa colonne s'étant égarée à notre retraite d'Embeck, je l'ai ramenée, lui à la tête, dans le bon chemin sur Northeim.

† Le Patissier de M. de Guerchy jouïssoit à l'armée de la plus grande réputation pour les PETITS PATE'S TOUT CHAUDS.

vous prie de me le rendre ; je vais agir de mon mieux pour l'exécuter ou le faire exécuter.

M. le Comte eut la bonté de suspendre sa course, pour me répliquer, *Tenez, Monsieur, voilà votre ordre, remplissez-le comme vous l'entendrez* ; & continua sa route. *Tenez, Monsieur, voilà votre ordre.* Quelle reprise ! Etoit-ce donc à moi qu'il étoit adressé ? & en vertu de cet ordre, avois-je droit de me faire obéir de toute l'infanterie Françoise, pour remplir les intentions du Maréchal & conserver les effets du Roi ? Non sans doute, & ceux à qui je me suis adressé pouvoient m'opposer ma témérité d'agir, sans que M. de Guerchy fut présent, & nommât un officier major qui agit avec moi sous ses ordres. Si quelqu'un a concouru à mon zele, convenons que l'importance seule de l'action les y a décidés, comme elle m'avoit déterminé.

On douteroit peut-être de ce fait, si je n'avois entre mes mains cet ORDRE EN ORIGINAL ; & il semble que ce soit l'effet d'une providence particuliere qui me l'ait fait conserver. Il étoit sans doute alors très important & très pressant, puis qu'il s'agissoit d'une très grande quantité de poudres à distribuer aux troupes qui en avoient besoin. D'ailleurs l'on étoit en présence de l'ennemi, qui ne cessoit de tirer du haut des montagnes avec du canon & des obus, dont les coups se dirigeoient principalement vers l'endroit où j'avois fait rassembler tous les chariots de poudre.

Je fus, je vous l'avouerai, Monsieur le Duc, en cette occasion dans un très grand embarras, par le refus qu'avoit fait M. le Comte de Guerchy d'exécuter l'ordre du Maréchal. Je me

trouvois en chef & j'y étois *aussi novice* que son excellence dit l'être dans *la politique*. Mais le bonheur me seconda, & graces à quelque officiers d'artillerie qui volerent à mon secours, je remplis heureusement, mais seul, les intentions de M. le Maréchal.

Loin de me plaindre de M. le Comte de Guerchy, je n'ouvris la bouche de son abandon ni à M. le Maréchal ni à M. le Comte de Broglie. Je n'en aurois-même jamais parlé à personne, si M. le Comte de Guerchy n'en eut pas agi envers moi, comme il a fait depuis son arrivée à Londres : & ce fait seroit resté dans le plus profond oubli, d'où ma Note sembloit ne le tirer que pour lui, s'il ne se fût pas fait en cette Cour un triomphe d'avoir fait *casser* mon Cousin, pour n'avoir pas pu obéir sur le champ au commandement de *sa voix*, contredit par un ordre du Roi son maître.

En vérité, dira peut-être quelqu'un, si on casse un *simple lieutenant* de cavalerie pour une désobéissance de cette nature en tems de paix; & pour un fait qui n'est nullement militaire; quel sort ne devroit pas redouter un LIEUTENANT-GENERAL, qui refuse d'exécuter l'ordre de son général, en présence de l'ennemi, & pour un fait d'où pouvoit dépendre le sort de l'armée, & des armes de son Roi?

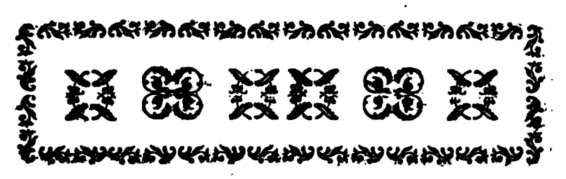
J'ai l'honneur d'être avec le plus sincere, & le plus respectueux attachement,

Monsieur le Duc,

Votre très humble & très obéissant Serviteur.

Signé Le Chevalier D'Eon.

Comp-



Comptes du Comte De Guerchy

Ambassadeur Extraordinaire,

AVEC

Les Lettres & Pièces qui y ont raport.



Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à Londres le 1er. *Janvier* 1764.

Monsieur le Comte,

J'AI l'honneur de vous envoïer ci-joint un double de vos comptes pour vos étrennes, avec mes observations & copie des lettres qui y ont rapport. Je ne comprends pas en vérité pourquoi vous criez après vos comptes, comme un aveugle qui a perdu son baton. Je ne vois en tout cela que l'envie de faire tapage, & d'exciter une clameur publique. Vous m'avez demandé, Monsieur le Comte, vos comptes par votre Contre-Note imprimée. Il est naturel, que je vous les rende en public, & que je vous rembourse de la même monnoie. La *réponse* doit être aussi *publique* que la *demande*.

Vous pouviez d'autant mieux éviter cet éclat, que vous avez toujours eu fort exactement, à la fin de chaque mois, (ainsi que le public peut le voir aujourd'hui) l'état de votre dépense quittancé au bas par le S^{r}. Lescallier. Vous avez eu la totalité de ce compte jusqu'au 31 Septembre dernier, & vous êtes arrivé le 17 Octobre: ainsi la lacune n'étoit que de 17 jours; & cette lacune ne pouvoit point me regarder, puisque, dès le jour même que VOTRE GRAND MAÎTRE D'HÔTEL MIGNOT * est arrivé, je n'ai plus voulu que le S^{r}. Lescallier & le S^{r}. Hugonet fussent chargés de la dépense. Or Mignot est arrivé à la fin de Septembre; & aussi-tôt il a pris en mains les rênes du gouvernement de vôtre maison.

Je vous prie à présent, Monsieur le Comte, de me rendre compte de la raison d'état, ou de la malice particuliere qui vous a poussé à faire imprimer dans votre Contre-Note, page 20, les reproches amers, faux & déplacés, conçus en ces termes.

„ M. l'Ambassadeur lui demande compte d'u„ ne somme d'environ soixante & quinze mille „ livres tournois, qu'il a pris sur le sien en „ grande partie chez M. Van-neck, pour les „ meubles de sa maison, & pour laquelle il „ s'est entendu à Paris avec M. de la Borde „ Banquier de la Cour; & il lui répond qu'il „ n'est pas son intendant, qu'il informera le „ Roi de son administration, & qu'il n'a point de

* *Oui, Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier, Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.*
BOILEAU.

„ de compte à lui rendre de cet argent, &c."

Quand on se mêle, Monsieur le Comte, de rendre compte de la conduite des autres, & sur-tout d'un Ministre Plénipotentiaire; il faut faire ensorte que cela ne paroisse pas un conte pour rire. Quand on veut faire imprimer des Contre-Notes, il faut accuser la vérité au public, parceque le public veut être respecté. Je ne puis vous pardonner cette faute, qu'en faveur du peu d'expérience & d'habitude que vous avez d'écrire: * c'est sûrement la premiere fois que vous vous faites imprimer. Vous êtes *novice* dans ce métier, ainsi que dans plusieurs autres. Il n'est donc pas étonnant que votre premiere édition fourmille de fautes, sans compter celles d'ortographe, de vérité & de bon sens. J'aurai donc l'honneur, Monsieur le Comte, de vous répéter,

1°. Que je ne suis ni votre tapissier ni votre intendant:

2°. Que l'argent que j'ai touché chez M. le Chevalier Van-neck étoit pour la dépense de toute l'Ambassade:

3°. Que M. le Chevalier Van-neck & M. Thomas Walpole savent très bien & peuvent attester, que la Cour a approuvé tous mes reçus; (M. de Guerchy même étant pour lors à Paris) & une preuve qu'elle les a approuvés; c'est que M. de la Borde a remboursé la maison de M. Van-neck à mesure que j'ai touché de l'argent.

4°. Vos comptes quittancés vous ont été en-voïés

* Voïez la lettre de M. le Duc de Praslin du 8 Janvier 1763 à la fin de la II. partie.

voïés en bonne forme, régulièrement tous les mois, jusqu'à la fin de Septembre inclusivement.

5°. J'ai toujours dit, tant à vous Monsieur le Comte, qu'à M. Monin votre ancien pédagogue & votre ami *, que je vous rendrois le réliqua de votre compte général, aussitôt que le S[r]. Lescallier viendroit le finir. C'est lui qui a fait la dépense; c'est lui qui a tenu les comptes : il a encore entre ses mains la plus grande partie des quittances : ainsi sa présence étoit absolument nécessaire pour parachever les dits comptes. D'ailleurs personne ne sait mieux que lui tenir les comptes *à parties doubles.*

6°. Vous n'avez point voulu m'envoïer le S[r]. Lescallier; ou le dit S[r]. Lescallier n'a pas osé remettre les pieds chez moi : ainsi ce n'est pas ma faute, Monsieur le Comte, si vous n'avez pas eu votre Compte plutôt.

7°. Si

---

* M. Monin a eu l'avantage de former l'éducation de M. le Comte de Guerchy, & S. E. n'a pas osé venir à cette Cour sans son ancien Gouverneur. Il a craint de faire quelque faux pas.

La défiance est nécessaire,
Il est bon de prévoir un facheux accident :
On ne doit point ici marcher en téméraire.
QUIN.

Nous devons donc savoir gré à S. E. de cette défiance de lui-même : elle convient à UN JEUNE NOVICE DE 55 ANS, qui débute dans la carriere politique. Si la défiance est conçue avec raison, elle est juste, utile & nécessaire ; si elle est trop inquiéte & mal fondée, c'est une foiblesse injuste, honteuse & ridicule ; & Saint Mathieu nous apprend dans son Saint Evangile, que si un aveugle méfiant conduit un autre aveugle défiant, *ils tombent tous deux dans la fosse.*

7°. Si j'eusse aimé & si j'eusse été envieux de toucher l'argent des autres, j'aurois pu faire usage d'un crédit de *cent-mille-écus* de M. de la Borde, que M. le Duc de Nivernois m'avoit laissé sur la maison de M. Van-neck. J'ai encore l'original de ce billet de crédit * entre mes mains, sur lequel je n'ai pas pris une seule guinée pour moi, ni même songé à le faire. J'en appelle ici aux témoignages de M. le Chev. Van-neck & de M. Thomas Walpole; & certainement ils ne peuvent me le refuser, même par écrit, si je le désire.

8°. Lorsque vous m'avez demandé vos comptes au palais S. James, aux pieds même du trône, j'ai attendu que Sa Majesté fut retirée dans son cabinet, pour vous répondre tout bas à l'oreille, „ Monsieur je n'ai ni l'avantage d'être „ votre intendant, ni l'envie de le devenir. M. „ D'Eon n'est pas fait pour cela. Le Ministre „ Plénipotentiaire de France a vécu & vivra aux „ dépens du Roi, ainsi que l'Ambassadeur y „ doit vivre. Quant à votre réliqua de compte, „ je ne vous ai pas dit, Monsieur le Comte, „ que je le rendrois au Roi; je vous ai dit en „ propres termes que je le rendrois à la Cour, „ & que je vous en remettrois un duplicata.

9°. J'ai ajouté: „ Je vous remettrai ce réliqua „ de compte, Monsieur le Comte, lorsque je „ serai païé de mes appointemens de Résident, „ puis de Ministre Plénipotentiaire; & lorsque „ *V. E. m'aura elle-même tenu compte d'une* „ *certaine gratification, que votre ami M. le*

„ *Duc*

* Voïez Pièces Justificatives Du Compte, N° 12.

„ *Duc de Praslin a dû demander sous mon nom*
„ *au Roi mon maître*, *&* *qui*, aux termes d'une
„ certaine lettre de M. le Duc de Nivernois en
„ datte du 9, 10 & 11 Semtembre 1763 * *doit*
„ *entrer*, *dans tous les cas*, *dans votre poche*,
„ *pour boucher le trou de mes dîners*". J'ai encore ajouté : „ *Je vous observerai seulement en*
„ *passant que je ne conseille pas à V. E. de se*
„ *servir d'un pareil bouchon*, *pour boucher aucun*
„ *trou*".

Voilà mon compte, Monsieur le Comte, apuré devant le public, & vous verrez, par la récapitulation du compte général, que, loin de redevoir à la Cour, c'est elle qui me redoit de l'argent ; & elle m'est en outre redevable de plus d'une service qu'elle ne m'a jamais païé, & dont je la tiens quitte.

Mais, si je vous redevois de l'argent, Monsieur le Comte, chose qui n'a jamais été & ne sera jamais, je ne craindrois pas de vous dire en face du public, auquel vous m'avez appellé, que V. E. dès le moment de son arrivée, m'aïant

* Voïez la page 71 prémière partie.
Je ne sais pourquoi M. le Duc de Nivernois qui a tant de facilité à écrire, a été trois jours entiers pour composer cette lettre ; je n'en vois pas d'autre raison, que la noblesse & l'élévation de ses sentimens ; il a réfléchi beaucoup pour m'écrire & m'entortiller une proposition basse en elle-même : sa main s'est réfusée, son cornet est réculé épouvanté, mais enfin la bonté & la foiblesse de son cœur pour ses amis de 30 ans ont été forcées jusques dans leurs derniers retranchemens ; il a fallu que ce cœur élevé s'abaissâ malgré lui pour complaire à ses pauvres amis Ministre & Ambassadeur Extraordinaire.
Toute réflexion faite, je trouve que trois jours ne sont pas trop pour une pareille lettre : je ne me chargerois pas d'en écrire une semblable en trois ans.

tant déclaré *une guerre injuste*, son argent seroit de bonne prise, suivant Grotius, Pufendorff & tous les bons auteurs sacrés & prophanes. J'ai vu de mes yeux l'Alexandre du Nord mettre cet usage merveilleusement bien en pratique. Quoique l'exemple de ce grand Prince suffise seul pour m'autoriser, je dirai qu'il y a été autorisé lui-même par celui des Romains, qui, quoiqu'enivrés de l'amour de la gloire, n'ont jamais perdu de vuë le sistême de faire toujours la guerre aux dépens de l'ennemi. Tantôt ils s'emparoient d'une partie de la nation vaincue, & y envoïoient des colonies de pauvres citoïens, qui servoient de garnisons & assuroient leurs conquêtes. Quelquefois ils réduisoient les roïaumes en provinces, se réservant une partie des tributs que les naturels du païs avoient coutume de païer à leurs Rois. Outre ces sommes, les Romains obligeoient les peuples subjugués à fournir une certaine quantité de bled. Ils commandoient aux autres de leur donner des vaisseaux de guerre & de transport. C'est ainsi que Sylla obligea Mithridate, lors de leur entrevuë à Dardane dans la Troade, de lui remettre soixante-dix galeres équipées. Par ce moïen, les armées hors du territoire de la république, ne lui étoient presque plus à charge: aussi Portius Caton, qui commandoit l'armée d'Espagne, congédia les pourvoïeurs & les vivriers, qui étoient venus de Rome faire des provisions pour la subsistance de l'armée, en leur disant ces paroles célèbres: *Bellum se ipsum alat.*

Si nous voulons remonter plus haut, nous lirons au Liv. II. des Rois Chap. XXIX. & au I. des Paralip. Chap. XXIX. que David non seulement fit la guerre, mais pilla, vola, saccagea

les

les Ammonites, pour venger l'injure faite à son Ministre Plénipotentiaire? Vous savez peut-être qu'auparavant cette petite expédition militaire de ce prophête belliqueux avoit déjà mis le Sanctuaire à contribution, en enlevant jusqu'aux pains consacrés à Dieu, malgré les cris des prêtres qui devoient les manger. Au liv. 1. des Rois, on lit ce qui suit.

„ Or voici ce que dit le Dieu Sabaoth, au-
„ trement le Seigneur des armées: j'ai rappellé
„ en ma mémoire tout ce qu'*Amalech a fait au-*
„ *trefois à Israël*, & de quelle sorte il *s'opposa*
„ *à lui dans son chemin*, lorsqu'il sortit de l'E-
„ gypte.

„ C'est pourquoi je veux que vous exécutiez
„ maintenant l'arrêt, que je prononçai alors
„ contre lui. Marchez donc contre *Amalech*,
„ *taillez-le en piéces &* VOUS ME RENDREZ
„ COMPTE DE SES MORCEAUX. Détruisez
„ tout ce qui est à lui: ne lui pardonnez point:
„ ne désirez ni sa femme, ni son ane, (ni son
„ ecuïer, ni son Sécrétaire,) ni rien de ce qui
„ lui appartient: mais tuez tout, depuis l'hom-
„ me jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfans
„ & ceux qui sont encore à la mammelle, jus-
„ qu'aux bœufs, aux brebis, aux chameaux &
„ AUX ANES." Reg. liv. 1. c. xv. v. 2, 3.

En vérité, Monsieur le Comte, je vous demande mille-pardons d'être si érudit; mais vous êtes Amalech, je suis Israël. J'étois prêt à sortir de l'Egipte, c'est-à-dire, de l'Angleterre, & vous vous êtes opposé à mon chemin. *Qu'est-ce que je vous ai fait, répondez-moi?* *Parceque* je voulois que votre Ambassade vous parut toute couleur de rose, vous ne m'avez présenté que des noirs chagrins & vous avez se-

mé

mé des épines sur ma voie. *Parceque* j'ai voulu vous abreuver à Londres avec du miel, vous m'avez fait boire du vinaigre & de la colinquinte. *Parceque* j'ai voulu vous faire du bien malgré vous *, vous m'avez fait du mal malgré moi; enfin *parceque* je vous ai demandé la paix dès le moment de votre arrivée, vous m'avez déclaré la guerre.

D'après des exemples aussi recommandables, tant sacrés que prophanes, je suis bien fâché, Monsieur le Comte, qu'il me soit resté entre les mains très peu d'argent du Roi, que vous prétendez être à vous. Si j'eusse pu prévoir votre déclaration de guerre, je vous proteste que j'aurois pris, ainsi que j'en avois & le droit & le pouvoir, le double de la somme chez M. van-neck: & que c'auroit été alors à la Cour à décider si elle devoit vous faire païer les frais de la guerre injuste que vous me faites. Je n'ai pu prévoir toute cette iniquité, parceque j'ai le cœur droit. Je n'ai pu prévoir la guerre au sein de la paix & d'une amitié feinte de votre part: † voilà donc ce qui m'a engagé à être sobre sur l'article de l'argent de la Cour, dont le Ministre Plénipotentiaire avoit droit de disposer. Je vous en rends un compte fidèle, & bientôt je pourai vous envoïer, si j'ai le tems, une *Anti-Contre-Note*, où je répondrai à toutes vos propositions, qui sont fausses, téméraires, malsonnantes, approchant de l'hérésie, hérétiques même en ma-

t'ère

* Voïez la lettre du 22 Septembre & du 4 Octobre, dans le Compte du Comte de Guerchy.

† Voïez la fin de la lettre du 4 Octobre, dans le Compte du Comte de Guerchy.

tière de vérité, de politique & de loïauté. Dans peu je vous ferai voir *si j'ai manqué* (ainsi que vous l'avez avancé pag. 27, 28, 29, 30, 31 & 32.) *Si j'ai manqué*, dis-je, *de soumission au Roi mon maître. Si j'ai manqué de respect au Roi d'Angleterre.* Nous verrons si c'est l'Ambassadeur Lieutenant-Général, ou le Ministre Plénipotentiaire Capitaine de Dragons *qui a donné la France en spectacle.*

Pour notre instruction, nous discuterons cette fameuse these, savoir, *Si c'est le Capitaine de Dragons, qui a cherché à* RENDRE MEPRISABLE LA NATION *: *ou si c'est le Lieutenant-Général, ou si c'est la nation elle-même, ou si ce sont ses chefs ou seulement ses membres.*

L'histoire seule de la dernière guerre pouroit décider cette grande question. En attendant j'ai l'honneur d'être, &c.

---

* Voïez la Contre-Note pag. 19.



PIECES JUSTIFICATIVES.

Ambassade d'Angleterre 1763.

N°. I. Etat de la Dépense de la Maison S. E. M. le Comte de Guerchy, à *Londres*, pour le mois de *Juin* 1763.

		l.	ſ.	d.
Le 30 *Juin*.	PAÏE' aux Domestiques Anglois pour un mois de gages & nourriture, depuis le prémier jusqu'au 30 Juin, ſuivant le mémoire quittancé N°. I.	18 :	15 :	●
	Païé aux Cochers & Palefreniers pour un mois de gages, depuis le prémier jusqu'au 30 Juin, ſuivant le Mémoire quittancé N°. 2.	4 :	3 :	4
	Païé aux quatre ſervantes Angloiſes pour un mois de gages, leur blanchiſſage compris, depuis le premier jusqu'au 30 Juin, ſuivant le Mémoire quittancé N°. 3.	4 :	5 :	8
	Suite & montant portés ci-après	27 :	4 :	0

	l.	f.	d.
Montant de l'autre part à	27 :	4 :	0
Païé à Bryan Marshall pour les Gazettes Angloises, depuis le prémier jusqu'au 30 Juin, suivant le Mémoire quittancé N°. 4.	1 :	11 :	11
Païé au Tailleur pour cinq Culottes de Panne écarlate & divers racommodages pour les Laquais, suivant le Mémoire quittancé N°. 5.	7 :	9 :	9
Païé à Hugonet pour la dépense de bouche & de sa maison, depuis le 6 jusqu'au 30 Juin, suivant le Mémoire quittancé N°. 6.	90 :	2 :	0
Païé au même pour la dépense de l'écurie, y compris la nourriture des Cochers & Palefreniers, depuis le prémier jusqu'au 30 Juin, suivant le Mémoire quittancé N°. 7.	28 :	1 :	0
Païé à la Blanchisseuse, pour le Blanchissage du linge de chambre, de table & de cuisine, depuis le prémier jusqu'au 30 Juin, suivant le Mémoire quittancé N°. 8.	5 :	17 :	11
Suite & montant portés ci-après	160 :	6 :	7

Païé

	l.	f.	d.
Montant de l'autre part à	160 :	6 :	7
Païé au Suisse pour ports de lettres, commissions, messages, &c. depuis le départ de M. le Duc de Nivernois, jusqu'au 30 Juin, suivant le Mémoire quittancé N°. 9.	15 :	16 :	0
Reçu de Monsieur le Chevalier D'Eon le montant de ce Mémoire, à Londres le 1. Juillet 1763.	176 :	2 :	7

Signé, B. A. Lescallier pour duplicata.

N°. II. OBSERVATION.

DANS l'état général de Dépense de l'Ambassade de M. le Duc de Nivernois, tous les articles de l'état ci-dessus n'en formoient que deux, l'un sous le tître de DEPENSE DE BOUCHE, l'autre sous celui de DEPENSE COURANTE. Ces deux articles de l'état général, non compris *l'état particulier*, montent, le prémier à 2485 l. 4s. 9d. Sterl. le second à 8636 l. 2s. 6d. aussi Sterl. & ces deux sommes réunies forment le total de 11,121 l. 7s. 3d. qui réparti en 8 mois & demi qu'a duré l'Ambassade fait un objet de 1308 l. 7s. 10 d. par mois, pour cinquante-deux personnes tant maîtres, qu'officiers & domestiques, dont étoit composée la maison de M. le Duc de Nivernois, & pour vingt & un chevaux de carosse ou de selle entretenus dans son écurie.

Après le départ de M. le Duc de Nivernois & par la réforme faite par M. D'Eon, la maison qui est restée aux frais du successeur de cet Ambassadeur, s'est trouvé réduite à vingt-deux personnes, tant maîtres qu'officiers & domestiques; & l'écurie à huit ou dix chevaux de carosse ou de selle, dont la dépense pour le mois de Juin n'a monté qu'à 176 l. 2s. 7d. Sterl. CE QUI FAIT UNE DIMINUTION POUR CE MOIS DE 1132 l. 5s. 3d. qui est bien au-dessus de ce qu'elle devroit être, proportion gardée du nombre des bouches qui restent, au nombre de celles qu'avoit M. le Duc de Nivernois, puisque par un calcul bien simple il est aisé de se convaincre que, si cinquante-deux personnes ont dépensé 1308 l. 7s. 10d. par mois, vingt-deux qui restent devroient dépenser actuellement 553 l. 11s. *par mois*, ce qui excederoit la dépense présente de 377 l. 8s. 5d. Il ne s'en faut d'ailleurs que d'un cheval & trois quarts ou d'environ deux chevaux, que la proportion de l'écurie ne soit géometriquement juste avec celle de la maison: *différence qui ne vaut pas la peine d'être relevée.*

M. D'Eon, après avoir fait, sur le seul mois de Juin, une diminution de dépense de 1132 l. 5s. 7d. Sterl. prie ses lecteurs de juger s'il méritoit les reproches amers qu'on lui a fait, & les épithetes de prodigue & dissipateur qu'on lui a données: mais toutes ces épithetes injustes l'auroient peu touché, si elles n'eussent pas été accompagnées de mauvais traitemens. C'est CETTE OECONOMIE TANT PRECHÉE, qu'il n'étoit pas au pouvoir de M. D'Eon de pratiquer d'avantage, qu'il faut regarder comme la véritable source & l'origine de toute l'animadversion

ſion & de tous les mauvais procédés de M. le Comte de Guerchy à ſon égard.

Ambaſſade d'Angleterre 1763.

N°. III. Etat de Dépenſe de la maiſon de S. E. M. le Comte de Guerchy à *Londres* pour le mois de *Juillet* 1763.

	l.	ſ.	d.
Juillet 14. DONNÉ, par ordre de Monſieur D'Eon, à Madame la veuve Baronne d'Aulnay, dont le Mari eſt mort en paſſant à Londres & avoit été recommandé par Madame la Dauphine à M. le Marquis de L'Hoſpital, lorſqu'il étoit Ambaſſadeur en Ruſſie, ſuivant la requête de la dite Dame N°. 10. . . .	2 :	2 :	0
24. Donné, par le même ordre, à un François du Canada.	0 :	10 :	6
29. Donné, par le même ordre, au S^r. Charles Plunkett Lieutenant au Régiment de Lally, qui doit le rembourſer à Paris à M. le Comte de Guerchy, ſuivant ſon reçu, N°. 11. . .	3 :	3 :	0
Suite & montant portés ci-après	5 :	15 :	6

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	5	15	6
Donné par le même ordre, à Charles le Febvre Officier de la Compagnie des Indes pour lui & un sodat de sa Compagnie, suivant sont reçu, N°. 12. . .	3	3	0
Donné, par le même ordre, à un prisonnier François suivant son reçu, N°. 13. . .	1	1	0
Païé au Suisse, pour ports de lettres, commissions, messages, gratifications, &c. suivant son mémoire quittancé N°. 14. . .	14	10	8
31. Païé aux domestiques Anglois pour gages & nourriture du prémier au 31 Juillet, suivant l'état quittancé N°. 15.	19	7	6
Païé aux cochers & palefreniers pour un mois de gages du prémier au 31 Juillet, suivant l'état quittancé N°. 16. . .	4	3	4
Païé aux quatre servantes Angloises pour un mois de gages, leur blanchissage compris, du prémier au 31 Juillet suivant l'état quittancé N°. 17. . .	4	8	10
Donné, par ordre de M. D'Eon, au Sr. Premorin officier de la Compagnie des Indes, suivant sa quittance, N°. 18.	5	5	0
Suite & montant portés ci-après	57	14	10

Don-

	l.	ſ.	d.
Montant de l'autre part à	57	14	10
Donné, par le même ordre, au S^r. André Allen Irlandois, ſuivant ſa lettre N°. 19. . . .	1	1	0
Donné, par le même ordre, au S. de la Chevrotiere Officier dans les troupes du Canada, qu'il a promis de rende ſuivant ſon reçu N°. 20.	4	4	10
Païé à la blanchiſſeuſe pour le blanchiſſage du linge de chambre, de table & de cuiſine pour le mois de Juillet, ſuivant le mémoire quittancé N°. 21.	4	17	10½
Païé à Bryan Marshall pour les gazettes Angloiſes du premier au 31 Juillet ſuivant ſon mémoire quittancé N°. 22. .	1	14	0½
Païé à Hugonet pour la dépenſe de bouche & de la maiſon du prémier au 31 Juillet, ſuivant ſon mémoire quittancé N°. 23.	178	12	4
Païé au même, pour la dépenſe de l'écurie, compris la nourriture des cochers & du poſtillon ſuivant ſon mémoire quittancé N°. 24. . . .	31	0	9
	279	4	10

Reçu de Monſieur le Chevalier D'Eon le montant de l'état ci-deſſus, à Londres le 31. Juillet 1763. pour duplicata.

Signé, B. A. Leſeuiller.

N°. IV. Observation.

On sera sans doute étonné de ce que l'état de dépense du mois de Juillet va à près de cent-guinées de plus que celui du mois précédent. Si on en demande les raisons, les voici.

1°. On voit que, dans l'état de ce mois, il est porté en dépense une somme de dix-neuf guinées & demi données à différens particuliers, dont suivant les comptes particuliers ci-dessous, M. de Guerchy doit être remboursé par M. le Duc de Choiseul.

2°. L'état du mois de Juin pour la dépense de bouche & de la maison n'a commencé que le 6 de Juin.

3°. Les provisions que M. le Duc de Nivernois avoit donné ordre de laisser étoient consommées.

4°. On a été obligé de donner souvent à dîner à différents seigneurs & Académiciens * de Pa-

* Je ne comprends pas dans cette dépense les petits diners journaliers de M. De la Condamine, parcequ'il ne buvoit que du lait & ne mangeoit que des biscuits & des macarons; il me faisoit grand plaisir de venir tous les jours; je le consolois d'être venu à Londres pour voir la pendule de M. Harrison, & de s'en rétourner sans la voir & l'entendre. Je le consolois de la petite Miévrerie que lui a fait le juge Garnon & de son appel à la nation, qui n'a pas voulu s'assembler pour juger le cas; cela étoit d'autant plus triste que M. le Chev. Fielding étoit disposé à faire rendre justice. Voilà *un sourd* & *un aveugle* qui ont voulu *entendre* & *voir clair* dans une *affaire muette*; il n'est pas étonnant que le public en ait été étourdi. C'est presque le cas de l'affaire de M. le Comte de G——y; il cache toujours la botte sécrete qu'il comptoit me porter.

Paris qui se trouvoient pour lors à Londres. D'ailleurs M. le Duc de Nivernois en partant a prié quantité de ses amis de venir à la maison boire à sa santé du bon vin de Bourgogne qu'il laissoit à M. D'Eon. Ils se sont ainsi que moi aquittés de cette douce commission. Je ne doute pas qu'il n'en soit résulté un grand bien pour la santé de M. le Duc de Nivernois & par conséquent pour l'Etat.

5°. Il est naturel qu'une personne qui ne connoît pas Londres, & qui fait tous ses calculs sur le Méridien de Paris, se trouve fort éloigné de son compte. Mais quand elle viendra à Londres, elle sera convaincue par elle-même que cette dépense, sur laquelle on se récrie, a été réglée par l'œconomie & la décence.

Ambassade d'Angleterre 1763.

N°. V. Etat de la dépense de la maison de S. E. M. le Comte de Guerchy à *Londres*, pour le mois d'*Août* 1763.

		ll	*s.*	*d.*
Août 2.	DONNÉ, par ordre de M. D'Eon, à Marc Butelle, prisonnier François resté malade, suivant son reçu N°. 25.	0	10	6

2. Don-

	l.	f.	d.
Montant de l'autre part à	0 :	19 :	6
3. Donné, par le même ordre, à Jean Brisan autre prisonnier François, suivant son reçu N°. 26.	0 :	10 :	6
4. Donné, par le même ordre, à François Gautier prisonnier venu de Plymouth, suivant son reçu N°. 27.	0 :	10 :	6
15. Donné, par le même ordre, à Jean Latiner de Bourdeaux prisonnier, resté malade, suivant son reçu N°. 28.	0 :	10 :	6
20. Païé au S. Jean Spizanni Aumônier pour ses appointemens de trois mois échus le 31 de ce mois suivant son reçu N°. 29.	9 :	9 :	0
25. Païé, par ordre de M. D'Eon, aux Srs. Chev. Loubier & Teissier, pour pareille somme qu'ils ont fait compter au Sr. Morel Beaulieu capitaine du bateau du Roi N°. 23. pour frais de pilotage, &c. suivant son reçu N°. 30.	10 :	10 :	0
31. Païé à Etienne Norcastle pour papier, plumes, encre, &c. depuis le 20 Mai jusqu'à ce jour, suivant son mémoire quittancé N°. 31.	10 :	12 :	6
Suite & montant portés ci-après	32 :	13 :	6

Païé

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	32	13	6
Païé à Joseph Ashby pour diverses réparations & fournitures aux pompes & citernes, depuis le 24 Juin jusqu'à ce jour, suivant son mémoire quittancé N°. 32.	5	8	7
Païé à Elisabeth Magwick, pour le blanchissage du linge de chambre, de table & de cuisine pour le mois d'Août, suivant le mémoire quittancé N°. 33.	7	1	1½
Donné, par ordre de M. D'Eon, à Thomas de Sayes, prisonnier, pour retourner en France, suivant son reçu N°. 34.	0	10	6
Païé au Suisse pour divers déboursés en ports de lettres, messages, commissions, étrennes &c. suivant le mémoire quittancé N°. 35.	12	4	9
Païé aux domestiques Anglois pour un mois de gages & nourriture, depuis le 1er jusqu'au 31 Août, suivant l'état quittancé N°. 36.	19	7	6
Païé aux deux cochers & aux palefreniers un mois de gages, depuis le 1er jusq'au 31 Août, suivant l'état quittancé N°. 37.	4	3	4
Suite & montant portés ci-après	81	9	4½

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	81	9	4 1/2
Païé aux quatre servantes Angloises pour un mois de gages, leur blanchissage compris, depuis le prémier jusqu'au 31 Août, suivant l'état quittancé, N°. 38.	4	9	0
Païé à Lescallier pour divers déboursés pour frais de bateaux, carosses, dépense à la Cité, à la Douane & autres frais dont j'ai donné le détail à M. D'Eon, suivant le mémoire quittancé, N°. 39.	9	3	9
Païé à Hugonet pour la dépense de bouche & de la maison, depuis le prémier jusqu'au 31 Août, suivant le mémoire quittancé, N°. 40. . . .	178	6	0
Païé au même, pour la dépense de l'écurie, y compris la nourriture des cochers & palefreniers, depuis le prémier jusqu'au 31 Août, suivant le mémoire quittancé, N°. 41. . .	49	16	5
Païé à Bryan Marshall pour les gazettes Angloises, depuis le prémier jusqu'au 31 Août, suivant le mémoire quittancé, N°. 42. . . .	1	13	5
Suite & montant portés ci-après	324	17	11 1/2

Païé

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	324	17	11½
Païé aux officiers de la maison pour trois mois d'appointemens, du pr. Juin au 31 Août, suivant l'état quittancé N°. 43.	17	10	1
Donné en deux fois à Madame la Fargue, femme d'officier François, qui étoit dans le besoin, & dont le mari a été tué au service de France suivant sa lettre N°. 44.	4	4	0
J'ai reçu de Monsieur le Chevalier D'Eon le montant ci-dessus : à Londres le 31 Août 1763. Pour Duplicata.	346	12	½

Signé, B. A. Lescallier.

N°. VI. OBSERVATION.

Il ne faut pas s'étonner si l'état du mois d'Août monte encore plus haut que celui de Juillet, puisque ce mois fait la clôture du quartier, & est chargé des articles suivants, qui ne se paient que tous les trois mois.

1°. Les appointemens de l'Aumônier, qui ont été réglés sur ceux que M. le Comte de Viry donne à ses chapelains, qui ont ici 3 guinées par mois, qui est le prix le plus bas pour les messes.

2°. Ceux des officiers, quoique Cottereau n'y ait point été compris, parcequ'il ne veut point

rester sur le même pied qu'il étoit ci-devant; & qu'en conséquence j'ai laissé cet article à régler entre le maître d'hôtel de M. le Comte de Guerchy & lui.

3°. Les mémoires de papetiers & menues réparations, &c.

4°. Le mémoire du nouveau Suisse monte à quelques guinées de moins que celui de l'ancien, que j'ai toujours soupçonné de se tromper à son avantage. J'ai envoïé alors à M. le Comte de Guerchy une copie de ce mémoire, pour qu'il en vît le détail, & en quoi consistoient les gratifications qui avoient pu le surprendre: en lui disant que, lorsqu'il seroit ici, il feroit à ce sujet ce qu'il jugeroit à propos.

5°. L'Article du S^r. Lescallier pour divers déboursés montant à 9l. 3s. 9d. se partage en deux 1°. 2l. 19s. 3d. pour frais de douane & dépenses pour retirer les équipages de cinq officiers Chevaliers de Saint Louis, qui alloient au Canada, qui manquoient d'argent & à qui il étoit dû des appointemens. 2°. 6l. 4s. 6d. pour déboursés en bateaux, carosses & dépenses pour divers voïages à la cité & aux environs de Londres, pour affaires relatives à l'Ambassade. Cet article ne peut paroître extraordinaire qu'à qui ne connoît pas Londres. Pour peu qu'on y aît des affaires qui appellent dans différens quartiers éloignés les uns des autres, on ne sauroit y aller à pied, & on est obligé de diner où l'on se trouve, n'étant pas possible souvent de revenir de plus d'une lieuë & demie pour diner.

6°. On avoit joint à ce compte, pour l'état de dépense qui regarde la marine, quatorze quittances ou pièces justificatives, qui par conséquent ne se trouveront plus parmi celles de la mai-

maison, qu'on devoit remettre à M. le Comte de Guerchy lors de son arrivée.

7. Les appointemens des Sécrétaires ne sont point compris dans ce compte, parceque M. le Comte de Guerchy n'avoit rien fixé à ce sujet.

La dépense se feroit donc encore trouvé plus forte si les appointemens de ces Messieurs y eussent été compris, comme ils l'auroient dû être, étant échus; ainsi que les taxes dont on n'a pas reclamé le paiement.

Ambassade d'Angleterre 1763.

N°. VII. Etat de la Dépense de la Maison de S. E. M. le Comte de Guerchy, à *Londres*, en *Septembre* 1763.

	l.	s.	d.
Septembre 30. PAIÉ à Bryan Marshal pour les gazettes angloises, depuis le prémier jusqu'au 30 Septembre, suivant son mémoire quittancé, N°. 45.	1 :	11 :	0
Païé aux domestiques Anglois pour un mois de gages & nourriture, depuis le prémier jusqu'au 30. Septembre, suivant l'état quittancé, N°. 46.	18 :	15 :	0
Suite & montant portés ci-après	20 :	6 :	0

Païé

	l.	f.	d.
Montant de l'autre part à	20	6	0
Païé aux cochers & palefreniers pour leurs gages d'un mois, suivant l'état quittancé, N°. 47.	4	3	4
Païé aux servantes Angloises pour un mois de gages, leur blanchissage compris, suivant l'état quittancé, N°. 48. . .	4	7	8
Païé à Hugonet pour la dépense de bouche & de la maison pour Septembre, suivant le mémoire quittancé, N°. 49. . .	282	4	11
Païé au S^r. Chazal pour celle de l'écurie, suivant le mémoire quittancé, N°. 50. . .	43	10	0
Païé au Suisse pour ports de lettres, &c. suivant son mémoire quittancé, N°. 51. . .	11	1	10
Païé à la blanchisseuse pour le blanchissage du linge de chambre, de table & de cuisine, suivant son mémoire quittancé, N°. 52.	7	14	2½
Païé à divers prisonniers François, pour le compte de la Marine, suivant l'état, N°. 53.	18	18	0
Païé à Jackson pour les gazettes de la Haye & d'Amsterdam, depuis le 31 Mai jusqu'au premier Octobre, suivant le mémoire quittancé, N°. 54. . .	2	13	0
Suite & montant portés ci-après	394	18	11½

Païé

	l.	ſ.	d.
Montant de l'autre part à	394	18	11 ⅞
Paié à Leſcallier pour déboursés & fraix à l'occaſion du paquet perdu, ſuivant le mémoire détaillé, N°. 55. . . .	6	14	9
Paié au Papetièr pour ce qu'il a fourni pendant le mois, ſuivant le mémoire quittancé, N°. 56.	4	16	0
Reçu le montant ci-deſſus de Monſieur le Chevalier D'Eon à Loudres le prémier Octobre 1763 pour duplicata.	406	9	8 ⅞

Signé, B. A. Leſcallier.

N°. VIII. Etat détaillé de la dépenſe de bouche du mois de *Septembre* 1763, faite par Hugonet. Savoir.

	l.	ſ.	d.
PAÏE' au Boulanger, ſuivant ſon mémoire quittancé, ci	14	10	8
Païé idem au Boucher, ſuivant ſon mémoire idem . . .	36	12	6
Païé à l'Epicier, pour du ſucre, caffé, huille, vinaigre, flambeaux, &c. ſuivant ſon mémoire quittancé, ci . . .	19	8	0
Suite & montant portés ci après	70	11	2

Païé

	l.	ſ.	d.
Montant de l'autre part à	77	11	0
Païé idem, à la Fruitiere, pour légumes & fruits, ſuivant ſon mémoire quittancé. . . .	34	15	6
Païé idem au Poiſſonnier, ſuivant ſon mémoire quittancé, ci	14	3	6
Païé idem au Rotiſſeur, pour la volaille, &c. qu'il a fournie, ſuivant ſon mémoire quittancé.	10	9	6
Païé au Chaircuitier, pour du beure, des œufs, lard, jambons, &c. ſuivant ſon mémoire quittancé, ci	22	19	8
Païé pour 13 l. de thé ſuivant le reçu	6	9	0
Païé au Charbonier, pour le charbon & bois qu'il a fournis, ſuivant ſon mémoire quittancé, ci	47	2	0
Païé au Chandelier pour cinq-cens livres de chandelles, ſuivant ſon mémoire quittancé, ci	14	11	8
Païé au Tourneur pour des ballets, paniers, tapis, &c. ſuivant ſon mémoire quittancé, ci	7	9	6
Païé au Menuiſier pour les ouvrages qu'il a faits dans Albermal Street, ſuivant ſon mémoire quittancé, ci	2	10	6
Suite & montant portés ci-après	181	2	0

Païé

	l.	f.	d.
Montant de l'aure part à	131	2	0
Païé au Chaudronier pour l'étamage de la batterie de cuisine, suivant son mémoire quittancé	5	16	9
Païé au Faïancier pour la faïance qu'il a fournie, suivant son mémoire quittancé, ci	6	6	6
Païé à l'Allumeur de lampes pour toutes les lampes qu'il a fournies d'huille, suivant son mémoire quittancé, ci,	4	18	0
Païé au Sommelier pour son mémoire de huit pièces de bierre consommées dans Albermal Street, six pièces mises dans Piccadilly, deux dans Dover Street, pour des goblets, bouchons & le transport de ses vins, le tout suivant son mémoire quittancé	19	11	0
Païé pour faire arroser la ruë pendant tout l'été, suivant le reçu, ci	1	1	0
Païé pour six cierges pour la chapelle, suivant le reçu	0	17	0
Païé à un homme qui apporte de l'eau tous les jours	1	10	0
Païé aux filles pour leurs légumes	0	15	0
Suite & montant portés ci-après	271	17	3

Païé

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	271	17	3
Païé pour l'emprunt de linge plusieurs fois, pour de l'argenterie & des draps que le S[r]. Cachet à empruntés en arrivant ici	1	18	6
Dépenses journallieres . .	2	7	0
Païé à la Laitiere, suivant son mémoire quittancé . . .	4	2	6
Païé au Confiseur, suivant son mémoire quittancé . . .	1	19	8
	282	4	11

N°. IX. OBSERVATION.

Art. I.

Les sept prémiers articles sont plus hauts que les mêmes des mois passés, attendu l'augmentation du grand nombre de personnes qui sont arrivées avec le S[r]. Cachet, valet de chambre de S. E.

Art. II.

Sur les 13 *l.* de thé, il y en a eu cinq de consommées, 4 *l.* ont été remises au S[r]. Millot, & 4 *l.* me restent.

Art. III.

Du Charbon, bois & fagots, il y en a eu de consommé dans Albermal Street, l'on en a mis dans Piccadilly & le reste dans Dover Street.

Art.

Art. IV.

Il y a eu 100 *l.* de chandelles de consommées dans Albermal Street & j'en ai remis environ 400 *l.* au S^r. Millot.

Ambassade d'Angleterre 1763.

N°. X. Etat de la Dépense Courante pour la Maison de S. E. M. le Comte de Guerchy.

	l.	*s.*	*d.*
Juillet. 17. PAIE' au Tailleur pour le mémoire des habits des domestiques.	32	4	4
18. Païé au Relieur pour cartons de dépêches . . .	1	11	0
Septembre 10. Païé au Sr. Lescallier pour déboursés & frais suivant sa quittance . . .	21	13	2
11. Païé à Cachet valet de chambre de M. de Guerchy, pour l'achat des meubles du Sr. Lescallier, suivant son reçu .	300	0	0
16. Païé au Sr. Lescallier, pour fret de deux navires & frais des équipages de M. de Guerchy venus par Rouen, suivant son reçu, par lequel il promet me rendre compte, mais il ne m'en a jamais rendu de la somme ci	300	0	0
Suite & montant portés ci-après	655	8	6

Païé

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	655	8	6
Paié à M. Guy de Marcenay pour sa traite sur moi, ordre de M. Karagnagh de Dunquerque du 25 Juillet païable en Septembre, pour petit vin de la Basse-Bourgogne, à consommer pour l'ordinaire de la maison.	55	14	4
Octobre 5. Paié à Madame Rudeman pour le loïer de la maison in Dover Street, du prémier Octobre 1763 au prémier Janvier 1764 suivant sa quittance, la somme de	68	5	0
6. Païé à Mignot, Maître d'hôtel de M. le Comte de Guerchy, suivant son reçu de	105	0	0
23. Pour une commode & un pupître de bois de Mahogony.	9	0	0
Pour un Sécrétaire de même bois	10	0	0
Païé à Langlois pour une grande armoire à double clef, pour serrer mes dépêches de la Cour & à la Cour, de façon qu'on ne puisse pas les avoir, même quand on séduiroit un domestique pour les escamoter ou pour prendre l'empreinte de la clef	13	13	0
	917	0	10

Pour

	l.	f.	d.
Montant de l'autre part à	917 :	0 :	10
Pour remplacer une canne cassée sur le dos d'un domestique François, qui est venu me demander un caractère *, après avoir été renvoïé poliment, quoiqu'il eût pris la veille l'empreinte de la clef de ma porte, vraisemblablement par quelque ordre grillé ou supérieur . . .	3 :	0 :	0
Païé à Jean Weber pour ferrures, suivant sa quittance . .	3 :	0 :	0
Pour une petite table, tablettes & petits guéridons de Mahogony	18 :	5 :	0
Pour frais journaliers & menues dépenses de la maison dont le détail est inutile ici, environ	20 :	0 :	0
	961 :	5	10

Laquelle somme de 961 l. 5. f. 10. d. Sterling, à raison d'une guinée ou 1 l. 1 f. Sterling pour 24 l. tournois, fait argent de France 21977 l. 15 f. 9 d. & environ $\frac{1}{28}$.

Am-

* On entend à Londres par Caractère un certificat de bons & loïaux services.

Ambassade d'Angleterre 1763.

N°. XI. Prémier Etat de Dépense particulière, ou Relevé des articles contenus dans les Etats de depense de la maison de S. E. M. le Comte de Guerchy & qui doivent lui être remboursés par la Cour.

	l.	*s.*	*d.*
Juillet 14. DONNE' à Madame la Baronne d'Aulnay, dont le mari est mort en passant à Londres, & qui avoit été recommandé par Madame la Dauphine à M. le Marquis de L'Hospital, lorsqu'il étoit Ambassadeur en Russie. . .	2	2	0
24. Donné à un François du Canada	0	10	6
29. Donné à quatre Officiers au service de la Compagnie des Indes suivant leurs reçus Nos. 11, 12, & 13.	7	7	0
31 Donné à deux Officiers, l'un de la Compagnie des Indes & l'autre Canadien, & à un pauvre prêtre Irlandois, jadis Aumônier au service de France, suivant les reçus Nos 18, 19, & 20.	10	10	0

Août

	l.	ſ.	d.
Montant de l'autre part à	20 :	9 :	6
Août 2. Donné à quatre priſonniers François pour ſe rendre en France, ſuivant les reçus Nos. 25, 26, 27, & 28. . .	2 :	2 :	0
6. Dépenſes faites à la douane pour des Officiers du Canada.	2 :	19 :	3
20. Donné au Sr. Morel de Beaulieu Capitaine du Bateau du Roi No. 23. que le mauvais tems a obligé de relacher à Exon, pour frais de pilotage, ſuivant le reçu No. 30. . . .	10 :	10 :	0
31. Donné à un priſonnier François, ſuivant ſon reçu No. 34.	0 :	10 :	6
Donné à une pauvre veuve d'officier François tué au ſervice de France, ſuivant ſa lettre No. 44.	4 :	4 :	0
Septembre. Donné aux priſonniers François & Eſpagnols ci-deſſous dénommés, pour les aider à retourner dans leur patrie.			
2. A Pedro Aſtalacta, ſuivant quittance No. 1.	0 :	10 :	6
4. Au Sr. Pemquet François, ſuivant ſa lettre No. 2. . . .	1 :	1 :	0
Suite & montant portés ci-après	42 :	6 :	9

	l.	f.	d.
Montant de l'autre part à	42	6	9
6. A Jean Jaques Louis Lemaitre, Antoine Fernandes & Pedro Rodrigues fuivant quittance No. 3.	1	11	6
7. A P. Billot la Chapelle, Jof. Chevalier & Jean Baptifte, fuivant quittance No. 4. . . .	1	11	6
8. A I. F. Chevalier de la Maltelliere, fuivant quittance, No. 5.		10	6
10. A F. Bognant, M. Breton & au Sr. Chane, fuivant quittance No. 6.	3	3	0
11. A P. Olivier, J. Boulier & L. F. de Neuville, fuivant quittance No. 7.	1	11	6
14. A Jean Chape & Mat. Chalade, fuivant quittance No. 8.	1	1	0
15. A Jean Tatille fuivant quittance No. 9.	0	10	6
16. A Antoine Dominique fuivant quittance, No. 10. . .	0	10	6
17. A M. la Soujac, L. Ortier, F. Marchand, L. Repelle, La. Dupuis, Jof. Pitalago, G. Tofin, F. Loreno, J. Lombardi & S. Manfono, fuivant quittance, No. 11.	5	5	0
Suite & montant portés ci-après	58	1	9

19. A

	l.	f.	d.
Montant de l'autre part à	58	1	9
19. A Bonico Olivier, J. B. Soulere & A. Viar, fuivant quittance, N°. 12.	1	11	6
	59	13	3

Laquelle fomme de 59 l. 13s. 3d. Sterl. à raifon d'une guinée ou 1 l. 1s. Sterl. pour 24 l. Tournois, fait argent de France, celle de 1363 l. 12s. 10d. & à peu près ½.

Nota Bene. Cet argent a été donné par le Sr. Lefcallier, & les quittances particulières de chacun ont été envoyées dans le tems à M. le Comte de Guerchy.

Second état de dépenfe particulière, laquelle n'eft point portée dans les états de la maifon de S. E. M. le Comte de Guerchy, & dont il doit être certainement rembourfé.

	l.	f.	d.
Juin 15. Avancé aux ouvriers Anglois de la manufacture de toiles peintes, tant hommes que femmes, débauchés par le Sr. Lefcallier à Londres & ez environs pour les faire paffer ailleurs. .	195	0	0
Suite & montant portés ci-après	195	0	0

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	195 :	0 :	0
Juillet 1. Païé à Mrs. ***, par ordre & suivant la lettre de M. le Duc de Nivernois en datte du 16. Juin 1763, laquelle somme, par arrangement concerté avec M. le Duc de Praslin, doit être prise sur l'argent que M. le Duc de Nivernois a laissé à Londres.	65 :	15 :	0
2. Païé pour mon voyage en Yorkshire *	16 :	16 :	0
Août 10. Païé pour une petite chienne noire que m'a démandé M. le Duc de Praslin, & qui lui a été portée par M. le Chevalier de Fontanieu. . .	3 :	0 :	0
Païé pour dépenses extraordinaires en habits, suivant l'état envoyé à M. le Duc de Praslin.	97 :	0 :	0
Païé au Sr. le Cointre pour trois chapeaux bordés d'argent pour les domestiques. . . .	3 :	16 :	3
Païé au Graveur pour planches & papiers de passeports, certificats de vie & cachets pour la Sécrétairerie. . . .	11 :	2 :	8
Suite & montant portés ci-après	392 :	9 :	11

Sep-

* *M. le Duc de Nivernois ayant passé sur le compte de la Cour ses différens voyages ; je crois qu'autorisé par un si noble exemple, je puis passer ici ce petit voyage, qui est le seul que j'aye fait en Angleterre chez M. de Stanley.*

	l.	ſ.	d.
Montant de l'autre part à	392	9	11
Septembre 2. Prêté au Sr. Leſcallier, Sécrétaire de S. Exc. M. le Comte de Guerchy, 52 *l.* 10 *ſ.* ſterling pour diverſes commiſſions de Paris, dont il m'a dit être chargé & dont il doit rendre compte à M. le Comte de Guerchy	52	10	0
Sept. 10. Pour une magnifique Bible Angloiſe, in folio grand papier, de l'impreſſion de Baskerville, deſtinée pour la Bibliotheque du Roi . .	6	6	0
Pour achat de différens livres de politique & d'hiſtoire, pour l'inſtruction générale & particulière de l'Ambaſſade de M. le Comte de Guerchy . . .	90	0	0
15. Payé pour reliure d'une partie des dits livres . . .	11	0	0
Avancé à Louis Beauford, à ſa femme & à ſes enfans, la ſomme de 76 *l.* 15 *ſ.* laquelle ſomme doit être rembourſée à M. de Guerchy par M. le Controlleur-Général des finances, ci	76	15	0
Suite & montant portés ci-après	639	0	11

	l.	ſ.	d.
Montant de l'autre part à	639	0	11
28. Paié à M. O-Gorman gentilhomme Irlandois pour porter à Verſailles mes dépê ches du 28 Septembre, un trai té & des pillules de Mademoi-ſelle Stephens, pour MADAME VICTOIRE	60	0	0
(*J'avois ordre de M. le Duc de Praſlin d'expédier un Courier pour ce dernier objet : j'ai expédié ce Gen tilhomme pour remplir ces trois arti cles ; ainſi ſa courſe doit être rem bourſée à M. le Comte de Guerchy*)			
29. Paié pour un porte-feuil le & un recueil des plus belles femmes de l'Angleterre en mi-gnature, pour M. le Duc de Praſlin	15	0	0
Octobre 1. Paié au Docteur d'Eſcherry pour ſix caiſſes de pillules en trois envois du re-mède de Mademoiſ. Stephens pour MADAME VICTOIRE DE FRANCE, à dix guinées chaque envoi, ci	31	10	0
	745	10	11

15.

	l.	ſ.	d.
Montant de l'autre part à	745	10	11
15. Païé au S. Paul Vaillant, Libraire dans le Strand, cinq guinées pour la récompenſe de pareille ſomme qu'il a donnée au garçon de Greenwich, qui dit avoir trouvé l'Acte de la garantie de l'Angleterre, que le S. Leſcaillier a aſſuré avoir perdu lui-même comme une bête ou comme un innocent, ci	5	5	0
Donné au Sr. Louis Beaufort qui a fait des recherches à ce ſujet	0	15	0
Octobre 16. Donné une petite gratification au Poëte Des Cazeau, Chevalier des Neuf Muſes, pour avoir célébré l'arrivée de S. E. M. le Comte de Guerchy	2	2	0
20. Païé à Hugonet pour ſa courſe à Calais au-devant de S. E. M. le Comte de Guerchy, & pour le reſtant de ſa précedente courſe à Compiegne, ſuivant ſes mémoires quittancés	58	9	0
Suite & montant portés ci-après	812	1	11

	l.	ſ.	d.
Montant de l'autre part à	812 :	1 :	11
Prêté ou plutôt donné à differens François, dont il eſt inutile de dire ici les noms, qui ſe ſont trouvés dans la miſère à Londres, qui tous m'ont touché par de bonnes raiſons qui paroîtront peut-être mauvaiſes à S. E. M. le Comte de Guerchy: mais je lui en donnerai un petit état particulier, dont le total va à	30 :	0 :	0
Total de la première Partie	832 :	1 :	11

Ambaſſade d'Angleterre, 1763.

II. PARTIE.

Debourſés & avances faites par M. D'Eon & de ſon argent, dont M. de Guerchy eſt comptable.

	l.	ſ.	d.
Novembre 4. Donné aux filles & domeſtiques de S. E. que j'ai laiſſés dans la maiſon *in Dover Street*	5 :	0 :	0
Pour frais de mon démenagement forcé de la maiſon *in Dover Street*	4 :	0 :	0
Suite & montant portés ci-après	9 :	0 :	0

Pour

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	9	0	0
Pour faire monter & transporter une voiture de charbon de la maiſon *in Dover Street*, dans celle que j'occupe *in Brewer Street*, laquelle voiture fut arrêtée inopinément *in Piccadilly* par les ordres œconomiques de S. E. M. le Comte de Guerchy	0	13	0
Pour petits fraix de mon emménagement	5	0	0
Décembre 9. Païé à M. Dixwell pour l'impreſſion & le papier royal de ma note, à S. E. Claude-Louis-François-Regnier, Comte de Guerchy, &c. &c. &c. ſuivant ſa quittance .	18	0	0
Païé au Sr. Padeloup pour avoir broché & couvert les exemplaires de la dite note, ſuivant ſa quittance.	12	0	0
Pour l'expédition & le retour de deux couriers extraordinaires, munis des paſſeports de S. E. M. le Comte de Guerchy, & dépêchés à M. le Duc de Choiſeul.	180	0	0
Suite & montant portés ci-après	224	13	0

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	224 :	13 :	0
1764. Pour frais de papier & impreſſion du prém. vol. in 4to. de *lettres, mémoires & négociations du Chevalier D'Eon Miniſtre Plénipotentiaire de France avec Meſſieurs les Ducs de Nivernois & de Praſlin, M. le Comte de Guerchy, M de Sainte-Foye*, &c. tant au ſujet de ſa dépenſe & de ſa poſition miniſtériale à la Cour de Londres, que pour ſervir d'éclairciſſement à ſa juſtification complete, par raport aux démêlés qui ſe ſont élevés entre lui & S. E. M. Regnier Comte de Guerchy Ambaſſadeur Extraordinaire. Ouvrage poſthume, néceſſaire aux jeunes ou aux vieux novices négociateurs, précédé d'une préface & accompagné d'une poſtface. L'Auteur aïant été *forcé*, bien malgré lui, de publier cet ouvrage, pour ſe juſtifier au moins dans l'eſprit du public, s'il ne peut obtenir juſtice du *Triumvirat*, les frais du dit ouvrage ne peuvent que regarder les auteurs de l'injuſtice.	300 :	0 :	0
Suite & montant portés ci-après	524 :	13 :	0

Cette

	L.	s.	d.
Montant de l'autre part à	524	13	0
Cette dépense sera fixée seulement ici à la somme de 300l. parce qu'on n'y comprend pas les exemplaires délivrés gratis, ci			
Pour la brochure du dit ouvrage paié au Sr. Padeloup.	30	0	0
Dépense pour mon logement, nourriture, domestiques, &c. depuis le 17 Octobre jour de l'arrivée & des hostilités de S. E. M. le Comte de Guerchy jusqu'au 17 Mars, pour le soutien d'une juste guerre, cent livres Sterl. par mois, ci	500	0	0
1764. Pour la continuation de la guerre juste & légitime devant Dieu & devant les hommes que je soutiens, jusqu'au prém. Juillet, jour de la cessation des hostilités ou d'une suspension d'armes. Ce qui fait plus de trois mois & demi de campagne de guerre d'été; en conséquence cette dépense ne sera portée qu'à la somme de	350	0	0
	1404	13	0
Rapport des sommes qui seront incontestablement remboursées à M. le Comte de Guerchy.	832	1	11
	2236	14	11

Laquelle ſomme de 2236 *l.* 14 *ſ.* 11 *d.* Sterl. à raiſon d'une guinée ou 1 *l.* 1 *ſ.* pour 24 *l.* Tournois font argent de France 51124 *l.* 7 *ſ.* 7 *d.* 1 *obole.*

N°. XIII. Etat de l'argent reçu par M. le Chevalier D'Eon Miniſtre Plénipotentiaire de France auprès du Roi de la Grande-Bretagne.

1763 *May* 22	M. le Duc de Nivernois ſuivant ſa lettre du 16 Juin a laiſſé en partant en or & en billets 600 & tant de Guinées (*) ci	600 : 0 : 0
24.	Reçu de M. le Comte de Guerchy par ſa lettre du 24 Mai un billet de banque de . .	200 : 0 : 0
	Suite & montant portés ci-après	800 : 0 : 0

Reçu

(*) M. le Duc de Nivernois par ſa *lettre du 16 Juin dit 600 & tant de guinées* ſans en fixer le nombre : le Sr. L'Eſcallier qui a reçu cet argent doit en ſavoir le montant au juſte. J'obſerverai ſeulement ici, que ces 600 guinées ont été compriſes dans l'état général de la dépenſe de M. le Duc de Niverrois que le Roi a liquidé ; auſſi M. de Guerchy doit aujourd'hui en compter avec M. de la Borde banquier de la Cour : je ne dis cela, que pour la décharge de ma conſcience pour éviter les doubles emplois, & afin que Sa Majeſté ne ſoit pas trompée dans les comptes que l'on rend à la chambre des comptes.

d.

lui couter — — £ 2308 : 4 : 10

Laqu
te à M
t .

ident
e cin
rticu
oir- bi

Duc

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	800	0	0
Reçu de M. le Chevalier Van Neck & Compagnie, ci . .	600	0	0
Sept. 15. Reçu des mêmes comme dessus, ci	600	0	0
Reçu des mêmes comme dessus, ci	600	0	0
Oct. 4. Reçu des mêmes comme dessus, ci	600	0	0
	3200	0	0

N° XVI. ETAT SÉPARÉ.

De l'argent dû par la Cour à M. D'Eon.

1. Un capital de dix-mille livres qu'il a emprunté en 1756. pour son premier voyage à Berlin, à Hambourg & à St. Petersbourg, ci . . .	10,000	0	0
2. Pour les intérêts du dit capital qu'il paie régulièrement depuis 1756, montant ensemble à . .	4500	0	0
Suite & mont. port. ci-après	14500	0	0

	l.	s.	d.
Montant de l'autre part à	14500 :	0 :	0
3. Le paiement de la prémière année de péni bles travaux à St. Petersbourg (*) qu'il ne comprendra ici que pour la somme de	3000 :	0 :	0
4. Depuis le 1 Septembre 1763, tems où M. D'Eon a été Sécrétaire de l'Ambassade de France à Londres, jusqu'au 17 Avril 1763, qu'il y a eu le titre de Résident, il n'a reçu que mille écus d'appointemens (†) de la Cour, pour avoir travaillé nuit & jour sous les ordres de M. le Duc de Nivernois à la Paix générale. Le public peut voir, par ce seul fait			
Suite & mont. port. ci-après	17500 :	0 :	0

in-

(*) M. le Chevalier Douglas & M. Tercier savent les raisons particulières qui ont retardé dans ce tems le paiement du voïage & du travail de M. D'Eon.

(†) Ces mille écus d'appointemens ont été distribués aux domestiques des Milords chez lesquels M. D'Eon a mangé, tant pour suivre la coutûme du païs, que pour faire honneur à la Majesté du Maître qu'il a l'honneur de servir: car la grandeur des Rois ne se mesure que sur celle de leurs serviteurs & sujets.

	l.	ſ.	d.
Montant de l'autre part à	17500 :	0 :	0
inconteſtable, ſi les plaintes pécuniaires de M. D'Eon ſont légitimes.			
Pendant ce ſéjour en Angleterre, il a dépenſé plus de vingt-mille livres de ſon argent; & l'état général de ſa dépenſe montoit à plus de dix-huit mille livres, quand M. le Duc de Nivernois a pris la peine de le vérifier. Or comme, à cauſe de l'importance de la commiſſion, l'Ambaſſadeur a été totalement défrayé par la Cour; il eſt naturel que le Sécrétaire d'Ambaſſade ſoit traité de même, ſur-tout pour une auſſi petite ſomme vis à vis le grand ouvrage de la paix, & reduite à . . .	17000 :	0 :	0
5. Les appointemens de Réſident à Londres depuis le 17 Avril juſqu'au 3 Juillet, à raiſon de quinze-mille livres tournois par an, font pour deux mois ſeize jours	3166 :	13 :	4
Suite & mont. port. ci-après	37666 :	13 :	4

6. Les

	l.	f.	d.
Montant de l'autre part à	37666 :	13 :	4
6. Les appointemens de Miniftre - Plénipotentiaire depuis le 3 Juillet jufqu'au 1. Janvier 1764 (*) que l'on porte ici à cinquante-mille livres par an, fomme la plus modique que le Roi accorde à fes Plénipotentiaires dans les Cours d'Allemagne, ce qui fait pour cinq mois & vingt huit jours la fomme de . .	24722 :	4 :	$5\frac{1}{2}$
7. M. de Newille aïant reçu 24000 l. en préfent de la Cour de Londres, pour y avoir apporté le traité de paix, & M. D'Eon aïant porté à Paris les ratifications du Roi d'Angleterre, il lui eft naturellement dû un pareil préfent de la Cour de Verfailles, qui ne veut & ne doit céder à aucune Cour de l'Europe en grandeur, dignité			
Suite & mont. port. ci-après	62388 :	17 :	$9\frac{1}{2}$

&

(*) M. D'Eon fe réferve ici fes prétentions fur la fuite de fes appointemens de Miniftre Plénipotentiaire, lorfque le Roi fon maître aura décidé la validité ou l'invalidité du Rappel à *Griffe*, *à patte ou à grillage* que lui a apporté S. E. M. le Comte de Guerchy.

	l.	s.	d.
Montant de l'autre-part à	62388	17	9½
& générosité. Or sur cette gratification de (†) 24 mille livres, M. D'Eon n'a encore reçu qu'un à compte de six-mille livres; ainsi la somme ne sera emploïée ici que pour celle de . .	18000	0	0
8. Il est dû à M. D'Eon sur ses appointemens de Capitaine, ci	2400	0	0
9. Il lui est dû trois années de sa pension de deux mille livres sur le Trésor royal, faisant la somme de	6000	0	0
	88788	17	9½

RE-

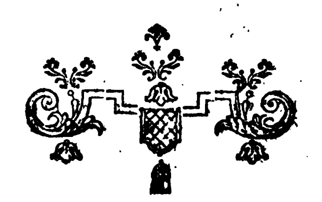
(†(On n'alleguera point qu'en dédommagement du présent de 24 mille livres, M. D'Eon ait obtenu la croix de Saint Louis ; car outre que cette marque de distinction est un prix de ses services militaires, il peut opposer que M. Richard Newille a obtenu du Roi d'Angleterre pour lui & ses héritiers à perpetuité le droit de prendre le nom & les armoiries DE NEWILLE DE BILLINGBEAR, & une place dans le Ministère qui lui raporte annuellement 50 à 60 mille livres tournois.



RECAPITULATION

Des ſommes dues à M. D'Eon.

	l.	ſ.	d.
1. Par la Cour ſuivant l'état ci-joint .	88788	17	9½
2. Par M. de Guerchy ſuivant la balance de recette & dépenſe 1206 : 5 : 9½ faiſant argent de France, à raiſon d'une guinée ou 1 l. [illegible] ſ. ſterling pour 24 l. tournois la ſomme de . . .	27552	10	1
TOTAL DES SOMMES DUES à M. D'EON . .	116341	7	10½



Les



Lettres qui ont rapport aux Comptes ou autres affaires de M. le Comte de Guerchy.

Extrait de la Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à *Londres* le 14 *Avril* 1763.

Vous ferez très bien, Monsieur, de faire prendre copie des dépêches de la Cour & de celles de M. le Duc de Nivernois, que vous trouverez les plus importantes. Quant à la proposition que vous faites à M. le Duc de Nivernois de laisser ici les dépêches de la Cour au lieu de les remettre au bureau à Versailles; cette double proposition est impropofable. Les dépêches originales de la Cour ne peuvent rester ici ni être remises au bureau de Versailles. Elles doivent rester & resteront entre les mains de M. le Duc de Nivernois jusqu'à sa mort, & si jamais, Monsieur, quelque Ministre vous fait une pareille proposition, vous n'aurez pas d'autre réponse à donner; *à moins qu'à la fin de votre Ambassade, le Roi ne vous donne de sa propre main une décharge pleine & entiere de tout le passé, &c.* Si on trouve à Versailles que cette besogne feroit de trop longue haleine à copier, M. le Duc de Nivernois répondra avec raison qu'elle a été bien plus difficile à composer & à exécuter en six-mois.

Je ne pourrai, Monſieur, avoir l'honneur de vous répondre que la ſemaine prochaine d'un façon certaine ſur les franchiſes de vos douanes pendant votre Ambaſſade à Londres, parceque pour répondre ſûrement il faut être inſtruit poſitivement, & on a ici bien de la peine à avoir des réponſes douteuſes. Un pyrhonisme affreux régne ſouvent dans toute ſorte de Miniſtere, & cela arrive de tems en tems & ſuivant les occurrences dans celui d'Angleterre.

Je ne vous parle point des nerfs, de l'œil, & de la ſanté de M. le Duc de Nivernois, parceque cette derniere eſt affreuſe, & dans un état d'anéantiſſement qu'il n'y a que le repos qui puiſſe la rétablir. Je ne vous parle point non plus de la mienne, parcequ'elle eſt miſérable & en conſomption. L'intérêt que vous voulez bien y prendre ſeroit ſeul capable de me donner des forces; mais elles me manquent quoique le courage d'eſprit ne m'aît jamais manqué jusqu'à préſent. J'ai été ſaigné deux fois, purgé trois fois & je ſuis toujours accablé de bile & de foibleſſe. Je ne puis rendre compte moi-même de mon état, je n'en ai jamais reſſenti un pareil. Je ne reſte ici que par reconnoiſſance des anciennes bontés de M. le Duc de Praſlin, de celles de M. le Duc de Nivernois, & par l'envie que j'ai de pouvoir vous être utile & mériter les vôtres un jour, autrement le Miniſtre des affaires étrangeres auroit beau me faire un bon traitement, je donnerois encore le double, ſi j'étois riche, pour avoir le BONHEUR & L'HONNEUR de ne rien faire. Tout ce que je déſire c'eſt

de

de dormir du ſommeil de la Fontaine, éloigné des affaires, de la Cour, & de la ville. Si M. le Duc de Praſlin doutoit de ma franchiſe à cet égard, il me feroit grand plaiſir de la mettre à l'épreuve: ce ſeroit le ſeul moïen de me rendre la ſanté.

On eſpere que le Roi d'Angleterre nommera dans une huitaine de jours ſon nouvel Ambasſadeur en France. On croit toujours que ce ſera Milord Hertfort, Chevalier de l'ordre de la jarretiere & pere de ſix filles & de ſix garçons vivants, ſans compter ceux qui viendront; Miledi Hertford étant encore groſſe & jeune. Ce Seigneur parle très bien le François: ſon caractère eſt très prope à entretenir la paix, ſi heureuſement rétablie entre les deux nations. Il eſt très poli, très doux, des plus aimables, & de la même & illuſtre famille de la belle Seymour, une des femmes ſans tête de ce Roi ſans cœur, je veux dire, d'Henri VIII.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.



Extrait de la Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à *Londres*, le 8 *Juin* 1763.

Monſieur,

Le départ de M. le Duc de Nivernois & ſon arrivée à Paris m'ont rendu un peu pareſſeux ſur mon devoir envers vous, & ſur

les

les détails de vos arrangemens ici. Mais tout ce que j'aurois pu avoir l'honneur de vous écrire là-dessus auroit été superflu, puisque vous possédez M. le Duc de Nivernois qui vous aura instruit plus exactement de la situation de toutes choses; & d'après les conférences que vous aurez ensemble, j'agirai conformément à vos intentions.

J'ai reçu, Monsieur, le billet de 190 Louis que renfermoit la lettre dont vous m'avez honoré le 24 : il sera employé par M. Lescallier & Hugonet à la dépense de la maison par un compte bien en règle & avec toute l'œconomie possible; car je me pique d'être avare de l'argent d'autrui. Aussitôt après le départ de M. le Duc de Nivernois j'ai réformé les secondes tables qui sont toujours les abîmes des maisons; j'ai congédié honnêtement toutes les personnes qui, alléchées par la bonne chere Françoise, avoient pris l'habitude d'y venir souvent en goûter sous le régne heureux de M. le Duc de Nivernois. Il n'y a plus qu'une seule table pour moi & vos Sécrétaires, qui est simple & bonne; & si par hasard ou par la force des circonstances, je suis obligé de recevoir quelques étrangers, François ou académiciens de Paris qui sont ici en grand nombre, ils seront obligés de se contenter de la table telle qu'elle est, ou de n'y pas revenir; mais j'appréhende que cette table ne soit encore trop bonne, puisqu'ils y viennent assez souvent: ils me font tous beaucoup d'honneur & de plaisir, ma seule crainte est le controlle de la dépense.

On m'a assuré que vous auriez, Monsieur, vos

vos franchises pour votre prémier établissement & même qu'on ne vous refuseroit pas les passeports pour les choses dont vous pourriez avoir besoin par la suite, POURVU QUE CES CHOSES SOIENT UNIQUEMENT POUR VOTRE MAISON.

Je ne vous parlerai point d'affaires, puisque vous lisez les dépêches de la Cour; il me seroit d'ailleurs bien difficile de vous en parler, car depuis long-tems il ne s'en présente point d'essentielles; & j'en suis presque fâché, parceque j'aimerois bien mieux avoir à écrire à la Cour sur des affaires que sur des riens. Il est vrai que depuis le départ de M. le Duc rien ne me paroît intéressant ici. Son absence est cruelle pour bien du monde & pour moi en particulier; IL ME FAUT TOUTE VOTRE PRESENCE, & VOTRE PRESENCE PROMTE, POUR NE POINT RETOMBER DANS LA MELANCOLIE.



Extrait de la Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à *Londres* le 12 *Juillet* 1763.

Monsieur,

Il est inutile de prévenir les Seigneurs de la tréforerie du déparr de vos effets; il suffira, lorsque les effets seront arrivés, que j'en donne avis à M. le Comte de Greenville prémier Seigneur de la tréforerie. Alors, mais pas plutôt, il expédiera les ordres nécessaires aux commissaires de la douane, & j'enverrai le

le S. Lesceallier les retirer. L'assurance qu'on vous a donné, qu'il étoit nécessaire d'adresser à une compagnie de commerçans à Londres tous vos effets, est un piége qu'on vous tend pour vous surprendre & couvrir de votre nom quelque projet de fraude, *ce à quoi vous devez bien prendre garde pour ne point causer aucun déshonneur, qui rejailliroit sur votre Ambassade.* Le gain modique d'une commission pour les effets que vous lui adresseriez, n'a pu être un motif assez puissant pour porter une compagnie telle que celle que vous me nommez à faire auprès de vous cette démarche, si elle n'eut eu des vuës *ultérieures* & plus étendues; mais sans m'arrêter à les approfondir, je me contenterai de vous prouver la futilité de sa proposition & le danger qu'il y auroit de l'accepter.

1. Il n'y a pas un seul marchand à Londres qui soit en état de faire lui-même l'entrée à la douane de ses propres effets; il est obligé, ainsi que tous ceux qui ont des droits à y païer, sans en excepter les directeurs & le Sécrétaire de la douane-même, d'avoir recours à des commis préposés & gagés par le gouvernement pour faire l'entrée de toutes les marchandises & en calculer les droits qui sont extrêmement compliqués, parcequ'il n'y a pas un seul article de marchandises, qui ne soit sujet à plusieurs droits imposés en différens tems, à mesure que les besoins de l'Etat l'ont exigé.

2. *Vos effets, pour jouïr sans aucun reproche du privilége de franchise, doivent non seulement paroître être à vous,* MAIS ENCORE E-

TRE

TRE POUR VOUS RÉELLEMENT OU UNIQUEMENT POUR VOTRE SUITE *& le tout doit être adressé à vous-même directement; car si l'on soubçonnoit que le marchand en eût parmi les vôtres, c'en seroit assez pour autoriser avec raison les commissaires de la douane à suspendre l'exécution de l'ordre de la trésorerie.* Ainsi ce marchand qui prétend que vous êtes dans la nécessité de lui adresser vos effets ne peut agir en son nom, ni par lui-même. La seule nécessité que j'y voïe, c'est l'occasion qu'il cherche de faire passer de la contrebande & de vous faire païer une commission, qui se fera plus aisément sans lui, que s'il s'en mêle. *Tout cela ne serviroit qu'à compromettre votre caractère, soit en faisant servir votre nom à une fraude, soit en vous mettant aux prises avec le gouvernement par les difficultés qui en résulteront nécessairement,* (*) *ce qu'un Ambassadeur sur-tout d'un grand Prince doit éviter avec beaucoup de soin & de scrupule;* ainsi, Monsieur, je me flatte que vous ne désapprouverez pas mes représentations & que vous voudrez, qu'à l'arrivée de vos prémiers effets, je fasse suivre

(*) Si d'après les deux lettres ci-dessus & plusieurs autres avertissemens que j'ai pris la liberté de donner à M. l'Ambassadeur, S. E. a essuïé quelques petits désagrémens aux douanes de Londres, tant pour l'immensité de ses effets que pour la contrebande que plusieurs de ses gens ont fait entrer; si par parenthese S. E a été forcée de renvoïer en France un vaisseau moitié chargé de vin, je supplie le lecteur de décider si c'est ma faute; quant à ce qui me regarde personnellement, je puis défier toute la France & toute l'Angleterre de me prouver, que j'aïe fait entrer pour une guinée de contrebande depuis que je suis à Londres.

vre la route qu'on a tenu jusqu'à présent sous l'heureux ministère de M. le Duc de Nivernois.

Extrait de la Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à *Londres*, le 19 *Juillet* 1763.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoïer ci-joint deux états, l'un de votre maison, l'autre de la dépense du mois de Juin, montant à la somme de 176*l*. 2*ſ*. 7*d*. Sterl. qui fait argent de France celle de 4025*l*. 16*ſ*. Je ne vous envoie point les pièces justificatives de cet état, parcequ'elles feroient un trop gros volume; mais j'aurai l'honneur de vous les remettre lorsque vous serez ici, elles sont entre les mains du Sr. Lescallier. D'ailleurs elles pourront aussi servir de document à votre Maître d'hôtel, lorsqu'il arrivera. Vous trouverez peut-être, Monsieur, que cette dépense monte un peu haut, cependant elle a été réglée avec la plus scrupuleuse œconomie; & pour vous en convaincre, vous n'aurez qu'à jetter les yeux sur les comptes de M. le Duc de Nivernois dont la dépense, toute considérable qu'elle puisse vous paroître, l'eut été encore bien plus, s'il eut eu ici sa famille. Lorsque vous serez sur les lieux, vous verrez par vous-même qu'on ne vous dit rien de trop.

J'ai

J'ai envoïé deux fois, Monsieur, chez Milord Winchelsey pour lui demander quand il comptoit réellement sortir de la maison ; on n'a pu lui parler, & depuis quelques jours il est parti pour sa campagne. Ainsi comme j'ai vu qu'il n'y falloit plus compter, j'ai fait dire au tapissier de Milord Holland, que vous pourriez arriver vers la fin d'août, ou au commencement de Septembre & il m'a assuré qu'elle seroit prête pour ce tems ——

Extrait de la Lettre de M. le Comte de Guerchy à M. D'Eon.

à *Paris*, ce 4 *Août* 1763.

Vous avez raison de croire que je trouverois un peu chere la dépense du mois de Juin que vous m'avez envoïée : elle m'a même paru EXTREME (*), ET ME FEROIT FREMIR PAR LA SUITE, si je n'espérois pas que dans la proportion, elle n'ira pas à beaucoup près si haut. Tachez aussi, je vous prie, que d'ici à mon arrivée elle ne soit pas si forte. Je soupçonne que ce L'Escallier est un dépensier, &c.

Let-

(*) Cette dépense extrême montoit à 1761. 2f. 7d. pour nourrir vingt-deux personnes tant maîtres, qu'officiers & domestiques, & l'écurie de huit ou dix chevaux.

Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à *Londres*, le 26 *Août* 1763.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que Messieurs le Chevalier Van-Neck & Compagnie me remirent hier 600l. Sterl. que je leur avois demandées & dont je leur ai fourni mon reçu. J'avois besoin de cette somme, tant pour fournir à la dépense courante qu'aux frais considérables que j'aurai à faire païer à l'arrivée des deux navires chargés de vos équipages, & que j'attends d'un jour à l'autre, puisque je reçois dans ce moment avis de M. le Moine de Rouen qu'ils étoient partis le 21 de ce mois. J'ai tout lieu de présumer, Monsieur, que vous aviez calculé que la somme que M. le Duc de Nivernois m'avoit laissée, jointe au billet de banque que vous avez eu la bonté de m'envoïer, seroit plus que suffisante pour fournir à la dépense courante jusqu'à votre arrivée; & en effet je n'aurois pas été obligé de recourir si tôt à M. Van-Neck, si j'eusse été remboursé de différentes commissions & principalement pour M le Duc de Choiseul, M. le Comte de Stainville & M. Parent prémièr commis des finances. Je ne fais point de dépense qui ne soit indispensable. J'en fais tenir des comptes bien exacts par le Sr. L'Escallier: je vous les remer-

mettrai & ſolderai à livres, ſous, & deniers à votre arrivée à Londres.

Nous avons eu ici, Monſieur, le 19 de ce mois un ouragan terrible qui étoit mêlé de tonnerre, d'éclairs & de grêle. Il paroît avoir été général & ſur terre & ſur mer. Chaque jour on lit dans la gazette des récits lamentables des ravages qu'il a faits dans les villes, dans la campagne & ſur les côtes. Je vous félicite de ce que les deux vaiſſeaux chargés de vos effets étoient encore dans la riviere le jour de cet ouragan.

P. S. Je vous ſupplie de préſenter mes reſpects à Madame la Comteſſe de Guerchy. J'ai dîné aujourd'hui chez Milord Hertford avec le corps diplomatique où étoient auſſi Milord Sandwich, Milord March & pluſieurs autres Seigneurs. Nous avons bu à la Santé de l'ancien & du nouvel Ambaſſadeur. Hier, jour de Saint Louïs, Milord Hertford & Milord March me firent l'honneur de venir dîner à l'Hôtel de France avec quelques Perſonnages illuſtres de l'Ecoſſe, comme David Hume qui en fera toujours l'ornement & la gloire: une partie du corps diplomatique jugea à propos de me dire hier à la Cour, qu'ils viendroient fêter la Saint Louïs à l'Hôtel de France, je n'ai point invité, je n'ai point refuſé & je n'ai point fait grand extraordinaire. Si le Miniſtre trouve cela mauvais, ce n'eſt point ma faute: tout ce que je puis dire, c'eſt que je n'ai pu faire autrement & que je ne paſſerai pas, parceque la Cour ne me paie pas, voilà ma ſeule raiſon qui en vaut pluſieurs autres.

Extrait de la lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à Londres, le 6 *Septembre* 1763.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous donner avis de l'heureuse arrivée de deux Vaisseaux chargés de vos Equipages depuis jeudi dernier, & de partie de vos gens, tous en bonne santé. J'envoyai sur le champ à la Tréforerie une note de vos effets pour avoir l'ordre pour l'entrée, & je viens d'apprendre que cet ordre a été expédié à la douane, d'où j'ordonnerai qu'on les retire demain.

J'avois offert à Cobbet de se charger de la dépense de la maison; mais il m'a répondu que cela lui étoit absolument impossible; qu'il avoit déjà sur les bras autant d'ouvrages qu'il pourroit en faire; ainsi Hugonet continuera jusqu'à nouvel ordre; il est fort honnête homme, rempli de zèle; c'est le Sr. Lescallier qui règle les comptes & qui a réglé tous ceux de M. le Duc de Nivernois.

La poste qu'on attendoit hier n'est point encore arrivée; si elle ne m'apporte aucune réponse de votre part sur la maison qu'il faudroit pour loger ceux qui ne pourront l'être dans celle de Milord Holland, *j'en louërai une dans le voisinage pour trois mois seulement*. Si j'attendois plus longtems, nous nous trouverions dans un grand embarras, attendu qu'il

faut

faut quitter avant la fin de Septembre la maison de M. le Duc de Nivernois: enfin je ferai pour le mieux.

Extrait de la Lettre de M. le Comte de Guerchy à M. D'Eon.

à Paris, ce 14 Septembre 1763.

Je ne viens que d'apprendre, Monsieur, qu'une grande lettre, que je vous ai écrite, il y a quelque tems en réponse à celle où vous m'aviez envoyé différens états de dépense, n'étoit point encore partie; je l'avois remise ici à M. le Duc de Praslin, sur ce qu'il m'avoit dit qu'il comptoit vous envoyer un courier, pour rapporter des pillules à Madame Victoire; mais il m'a dit ces jours-ci, n'en avoir point expédié sur ce qu'il avoit su que, cela ne pressoit pas: voilà ce qui est cause, que vous n'aurez point reçu de lettres de moi, par la poste, comme je vois par votre Lettre du 6., que vous vous y attendiez; il y en avoit une de Madame de Guerchy, pour Cachet dans la mienne, qui lui expliquoit nos intentions, relativement à l'article d'une maison à louër dans le voisinage de celle de Milord Holland, la sienne ne pouvant pas tous nous contenir, selon ce qu'il m'avoit aussi mandé en m'ajoutant qu'il en avoit trouvé une dans le voisinage, contenant deux appartemens, de trois pièces chacun, qu'il destinoit à MM. de Blossut, d'Alonville & Menin & de

quoi loger cinq domeſtiques, pour LE PRIX DE 3 PIECES & DEMIE PAR SEMAINE, CE QUI M'AVOIT PARU UNE DEPENSE UN PEU FORTE À FAIRE, & me faiſoit préferer de loger dans la maiſon de Milord Bateman, ce qui ne pourroit pas tenir dans celle de Milord Holland, après nous être *toutes fois entaſſés*, dans cette dernière : c'eſt à ce parti que je me propoſe de m'en tenir, ou *de louër tout au plus deux Chambres*, dans le voiſinage de Milord Holland, ce qui ne ſera pas vraiſemblablement *un objet de loïer auſſi conſidérable* que celui dont Cachet me parle. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Il n'eſt pas douteux, que Cachet ne pouvoit pas ſe charger, ainſi qu'il vous l'a dit, de la dépenſe de la maiſon, aïant d'autres occupations dans ce moment-ci, & d'ailleurs ce n'eſt pas là ſa partie; ainſi il faut que Hugonet continuë à en être chargé, jusques à l'arrivée de mon maître d'Hôtel; que je fais partir dimanche prochain, avec quelques autres de mes gens, & *mes chevaux*; *quant à moi* je ne prévois pas que je parte avant le 1. Octobre au plutôt; je vous le manderai plus poſitivement d'ici à ce tems-là. . . . .

. . . .

. . . .

Note.

On a eu une attention particulière de ſuivre exactement l'orthographe & la ponctuation de l'ORIGINAL.

Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à *Londres*, le 22 *Septembre* 1763.

Monsieur,

Suivant ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer par ma Lettre du 6. de ce mois, & sur l'assurance positive que me donna Cachet que vous ne pouviez absolument vous passer d'une autre maison, j'en ai loué une toute meublée dans le voisinage de celle de Milord Holland; & Cachet en a signé l'agrément avec le propriétaire le 15. de ce mois pour trois mois certains, au prix de 5. guinées par semaine. Elle n'est point chère à ce prix, vû la saison où nous entrons; il y a cinq lits de maîtres & quatre de domestiques. J'irai m'y établir avec la Sécrétairerie jusqu'à votre arrivée, alors vous en disposerez comme vous le trouverez bon, mais vous ne pouvez pas vous passer de cette maison. La vôtre dans Soho-Square ne sera pas en état de recevoir un seul domestique que les réparations ne soient faites; d'ailleurs Milord Winchelsey l'occupe encore & votre bail ne doit commencer qu'à Noël. Je vous prie de suspendre votre jugement sur toutes choses jusqu'à votre arrivée ici, *alors bien loin de blâmer, vous remercierez ceux qui vous ont servi malgré vous. On s'expose toujours à de fortes erreurs, lorsqu'on pré-*

tend juger, de 100. *lieuës de distance, d'un païs qu'on ne connoît pas.*

Pour subvenir, Monsieur, aux frais de vos Equipages & *à 300. l. Sterling que Caebet m'a demandées*, tant pour payer quelques meubles qu'il a achetés du Sr. Lescallier que d'autres qu'il a fait faire, j'ai été obligé d'avoir recours à la caisse de Mrs. van Neck pour 600. *l.* Sterling qu'ils m'ont données sur mon reçu, & dont vous aurez la bonté de vous entendre avec M. de la Borde: j'aurai besoin d'y avoir encore recours dans peu pour fournir à la dépense courante.

J'ai l'honneur de joindre ici l'état de celle du mois d'Août, & un petit état de dépense qui en est extrait, montant à 931. *l.* 2. *f. argent de France, qui doit vous être remboursé par M. le Duc de Choiseul qui a ce département.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. J'ai prévenu, Monsieur, Milord Hertford que vous vous disposiez à partir dans les prémiers jours du mois prochain: il arrange en conséquence son départ pour ce tems. D'ailleurs le Roi d'Angleterre le presse aussi pour partir. *Je désire, Monsieur, avec empressement l'arrivée de votre Excellence afin qu'elle puisse juger de tout par elle-même, & pour n'être plus chargé du soin, des inquiétudes & de la dépense d'une grosse maison, qui me tourmentent cent fois plus que les affaires politiques. J'aimerois cent fois mieux faire un Traité qui partagea & divisa le monde en autant de Souverainetés qu'il y a de petits Princes en Allemagne & en Russie, que de faire faire des états*

états de dépense de maison qui ne m'appartient pas ; on est à chaque moment dans le cas d'être controllé, malgré l'envie & les soins que l'on apporte pour bien faire.

Lettre de M. le Comte de Guerchy à M. D'Eon.

à *Paris*, ce 4 *Octobre* 1763.

J'ai reçu, Monsieur, votre Lettre du 22 du mois passé *avec tous les Etats qui y étoient joints*. Comme je suis fort pressé dans ce moment, voulant faire partir cette Lettre par la poste d'aujourd'hui, je n'entrerai dans aucun détail, & me bornerai seulement à vous envoyer une Lettre qui m'avoit été adressée à Londres & que vous m'avez renvoyée ; je crois qu'il est nécessaire qu'elle vous parvienne incessamment, pour faire retirer le vin dont il est question dans cette Lettre, & pour faire payer ce qui se trouvera dû selon les papiers qui l'accompagnent.

Je n'avois pas fait attention *que, si j'envoyois loger quelqu'un dans la maison de Milord Bateman, dès à présent, je serois dans le cas de lui payer le quartier d'Octobre, au lieu de ne commencer qu'à Noël comme le porte mon bail : je vous remercie bien sincèrement de m'en avoir fait faire la remarque ; ainsi je trouve effectivement que vous m'avez fait faire un bon marché en louant un logement, au lieu de cela, dans le voisinage de Milord Holland.*

Je

Je comptois partir le 5 ou le 6 comme je vous l'avois mandé: mais le départ de la Famille Royale dans ce même tems pour Fontainebleau & celui du Roi de Pologne pour retourner en Lorraine ne me laisseroient pas de chevaux; ainsi je me suis déterminé à ne partir que le 8 pour aller coucher le même jour en Picardie chez M. d'Hautefort, le 10 à Lisles, le 11 à Dunquerque, où je crois que je serai forcé de séjourner au moins deux jours avant de me rendre à Calais.

Je prévois que cette Lettre-ci sera ma dernière, à moins de quelque changement nouveau, ce que je ne présume pas.

Je vous prie Monsieur, de ne pas douter des sentimens d'estime & d'amitié (*) que je vous ai assuré avoir pour vous.

Let-

(*) Je me contenterai de faire ici la simple observation que M. de Guerchy me prie par *cette lettre du 4 Octobre de ne pas douter des sentimens d'estime & d'amitié qu'il a pour moi*; mes lettres de rappel & de disgrace sont aussi *du 4 Octobre*. M. le Comte de Guerchy allégueroit en vain qu'il l'ignoroit, lorsqu'il m'a écrit; puis qu'il m'a marqué précedemment (par sa lettre du 4 Septembre, voyez pag. 87.) en propres termes ce qui suit, *depuis que nous sommes au monde*, M. de Choiseul Merle & moi *n'avons rien eu de caché l'un pour l'autre dans les choses qui nous intéressent réciproquement & j'ai de plus beaucoup de raisons pour lui communiquer tout ce qui a trait à mon Ambassade*. Ainsi dans le même jour & dans le même moment, M. Regnier de Guerchy avoit dans sa poche gauche de *l'estime & de l'amitié pour moi*, & dans sa poche droite il avoit *la haine & la disgrace pour moi*. Il faut être en vérité de BIEN GRANDS MINISTRES pour pouvoir comprendre tout le sublime de ce tripotage. Ce qu'il y a de certain c'est que le Roi mon Maître n'a pas été instruit du rappel de son Ministre à Londres. C'EST UN ORDRE GRILLÉ, dit M. le Comte de Guerchy: ce terme est plus neuf à mon oreille

que

Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Guerchy.

à *Londres*, le 10 *Octobre* 1763.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint *l'état de la dépense de votre maison pour le mois de Septembre, qui sera le dernier que j'aurai à vous envoyer*, puisque Mignot, votre Maître d'Hôtel, qui est arrivé le 30, s'est chargé, dès le lendemain, du ménage. Je souhaite qu'il s'en tire à votre satisfaction: j'aurois bien désiré qu'il fût arrivé au commencement de Juin au lieu de la fin de Septembre; cela m'auroit évité bien des embarras & des tracasseries. Je suis charmé qu'Hugonet en soit débarassé. Mignot m'a demandé *cent Guinées*, que je lui ai données & dont il m'a fait son reçu J'eus encore recours Vendredi dernier à Mrs. van Neck & ce pour de l'argent, & ils me donnerent 600 l. Sterling, dont je leur fournis mon reçu à l'ordinaire; ils s'en feront prévalus sans doute dès le même jour sur M. de la Borde qui s'en entendra avec vous. *Ne soyez point inquiet sur tout l'argent que j'ai pris: je vous en*

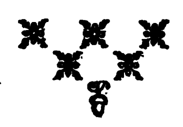
que le mot ULTERIEUR ne l'a été à celle de son Excellence, chez Milord Halifax. Elle peut aller *Griller* qui bon lui semblera, pour moi je ne me laisse pas rotir si facilement.

en tiendrai un compte fidèle; il ne s'est fait de dépense que celle qui étoit inévitable, & que vous trouverez telle vous-même, lorsque vous serez ici.

Sur la dépense de ce mois, il y a un article de 18 l. 18 s. Sterl. ou 432 l. argent de France *pour le compte de la Marine*; & qui doit vous être remboursé par le Ministre de ce Département; & pour cet effet, j'ai l'honneur de vous en envoyer ci-joint l'état détaillé avec les pièces justificatives.

Je ferai peut-être partir avec le courier de M. le Duc de Praslin que j'expédie, Hugonet qui vous attendra à Calais avec deux Paquetbots que j'avois donné ordre qu'on tint prêts, l'un pour vous, l'autre pour vos équipages; & vous trouverez à Douvres le Sr. Lescallier qui désire fortement de vous y aller trouver & qui vous y sera d'une grande utilité. Pour moi, j'attendrai ici avec empressement votre arrivée, pour vous y recevoir, & vous renouveller les assurances du très respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, votre &c.



Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de Praſlin.

à *Londres*, le 15 *Février* 1764.

Monſieur le Duc,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint un exemplaire imprimé de toute ma correſpondance particulière, tant avec vous qu'avec vos amis. Convenez à préſent, Monſieur le Duc, que vous avez pris bien mal à propos de la mauvaiſe humeur contre moi.

Ma première Epître ſuppliante vous aura fait croire que j'avois peur. Ma ſeconde reſpectueuſe vous aura fait imaginer que j'étois vaincu. Ma troiſième Miniſtériale vous ſera parvenuë dans un accès de goute, & comme vous aurez dit alors NON à mes demandes, vous vous êtes perſuadé depuis qu'il étoit de votre honneur de ne pas dire ouï par la ſuite.

Si vous n'étiez pas Miniſtre, Monſieur le Duc, peut-être vous demanderois-je pardon, parceque naturellement j'aime & reſpecte le nom de l'illuſtre maiſon de Choiſeul: mais vous êtes Miniſtre, & vous n'avez pas raiſon, ainſi je ne puis vous demander pardon; ſur-tout lorsque je ſuis en Angleterre, où vous devez ſavoir que l'on dit aſſez fréquemment aux Miniſtres qu'ils ont tort.

Si un retour de bon cœur vous porte cependant à mettre le paſſé en oubli, & à rendre plus de juſtice à mon ancien attachement

pour votre personne, à la franchise de mon caractère, à la droiture de mes actions & au desintéressement de ma conduite, (j'en accepte l'augure) vous me trouverez toujours prêt à servir mon Roi & ma patrie. Mais si votre cœur est irrité & endurci à mon égard, je me passerai d'autant plus facilement d'absolution, que j'y suis accoutumé depuis plus long-tems.

Je suis avec respect,

Monsieur le Duc,

Votre très humble & très obéissant Serviteur,

Signé, Le Chevalier D'EON.



Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de Choiseul.

à *Londres*, le 15 *Février* 1764.

Monsieur le Duc,

J'ai eu l'honneur de vous instruire, dès la fin d'Octobre dernier de la guerre injuste, que M. le Comte de Guerchy m'a déclarée dès le moment de son arrivée: je sais que vous en avez gémi; la Lettre dont vous m'avez honoré le 14 Novembre, en est une preuve bien authentique: mais votre Cousinage avec M. le

le Duc de Praslin, qui par la hauteur & la dureté de son caractère, [que ses gens honorent du beau nom d'austérité] gâte tout l'éclat de votre Ministère; & des raisons particulières vous auront sans doute empêché de me faire rendre la justice qui m'est duë & qui est dans votre cœur.

Je sens, Monsieur le Duc, les obstacles de Cour qui vous retiennent, & qui rendent muette aujourd'hui toute votre ancienne bienveillance pour moi. J'en conserverai néanmoins toute la vie la plus parfaite reconnoissance, & c'est cette même reconnoissance qui m'a retenu jusqu'à présent dans les bornes de la modération, de la patiencé & de l'espérance d'une décision sur ma position présente. Les dépêches que j'ai adressées à M. le Duc de Praslin, pendant le cours de mon petit Ministère, déposeront un jour en faveur de mon zèle & de mon attachement sans bornes pour le Roi & ma Patrie; elles déposeront contre la triste expérience que j'ai faite, que les avis qu'on lui donne passent pour des crimes, toutes les fois qu'on ne lui est point *ou plus* agréable.

Mon attente a donc été trompée; & forcé par la somme des injustices révoltantes que j'éprouve, par la suppression de ma pension sur le trésor roïal, & par la multitude d'ennemis que mon zele, aveugle sans doute pour la patrie, ou que des envieux & des traitres à cette même patrie ont élevé contre moi; forcé, dis-je, par des circonstances aussi violentes, je me trouve dans l'accablante nécéssité de vous supplier de me faire la triste grace de m'en-

voïer une permiſſion du Roi, pour moi & deux de mes couſins, afin de paſſer au ſervice d'une puiſſance étrangere.

C'eſt en vérité, Monſieur le Duc, avec un cœur briſé de douleur, que nous quittons le ſervice d'un ſi BON MAÎTRE, POUR LEQUEL NOUS DECLARONS ET PROTESTONS DEVANT LE PUBLIC, QUE NOUS DESIRONS, AVEC LA PLUS GRANDE SINCÉRITÉ DE COEUR, DE RÉPANDRE JUSQU'À LA DERNIERE GOUTE DE NOTRE SANG. Mais il ne nous eſt plus permis que de former des vœux pour ſon bonheur & celui de ſon peuple.

La plûpart de ſes *valets*, grands Seigneurs, ſont ſi mauvais, qu'à leurs yeux c'eſt un crime pour un ſimple gentilhomme de campagne, d'être né avec de l'élévation dans l'ame, & un courage intrépide dans les actions lorſqu'il s'agit du ſervice du Roi & de ſa patrie.

Ma démarche ceſſera de vous étonner, Monſieur le Duc, lorſque vous vous rappellerez que, *là où il n'y a point de patrie, il n'eſt plus de citoïen.*

Je ſuis, avec un profond
reſpect,

Monſieur le Duc,

Votre très humble & très obéïſſant ſerviteur.

Signé, Le Chevalier D'EON.

Lettre

Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de Nivernois.

à Londres, le 15 *Février* 1764.

Monsieur le Duc,

C'est à vous-même à qui j'ai l'honneur d'adresser la lettre ci-jointe à cachet volant que j'écris, non les yeux baignés de larmes, mais avec un noble désespoir à M. le Duc de Choiseul ; toute ma confiance est dans votre tendre amitié pour moi, & toute ma crainte est dans la foiblesse de votre cœur pour vos pauvres amis de trente ans. C'est vous, Monsieur le Duc, qui m'avez plongé dans le labirinthe sans le vouloir ; daignez m'en tirer, si vous le pouvez ; c'est vous qui à votre départ avez fait tout le bel arrangement (*) qui a manqué ruiner la bourse de votre ami Guerchy, arrangez-le, si vous le pouvez, & en conscience faites-moi rendre justice. Depuis le mois de Juillet dernier je l'attends avec une patience qui peut servir d'exemple au sujet le plus soumis, soumis sans bassesse, & vertueux sans crainte.

Si la puissance de mes ennemis est si forte qu'il vous soit impossible de rompre la chaine de

(*) Voyez première partie, pag. 65, 66, 79, 80, 90, &c.

de l'erreur, du mensonge & de l'iniquité, la seule grace que je vous demande aujourd'hui, ainsi qu'à M. le Duc de Choiseul, c'est de m'envoyer une permission du Roi, qui me donne la liberté, ainsi qu'à deux de mes Cousins, de nous choisir une patrie & de nous attacher au service d'une puissance étrangere. C'est avec un cœur plongé dans l'amertume de la douleur la plus vive, que nous sommes forcés à cette dernière extrêmité. Personne ne désiroit plus que nous de répandre jusqu'à la dernière goute de notre sang pour le service *d'un Roi que nous adorons & d'une patrie que nous chérissons*. Nous avons fait nos preuves en plus d'une occasion & nous serions trop heureux de nous y trouver encore; mais puisque dans ma chere patrie les desordres & les abus sont changés en loix, que les mœurs y sont corrompues par l'avilissement des ames, & que les ressorts de l'état sont relachés par la molesse, la volupté & la satiété des richesses, puisque dans ce temps malheureux, l'image auguste de la vertu ne paroît plus qu'un fantome menaçant, & que celui qui ose la louer & la pratiquer est traité comme l'ennemi de sa patrie; puis qu'enfin mon zele, mes services & mon désintéressement sont des crimes pour moi dans mon païs, il faut que je cherche malgré moi un païs où j'aurai la liberté d'être impunément *un citoïen vertueux*. Ce païs est tout trouvé pour moi, Monsieur le Duc; vous le connoissez & je ne vous le dissimulerai pas. La décision de M. le Duc de Choiseul me décidera à rester *bon François* ou à devenir *bon citoïen d'un autre état*. Dans la position où des ennemis grands, cruels,

cruels, & injuſtes m'ont réduit, il n'y a point de milieu, *aut Cæſar aut nihil.*

Lorsque l'on apprendra en France à ne pas confondre l'or avec l'honneur, la Nation commencera à ſoupçonner, que la pauvreté honnête peut avoir un prix, & que la fortune accorde un nouvel avantage pour devenir grand, à celui qu'elle fait naître pauvre. On ſe plaint que tout a dégéneré; que peut-on attendre d'un peuple pour qui l'or eſt le premier des biens; où l'eſprit mercénaire anéantit tout le principe noble, où tout eſt marchandiſe juſqu'à la vertu, où dès que l'on a en ſa faveur la ſimple apparence d'une bonne action, s'il s'en fait encore, on ſe hâte d'en demander le ſalaire en argent; voilà le germe de la deſtruction; point de mœurs, point d'état. Vos vils métaux ne font que retrécir les ames & les tuent avant qu'elles ſoient nées; la conſidération & l'honneur ſeuls les élevent & les agrandiſſent: qui ne ſeroit indigné de voir les grands pendant la guerre plus avides d'enlever l'argent de l'ennemi, que de ſurprendre des villes & de gagner des batailles: éblouïs pendant la paix du luxe des financiers, ſe rabaiſſer juſqu'à ne déſirer plus que de l'argent & faire un trafic honteux entre ceux qui ont beſoin de protection & ceux qui en ont à vendre! Le vieil honneur eſt dépéri avec l'abatardiſſement des races; la Nobleſſe n'a plus cet orgueil généreux (*) qui s'in-

(*) Je connois cependant encore quelques gentilshommes François de la vieille Roche, & je vous citerai entre autres le Duc de Briſſac.

s'indigne des bassesses & qui s'élance à la gloire par la vertu. L'exemple corrupteur d'une opulente oisiveté est venu frapper de trop près des ames qui ne devroient être occupées que de travaux, de combats, de sang versé pour la Patrie, de sacrifices pour l'état & pour le Roi.

C'est ainsi, Monsieur le Duc, qu'en arrosant des larmes de ma douleur amère vos mains & votre tête couronnée de myrthes & de lauriers poëtiques & pacifiques, je vous envoye mon testament politique contre une Nation que j'aime à la rage malgré tous ses deffauts; & je serois bien faché qu'elle me força de lui crier, *ingrata Patria non habebis ossa*; je finirai par ce passage remarquable du testament de Bacon. *Je laisse*, dit-il, *& je legue mon nom & ma mémoire aux Nations étrangères, car mes Concitoïens ne me connoîtront qu'après ma mort.*

Je suis avec respect,

Monsieur le Duc,

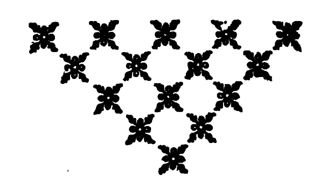
Votre très humble & très obéïssant Serviteur,

Le Chevalier D'EON.

P. S. Je présente mon respectueux hommage à Madame la Duchesse de Nivernois & à Mesdames les Comtesses de Gisors & de Rochefort.

M. le Comte de Guerchy ne m'a pas encore fait remettre votre portrait; c'est apparament

ment parcequ'il eſt perſuadé que j'aime bien l'original qu'il veut me priver du plaiſir de la reſſemblance. En attendant, je vais vous envoïer le carton de cent exemplaires de votre portraiture d'après Ramſay, gravés en manière noire, autrement dite *mezzo-tinto*, lequel carton s'étoit perdu dans mon décampement militaire, & qu'on vient de retrouver dans ma tente; car vous devez voir par mes lettres que je ſuis dans un camp-volant.



LETTRES, MEMOIRES,

ET

NEGOTIATIONS PARTICULIERES

DU

CHEVALIER D'EON,

Ministre Plenipotentiaire auprès du Roi de la Grande-Bretagne;

AVEC

M. M. les Ducs de PRASLIN, de NIVERNOIS, de SAINTE-FOY, & REGNIER DE GUERCHY, Ambassad. Extr. &c. &c. &c.

SECONDE PARTIE.

L'innocente amitié de la terre exilée
Retourna dans le Ciel, où Dieu l'a rappellée.
Son nom seul est resté: l'espoir, l'ambition,
Le plaisir, l'intérêt ont emprunté son nom.

Tous deux d'une même ame ils furent la moitié:
Mais souvent leur amour troubla leur amitié.

MENAGE.

LONDRES,

MDCCLXV.



Copie de la Lettre de M. le Duc de Brissac à M. le Duc de Nivernois.

à *Brissac*, ce 1 *Octobre* 1762.

En vérité, Monsieur le Duc, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous complétez ma joie par la distinction dont vous jouïssez en notre nation : elle est bien satisfaite de voir ses intérêts en vos mains spirituelles. Vous êtes reconnu le bouquet favori de la vertu, j'en fais grande fête à mon cœur votre allié. Je prie votre santé d'être rassurante aux travaux de votre gloire si cousue d'embarras ; soïez heureux dans les prééminences que vous donne l'opinion générale. Je souhaite à de promts préliminaires la course de mon fils vers son beau-pere. La Ste. émanation de vous si guirlandée de charmes qui allument ma vétusté m'a écrit la lettre la mieux pensée. Ma chere petite n'a que faire de douter de l'amour le plus tendre, & le mieux ordonné à mes sentimens. Vivez en bonne santé pour la paix de la mienne ; on ne peut vous aimer & estimer mieux que je fais.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Duc,

Votre trés humble, & très obéïssant serviteur,

Signé, Le Duc de Brissac.

P. S.

P.S. Je vous recommande M. D'Eon : mon fils m'a dit que c'étoit un véritable dragon à l'armée & au cabinet.

Note de M. D'Eon.

Je suis faché que l'on n'ait pas nommé M. le Duc de Brissac Ambassadeur Extraordinaire en Angleterre : j'aurois été charmé de lui être utile, & de travailler sous ses ordres, parcequ'il a toute la noblesse & la bravoure de l'ancienne chevalerie : aussi il y a longtems que je l'aime, & le respecte pour cela ; avant même que M. le Duc de Cossé se fut conjoint à la Ste. émanation de M. le Duc de Nivernois, que je porterai toujours dans mon cœur, malgré les petites tracasseries qu'il m'a faites par pure complaisance pour ses amis de 30 ans.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Comte de Choiseul.

à *Londres*, le 2 *Octobre* 1762.

Le pauvre petit D'Eon est malade. Il travaille comme à son ordinaire, c'est-à-dire, du matin au soir. Quoique vous lui rendiez toute la justice qu'il mérite, je ne puis vous le nommer sans vous en dire du bien. Je ne saurois vous en trop dire de son zele, de sa douceur & de son activité, &c.

Ex-

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 24 *Novembre* 1762.

Je vous recommande, auprès du Duc de Choiseul, ma proposition d'envoïer M. Durand à Lisbonne. Je la crois excellente, plus j'y réfléchis. Quand ma mauvaise santé me forcera de quitter ce païs-ci au printems, avec votre permission j'y laisserai notre petit D'Eon en attendant mon successeur; & je vous promets qu'il y sera bien voulu. Il est fort actif, fort avisé, & fort discret, ne faisant jamais le curiex ni l'empressé, & partant ne pouvant inspirer aucun ombrage ni défiance, *quod est inveniendum*: car ici, la plûpart des hommes sont, comme les chevaux, les plus ombrageux & les plus durs à manier de tout l'univers.

Extrait de la Lettre de Mr. de Sainte Foy à M. D'Eon.

à Versailles, le 4. *Décembre* 1762.

La petite correspondance dont vous m'avez envoïé copie, mon cher ami, m'a réjouï plus que l'opéra comique: il est vrai qu'il y entre bien quelque chose de la foire. En vérité

tité le seigneur Rabutino-Polichinello méritoit complettement les nasardes que votre Duc lui a si joliment distribuées dans sa réponse ; la transition de la fin est délicieuse, charmante, & je l'estime autant que la meilleure satire de notre ami Despréaux. Je compte bien en régaler M. le Duc de Praslin, & le Pt. dès que j'irai le voir, & je suis sûr de lui rendre un moment de santé, dont il a grand besoin le pauvre Pilade.

Je trouve, cher ami, qu'il est assez indifférent que vous apportiez ou non le traité définitif. Le patron à qui j'ai parlé de votre envie de l'apporter m'a dit, que vous n'aviez pas besoin de cela pour parvenir à ses graces, & qu'il n'avoit pas besoin d'être poussé pour désirer de vous obliger. A l'égard de vos amis que vous seriez bien aise de revoir, c'est trois mois plus tôt, ou plus tart & même pas tant, puisque M. le Duc de Nivernois ne restera sûrement que le moins possible après la confection du grand ouvrage, *& que vous reviendrez avec lui ainsi qu'il a été convenu.* Ne manquez pas de rejetter toute insinuation qui tendroit à vous perpétuer dans le poste de sécrétaire d'ambassade à Londres : il n'en a pas été question entre le patron & moi ; mais je craindrois que cette idée ne vint à M. le Duc de Nivernois, & si cela arrivoit, comme je connois votre attachement pour lui, il faudroit lui dire qu'après avoir eu le bonheur de lui être *attaché, votre cœur ne sauroit plus l'être à d'autres.*

Vous sentez, cher ami, que ce seroit encore rester dans un état précaire, *& cet état pour un capitaine de dragons ne vous convient point ni à moi non plus, qui vous regarde comme*

me mon jumeau politique , & un second moi-même. Cet état est bon avec M. le Duc de Nivernois qui est un grand seigneur, & qui est emploïé momentanément pour la plus grande affaire du Roi & du roïaume, *mais cet état deviendroit mauvais pour vous, si on vous le faisoit continuer sous un autre ministre que je ne connois pas encore, & qui n'aura sûrement ni sa naissance, ni ses grandes qualités* (*a*).

Je vous dirai sur ce sujet, qu'un jour en parlant de vous, & cela nous arrive souvent, M. le Duc de Praslin me dit qu'il avoit bien des projets sur vous & que sûrement vous seriez bien placé de sa main, *&c.*

Si vous ne pouvez voir à présent la Russie, nous vous trouverons d'autres lieux pour exercer & faire resplendir vos talents politiques. Vous pouvez être tranquile sur ce sujet-là, je réponds que vous serez content (*b*). Mille graces, très cher ami, de l'imprimé des préliminaires que vous avez bien voulu m'adresser : vous êtes d'une exactitude charmante ; & je conviens avec bien du plaisir qu'il n'y a pas un meilleur ami que vous dans le monde : aussi puis-je dire que vous feriez infiniment de chemin sans en rencontrer un qui vous aime plus tendrement que moi. Mes parens ne vous oublient point, & Madame de Brige est enchan-

---

(*a*) Mon ami Sainte-Foy étoit un très grand prophête sans le savoir ; mais je voudrois qu'il pût concilier cette lettre avec celle qu'il m'a écrite le 18 Septembre 1763.

(*b*) Je m'en apperçois bien aujourd'hui : je suis très content, puisque je suis dans le roïaume de Papimanie de la Fontaine.

chantée de vous, & d'une certaine épitre que vous avez écrite à un certain Cardinal, & que celui-ci lui a montrée.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Comte de Choiseul.

à *Londres*, le 9 *Octobre* 1762.

Quoique je ne sois pas rancunier, Monsieur le Comte, je ne puis m'empêcher d'avoir encore sur le cœur la prétendue irrégularité & erreur que vos Bureaux ont trouvées dans le Nos. partis de Versailles & non pas dans ceux partis de Londres, comme il vous sera facile de le vérifier par le relevé de toutes vos dépêches & des miennes que je joins ici & que j'ai verifié moi-même. Je sens toute l'importance d'éviter la confusion dans notre correspondance, & vous savez que je suis très amateur de l'ordre. Ce n'est pas en maniere de reproche que je dis ceci, c'est seulement en forme d'apologie, & je n'ajouterai rien à cette importante dépêche, que les assurances du très sincere attachement avec lequel j'ai l'honneur, &c.

Extrait de la Lettre de M. le Comte de Choiseul à M. le Duc de Nivernois.

à *Fontainebleau*, le Octobre 1761.

J'ai fait vérifier dans mes Bureaux la suite des Nos. de vos dépêches, qui se sont trouvés justes, ainsi je fais réparation à votre Sécrétairerie.

Observations sur la Lettre de M. de Bussy, que M. D'Eon à faites en courant la Poste.

1. *Edifié, &c.*] L'Auteur de cette lettre regarde sans doute son bureau comme sa chapelle ou sa paroisse. Il veut dire apparament que son bureau trouve des erreurs où il n'y en a point, & ne les remarque pas où elles sont; mais sa phrase est si obscure qu'on ne voit pas

Lettre de M. de Bussy, à M. le Duc de Nivernois.

Monseigneur,

Vous avez adressé le 15 à M. le Comte de Choiseul une lettre, dans laquelle vous paroissez peu (1) édifié de la régularité de MON BUREAU, à trouver des erreurs où il n'y en a point & à ne les pas remarquer où il y en a. *Comme je crains qu'on ne vous ait*

Observations.	Lettre de M. de Bussy.
pas clairement ce qu'il veut dire. 2. *Insinué.*] On dit plutôt *inspirer qu'insinuer* une idée, mais cette insinuation de Bussy vouloit tomber sur M. D'Eon avec lequel il avoit eu une petite querelle, dont il ne chercera pas à se glorifier. 3. *Puissiez.*] Il faut vous *pussiez* sans quoi il faudroit je suis, au lieu de je serois.	(2) insinué cette idée, *bien moins pour vous indisposer contre mon bureau, que contre le chef; & que je serois au désespoir que vous* (3) puissiez *me soupçonner ou mon* bureau *d'avoir manqué d'attention à votre égard, j'espere que vous voudrez bien me permettre de vous faire connoître l'exacte vérité. Je n'étois point à mon* bureau, *quand la lettre du 7 de M. le Comte de Choiseul vous a été écrite; & ni moi ni mon* bureau *n'en avons eu connoissance que par la réception de la vôtre du* 15.
4 *Nous n'avons, &c.*] Il faudroit *nous n'avons pas eu d'autres lettres portant les mêmes N°s:* La phrase telle qu'elle est construite est purement *Gothique*: une dissertation complete pour la critiquer ne suffiroit pas. 5. *Exacts de part ou d'au-*	(4) Nous n'avons pas eu d'avantage des lettres qui vous ont été écrites, portant les memes numeros: *ainsi nous avons été bors d'état de savoir si les Numeros ont été* (5) exacts de part ou d'autre. *Ce qui prouve encore, Monseigneur, que*

Observations.	Lettre de M. de Buffy,
d'autre.] Il faudroit quels *Nos. sont exacts.* Toute cette lettre est d'une obscurité du diable, aussi lorsque l'Auteur de cette Epitre étoit à Londres, les Anglois ont bien eu raison de le faire *conférer & dialaguer avec Satan.*	que l'observation sur lesquels Numeros de vos lettres ne vient pas de mon bureau, c'est qu'elle se trouve dans la lettre même du ministre, & qu'il est établi dans mon bureau, que quand il s'est glissé quelque erreur dans les Nos. soit d'une part soit de l'autre, on n'en parle ni au ministre des affaires étrangeres ni à l'Ambassadeur: on en écrit seulement au sécrétaire
6. *Bureau.*] En vérité ce Buffy est un terrible Boureau. Avec son *bureau* il m'écorche les oreilles & me fend l'ame en deux. On croiroit à l'entendre que son Bureau est un établissement aussi roïal que l'hôtel de la guerre ou des invalides, & cependant son *bureau* est sous les goutieres au 4 étage: c'est un nid à rats. Le mot *Bureau* est répeté 11 à 12	*principal de l'Ambassadeur ou au chef du bureau des affaires étrangeres, par ce qu'on ne croit pas que cela vaille la peine d'interrompre les ministres, & que c'est une affaire des bureaux. Je crois, Monseigneur, qu'en voilà suffisament pour vous prouver l'innocence de mon* (6) bureau & de son chef. *Je vous demande mille pardons d'être entré dans une*

Observations.	Lettre de M. de Bussy.
12 fois dans cette petite lettre aussi lamentable que les Jérémiades. Ce n'est pas comme cela que M. l'Abbé de la Ville écrit : quelle différence pour l'esprit & le génie !	*si longue discussion pour une si petite affaire : mais j'ai la conscience si délicate sur ce qui peut vous inspirer le moindre soupçon de manque d'attention de ma part ou de mon* bureau, *que j'espere que vous voudrez bien m'excuser.*
7. *A quelque chose malheur est bon.*] ce passage est tiré d'Æsope, qui faisoit parler les bêtes. L'Auteur de la lettre ne pouvoit pas choisir un meilleur modele : il a le corps de ce grand homme & l'esprit des dernieres.	(7) A quelque chose malheur est bon, *puis que cette discussion me donne l'occasion de vous renouveller les assurances du sincere dévouement & du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être*

Monseigneur,

Votre très humble & très obeissant Serviteur

à Fontainebleau le 30 Octobre.

Signé, DE BUSSY.

L'original de cette Lettre, ou plûtôt cette Lettre originale a été si longtems entre les mains de M. D'Eon, que toute la sécrétairerie de M. de Guerchy doit la savoir par cœur, ainsi

ainsi que la moitié de Londres qui l'a sue, tenue & maniée en original véritable.

Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. de Bussy.

à *Londres*, le 4 *Novembre* 1762.

Je vois, Monsieur, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 Octobre, que les plaisanteries, faites de cent lieuës, ne valent jamais rien. Ma lettre apologétique sur les numeros étoit une pure plaisanterie, qui est venue au courant de ma plume, & qui n'y seroit pas venuë, si ce n'est que j'écrivois à un Ministre dont je suis ami depuis trente ans, & qui est accoutumé à mon allure. Je vous en demande pardon, Monsieur: mais il me paroit que vous vous êtes trompé en lisant ma lettre, & que vous lui avez attribué un sens & une intention qu'elle n'avoit pas. Je crois superflu de vous dire qu'il n'y a eu dans tout cela aucune inspiration étrangère. Cette idée seroit injurieuse pour tout le monde & pour moi: aussi je passe bien vîte là-dessus, & je vous renouvelle les assurances de tous les sentimens avec lesquels,

J'ai l'honneur d'être très parfaitement,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant Serviteur, &c.

Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foy, à M. D'Eon.

à Verſailles, ce 8. *Janvier*, 1763.

Bon jour & bon an, très cher ami, ſi la fortune veut répondre dans le cours de 1763 aux vœux que je ferai pour votre bonheur, je vous certifie qu'il ſera complet. Le mien eſt d'avoir un ami tel que vous, & ce ſera celui qui ne m'échappera pas. Vous avez commencé l'année par être furieuſement occupé de moi; je vous réponds bien de vous le rendre, & je me flatte que vous connoiſſez aſſez mon cœur pour n'en pas douter.

Vous ne voulez donc abſolument pas être de nos commenſaux de Verſailles: le ſéjour de ce païs-ci vous ennuie, vous effraie: il me déplairoit autant qu'à vous, & je n'y ſuis pas encore plus attaché; mais il faut ſavoir ſe plier quelquefois aux circonſtances, & mériter le repos dont on jouït après avec d'autant plus de plaiſir qu'il nous a plus coûté. Enfin, très cher ami, je vois qu'il ſeroit ſuperflu de vous préſenter des réflexions ſur ce ſujet, & de combattre des idées qui me ſemblent très profondément gravées dans votre imagination. Il faudra donc vous laiſſer courir la carriere du païs étranger, & même vous y pouſſer de façon que vous n'aïez jamais à vous repentir de

n'a-

n'avoir pas voulu de Verſailles. (c) Vous voïez que je ne ſuis pas obſtiné, & que je n'en aime pas moins mes amis, quand même ils ſemblent vouloir s'éloigner de moi. Je ne disconviens pas, cher ami, que la croix de St. Louis ne ſoit très intereſſante, & tres agréable, c'eſt, à vous parler vrai, le ſeul inconvénient que je trouvois au projet de M. le Duc de Praſſin, & la ſeule de vos objections qui me ſemble bonne, ainſi je conviens volontiers qu'il faut la ſuivre.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praſſin à M. le Duc de Nivernois.

à *Verſailles*, ce 8 *Janvier* 1763.

Tenez vous pour aſſûré, mon cher ami, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans les ſots propos qui ſe tiennent & qui ſe mandent ſur le prétendu refroidiſſement qu'il y a entre mon couſin & moi. Madame de Grammont ſeroit bien capable de nous racommoder, ſi nous étions brouillés; elle en auroit la volonté,"

NOTE de M. D'Eon.

(d) Le Grand projet de M. le Duc de Praſlin pour moi étoit de me donner la place de M. de Buſſy; mais j'aimerois mieux être tambour dans mon Régiment, que de ſucceder à ce Grand homme. Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant envers M. le Duc de Praſlin, qui ne connoît pas mon goût, & qui veut toujours dominer deſpotiquement ſur les eſprits comme ſur les cœurs.

té, le crédit, & les talens; car elle a beaucoup d'ascendant sur nous deux, & l'un par ce que donne l'amitié; mais elle n'a aucun usage à faire de tous ces moiens. Il arrive rarement que le Duc de Choiseul & moi ne soions pas de même avis, parce qu'en général nous avons les mêmes principes sur la politique & le gouvernement (*d*); cependant aucun de nous n'a fait vœu de n'être jamais d'un avis contraire à l'autre; nous n'avons ni l'un ni l'autre de prétention à l'infaillibilité; & nous n'avons pas voulu absolument des Jesuites, parce que leur institut leur interdit d'avoir d'autres sentimens que ceux du général.

Vous pouvez conclure de là que nous sommes ensemble comme nous l'avons toujours été: je vous assure, mon ami, que nous disputons beaucoup moins sur les affaires que sur l'Opéra & la Comédie, & si l'on dit que nous sommes brouillés, c'est qu'on voudroit que cela fût.

Voilà ma profession de foi; je suis sûr que celle du Duc de Choiseul seroit la même, & vous pouvez m'en croire, il y a assez longtems que vous lisez dans mon cœur: les caractères n'en sont pas changés.

Adieu, adieu, mon cher ami.

Ex-

(*d*) J'en serois bien fâché pour la France & pour M. le Duc de Choiseul.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 20 *Janvier* 1763.

Oh! oh! mon cher ami, la terrible besogne dont je me suis chargé en venant ici. Je suis en vérité hors de combat, il me fau . . . . dix bonnes années de repos absolu . . . . ces gens-ci sont bien loin d'être des hommes à l'ordinaire; & la négociation dans ce païs-ci est un vrai métier de galérien. Cela me fait trembler (*quand j'y pense*) pour notre pauvre ami Guerchy *qui est tout neuf* à la négociation: il aura diablement de peine: mais heureusement il aura, j'espère, notre petit D'Eon. Vous me demandez s'il faut le lui laisser? vraiment vous ne pouvez mieux faire; mais cependant je crois que M. D'Eon, qui est un excellent sujet, vous feroit encore plus utile à Petersbourg qu'ailleurs, & peut-être est-il le seul en état de bien servir le Roi en Russie. Au demeurant il vous aime de cœur, & s'il étoit sûr que vous fussiez éternellement en place, il aimeroit autant se fixer en enfer qu'en Paradis pour vous plaire, & avec la certitude que ce seroit pour vous servir. Partez de la combinaison de toutes ces vérités, mon cher ami, je n'ai pas d'autres matériaux à fournir à votre décision.

Mais une chose que je dois vous dire encore

re ici sur notre ami, c'est que, s'il amène ici *sa femme*, il fera très-mal. Je ne parle pas pour la dépense: mais une femme Françoise ne réussira jamais ici, & sachez que Madame la Duchesse de Mirepoix, qui est très-aimable, qui a même l'humeur très-prévenante, les manières très-flexibles, a eu bien de la peine à y réussir. D'ailleurs notre pauvre ami allant toutes les années passer trois ou quatre mois à Versailles; cet arrangement rendroit une Femme bien embarrassante (*e*), & aussi je pense qu'au moien d'un pareil arrangement, la Femme de notre ami consentiroit à le laisser aller sans elle. Quand nous nous reverrons, je vous en dirai encore bien d'avantage; & en attendant, si vous voulez questionner sur cela M. Durand qui va vous rejoindre bientôt, qui connoît ce païs-ci, il pourra éclaircir vos idées. En vérité c'est une bien vertueuse & honnête créature que le bon Durand: c'est en même tems un bien bon serviteur & dont la tête est extrêmement bien meublée, & pardessus le marché je lui crois un sincère & véritable attachement pour vous. Je fais toute l'amitié que vous avez pour lui, & non seulement je la trouve bien placée, mais je vous assure que vous la lui devez, & que vous ne sauriez mieux faire que de lui en donner des marques.

Let-

(*f*) M. le Duc de Nivernois auroit pu ajouter & bien embarrassée.

Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Choiseul.

à *Londres*, le 20 *Janvier* 1763.

M. le Duc,

Le congé de quatre mois, que vous avez eu la bonté d'accorder, au commencement de Juin dernier, à M. D'Eon Capitaine à la suite du Regiment d'Autichamp Dragons, étant expiré depuis longtems, & le travail sans fin que je lui ai donné depuis qu'il est auprès de moi lui aïant fait oublier le besoin d'une prolongation que son Colonel lui demande, je vous serai infiniment obligé, Monsieur le Duc, d'en ordonner l'expédition & la prolongation, jusqu'à ce que le Roi & M. votre Cousin le retirent d'ici. Je serois bien faché de perdre M. D'Eon, dont le travail ici est plus utile au service du Roi, que ne le seroit sa présence au Regiment pour lequel il a cependant beaucoup d'amour, malgré son goût & ses talens politiques, dont M. le Duc de Praslin peut se servir avec fruit en plus d'un païs; & je crois que c'est son intention, parce que je sais qu'il l'aime beaucoup, & que vous avez aussi, M. le Duc, des bontés particulières pour lui, dont il est très-reconnoissant.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ex-

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praſlin.

à *Londres* le 17 *Janvier* 1763.

RAſſurez-vous, mon cher ami : tout ce que vous déſirez s'arrangera ; & il dépend de vous de l'arranger à la ſatisfaction de tout le monde. *Vous devez ſavoir que le petit D'Eon n'eſt venu à Londres avec plaiſir que dans l'eſpérance de s'en retourner avec moi en France (f)* pour être enſuite placé par vous en quelque part en qualité de Réſident ou de Miniſtre & non de Sécrétaire, étant un peu las d'avoir ſécrétariſé depuis ſi longtems & avec tant de perſonnages divers. Mais il vous eſt tendrement attaché : toutes ſes répugnances & tous ſes déſirs ſe combineront toujours avec vos intentions, & ce qu'il ſouhaite par préférence à tout, eſt de faire ce qui vous plait. En revanche il eſt juſte que vous cherchiez auſſi de votre côté à lui faire plaiſir ; & voici comme cela ſe peut arranger très parfaitement & très utilement pour ſon bien, pour celui du ſervice du Roi, & pour celui de mon

(f) C'étoit même une *conditio ſine qua non* que j'avois pris la liberté de faire avec M. le Duc de Nivernois ; attendu que je n'ai pas le cœur banal ; que ma volonté n'eſt pas d'être le Sécrétaire de tous les grands Seigneurs de la Cour de France ; & que je n'aime pas à ſuccéder dans une Ambaſſade comme un immeuble.

mon successeur que je *suppose notre ami Guercby.* Donnez lui la place de Resident avec tels appointemens que vous voudrez : *il est très aisé à vivre;* il en sera plus consideré ici & partant plus utile, & il sera aussi plus content, parce qu'il aura la certitude de passer en sortant d'ici à une autre place, y compris celle de Petersbourg, pour laquelle il a toujours du foible. D'ailleurs vous devez & vous pouvez compter sur ma parole que rien n'est mieux que d'avoir ici un Résident à demeure; comptez que le service du Roi se trouvera fort bien de cet arrangement, & comptez que le petit D'Eon est le plus propre que vous puissiez trouver pour remplir cet *objet-là.* Je regarde donc cela comme arrangé & je passe à un autre article qui est celui de la Femme.

Sans doute il vaudroit mieux qu'il n'y eut jamais ici d'Ambassadrice Françoise: mais je dois vous dire aussi *qu'une femme d'un certain âge & sans aucunes prétentions, de figure comme est celle de notre ami, réussira moins mal qu'une autre & aura moins d'inconvénient; ainsi que cela ne vous arrête point, & laissez venir notre ami avec toute sa famille, s'il l'aime mieux.*

Il ne m'a pas été possible de vous écrire cela de ma main. Je ne vois en vérité pas clair, & je suis vraiment tué par le travail, qui me porte sur les nerfs & sur l'estomac d'une manière insupportable. J'ai outre cela un bon gros rhume bien étoffé, qui, selon l'usage d'Angleterre, ne finit point, & que je promene pourtant tous les jours, soit à pied, soit à cheval; à pied pour faire vos affaires de mon mieux, & à cheval pour ne pas pé-

rir

vir tout-à-fait d'insomnie, de vapeurs, & de non-digestion: vienne le mois d'Avril, tout cela ne sera rien & en attendant je me resigne. Je vous embrasse, mon très cher ami, avec toute la tendresse de mon cœur.

Je crois bien faire de vous envoyer ma dépêche par un Courier, dans la crainte que quelqu'accident ne retarde M. Durand qui part demain. Celui-ci vous portera *les détails œconomiques d'où resultera la décision* DE NOTRE AMI, *& je ne doute pas qu'il n'accepte.*

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 7 *Février* 1763.

J'apprends dans ce moment, par une lettre de ma femme, la mort de notre pauvre président. J'en suis en vérité bien affligé. Je sais combien vous aviez de confiance en lui & combien il vous étoit attaché. Le petit D'Eon, qui étoit son ami, est pénétré de douleur de cette perte. Ce pauvre président avoit un consulat quelque part, que vous devriez bien donner au malheureux Favier, que vous avez pris en grippe fort mal à propos. Ce seroit le moïen de mettre en activité ses talens. Quant au petit D'Eon, c'est en vérité un bien bon cœur & un excellent sujet, dont je ne puis vous dire trop de bien. Je ne doute pas que Sainte-Foy ne soit bien affligé, & je vous prie de lui dire combien je prends part à sa peine.

Ex-



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foy à M. D'Eon.

à *Versailles*, le 8 *Février* 1763.

Je n'ai qu'un mot à vous dire aujourd'hui, mon cher ami : nous avons perdu le pauvre président, & ses souffrances m'ont trop vivement percé le cœur pour que je puisse essaïer de vous en entretenir. C'est un malheur de l'humanité que de voir ainsi éteindre ceux que l'on a chéri le plus. Il faut ou mourir avant eux, ou leur survivre; rien n'est plus affreux que cette image, mais il n'est pas en nous de la changer, ni de l'adoucir. J'ai perdu un ami unique, & rien au monde ne me consolera de cette perte : le traité définitif va se signer, ainsi je n'ai plus rien à vous demander à cet égard. M. Durand est arrivé & dit beaucoup de bien de vous. Je vous embrasse & vous aime, mon cher ami, de tout mon cœur.



POST SCRIPTUM.

D'une Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

En date de *Londres*, le 10 *Février* 1763.

Mon très cher ami, je vous recommande de toute ma force mon petit D'Eon : en

en vérité il mérite encouragement, récompenſe & conſolation. Je lui ai prêté 3500. l. pour le tirer d'une vexation malitieuſe qu'il éprouve, & ce n'eſt pas de l'argent du Roi que je lui ai prêté cette petite ſomme. Mais je préſume que vous me manderez de m'en faire rembourſer ici chez M. Vanneck, & de vous la porter en compte. Sa ſanté eſt bien mauvaiſe à mon pauvre Sécrétaire; mais pourtant il n'en travaille ni moins, ni moins bien, mais il en mérite d'avantage.

Si vous vouliez mettre de la réciprocité en tout vis-à-vis de l'Angleterre, mon petit D'Eon feroit mieux dans ſes affaires qu'il n'y eſt. On donne ici douze-cens-guinées d'appointement à un Sécrétaire d'ambaſſade, & de la vaiſſelle d'argent pour environ trente-mille-livres: cela ne vous fait-il pas venir l'eau à la bouche d'être ſécrétaire Anglois, & du moins cela doit vous faire mettre la main à la poche pour les François. (*)

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praſlin.

Du 13 *Février* 1763.

Vous ne m'avez rien répondu ſur les propoſitions que je vous ai faites par rapport

(*) M. D'Eon ne ſait pas ſi cela a fait venir l'eau à la bouche de M. le Duc de Praſlin: mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que cela ne lui a pas fait mettre la main à la poche, car M. D'Eon a rendu de ſa bourſe ces 3500 l. à M. le Duc de Nivernois.

port à notre petit D'Eon, & je n'en suis pas étonné, car, comme disoit le bon homme Beauregard qui a élevé votre serviteur, *vous aviez d'autres prunes à vendre quand vous m'avez écrit* : mais cela n'empêche pas, que tout ce que je vous ai mandé à son sujet, ne soit très vrai, très raisonnable & très convenable; & j'espere que vous y ferez droit. Je crois que vous ne pouvez mieux faire, je ne dis pas pour son bien, mais pour celui du service du Roi.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 13 *Février* 1763.

Il est bon que vous sachiez que M. de Neville Sécrétaire de l'Ambassade du Duc de Bedford, qui apportera le traité, recevra une récompense & une gratification de mille louis au moins, & l'usage est aussi qu'on fasse une grace quelconque à celui qui apporte les ratifications. Si vous voulez vous conformer à cet usage très digne de vous, je ferai en sorte de vous envoier les ratifications d'Angleterre par mon petit D'Eon; qui, je vous assure, a eu plus de peine ici que M. de Newille à Paris; & est, comme vous savez d'ailleurs, très digne & très susceptible des graces du Roi. Vous ne me le garderiez pas longtems, & dans ce peu de tems il vous diroit bien des choses, qui pourroient vous être utiles ainsi qu'à celui qui me succédera.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin. (*)

à *Londres*, le 13 *Février* 1763.

L'on m'avertit dans l'instant, mon cher ami, qu'il va partir un courier pour Londres, & le tems étant trop court pour vous écrire autant en détail que je le désirerois, je me borne à vous envoïer les deux lettres ci-jointes, dont une est pour vous, & l'autre pour le Roux, & à vous dire que j'ai reçu votre épitre du 13. & tout ce qui y étoit joint, que j'ai déjà remis votre adresse au Duc notre ministre, & que je suis chargé par lui d'aviser aux moïens de vous procurer les lettres d'état, au lieu de vous donner de l'argent comptant que vous désirez. *M. de Guerchy est nommé pour remplir l'ambassade de Londres après M. de Nivernois, & l'on a terriblement envie que vous y restiez avec lui.* Je vous écrirai plus amplement, mon cher ami, par le premier courier. M. Durand se porte bien : il est à Paris, & moi confiné à Versailles. Mes hommages à votre Duc, dont le cœur est aussi bon que l'esprit. Je vous embrasse de toute mon ame.

(*) Aparemment c'est une Lettre de Monf. de St. Foye à M. D'Eon. [Rem. de l'Edit.]

Ex-

Extrait d'une autre Lettre du même au même.

En date de *Versailles*, le 24 *Février* 1763.

Je ne vous écris encore, cher ami, qu'un mot, parceque c'est tout uniment par la poste & pour vous envoïer plusieurs lettres qui me sont venues pour vous, & dont le retard pourroit peut-être nuire à vos affaires. M. le Duc de Praslin vous a fait expédier des lettres d'état : elles ont été signées par lui-même avant-hier & envoïées tout de suite au sceau. J'ai écrit à M. Niorte de les retirer & de païer le prix de cette formalité, après quoi vos créanciers seront tenus de vous laisser tranquille.

Les lettres d'état qu'on vous a donné ne sont que pour six mois, parceque c'est une règle imprescriptible. On vous les renouvellera sûrement au bout de ce tems, si on ne vous donne pas d'argent.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois au Roi.

à *Londres*, le 17 *Février* 1763.

SIRE,

C'est M. D'Eon, Capitaine au régiment d'Autichamp dragons, & mon Sécrétaire d'am-

d'ambaſſade, qui porte au Duc de Bedford les ratifications de la paix ; & c'eſt une galanterie du Roi d'Angleterre. Ce Prince ſe ſert avec plaiſir d'un François pour cette honorable & importante commiſſion, regardant cette tournure, qui n'eſt pas dans l'ordre ordinaire, comme une marque éclatante d'union & de cordialité de ſa part.

Je ne puis, Sire, à cette occaſion me diſpenſer de rendre à M. D'Eon tous les temoignages que méritent ſon zele & ſes talents; & je dois aſſurer avec vérité votre Majesté qu'il eſt à tous égards très digne de ſa protection, & de ſes graces, tant comme politique que comme militaire.

Extrait des Lettres de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Choiſeul, & à M. le Duc de Praſlin.

à *Londres*, les 17 & 19 *Février* 1763.

Monſieur le Duc,

C'eſt M. D'Eon, Capitaine au régiment d'Autichamp dragons & mon Sécrétaire d'ambaſſade, qui va à Paris porter à M. le Duc de Bedford les ratifications de la paix. C'eſt une galanterie de Milord Bute, de Milord Egremont, & même du Roi d'Angleterre, qui ſe ſert avec plaiſir d'un François pour cet honorable & importante commiſſion, regardant cette tournure, qui n'eſt pas dans l'ordre or-

di-

dinaire, comme une marque éclatante d'union & de cordialité de sa part & qui met le sceau à la consommation du grand ouvrage de la paix. Le Roi d'Angleterre désire avec ardeur que l'heureux rétablissement de la paix dure, non seulement entre les deux nations, mais qu'elle pose sur le fondement d'une amitié & cordialité sincere entre les deux monarques.

Vous savez, Monsieur le Duc, que l'usage est ici de récompenser magnifiquement ceux qui sont chargés de commissions pareilles à celle de M. D'Eon; mais il est trop désintéressé pour avoir une semblable perspective. Je sais que vous le connoissez & l'aimez depuis long-tems. Il est digne de votre protection par ses services & l'attachement sincere qu'il a pour vous. Vous le mettriez au comble de ses vœux, en lui procurant la croix de Saint Louis, ou le brevet de colonel à la suite de son régiment, car il est toujours dans le cœur aussi militaire que vous le connoissez; & il est muni de certificats bien honorables & distingués par rapport à ses services à la guerre; mas au reste quelque chose que vous jugiez à propos de faire pour lui, je puis vous assurer qu'il en sera content; & seulement je dois, pour l'aquit de ma conscience, vous dire qu'indépendament de tout ce qu'il vaut d'ailleurs, le travail prodigieux, qu'il a fait ici sous mes yeux depuis que je suis ici avec un zele & une intelligence infinie, le rend plus susceptible de quelque grace éclatante du Roi en cette occasion. Il convient qu'il revienne à Londres avec une grace quelconque, malgré la mauvaise crainte qu'il a que vous ne le soupçonniez de s'être fait

donner cette commission à cet effet. En vérité cela n'est ni vrai, ni dans sa façon de penser.

Milord Bute & Milord Egremont m'ont assuré, M. le Duc, que les ordres sont donnés pour que les évacuations de la part de l'Angleterre se fassent & s'achevent avec la plus grande diligence & bonne foi.

Signé, Le Duc DE NIVERNOIS.

Extrait d'une Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Bedford.

à *Londres* le 20 *Février*, 1764.

Milord,

M. D'Eon, Capitaine au régiment d'Autichamp dragons & mon Sécrétaire d'ambassade, a l'honneur de porter à votre Excellence les ratifications de la paix. C'est, Milord, une galanterie de votre ministere, & une bonté du Roi votre maître, qui se sert avec plaisir d'un François pour cette honorable & importante commission, regardant cette tournure, qui n'est pas dans l'ordre ordinaire, comme une marque éclatante d'union & de cordialité de sa part. Je vois avec la joie la plus vive que sa Majesté Britannique désire avec ardeur, ainsi que le Roi mon maître, que l'heureux rétablissement de la paix dure non seulement entre les deux nations, mais qu'elle pose le fondement d'une amitié & cordialité entre les deux

mo-

monarques, & qu'il en résulte un concert véritable entre les deux ministeres.

Je ne finerois point, Milord, si je me laissois aller au plaisir de vous entretenir de toutes les vertus que je connois à votre jeune Monarque; & de la justice qu'il rend à toutes celles du Roi mon maître. En mon particulier je suis pénétré de toutes les marques de bonté dont il ne cesse de m'honorer.

Je charge M. D'Eon de feliciter de ma part V. E. sur l'heureuse conclusion de cette paix, à laquelle votre franchise, Milord, votre noblesse & votre honnêteté ont tant contribué; & de vous témoigner tout l'intérêt que je prends à votre gloire, ainsi qu'à votre santé & à celle de Madame la Duchesse de Bedford. M. de Newille m'a fait bien du plaisir, en m'apprenant l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé, qui est toujours fort délabrée; & qui a grand besoin de repos.

Je prends beaucoup de part au rétablissement de la vôtre, & je renouvelle à V. E. avec grand plaisir les assurances du très sincere & inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Milord, Votre, &c.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres* le 20 *Février*, 1763.

Dieu soit loué, mon très cher ami, de ce que l'affaire de Guerchy est consommée,

mais pourquoi ne le nommez vous pas tout-à-fait? 1. il y a mille exemples de deux ambassadeurs à la fois, & puis moi je suis un animal extraordinaire, & puis je suis sans appointemens: ainsi dans la forme, je ne vois pas de difficulté réelle à la nomination. Vous avez raison de n'être pas en peine de ce que je dirai de lui ici, mais il ne falloit pas mettre cela au futur contingent, car il y a longtems que tout est dit, & j'ose vous répondre que j'ai fait cette besoigne d'ami, avec toute l'addresse & la reserve convenable: aussi vous pouvez tenir pour certain, que notre ami est connu ici pour ce qu'il vaut (*g*). Quant à *l'intérim*, certainement & sans aucun doute, mon cher ami, il faut en charger le petit D'Eon. Ce seroit un dégoût qui le dégoûteroit entierement, que de le donner à un autre, & il ne mérite pas cela. Mais il y a plus, c'est qu'il fera fort bien ce que personne ne feroit aussi bien que lui; on sera fort aise de le voir suivre les affaires après moi & dans ma maniere; & tout autre donneroit de l'inquiétude. M. Bute l'a pris en amitié & a très bonne opinion de lui, ce qui n'est pas peu dire; cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, & quiconque viendroit manqueroit probablement cette trouvaille: les affaires iront ainsi *uno tenore*: les personnes n'auront pas la crainte de trouver à déchanter, ainsi point d'ombrage, & tout ira aussi bien que la nature des choses & du païs le com-

(*g*) M. le Duc de Nivernois parle-t-il tout de bon?

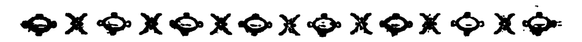
comporte. Au demeurant je suis toujours d'avis que vous donniez au petit D'Eon le titre de Résident : c'en est même là une occasion naturelle, & quand il ne s'agiroit pas de lui que nous aimons, je vous donne ma parole que la chose en soi-même est très bonne pour le bien du service.

Voilà, je crois, cet article suffisamment nettoïé, & maintenant il faut que je vous gronde. Vous me priez de rester ici jusqu'à la séparation du Parlement, & vous craignez que je ne me presse comme un enfant de revenir. Vous ne me connoissez donc pas, mon cher ami? je suis venu ici pour vous faire plaisir, je ne m'en irai pas en vous faisant de la peine, & de plus je vois que *vous ne lisez pas mes lettres* (†). Toutes les fois que je vous ai demandé mes récréances, je vous ai mandé que je n'en abuserois pas : je vous ai mandé plusieurs fois que je ne partirois qu'au commencement de Mai : alors tout sera fini ; ou du moins il ne restera que de ces queuës de détail, dont le petit D'Eon se tirera aussi bien que moi, & peut-être mieux. Je vous chanterois bien plus pouille, si je n'étois pas aveugle : *mais en voilà assez, mon cher ami, pour vous faire honte ; & je serai content dès que vous m'aurez demandé pardon*, en m'envoïant mon rappel dont, encore une fois, je n'abuserai pas.

A

(†) Cela arrive de tems en tems à M. le Duc de Praslin & même de n'y pas répondre, ou de répondre des duretés à ceux qui ont eu le bonheur, ou qui sont encore dans la volonté de servir la patrie avec le plus grand zele.

A présent pour me raccommoder avec vous, il faut que je vous remercie bien tendrement, de m'avoir envoïé votre discours au Parlement. Il est en vérité de toute excellence, & c'est une admirable *mercuriale* pour les Rois, pour leurs ministres, pour les parlements, & pour les sujets. Il y a tout ce qu'il vous convenoit de dire & que personne n'auroit dit si bien que vous (*), parceque personne ne l'auroit si bien senti. Je l'ai confié au petit D'Eon & à mon ami Dromgold; & je ne puis vous dire combien cette lecture nous a fait de bien; *mais ce discours doit vous avoir bien coûté & fait bien de l'honneur*, & j'ai bien du regret de n'avoir pas été témoin de l'impression en tout genre qu'il a dû faire.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à *Versailles* le 23 *Février* 1763.

Il n'est pas possible que vous envoyiez M. D'Eon porter la ratification du Traité de Paix; le Ministère Anglois ne la confieroit sûrement pas à un Etranger: cela seroit contre toute régle & contre tout usage; & n'aïant pas ce prétexte, il n'y auroit nulle raison pour envoyer ici M. D'Eon. Je suis très aise de la gna-

(*) Ou que M. Thomas.

gratification qu'a obtenu M. de Newille : c'eſt un honnête homme, bien intentionné, & qui eſt digne des graces du Roi ſon Maître.

Copie de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à Londres, le 24 *Février* 1763.

Vous nous avez bien manqué hier, mon cher ami, & vous auriez été content, car nous avons étalé votre chere nappe de bois, nous avons *toaſté* & chanté fort gaiment, & enfin nous avons été quatre bonnes heures à table. M. de Newille eſt on ne peut pas plus aimable ; mais je n'en jouïrai pas beaucoup, car il s'en va paſſer quelques jours à la campagne, ſelon la louable & irréſiſtible coutume Angloiſe.

Je crois vous avoir chargé de mille amitiés & remercimens pour notre ami Durand. Madame de Rochefort m'à mandé qu'il a eu la bonté de dire beaucoup de bien de moi : vous me connoiſſez aſſez pour ſavoir combien j'en ſuis touché, & je vous prie inſtamment de le lui bien exprimer.

Nous ſommes actuellement occupés le petit Boucher & moi à réparer 5 ou 600 abſurdités & mépriſes faites par votre grandeur dans l'intitulé de la chemiſe de l'expédition d'hier. Je n'en manderai rien au Roi, afin de ne vous pas détruire dans ſon eſprit, & je finis le badinage en vous ſouhaitant de tout mon cœur

 une

une bonne ſanté, & un promt retour.

Je vous embraſſe, mon cher enfant : je m'en vais chez Milord Halifax à pied, & puis je monterai à cheval, & puis je verrai le pauvre Comte de Viry qui ſouffre beaucoup aujourd'hui, & puis je dinerai chez moi, & puis je vous dicterai peut-être un mot en P. S. s'il y a matière.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praſlin à M. le Duc de Nivernois.

à *Verſailles* ce *Mercredi*, 25 *Février* 1763.

Vous vous aveuglez, mon cher ami, par le bien que vous voulez à M. D'Eon ; comment pouvez-vous penſer que la Cour de Londres le charge de porter ici les ratifications ? Au ſurplus il eſt jeune, il a le tems de rendre encore des ſervices & de mériter des récompenſes : je m'intéreſſe à lui, & je le mettrai volontiers à portée de les obtenir avec le tems & le travail.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praſlin à M. le Duc de Nivernois.

à *Paris*, le 26 *Février* 1763.

Le petit D'Eon arrive dans ce moment, Monſieur le Duc, & je me hâte de vous

en

en informer par la poste qui part aujourd'hui & dont l'heure me presse. Je ne croyois pas que ce projet fut exécutable & c'est un procédé bien honnête de la part du Roi d'Angleterre & de ses Ministres. Ils nous donnent en toute occasion des preuves de la noblesse de leurs sentimens, qui font à la fois désirer & espérer d'établir & de maintenir la bonne intelligence & une union solide entre les deux Cours.

Je ne répondrai point aujourd'hui, Monsieur, au contenu de vos dépêches & de vos lettres particulières, parce que j'ai eu à peine le tems de les parcourir & que je ne veux pas manquer l'heure de la poste.

J'ai d'un autre côté une nouvelle très intéressante à vous mander : c'est la conclusion de la paix entre l'Imperatrice, le Roi de Pologne & le Roi de Prusse : leur Traité définitif a été signé le 15 de ce Mois à Hubertzbourg ; ainsi voilà la paix rétablie dans toutes les parties, cela est bien heureux. Nous ne devons plus nous occuper aujourd'hui que de l'exécution de notre traité.

Je ne vous envoie pas, Monsieur le Duc, la copie du Traité de l'Imperatrice avec le Roi de Prusse par la raison que je ne l'ai pas encore ; mais j'en chargerai M. D'Eon quand il retournera à Londres. Je sais seulement que les parties contractantes restent dans l'état où elles étoient avant la guerre ; que les ratifications doivent se faire dans l'espace de 14 jours pour la Cour de Vienne, & que les évacuations respectives doivent avoir lieu 21 jours après l'échange des ratifications : ce qui quadre parfaitement avec les époques de notre Traité.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à *Versailles*, le 1 *Mars* 1763.

Je vous ai accusé, Monsieur le Duc, l'arrivée de M. D'Eon qui a fait une grande diligence, & que j'ai reçu avec beaucoup de plaisir. Vous savez que je l'aime, & vous ne devez pas douter que je ne fasse de mon mieux pour que son voyage ne soit pas infructueux. J'ai vu le même jour M. le Duc de Bedford qui m'a paru fort content de l'arrivée des ratifications: il me dit que l'échange s'en feroit quand nous le voudrions; que rien ne le gênoit à cet égard, &c.

Je compte vous renvoyer M. D'Eon dès que l'échange des ratifications sera faite, & il vous portera vos lettres de récréance.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à *Versailles*, le 2 *Mars* 1763.

Votre petit D'Eon aura la croix de Saint Louis & une gratification du Roi. Je crois qu'il sera content: pour moi je le suis fort; car c'est un joli garçon, bon travailleur, à qui je veux toutes sortes de biens; & j'ai grand

grand plaisir à faire les choses qui peuvent vous plaire.

Je ne réponds pas aux critiques que vous avez faites sur notre traité. J'ai instruit M. D'Eon, & il y répondra pour moi lors qu'il sera de retour auprès de vous.

Je ne suis pas embarassé de la maniere dont vous avez annoncé notre pauvre ami Guerchy; & je suis persuadé que vous aurez bien préparé les voies. M. D'Eon portera les présens du Roi au Comte de Viry. Renvoïez-nous M. de Newille le plutôt qu'il sera possible.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 3 *Mars* 1763.

JE suis bien aise que vous aïez été une bête en croïant, mon cher ami, qu'il étoit inexécutable de faire porter les ratifications du Roi d'Angleterre par le Sécrétaire de France mon petit D'Eon. C'est que vous ne savez pas à quel point va la bonté & l'estime qu'on a ici pour votre Ambassadeur; & il n'y a pas de mal que vous l'aïez touché au doigt en cette occasion, car sans cela vous auriez été homme à me mépriser toute votre vie, au lieu qu'à présent vous me considererez sans doute un peu.

Lettre

Lettre de M. le Duc de Nivernois à à M. D'Eon.

à Londres, le 3 *Mars* 1763. à 9 heures du soir.

Je reçois dans l'instant, mon cher ami, votre dépêche nocturne, & je vous remercie bien sincerement des détails qu'elle contient, de toutes les courses que vous avez bien voulu faire malgré votre fatigue, de tous les comptes que vous avez rendu de ma santé, de notre besogne, &c. &c.

Je suis trés charmé que vous aïez été bien reçu, & je souhaite que l'on vous renvoïe bien vîte & content. Il semble que le diable s'en mêle depuis votre départ ; je suis accablé de besogne, tous les jours de nouveaux embaras : j'ai en outre un mal de gorge fort désagréable, ainsi vous jugez bien que le plutôt vous reviendrez sera le meilleur. Je ne vous en diraj pas d'avantage aujourd'hui, parceque je ne veux pas trop retarder l'envoi de mes lettres à la poste, & je me borne pour ce soir à vous aimer.

J'ai dicté ceci au petit le Boucher parceque j'avois du monde : j'ai pourtant trouvé moïen de vous dire mon petit mot à part. Le pauvre petit Boucher est malade aussi, & on l'a saigné hier : c'est un joli enfant en vérité.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

Londres, le 3 *Mars*, *à* 8 heures du soir 1763.

Mon cher petit ami, je reçois votre lettre seulement tout à l'heure par ce benoit courier écclésiastique. Je ne puis que vous embrasser tendrement, car je suis assommé. Je lis ou j'écris depuis sept heures du matin avec mon mal de gorge. Oh! ma foi, assurez le Duc de Praslin que, si je reste encore ici trois mois, j'y resterai par-delà ma vie; & n'est-ce pas bien assez d'y rester par delà mes forces?

Ma femme raffole de vous, ma fille aussi, M. de Rochefort aussi & rien de tout cela ne m'étonne, car j'en fais autant de mon côté. Revenez vite & avec un bon traitement. Voilà ce qu'il me faut, mais il me le faut. Adieu mon cher ami, je vous embrasse de bien bon cœur. Dromgold vous embrasse de tout son cœur. N'oubliez pas, je vous prie, de voir l'Abbé de l'Isle Dieu, dont je viens de recevoir encore une grande diable de lettre.

Ex-



Extrait des Lettres de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praſlin & à M. le Duc de Choiſeul.

à *Londres*, le 7 *Mars* 1763.

Je ne ſuis pas moins réconnoiſſant de l'accueil que vous avez fait à mon petit D'Eon. A dire vrai il eſt vôtre, plus anciennement qu'il n'eſt mien; mais ce que je dois vous dire, c'eſt qu'on ſera très aiſe ici du bien, que vous lui aurez fait, & très aiſe d'y avoir contribué, par la commiſſion dont on l'a honoré par bienveillance pour lui, & par égard pour moi.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Londres*, le 7 *Mars* 1763.

J'ai reçu, mon cher ami, votre lettre. Elle m'a fait un plaiſir infini & je vous remercie bien ſincerement des détails qu'elle contient. Je ſuis, on ne peut plus, charmé de tous vos ſuccès, & je vous en fais mon compliment de bien bon cœur: J'écris au Duc de Praſlin ſur la réſidence, de façon à lui ôter tous les ſcrupules & je regarde cette affaire comme certaine.

En

En vous parlant de ma femme & de Madame de Rochefort, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'elles ont la même façon de penser que moi sur mon petit D'Eon, & qu'il est aussi aimé à l'hôtel Tournon & au Luxembourg qu'à l'hôtel Granby.

M. Dromgold, à qui j'ai tout bonnement lu l'article de votre lettre, est très reconnoissant de tout ce que vous avez fait pour lui & très sensible aux marques de votre amitié. Nous vous en faisons l'un & l'autre bien des remercimens.

Je vous prie d'assurer Guerchy qu'une maison plus grande que la mienne est presque introuvable à Londres. Je crois qu'il feroit très bien d'envoïer son homme de confiance pour voir par ses yeux. (*) *Cet homme ne lui coutera rien*, tant que je serai ici, parceque je le nourirai chez moi & le logerai dans mon voisinage, & il poura prendre d'avance des arrangemens qui faciliteront le promt établissement de mon successeur.

N'oubliez pas, mon cher ami, d'annoncer bien positivement mon retour nécessaire pour le mois de May, si l'on veut que je retourne vivant. Je suis tué de fatigue & je commence à ne pouvoir plus résister au travail continuel qui, comme vous savez, est nécessaire dans ce païs-ci.

J'aurois mille autres choses à vous dire, mon cher ami, sur tous les objets de votre let-

(*) On voit bien que M. le Duc de Nivernois connoît le foible de ses amis.

lettre : mais je me réserve à m'en entretenir avec vous à votre retour & je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher ami.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à *Versailles*, ce 11 *Mars* 1763.

Je vous aurois renvoïé aujourd'hui votre petit D'Eon, si je n'avois eu pitié de sa convalescence. Il a été assez malade sans être cependant en danger, & je me serois fait conscience de l'exposer à une tempête comme celle que nous avons aujourd'hui en relevant de maladie.

Je souhaite toute sorte de bien & d'avantage à M. de Newille, car c'est un bon & galant homme, & je vous prie de lui faire bien des amitiés de ma part, mais je serois fort fâché qu'il ne revint pas.

Je compte vous renvoïer dans cinq ou six jours votre Ambassadeur le petit D'Eon.

Voilà une lettre de Madame de P******** elle me chante pouille & prétend que je ne l'avertis jamais quand il faut vous écrire. Elle pourroit bien avoir quelque raison.

Extrait de la Lettre de Madame la Marquise de P*****. au Duc de Nivernois.

á *Versailles*, le 11 *Mars* 1763.

M. D'Eon m'a bien dit, ... des nouvelles de votre santé. L'air de France la raccommodera, à ce que j'espere, ainsi que vos méchants yeux. Ce M. D'Eon est, dit-on, un fort bon sujet, qui a servi le Roi en plus d'un païs; & Mrs. les Anglois ont été très polis de lui donnèr à apporter le traité. Je ne doute pas qu'il ne s'en trouve bien. J'aime, ainsi que vous, le Roi d'Angleterre. Il me paroît rempli de candeur, d'humanité & de toutes les vertus qui forment un bon Roi. C'est le plus grand éloge à mon gré: *les conquérants ne sont que des tirans, qu'à tort on appelle grands hommes. Ah! les vilaines bourses que vous nous avez envoiées; elles sont grosses comme des cordes: aussi notre ami Praslin en a-t-il été gratifié.* Quand je ne vous rappellerois pas au souvenir de notre très aimé Maître, la besogne que vous avez faite ne vous auroit pas laissé oublié: elle est enfin terminée: embrassons-nous, ... pour nous en féliciter l'un & l'autre. Les petites dames vous saluent.

Let-

Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à Londres, le 14 *Mars* 1763.

Le valet de chambre Patissier de mon successeur, parti le samedi 5 au matin, est arrivé bravement le vendredi 11 au soir. Il m'a remis votre lettre du 4, mon cher ami, & je suis bien touché de tout ce que vous faites & dites en mémoire & en amour de moi. J'en suis informé par mes parens & amis, encore mieux que par vous; & je crois que vous me connoissez assez pour être bien sûr de ma reconnoissance. Mon pauvre Dromgold en est pénétré de son côté & il vous aime aussi de tout son cœur. Mais, mon cher ami, je suis bien affligé de votre mal de gorge & de cette fievre qui l'accompagnoit quand vous avez écrit. Il n'y a qu'une chose qui me console, c'est que dans le même tems précisément ou à peu près, j'étois dans la même situation que vous, & j'avois aussi moi mon mal de gorge, qui m'a retenu plusieurs jours dans ma chambre. Faites comme j'ai fait, mon cher ami: menagez vous beaucoup & guérissez vous bien vîte. Je le souhaite en vérité aussi ardemment que qui que ce puisse être.

Milord Bute m'a demandé si vous seriez content & si votre voïage vous auroit profité. Je lui ai dit que Oui, sans lui en dire d'avantage,

tage, & je vous assure que cette nouvelle lui a fait un grand plaisir.

A Dieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur & n'ai pas la force de vous en dire d'avantage, car j'ai encore la tête bien foible. Je commence pourtant à être mieux.

❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦❦

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à *Versailles* le 21 *Mars*, 1763.

Je comptois, M. le Duc, vous renvoier aujourd'hui M. D'Eon; mais il se trouve un peu indisposé, & j'ai cru lui rendre service en différant son départ jusqu'à la fin de la semaine; cependant comme je vous ai promis depuis longtems vos lettres de Rappel, je ne veux pas vous les faire attendre d'avantage, & je vous les envoie ci-jointes, afin que vous en fassiez usage quand vous le jugerez à propos. Le Roi s'en rapporte sur cet article à votre zele pour son service; mais en même tems sa Majesté seroit bien faché que l'excès de ce même zele pût être nuisible à votre santé.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à *Versailles*, le 21 *Mars* 1763.

Je vous garde le petit D'Eon, mon cher ami, parcequ'il ne se porte pas bien, mais il sera en état de partir à la fin de la semaine. Je compte qu'il sera content : il portera la croix de S. Louis qu'il a voulu recevoir de vos mains & qui aquerra par-là un nouveau prix. De plus je lui ai fait avoir une gratification de deux-mille-écus, ainsi il ne doit pas avoir regret à son voïage.

A propos le petit D'Eon n'est sur aucun état pour être païé, parceque l'on compte que vous le paierez sur vos dépenses. Il faut vous dire que les sécrétaires d'ambassade les mieux païés n'ont que mille-écus, & je ne puis changer cette étiquette à cause des conséquences. Vous pouvez donc le faire païer sur ce pied-là & porter cette dépense sur vos états.

Lettre de M. de Sainte-Foy à M. D'Eon.

à Versailles, le jeudi. 24 *Mars* 1763.

Vous n'avez pas voulu m'attendre hier au soir chez mes parens, mon cher ami, vous

vous les avez quittés une minute avant mon retour, & j'avois à vous dire une chose assez intéressante, c'est que l'on ne païe pas chez M. de la Borde pendant la sainte semaine, & que sur l'avis qu'on m'en a donné, j'ai été obligé d'y envoïer ce matin pour toucher ma subsistance du quartier. Je n'avois point d'ordonnance ni de billet de vous, ainsi je n'ai pu rien faire à cet égard, mais je viens de voir M. Gaudin qui m'a dit que l'état de distribution générale aïant été envoïé à M. de la Borde, vous pouviez vous présenter chez lui dans la matinée de demain, pour palper vos deux-mille-écus, si vous en avez le tems. Si vous ne l'avez pas, & que d'un autre côté l'argent ne vous manque point, je les ferai recevoir pour vous après votre départ. Sur ce, très cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur (*).

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres* le 29 *Mars* 1763.

Mon cher ami, je vous rends mille tendres graces de ce que vous avez fait & fait faire pour mon petit D'Eon, mon grand aide de camp, que j'attends avec bien de l'impatience.

(*) M: D'Eon aïant été obligé de partir pour Londres, M. de Sainte-Foye a bien voulu se charger de recevoir cet argent pour lui.

ce. Je sais que vous l'aimiez avant que je le connusse; mais je suis sûr que l'amitié qu'il a pris pour moi vous le fait aimer encore d'avantage, & cela m'est bien doux à penser. J'aurai soin de lui païer ses appointemens conformement à ce que vous me dites là-dessus dans votre lettre particuliere; c'est-à-dire, sur le pied de 3000 l. par an; mais chemin faisant & non pas relativement à lui, il est bon que vous sachiez qu'avec 3000 l. de France à Londres, on ne fait pas autant qu'avec 1500 l. à Paris.

J'ai grand besoin que M. D'Eon revienne: à propos n'apportera-t-il pas toutes ses flûtes de Résident, car songez que je dois prendre congé dans 4 ou 5 semaines; & en vérité ce ne sera pas trop-tôt.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à Londres, le 29 *Mars* 1763.

Je commence par vous remercier bien sincerement & de m'avoir envoïé mes lettres de rappel dont ma santé avoit grand besoin, & de la forme obligeante & honorable pour moi dont vous avez bien voulu les tourner. Le Roi d'Angleterre y reconnoîtra votre amitié pour moi & il m'en aimera & estimera d'avantage. A vuë de païs je compte prendre congé de lui dans le commencement de Mai, &c. . . . .

Il n'y aura qu'à ſuivre ici le chemin tracé, M. D'Eon s'en acquitera auſſi bien que moi; & il eſt capable de bien plus que cela. Il réuſſira d'autant mieux dans *l'interim* qu'on a ici beaucoup de bienveillance pour lui. Milord Bute en particulier l'a pris en amitié, ce qui n'eſt pas peu dire.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Choiſeul.

à *Londres*, le 31 *Mars* 1763.

Hier une heure après l'arrivée de M. D'Eon, j'ai eu l'honneur de le recevoir au nom du Roi Chevalier de St. Louïs, ſelon les formes preſcrites; & j'ai bien du plaiſir à vous en rendre compte, en vous renouvellant mes très ſincères remercimens de la bonté que vous avez euë de lui accorder cette grace, & de toutes les autres dont vous l'avez comblé: il en eſt pénetré de reconnoiſſance & je la partage bien véritablement. Je ne manquerai pas de lui remettre entre les mains un certificat ſelon l'uſage & ſelon qu'il eſt preſcrit dans l'inſtruction du Roi.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 31 *Mars* 1763.

Votre présent au Comte de Viry apporté par notre petit D'Eon est bien royal & magnifique.

M. D'Eon ne me parle que de vous, de votre excellent coeur & de votre tendre amitié pour moi : il ne m'a rien appris, mais cela est bien doux à entendre. Pour moi, mon cher ami, vous savez comme je vous aime, & vous pouvez être bien sûr que c'est pour toute ma pauvre chienne de vie.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 5 *Avril* 1763.

Monsieur le Duc,

M. D'Eon, dès le jour de son arrivée ici, a remis à M. le Comte de Viry le portrait du Roi enrichi de diamans & la lettre dont dont vous l'aviez chargé Ce Ministre a reçu avec beaucoup de sensibilité & de reconnoissance ce bienfait de Sa Majesté, ainsi que l'annonce des Tapisseries, des Gobelins & des

des Tapis de la Savonnerie qui lui sont aussi destinés, que M. D'Eon a passés sur son Pacquetbot & qu'il a remis à Douvres chez M. Minet, pour être envoyés ici incessamment. M. le Comte de Viry doit déjà vous avoir fait, M. le Duc, tous ses remercimens par le dernier Courier Torsey. Son premier empressement a été de faire voir à Milord Bute le Portrait de Sa Majesté & la lettre que vous lui avez écrite ; ce Ministre a porté sur le champ l'un & l'autre au Roi d'Angleterre, qui a trouvé ces présens magnifiques, & la lettre charmante.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 6 *Avril* 1763.

Le pauvre petit D'Eon s'est toujours mal porté depuis son retour ici ; mais cette nuit il est vraiment malade. C'est un cathare violent avec fièvre & grande oppression de poitrine, en même tems qu'il a presque la jaunisse. Le Médecin y est bien embarrassé & moi je suis bien faché.

On va le saigner, & lui donner l'émétique deux heures après ; vous trouverez peut-être cela un peu roide, mais il faut bien être traité ici à l'angloise.

Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye à M. D'Eon.

à *Versailles*, le 6 *Avril* 1763.

J'ai su, mon cher ami, par le retour du dernier courier que vous étiez arrivé sain & sauf à Londres. Vous êtes sans doute actuellement décoré des marques honorifiques de vos exploits militaires, & cela de la main qui vous est la plus chere ; je vous en fais mon double compliment & vous le répéterai de bon cœur sur l'envelope de mon épitre. Vous ne m'avez point encore donné de vos nouvelles, mon cher ami, mais j'espere que j'en aurai tout incessamment. Vous avez bien des commissions à faire pour des gens de ma connoissance, car graces à mon zele patriotique, vous savez que je ne demande jamais rien pour moi de Mrs. les étrangers.

J'ai reçu votre gratification montant à 6000 l. & lui donnerai la destination convenue. Le Roi ne fait point de voïages, & nous restons à Versailles, comme s'il n'y avoit plus de Paris dans le monde ; cependant, il y fait bien chaud au moment que je vous écris, dans cette bonne ville. Un courier de M. de Chevreuse vient d'annoncer ici que l'opéra bruloit, vous jugez bien que l'on a quelque peur pour le palais roïal.

Hier jour très remarquable, on a assemblé un conseil extraordinaire des finances, M. ***. y a exposé les opérations qu'il projette. Il y en

en a de toutes sortes & de toutes mains. Les unes ont été dressées par des conseillers de cours supérieures, un autre par M. *** premier commis des finances, & un autre, dit-on, par M. ***. Il est certain que cette derniere accolade est de toute justice, parceque la jambe de ce dernier & la tête du premier ont probablement été taillés à la même souche. Au demeurant comme j'ai des amis dans le Parlement qui ne sont pas des têtes à perruque, je vous assure que les opérations en question ne sont que de légeres emplâtres, qui sont bien éloignées de produire le bien qu'il faudroit faire; que tout est petit dans les idées motrices, & dans la maniere de l'exécution, & qui pis est qu'il va y avoir du grabuge, parceque très certainement le Parlement n'enregistrera pas le 2. vingtieme. Je l'ai dit d'avance à notre ministre, parceque j'espérois qu'il en feroit son profit ou plutôt celui du Roi: mais la chose a passé, & nous verrons ce que le Parlement va dire. On m'a répondu qu'on tiendroit, s'il le falloit, un lit de justice, & j'ai pris la liberté d'observer à ce sujet deux choses. La premiere que ce feroit une odiosité que de conduire le Roi au palais pour établir un impôt dans le moment de la paix, & de l'érection de sa statue; la 2. qu'on auroit d'autant plus lieu de regretter cette démarche, lorsque l'on verroit que le second 20e. étoit impossible à percevoir dans plusieurs provinces, & qu'au lieu de 20, il ne rendroit peut-être pas 8 millions. Ajoutez à cela la possibilité d'une mauvaise année, & vous verrez qu'il eut mieux valu mettre des sous sur les con-

fommations ou reprendre une partie de l'edit de fubvention *Silbouette*, mais c'eft ce que M. ***. ne fauroit jamais entendre. S'il trébuche par le poids de fa maladreffe, je ne fais pas qui l'on mettra fur fon fiége : mais ce qu'il y a de fûr, c'eft qu'il faudroit de grandes chofes, & un homme qui eût de la confidération par lui-même pour les exécuter. Vous voïez, mon cher ami, que, quand la paix eft faite & qu'il n'y a plus à politiquer, mon efprit fe donne carriere fur autre matiere. Je vous embraffe & vous aime de tout mon cœur : je compte bien que vous n'aurez pas oublié de préfenter mes hommages à M. le Duc de Nivernois, & de lui dire combien je le refpecte, & lui fuis attaché.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praflin.

à *Londres*, le 13 *Avril* 1763.

Vous pouvez compter que le Roi George III. quoiqu'il fe ferve du fceau de fon prédeceffeur, a beaucoup de caractere & de fermeté ; & qu'il eft très déterminé à n'être pas le jouet des factions. Il l'eft également à ne facrifier ni fon fiftême, ni fon autorité. Milord Hertford doit avoir pour fécrétaire d'ambaffade M. Banbury, dont la femme eft fœur du Duc de Richemont. Elle s'appelle Miladi Sarah Banbury ; mais fon mari n'eft point Milord ; il pourra le devenir tout comme un

autre.

autre. C'eſt une des plus aimables femmes de la Cour ; elle eſt charmante. Vous voïez, mon cher ami, que, pour figurer paſſablement vis-à-vis d'une pareille ſécrétairerie, il faut que vous traitiez bien le petit D'Eon à tous égards ; & je vous avertis, pour l'aquit de ma conſcience & de la vôtre, que 3000 l. de France ici ſont le ſalaire commun d'un ſcribe ſubalterne : c'eſt un des inconvéniens de cette ambaſſade-ci, & je voudrois bien que ce fût le plus grand. Envoïez-moi vîte, mon cher ami, la réſidence & *l'intérim* de M. D'Eon, & ſoïez bien ſûr de deux choſes ; l'une que vous n'avez plus que faire de moi ici, l'autre que j'ai grand beſoin d'en ſortir.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praſlin à M. le Duc de Nivernois.

à *Verſailles*, ce 15 *Avril* 1763.

Vous avez bien fait, mon cher ami, de me raſſurer ſur votre état, car j'aurois été vraiment inquiet de vous ſavoir dans votre lit avec la fièvre.

J'attends de vos nouvelles avec impatience, & je vous promets le ſecret pour votre famille & vos amis.

Je ſuis très aiſe de ſavoir le petit D'Eon guéri : il n'a pas une bonne ſanté & il a beſoin de la ménager pour le travail de l'Ambaſſade & pour ſatisfaire un jour la fureur qu'il a de guerroyer & dont nous ne pouvons le guérir.

Je n'ai rien à vous mander aujourd'hui : c'est pour Madame Victoire que je vous dépêche ce Courier ; elle est cependant mieux, mais son mal subsiste & il y a grande apparence qu'elle a une pierre dans les reins.

Adieu, mon cher ami, je vous aime & vous embrasse bien tendrement.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à *Versailles*, ce 16 *Avril* 1763.

Vous me rendez malade, mon cher ami, en me disant toujours que vous l'êtes, & en vérité je ne sais si je souffre autant de mes maux que des vôtres, & j'oublie plus volontiers les uns que les autres, car je suis accoutumé à souffrir, & je ne puis m'accoutumer de même à vous savoir malade. *Il est bien vrai que nous faisons tous deux un métier qui ne nous convient pas : vous en serez bientot dehors, & je vous assure que je serois bien content, si j'avois la même perspective.* . . . .

. . . .

Je vous prie de presser, autant qu'il dépendra de vous, le retour de nos prisonniers. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse & je vous aime aussi tendrement que si nous nous portions bien l'un & l'autre.

Ex-

Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye à M. D'Eon.

à *Versailles*, ce 16 *Avril* 1763.

J'ai reçu, très cher ami, vôtre épitre du 8 qui m'a fait bien du plaisir, puisqu'elle m'a prouvé que vous étiez débarassé de cette maudite bile; & qu'enfin vous en aviez été quitte pour un peu de peur & de tranchées purgatives. Grand-merci des détails que vous avez eu le soin de me donner sur la retraite de Milord Bute, Ministre véritablement grand, & que les Bretons sensés ou patriotes regretteront, lors qu'ils ne l'auront plus à la tête de leurs affaires. En vérité, mon cher ami, votre peuple Anglois est une étrange espéce, & vos Ecossois sont des benets de bien bonne pâte. Il me semble que, si le sort m'avoit fait naître parmi ces derniers, je n'aurois pas de plus cruels ennemis que ceux qui, tout en me traitant de frere, me vexeroient en esclave, & me feroient sentir un mépris si outrageant. Je ne conçois pas enfin comment on peut être Ecossois, & ne se pas couper la gorge avec tous les Jean-Chandos qu'on rencontre en son chemin. Nous n'avons encore rien de décidé ici sur la finance. Les projets de M. le Controleur-Général sont entre les mains du premier Président & des Gens du Roi du Parlement. Ce ne sera gueres que dans une huitaine de jours qu'on communiquera le tout

 aux

aux Chambres, & nous verrons alors ce que vous devinez bien & ce que j'ai prévu du tems que vous étiez ici.

Je finis par tous les complimens & amitiés des gens que vous aimez & avec lesquels je parle souvent de vous ici; & tant pour eux que pour moi bien plus encore, je vous embrasse, très cher ami, de tout mon cœur.

Vous savez que Madame la Duchesse de Praslin désiroit avoir & savoir combien coute l'eau de miel (*).

Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Oxford*, le *Mercredi* 20 *Avril* 1763.

Me voilà ici, mon cher petit Aide de Camp, & je vais m'y mettre à table, après avoir vu les plus belles choses du monde tant ici que sur la route. Je me porte beaucoup mieux: mon rhume n'est plus rien & j'ai dormi très joliment cette nuit, dans le plus mauvais cabaret de l'Angleterre. Il est tout à l'heure 4 heures & la poste pour Londres part à cinq. J'en conclus que cette lettre vous arrivera·

(*) J'ai répondu que Madame la Duchesse n'en avoit pas besoin, qu'elle étoit naturellement assez douce, & assez merveilleuse, mais que, si l'on vouloit, j'en enverrois une petite barrique pour M. le Duc de Praslin.

vera demain avant le départ de la poste pour France, & par ainsi je vous prie, mon cher ami, d'envoïer ce présent billet à mon Mouton, autrement dit la Duchesse de Nivernois, ou si vous l'aimez mieux, Madame Barbet. Je n'ai pas le tems de lui écrire & encore moins à d'autres, ainsi je la prie de dire de mes nouvelles à mes parens & amis.

N'oubliez pas de m'envoïer mes lettres de la ruë de Tournon à Bath. J'y serai vendredi au soir jusqu'au samedi au soir. N'oubliez pas non plus d'arranger mon audience de congé du Roi pour le lundi 2 de Mai. Adieu, mon très cher ami, portez-vous bien, embrassez bien M. Du Clos (*) pour moi, & aïez bien soin de lui. Recommandez à Moreau nos comptes &c. & comptez sur la tendre amitié que vous m'avez inspirée pour ma vie.

Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. d'Eon.

à *Oxford*, le *jeudi* 21 *Avril* 1763.

Voilà que je vais être doctorifié *in facultate juris*; cela n'empéche pas que je ne fois rendu de fatigue: mais pourtant je me porte mieux qu'à Londres. Je serai encore plus las.

(*) Ce n'est pas le jésuite; mais l'académicien & l'historiographe de France.

lès quand j'arriverai mardi *in Albemarle-ſtreet* : car j'ai furieuſement à courir juſques-là, & le ſommeil n'augmente pas à proportion de la fatigue : mais pourtant je me porte moins mal en vérité, mon cher ami, & j'eſpere que quant à vous, vous vous portez tout-à-fait bien.

Je vous envoie deux-lettres pour la poſte de lundi prochain & vous prie de recommander à Moreau de ne pas oublier de les faire partir. Je vous prie auſſi de recommander à qui il appartient mon diner de mercredi. Je ne ſais qui s'eſt chargé de la liſte : il faut arranger cela, ſi vous voulez bien, & faire arranger le diner en lui-même par le grand bonnet. Il va y avoir bien des bonnets dans la maiſon, car Dromgold ſera doctoriſé auſſi & jugez comme il diſputera déſormais.

Adieu, mon cher ami, ſongez auſſi à mon amitié pour vous qui eſt bien ſincere & qui durera toute ma vie.

Faites bien ma cour à Madame de Bouflers & ſoignez bien Monſieur notre hiſtoriographe mon confrere.

Lettre de M. d'Eon à M. le Duc de Praſlin.

à *Londres*, ce 21 *Avril* 1763.

Comme M. le Duc de Nivernois m'a ordonné d'être ici ſon petit ſinge pendant ſon abſence, je prends la liberté de vous écrire comme lui une lettre particuliere ; & j'y ſuis,

suis d'autant plus autorisé que j'ai ordre de vous faire passer la lettre ci-jointe pour Madame la Duchesse de Nivernois, que M. le Duc m'a écrite d'Oxford. Je sais tout le plaisir que vous aurez en apprenant par lui-même des nouvelles de sa meilleure santé, depuis le peu de jours qu'il a quitté les brouillards de Londres; c'est ce qui me fait espérer qu'elle sera bientôt rétablie par le repos & le séjour de la France; mais je ne serai pas moins affligé de son absence, & je la regarderai comme un véritable malheur pour moi & plus encore pour les affaires du Roi à cette Cour. Je vais me trouver seul ici, livré à mes propres forces, ou plutôt à ma foiblesse : ma seule confiance est dans votre indulgence, M. le Duc, & dans le zele que je mettrai à exécuter vos ordres & à m'instruire sans déplaire aux ministres Anglois. Vous avez eu une preuve récente & autentique de leurs bontés pour moi, que je dois entierement à celles dont M. le Duc de Nivernois m'a honoré. Il ne quittera pas ce pais ci sans les engager à prendre quelque confiance en moi: & cette confiance augmentera beaucoup, si vous daignez toujours, M. le Duc, me continuer vos anciennes bontés & bons traitemens. Je desire toujours la Résidence plutôt que le titre de Chargé d'affaires; j'ai eu l'honneur de vous en expliquer les raisons, ainsi qu'à M. le Comte de Guerchy: & comme vous m'avez demandé des exemples, je puis citer M. Deschamp-Morel qui a été pendant plusieurs années Résident à Londres, même lorsqu'il y avoit des Ambassadeurs de France. Il y étoit du tems de M. le Maréchal de Bro-

glio

glio le Pere. M. Néricault Destouches a eu la même place ocupée avant eux par M. D'Iberville. Je pourrois citer plusieurs autres exemples pareils tirés de chez nous, sans avoir recours à ceux des puissances étrangeres. Enfin, M. le Duc, je regarderai toujours comme une grace tout ce que vous voudrez bien faire pour moi; & je vous supplie d'être bien persuadé d'avance de la sincere, & respectueuse reconnoissance, avec laquelle je suis &c.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 27 *Avril* 1763.

Mon bon ami, je vous embrasse tendrement. Je suis arrivé hier au soir, après avoir fait une tournée de 4 à 5 cens milles, qui m'a fait voir bien de belles choses, qui m'a montré bien des objets d'instruction & qui a vraiment fait du bien à ma santé; mais ce qui a le plus frappé mon étonnement est la culture du païs, & la disette de pauvres. Le plus pauvre me paroît riche & passeroit pour un Bourgeois de nos petites villes de province. Mon rhume est guéri & je ne sens plus rien à ma poitrine: mes nerfs ne sont pas si bien remis, & le sommeil n'est pas encore bien revenu. Mes meilleures nuits, les jours de la plus grande fatigue, sont de cinq heures au plus, & voilà ce qui me tue. J'ai réellement, à présent, la tête incapable de travail, mais

avec

avec le repos & le climat de France, je ne doute pas que mon pauvre petit fiftême nerveux ne fe rétabliffe.

N'êtes-vous pas content de l'expédition que vous a fait pendant mon abfence notre petit D'Eon? J'ai vu avec plaifir, à mon retour, que je n'aurois pas fait fi bien que lui; je vous remercie de fes lettres de Réfident. Il n'y a plus qu'à lui regler un traitement pécuniaire, & je préfume que vous ne tarderez pas à faire cet arrangement, qu'il faut un peu calculer fur l'allure Angloife, qui eft fingulierement difpendieufe à tous égards & en tout ordre de chofes & de perfonnes.

Je parts demain à fix-heures du matin pour aller paffer trois-jours aux courfes de New-market, où je fuis invité avec amour par plufieurs feigneurs. Je reviendrai ici le 1er. de Mai, & j'aurai le 4 mon audience de congé du Roi d'Angleterre. Je ne ferai plus que le fécrétaire de M. le Réfident jufqu'à mon départ qui, je crois, aura lieu du 20 au 25. Les affaires n'en iront pas plus mal & ma fanté ira mieux.

J'ai trouvé ici Madame de Boufflers & Du Clos. Heureufement pour moi, je n'ai pas peur des efprits. Adieu, mon bon cher ami, portez-vous mieux, je vous en conjure, & je vous promets que je ferai de même de mon côté avec le tems. Je vous embraffe avec toute la tendreffe de mon cœur.

Vous ne trouverez pas grand chofe dans les lettres de M. le Réfident de l'ordinaire de demain, car il n'y a rien d'intereffant.

Lettre

Lettre de M. le Duc de Nivernois à Madame Adélaïde de France.

à *Londres*, le 27 *Avril* 1763.

MADAME,

Je ferois inconfolable de m'être trouvé abfent de Londres quand la lettre de Madame y eft arrivée, fi je n'avois un Aide de Camp plus intelligent & auffi zélé que moi, qui a fait mieux que moi tout ce qu'il y avoit à faire : c'eft M. D'Eon mon Sécrétaire d'Ambaffade, le plus honnête & le plus joli fujet du monde, que je prends la liberté de vous préfenter, Madame, en vous affurant qu'il eft digne que vous l'honoriez de quelque bonté. Il va être à préfent Réfident chargé des affaires du Roi, & je les remettrai entre fes mains avec bien de la confiance; parceque je fais qu'il s'en acquittera à merveilles. Vous pouvez compter, Madame, que, fi vous avez quelque nouveaux ordres à lui donner au fujet de ces différents remédes, pour cette cruelle maladie que je n'ai pas le courage de vous nommer, il les exécutera auffi avec tout le zele, l'intelligence & la diligence poffible. Oh mon Dieu, Madame, que nous ferions heureux lui & moi, fi notre voïage en Angleterre alloit être de quelque utilité pour la guérifon, ou du moins pour le foulagement de Madame Victoire! je n'ofe gueres l'efpérer; tant je vois de

de pour & de contre par rapport aux remédes pour sa maladie: mais cependant il est certain que ces remédes ont vraiment réussi plusieurs fois. Je ne saurois en dire d'avantage à Madame, & je me borne aux vœux les plus ardens pour le succès.

Je suis avec le plus profond respect,

De Madame,

Le trés humble, &c.



Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 3 *May* 1763.

Le petit D'Eon est bien reconnoissant de ses lettres de Résident, & moi je vous en remercie aussi de tout mon cœur: mais je vous avertis, mon cher ami, qu'elles ne sont pas parfaitement bien dressées. Il semble par la tournure des expressions que sa Résidence devra cesser à l'arrivée de l'Ambassadeur: ce n'est pas comme cela que nous l'entendons. Sa Résidence doit rester incorporée à son existence à Londres: sans quoi, cela ne lui seroit d'aucune utilité pour la suite de sa vie. Il faudra remédier à cette petite inattention de

vos

vos bureaux ; & cela ne ſera pas difficile (*).

Le petit Boucher, qui eſt un bien joli ſujet, me demande la permiſſion d'aller faire un tour de quelques ſemaines en France, & je ne ſaurois la lui refuſer ; car il en a vraiment beſoin, 1. pour ſes affaires & puis pour ſa ſanté qui eſt extrêmement mauvaiſe depuis plus de deux mois. Il n'en mettra qu'un à ſon voïage ; & pendant ce tems-là, un frere qu'il a ici, ſervira à ſa place ſous le petit D'Eon ; c'eſt-à-dire, qu'il ſervira à copier : car Boucher eſt bien propre à autre choſe, & avant qu'il ſoit peu, ce ſera un Sécrétaire d'Ambaſſade charmant, ſur-tout pour l'Angleterre.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praſlin.

à *Londres*, le 6 *May* 1763.

Mon cher ami, les rhumes de votre ami de Londres ſont comme les ſorties de Dom Quichotte : me voici à mon huitieme, mais j'eſpere que celui-ci ne ſera pas ſi rude que le dernier. Je n'ai eu de fièvre qu'une nuit & un demi-jour, mais pour mon malheur, c'étoit le jour de mon audience de congé, & j'avois bien de la peine à me tenir ſi longtems ſur

(a) Cette petite inattention eſt une grande attention de la méchanceté du cher de Buſſy-Ragotin.

ſur mes jambes. Je continuerai juſqu'à mon départ à voir le Roi d'Angleterre, car il a la bonté de le vouloir, & en vérité je n'oſe pas vous dire (du-moins vous mander) juſqu'à quel point il m'honore de ſes bontés Ce n'eſt pas pour cela que je le trouve un Prince excellent; il l'eſt je vous aſſure à tous égards: & je ne ſaurois vous en dire trop de bien. Vous lui devez vous-même une vraie reconnoiſſance, car il penſe & parle de vous d'une maniere à laquelle il me feroit à moi-même impoſſible de rien ajouter.

Vous verrez dans ma lettre au Roi que je compte partir du 20 au 22: après cela il y a l'hiſtoire du vent, ainſi je ne ſaurois fixer le jour de mon arrivée: mais je dépêcherai de ma route un courier à ma femme, & ce courier arrivera 24 heures avant moi, & il vous portera un petit mot de moi pour vous inſtruire avec préciſion de mon arrivée. Je m'en irai par où je ſuis venu, ainſi que *Jean* d'heureuſe mémoire: mais je ne prendrai à Douvres qu'un pacquetbot & je ne demande point d'yacht. De Calais je prendrai la route d'Arras, parceque celle de Picardie eſt déteſtable au dire des voïageurs. Je prévois à vuë de païs que j'arriverai à Paris vers le 30. Ma femme me mande que notre bon ami Praſlin veut venir à Paris à mon débotté: dites-lui, je vous prie, à cet honnête Miniſtre, combien j'en ſuis touché, & engagez-le à effectuer ce deſſein amical.

Ex-

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Praslin à M. le Duc de Nivernois.

à *Marly*, le 6 *May* 1763.

Me. Senac a été très content de la manière dont M. D'Eon s'est acquitté de la commission que je lui avois donnée, relativement à la maladie de Madame Victoire. Il s'est répandu en grands éloges sur son compte & même auprès du Roi; & a trouvé le remède de Mlle. Stephens très bien conditionné.

Madame Victoire en fait usage avec succès depuis Vendredi dernier, & elle s'en trouve fort soulagée.

Lettre de M. D'Eon à M. le Duc de Praslin.

à *Londres*, le 11 *May* 1763.

Monsieur le Duc.

M. le Duc de Nivernois qui est incommodé me charge de répondre à votre lettre particulière du 6. il ne sait si c'est un effet de la providence ou de l'arrivée de votre Courier, mais depuis hier il lui a pris un dévoiement qui le tourmente beaucoup; & quoi que

que dise M. le Duc de Bedford de la bonne santé de M. le Duc de Nivernois, il n'arrivera certainement à Versailles ni gros ni gras. Vous serez en état d'en juger par vous-même à la fin de ce Mois.

Nous n'avons point reçu du tout, Monsieur le Duc, la lettre circulaire dont vous parlez, écrite à tous les Ministres du Roi dans les Cours étrangères, au sujet de l'ouvrage que se propose M. l'Abbé Arnault, pour étendre dans toute l'Europe l'empire de la langue françoïse; & M. le Duc de Nivernois n'auroit pu rien comprendre à ce que vous lui dîtes de cet ouvrage & à cet Empire, si je ne me fusse ressouvenu de vous avoir entendu parler un soir chez vous à M. de Sainte Foye d'un projet de gazette littéraire pour l'Europe par l'Abbé Arnaut, où l'on rendroit compte des meilleurs ouvrages en tout genre, qui s'impriment tant en France que dans tous les païs du monde connu. Je vous prie donc, Monsieur le Duc, d'avoir la bonté d'envoyer ici cette lettre circulaire, afin que je puisse concourir, autant qu'il dépendra de moi, à l'étenduë de ce vaste projet, dont l'exécution ne sera pas si facile dans la pratique que dans la spéculation; parce que dans tous les païs du monde connu, il n'y a pas comme à Paris des journaux de littérature, & il n'y aura que les bons correspondans & les bons Traducteurs à Paris qui pourront suppléer à ce defaut, en faisant une dépense honnête tant pour leurs appointemens que pour l'achat des livres. Il y a encore une spéculation à faire pour le débit de cette gazette qui échappera à l'homme de lettres le plus

plus habile de Paris, qui n'aura pas voyagé; c'eſt que, dans tous les païs étrangers, on n'a pas l'amour & la fureur des papiers littéraires & périodiques, ainſi qu'à Paris: par exemple en Angleterre on a bien la fureur des gazettes & papiers périodiques, mais cette fureur ne s'étend que ſur les papiers & gazettes Angloiſes qui parlent avec liberté de tout ce qui concerne leur miniſtère, leur adminiſtration, leur commerce, leur conſtitution & leurs intérêts ſoit communs ſoit particuliers. Tout ce qui n'eſt pas cela les touche peu, & je ſais par les meilleurs Libraires de Londres, qu'ils ne vendent aucun de nos Ecrits périodiques & Journaux, pas même celui des Savans, ni les Brochures qui piquent le plus le cœur & l'eſprit de nos Pariſiens. Tout cela eſt regardé en Angleterre comme miſére étrangère ou plutôt Françoiſe pour endormir l'eſprit des Pariſiens, tandis qu'on fouille dans leurs poches. Je ſais encore par ces mêmes Libraires, qu'ils ne font leur commerce avec les Libraires de Paris que par échange, c'eſt-à-dire, bons livres contre bons livres. Briaſſon & Guerin de Paris qui commercent le plus avec Londres peuvent vous dire, qu'ils n'envoyent pas ici une ſeule brochure périodique.

M. le Duc de Nivernois me charge auſſi de vous dire, M. le Duc, que quoiqu'il ſoit membre de la Société Royale de Londres & Docteur d'Oxford, il ne voit cependant aucuns ſavans Anglois.

1°. Parce qu'ils ſe communiquent très peu dans le monde & donnent beaucoup à l'étude & à la ſpéculation ou contemplation métaphy-

ſi-

fique, c'est-à-dire, parce qu'ils sont réellement Savans.

2°. Parce qu'ils s'appliquent beaucoup à l'étude du Grec & du Latin, & peu à la langue Françoise; c'est-à-dire, que ceux qui s'attachent à cette dernière, le font plutôt pour entendre nos Auteurs morts que pour parler avec nos Auteurs vivants.

3°. Parceque M. le Duc de Nivernois ne court pas plus après les Savans de Londres qu'après ceux de Paris; & enfin parceque la négociation & les devoirs de son ambassade ont absorbé tout son temps. Il y a encore une petite observation de calcul à faire sur le débit de la Gazette littéraire Françoise, c'est qu'en supposant que le fond soit du goût des païs étrangers, la forme, je veux dire la langue Françoise, pourra bien ne pas convenir à toutes les nations; & à mesure que chaque Gazette paroitra, elle pourra bien être traduite & imprimée sur le champ en Anglois, en Allemand, en Italien ou en Espagnol; moïennant quoi votre but, qui est d'étendre l'empire universel de la langue Françoise, pourra bien manquer, & le but des auteurs qui est d'avoir de l'argent pourra bien ne pas répondre tout-à-fait à leur calcul. Il leur restera toujours l'honneur d'être les auteurs de cette Gazette savante & l'honneur est le principal & doit les encourager à poursuivre leur projet. L'éxperience seule pourra décider de son sort, & du gain de cet ouvrage.

Quand vous le voudrez, M. le Duc, je commencerai à vous envoïer, à compter du 1er Janvier 1763, les deux seuls journaux littérai-

res qui se publient ici tous les mois, & qui rendent compte de tous les ouvrages. L'un appellé *The Monthly Review*, ou *Revuë de tous les mois*; l'autre se nomme *The Critical Review*, ou *Revuë Critique*. Ces deux livres seuls peuvent faire la fortune de la Gazette littéraire de l'Abbé Arnaut, quant aux ouvrages Anglois; & s'il veut rémonter plus haut pour la littérature Angloise, il faudra acheter le journal Britannique écrit en François par le Docteur Mathy, qui a abondonné au 18. vol. cet ouvrage très estimé; & qu'il ne peut plus continuer à cause des places qu'il occupe.

M. du Clos, Sécrétaire de l'Académie Françoise, qui est ici depuis quelque tems m'a fait l'honneur de me dire, M. le Duc, ainsi qu'à M. le Duc de Nivernois, que vous aviez fait acheter 25 exemplaires du nouveau dictionaire de l'Académie Françoise, pour être distribués à différents Sécrétaires d'Ambassade. Si le fait est tel, j'ose vous supplier, M. le Duc, de mettre le Sécrétaire de l'Ambassade de Londres au nombre de vos élus, parcequ'il est votre serviteur, & parcequ'il arrive souvent que des seigneurs Anglois parient des cent & deux-cens guinées sur l'étimologie & la valeur d'un mot François. Ils ont souvent recours à moi comme Sécrétaire de l'ambassade Françoise & censeur-roïal, pour décider la question. Je ne suis pas bien embarassé pour le présent, habitant avec les dictionnaires vivants de l'Académie Françoise, c'est-à-dire, avec M. le Duc de Nivernois & M. Du Clos: mais bientôt, je serai embarassé par leur départ. J'ai déjà écrit à Paris pour avoir le dictionaire de Trévoux; mal-

malgré cela, ſi vous avez la bonté de m'envoyer le dictionaire de l'Académie Françoiſe, il donneroit un grand poids à mes déciſions & ſerviroit beaucoup à m'inſtruire.

M. le Duc de Nivernois m'a fait part, M. le Duc, que vous avez envie de fixer mes appointemens de Réſident à la ſomme de douze mille-livres. Je vous ſupplie d'être bien perſuadé de toute ma reconnoiſſance: cette ſomme eſt honnête dans ma poſition, c'eſt-à dire, étant logé & voituré gratis. S'il avoit fallu faire ici un petit établiſſement & me nourir &c. je n'aurois pas accepté la place pour vingt-mille-Francs par an: mais j'aurois bien pu ſervir le Roi & vous gratis, uniquement par honneur, amour & reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect,

Monſieur le Duc,

Votre, &c.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. le Duc de Praſlin.

à *Londres*, le 12 *May* 1763.

Mon très cher ami, je vous embraſſe foiblement, parceque le devoiement bilieux, dont je jouïs depuis 3 jours, a un peu abbattu cette brillante vigueur que le Duc de Bedford m'a trouvée. Quoiqu'il en ſoit je vous

embrasserai de toute ma force quelconque à la fin du mois ; & en vérité je ne sais comment je suis bien aise de partir d'ici, car on m'y marque une amitié presque ridicule, & un véritable regret de me perdre. Malgré cela je vous avoue que j'ai grande impatience de retrouver l'air & la société de France, & encore plus cinq ou six personnes, parmi lesquelles V. E. est, comme il convient, *in capite libri*.

Mon petit Boucher qui vous porte ceci est un bien joli sujet. Si vous en avez le tems, parlez-lui un peu de l'Angleterre, & vous verrez qu'il n'a pas perdu son tems. En vérité je crois que cette Ambassade Angloise *profitera beaucoup un jour à votre département*, d'où je conclus, qu'il est juste que *votre département lui profite*.

M. D'Eon vous a déjà répondu sur votre projet de gazette littéraire qui m'est entierement inconnu, & il vous a dit vrai, en vous disant que je ne vois point de tout ici les Savans, qui dans ce païs-ici ne sont point dans la Société.

J'ai ici la Condamine & Du Clos qui ne s'entendent pas plus au moral qu'au phisique. J'espere qu'ils ne se battront pas, & quand cela arriveroit, on n'en seroit pas ahuri ici, parceque c'est la mode.

Adieu ; mon excellent ami, je vous embrasse bien tendrement. Je compte toujours partir du 20 au 22 : mais je vous avertis que j'irai très doucement d'ici à Douvres, aïant quelque chose à voir en chemin, c'est à dire, les chantiers & arsenaux de Chatam, si l'on veut bien me les montrer, ce qui n'est pas sûr.

Cela

Cela joint à l'incertitude du vent, fait que je ne faurois fixer le jour de mon arrivée à Paris; mais je dépêcherai de ma route un courir qui vous en avertira.



Lettre de M. le Duc de Praflin à M. D'Eon.

à *Verfailles*, le 17 *May* 1763.

Le Roi, Monfieur, aïant jugé qu'il feroit très convenable d'ajouter à l'établiffement de la Gazette actuelle, celui d'une Gazette Litéraire, qui préfentât au public un tableau fidele de l'état & du progrès des arts & des fciences dans toutes les parties de l'Europe; fa Majefté a adopté le plan que j'ai eu l'honneur de mettre fous fes yeux à cet égard & en a permis l'exécution; mais cet ouvrage, Monfieur, ne peut obtenir le dégré de perfection dont il eft fufceptible que par les fecours multipliés & intelligens qu'on faura lui fournir: & ces fecours ne pourront parvenir ici plus exactement & plus fûrement, que par la coöpération des perfonnes employées pour le fervice du Roi dans le Païs étranger. La Gazette Littéraire paroîtra une fois par femaine & comprendra les annonces & les nouvelles de toute l'Europe, relativement aux objets d'hiftoire naturelle, de méchanique, d'aftronomie, de jurisprudence, de poëfie, d'architecture, de peinture, de fculpture, de mufique, de fpectacle, &c. Toutes ces matières feront éga-

lement de son ressort; & à la fin de chaque mois elle donnera une brochure, en forme de supplément, dans lequel seront placées toutes les piéces originales, traductions ou extraits que leur étenduë n'aura pas permis d'insérer dans la feuille hebdomadaire. On ne se permettra dans cet ouvrage intéressant que des critiques sages & propres seulement à éclaircir le jugement des hommes. D'après cet exposé, Monsieur, vous connoitrez aisément tout ce dont le païs que vous habitez peut enrichir cette gazette : & je vous serai particulièrement obligé de vous en occuper ou par vous-même, ou par ceux qui sont employés sous vos ordres, & qui devront se faire un plaisir de contribuër à la perfection d'un établissement aussi utile. Il vous sera aisé de tirer les connoissances de tout ce qui se passe en cet ordre de choses, par le moyen de quelques personnes dévouées à ce genre d'occupation, ou par les Savans mêmes, les Littérateurs & les Artistes célebres, qui seront très aises de voir consacrer leurs noms & leurs ouvrages. On fera mention de ce qui les concernera personnellement; soit pendant leur vie, soit après leur mort, que l'on annoncera convenablement à la réputation qu'ils auront laissée. Les Présidens ou Sécrétaires des Académies principales pourront aussi vous être de la plus grande utilité. Vous serez à portée d'exciter en eux une émulation qui trouvera sa récompense dans le juste tribut d'éloges qu'on s'empressera de leur payer, & vous pouvez à ce sujet leur écrire ou leur parler de ma part. Enfin, Monsieur, le premier des soins que je vous demande à cet

égard,

égard, c'eſt de nous faire parvenir exactement les journaux qui s'impriment où vous êtes ou dans les villes les plus voiſines, & de m'addreſſer chaque ſemaine, ainſi qu'à M. l'Abbé Arnaud, ou à M. Suard ſon Collégue, ſans préjudice des nouvelles hiſtoriques & politiques deſtinées à la Gazette de France, un Bulletin particulier, où ſeront inſérés tous les articles dont on pourra faire uſage dans la Gazette littéraire, avec une annonce des livres qui paroitront & du jugement qu'on en aura porté, afin que l'on puiſſe vous prier de les envoyer, ſi l'on juge qu'ils ſoient utiles. Pour ce qui eſt des ouvrages peu volumineux, qui mériteroient une attention particuliere ou par leur ſingularité ou par leur bonté, vous pouvez les envoyer tout de ſuite & les mettre toujours à mon adreſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.



Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Calais*, le 24 *Mai* au matin à 7 heures 1763.

Je ſuis arrivé hier au ſoir ici; mon cher ami, à 11 heures. Notre paſſage a été heureux & promt, puisqu'il n'a été que de trois heures & demie. Je vous adreſſe une lettre pour Madame de Bouflers. Je ne ſai pas où la lui adreſſer, parce qu'elle voyage actuellement; mais

on pourra le favoir chez Milord Holderneſs ou chez elle.

Nous avons rendu tous trois notre méchant dîner d'hier, & puis quant à moi j'ai dormi. Pour cette nuit, je n'ai point vomi, mais guères dormi non plus. On m'a aſſommé de complimens malgré la nuit & je m'enfuis bien vîte, en vous embraſſant de tout mon cœur, mon cher ami, & regardant *Albemarle-Street St. James's* avec tendreſſe. Embraſſez pour moi le bon Doctcur (*) que j'aime bien.

Je vous prie, mon cher ami, d'aller chez Mademoiſelle Pitt lui dire de mes nouvelles & l'aſſurer de mon tendre reſpect. Vous feriez bien auſſi d'aller chez Milord Egremont.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Paris*, le 28 *May* 1763.

Je ſuis arrivé, mon cher ami, Mercredi 25. à Senlis, où j'ai trouvé ma femme & mes enfans en aſſez bonne ſanté: mais la mienne eſt bien loin d'être bonne. J'ai les nerfs plus délabrés que jamais. J'ai très mal dormi depuis que je vous ai quitté. Je ſuis ce matin d'une foibleſſe exceſſive, avec une eſpèce de courbature générale; & cependant je vais partir

(*) Mr. Mathy.

tir pour Verſailles, d'où je ne reviendrai que demain au ſoir. J'ai vu M. le Duc de Praſlin à mon arrivée & hier *Guercby*. Je me ſuis entretenu de vous avec l'un & l'autre, & vous pouvez bien penſer, mon cher ami, tout le mal que je leur ai dit de vous.

Le 30.

Je ſuis revenu de Verſailles, où j'ai été bien ſouffrant. J'ai trouvé en arrivant hier au ſoir votre lettre charmante du 24. Je ne ſaurois vous dire combien j'en ſuis touché & attendri, les larmes me viennent aux yeux en y penſant; cela m'arrive ſouvent quand je ſonge à vous, au bon Dr. Mathy & à toute l'amitié qu'on m'a témoigné en Angleterre. On m'en témoigne auſſi beaucoup ici, & je commence à recueillir le ſeul fruit de mes peines que vous ſavez que j'ai déſiré. Tout cela ne m'empêche pas de me bien mal porter, & je ſuis au moins auſſi malade qu'en Angleterre, ſi ce n'eſt plus. A dire vrai, je ſuis terriblement harcelé depuis mon arrivée: mais je compte être à S. Maur dans 8 jours & je n'attends que là mon rétabliſſement. Ma femme, ma fille, & Madame de Rochefort vous font mille tendres amitiés, & je vous prie d'embraſſer pour moi de toutes vos forces le bon Mathy. J'ai le cœur bien ſerré, quand je penſe à ſes larmes & à la mine que vous aviez tous deux ſur le port de Douvres. Continuez, je vous prie, à voir mes amis & à les bien aſſurer que je leur ſerai véritablement attaché toute ma vie. Milord & Miledi Bute feront à Londres, quand cette lettre y arrivera, & je vous prie de leur bien dire & faire dire combien je ſerai toute

ma vie leur ſerviteur. Je n'ai pas là force d'écrire à Milord Egremont, & je vous charge de lui dire que je me ſuis aquitté de ſes commiſſions obligeantes pour M. M. de Choiſeul, qui en ſont bien reconnoiſſans l'un & l'autre.

Je vous envoie une lettre pour Madame de Bouflers que j'ai trouvée ici, & je vous envoie auſſi une lettre d'un M. de Chamboran. Je vous prie de faire, ſi vous pouvez, ce qu'il déſire: je lui mande de s'addreſſer à vous déſormais.

Adieu, mon cher ami, je ne vous parle point du lit de juſtice qu'on tient demain pour la forme, & qui ne laiſſe pas d'occuper le Controlleur Général aſſez, pour qu'on ne puiſſe pas lui parler d'autre choſe d'ici à quelque tems.

On dit que la poſte part tout-à-l'heure & je vous embraſſe avec toute la tendreſſe de mon cœur.

Lettre de M. Moreau à M. D'Eon.

à *Paris*, le 1 *Juin* 1763.

Monſieur,

Je ſuis condamné par la circonſtance du départ précipité de S. Jean à vous dire en 4 lignes, ce qu'il me faudroit un volume pour vous exprimer de tout ce que j'ai dans le cœur de ſentimens, d'attachement ſincere, de reconnoiſſance &c. Tout cela n'en ſortira jamais.

mais & fera la gloire & la douceur de ma vie. Daignez interprêter mon silence à cet égard. Les marques flatteuses d'amitié dont vous m'avez honoré pendant le tems heureux pour moi que j'ai vécu dans votre société, me font espérer que vous rendrez justice à mon manque d'expressions & que vous daignerez me continuer celle dont vous m'avez donné des preuves si constantes, & dont je suis pénétré comme je le dois, parceque j'en connois le prix mieux que personne. M. le Duc me charge de vous faire mille tendresses de sa part. Il est désolé de n'avoir pas le tems de vous dire un mot. Il vous recommande ses amis & une lettre que j'ai mise avant-hier à la poste à votre adresse pour Mademoiselle Pitt. Je n'ai vu M. Boucher qu'en courant : il a paru un moment chez nous vendredi, & est parti le soir pour la Bretagne, où il porte son mal de gorge pour lui faire compagnie. Il n'y a rien de nouveau qui vaille la peine. Ma femme me charge de mille complimens pour vous. Je n'ai encore vu, ni pu voir personne, ainsi je ne vous parlerai de personne. Il me suffit bien d'ailleurs de vous parler de vous même : rien n'est plus intéressant pour moi & rien ne l'est plus encore que de vous convaincre en tout tems & en tous lieux du fidele & inviolable attachement que je vous ai voué pour toute ma vie; & avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant Serviteur

Signé, MOREAU.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Lettre de M. Sainte-Foye à M. D'Eon.

à Versailles, le 2 *Juin* 1763.

Il y a bien un siècle, mon cher ami, que je ne vous ai donné signe de vie, & je ne vous dirai cependant qu'un mot en ce moment-ci, parce que je pars dans deux heures pour le haras du Roi, où notre Ministre m'a permis d'aller passer trois jours avec le Comte de Montazet, pendant un de ses voyages à Paris. Je n'ai point vu M. Walpole, mais j'ai la lettre de vous qui l'accompagnoit, & je le chercherai pour lui faire toutes les honnêtetés que je dois à son nom, à ses richesses, & sur-tout à l'avantage qu'il a envers moi d'être autant votre ami qu'un Anglois peut l'être.

M. de Nivernois est arrivé un peu maigri: ces diables de Bretons tondroient donc sur un œuf, puisqu'ils ont trouvé le moïen de rogner ainsi le silphe politique (*). Nous avons déjà parlé un peu de vous, nous en parlerons bien d'avantage parce que cela nous fera plaisir à tous deux: il vous aime comme un Amant; &

(*) Ceci me rapelle les discours d'un vieux matelot Anglois à Calais, lorsqu'au commencement de Septembre 1762. M. le Duc de Nivernois s'y embarqua pour Douvres. Ce matelot disoit à son jeune camarade " regarde ce Duc „ comme il est maigre & exténué. Je l'ai connu autrefois, „ il étoit gros & gras, vois comme nous avons, pendant „ cette guerre, dégraissé les Seigneurs François."

& cela me fait autant de plaisir qu'a vous-même. Bon soir, mon cher ami, à mon retour du Président Sallier ; donnez moi aussi des nouvelles de l'arak de M. le Vicomte de Choiseul, qu'il faudroit envoïer actuellement à Paris. Je vous embrasse, très cher ami, de toute mon ame.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Pontchartrain*, le 3 *Juin* 1763.

Je ne saurois vous exprimer, mon cher ami, combien je suis touché de votre lettre du 27 Mai que je reçu hier au soir en venant ici, & j'ai à peine la force de vous embrasser, car je suis bien misérable. J'ai eu de la fiévre, j'ai craché du sang, je suis échauffé à l'excès, & je m'en vais prendre le lait. En vérité depuis mon arrivée, on me tiraille cruellement de tous les côtés, mais enfin je vais me reposer. On m'a très bien reçu à la Cour, mais ce qui vous surprendra, c'est que je ne m'en porte pas mieux. Au reste ne soïez pas en peine de ma santé. La campagne, le repos, & la liberté la remettront sûrement.

Embrassez tendrement pour moi le bon docteur Mathy dont je reçois une lettre charmante. Il trouvera bon que je ne lui réponde point, mais il ne sauroit me faire plus de plaisir que de m'écrire quelquefois à ses momens perdus.

Quant à ce que vous proposez sur le *reliqua* de compte que je vous ai laissé, je ne sais ce qu'en pense le Duc de Praslin, & vous ferez ce qu'il vous dira, mais votre idée me paroît fort bonne. *Guercby* n'est pas ici : il est allé en Franche-Comté à son régiment pour un mois environ.

Je vous envoie ci-joint une lettre pour Milord Egremont, une pour Mademoiselle Pitt, une pour Miledi Hervey. Adieu, mon très cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Vous pouvez compter que le Roi mon maître correspond bien sincérement & tendrement aux sentimens du Roi d'Angleterre : mettez mon profond & reconnoissant respect aux piés de ce Prince adorable toutes les fois que vous le pourrez. Vous êtes bien heureux d'être à portée de lui faire votre cour.

Extrait de la Lettre de M. d'Eon à M. le Duc de Nivernois.

à *Londres*, le 8 *Juin* 1763.

Monsieur le Duc,

Je profite du retour de M. Ginoux à Calais, pour avoir l'honneur de vous remercier de la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer le 30. Je savois déjà votre arrivée à Paris par M. S. Jean, non votre valet de chambre courier, mais M. S. Jean frere de Milord

Bo-

Bolingbrooke, qui vous a rencontré à la porte S. Denis. J'aimerois bien mieux que ce fût votre retour à Londres. Les nuits feroient plus tranquilles, les jours plus beaux & les lettres à la Cour plus intéreſſantes : car depuis votre départ rien ne me paroît plus intéreſſant ici ; & il me ſemble que la Cour, la ville & la campagne, ainſi que la politique, ſont muettes, du-moins pour moi. Je couche dans votre lit, je travaille ſur votre table, je me ſers de vos plumes, encre & papier, je me tourne & retourne dans votre place, pour tâcher d'être inſpiré comme vous : mais tout cela ne ſert à rien, & je ſuis tout de glace, depuis que je ne me chauffe plus au feu de votre génie.

Tout ce qui me ranime, ſont les ſentimens d'eſtime, d'amitié & d'admiration que la nation Angloiſe vous a voués pour toujours. On ne ceſſe de me queſtioner ſur votre retour à Paris & ſur votre ſanté. Toutes les fois que j'ai l'honneur de faire ma cour au Roi ou à la Reine, leurs Majeſtés ne manquent point de parler de leurs regrets de vous avoir perdu, & de l'envie qu'elles ont de vous revoir ici le plutôt qu'il vous ſera poſſible. Le Roi m'en a encore parlé aujourd'hui pour la cinquieme fois depuis votre départ, & ſi votre excellence s'imagine que cela me fache, elle ſe trompe bien fort. Je voudrois, Monſieur le Duc, que toute votre maiſon, à commencer par vous, fût Angloiſe, demeurante à Londres au moins tout le tems que j'y reſterai : & pourquoi pas toujours ? puisque votre préſence ici contribueroit ſi fort au repos & à la paix de la France. Mon déſir n'eſt pas téméraire, puis que je

veux

veux le bonheur de ma patrie. Vous l'avez déjà fait : mais qui pourra mieux que vous le rendre durable ?

Je ne ſuis pas étonné, Monſieur le Duc, que Paris & Verſailles vous aient reçu à bras ouverts. Ce tribut de joie vous eſt bien dû : mais de grace ménagez votre ſanté, jouïſſez du repos & de votre gloire ; ne vous livrez pas trop aux tranſports d'allegreſſe de tous ces courtiſans : à force de vous embraſſer, ils vous étoufferont, s'ils le peuvent. Quand ils ne peuvent éclipſer le génie, ils l'étouffent. Leurs yeux jaloux ne peuvent voir la lumiere, ils veulent avoir le vol & le regard de l'aigle, ils ne ſont que des hiboux & des vautours de réputation.

Je me ſuis aquitté auprès de tous vos amis & amies de tout ce dont vous m'aviez chargé & particulierement auprès de Milord Egremont & de M. Hallifax. Je n'ai encore pu trouver ni Milord Bute ni M. de Mackenſie : mais je leur ai fait ſavoir ce que votre cœur penſe pour eux.

Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *St. Maur*, le 16 *Juin* 1763.

Je vous remercie tendrement de votre lettre du 8, mon cher ami, & tous mes parens, & amis qui l'ont lue avec délices vous en remercient avec moi. Je ſuis bien touché des

ſen-

ſentimens qu'on me conſerve où vous êtes, & je vous prie de les entretenir en témoignant à toute occaſion ceux dont je ſuis pénétré. Les Bute, Mademoiſelle Pitt, Ledi Hervey, Ledi Bolinghrooke, Ledi Suſanne Stuard, Miſs Pelham, Milord Gower, Milord March, le Comte de Viry, le Comte de Woronzoff, ſans compter le Miniſtere qui va ſans dire, ainſi que les Bedford; voilà à qui je vous prie de me rémémorer ſouvent & de dire de mes nouvelles. Je commence à me rétablir un peu & le ſommeil commence à revenir: mais j'ai encore les nerfs bien agités & la tête bien épuiſée. Je ne ſuis réellement pas capable d'écrire une page ſans me faire mal. Les champs, le cheval & la liberté raccommoderont ma pauvre machine; & je ſens qu'elle ne demande pas mieux. Dites-le au bon Mathy, à qui je n'écris point: mais que j'aime de tout mon cœur.

Je vous recommande, mon cher ami, un certain M. Binois qui s'en va inceſſamment à Londres pour une affaire qu'il vous expliquera. Elle me paroît juſte & je vous prie de l'y ſervir. Il eſt vivement protégé par l'oncle de ma femme, & ainſi vous ſentez que je m'y intéreſſe. Je crois que vous devrez mener ſon affaire par le canal & le conſeil de Milord Shelburn, à qui je vous prie auſſi de recommander encore le Sr. Georges Patullo Gentilhomme Ecoſſois.

Voici encore une autre affaire. Toutes meſures bien priſes, mon appartement ne ſauroit convenir avec bonne grace à des tableaux qui auroient plus de ſept à huit pieds de haut, y compris la bordure & ſes ornemens. Ainſi je vous

vous prie d'engager M. Ramfay de réduire à cette mefure les deux portraits que le Roi d'Angleterre a la bonté de lui faire faire pour moi. Ils peuvent même être plus petits, s'il l'aime mieux, & par exemple de fix pieds, y compris la bordure; mais fur toutes chofes qu'ils n'en aient pas plus de huit. On me fait un portrait du Roi notre Maitre qui figurera entre ces deux-là & qu'on reduit aux proportions convenables à la place.

Adieu, mon très cher ami, portez-vous bien, divertiffez vous & inftruifez nous. Notre ami Dromgold fe porte mieux. L'affaire de fon frère n'eft pas confommée: mais elle le fera, ou toutes les régles de la métopofcopie font fauffes. Le petit Boucher eft encore en Bretagne & a befoin d'y être pour fa fanté. *Guercby* eft à fon Regiment: mais il en va revenir pour les fêtes de Paris. Elles dureront trois jours & l'on dit que cela fera bien beau, j'irai les voir.

Adieu, Monfieur le Miniftre: n'oubliez pas de me mettre fouvent aux pieds de Leurs M. M. B. B. & n'oubliez pas que je fuis & ferai toujours le meilleur de vos ferviteurs.

Je vous rends mille tendres graces de votre lettre du 13 venue par Torfey & je vous prie, mon cher ami, d'être fort tranquile fur ma poitrine. Mon crachement de fang venoit uniquement d'échauffement, il n'en eft plus du tout queftion & l'eau de la feine l'a emporté. Je fuis bien touché de ce que le Roi vous a dit fur celles de Briftol, & je vous prie de me mettre bien fouvent à fes pieds.

Votre lettre au Duc de Praflin & votre mémoi-

moire font très bien: mais les vieilles dettes font bien difficiles à aquitter: Je ferai de mon mieux, comme vous pouvez croire, mais gardez-vous de compter fur rien. Soyez fûr feulement qu'on vous aime, qu'on vous veut du bien & qu'un jour ou un autre on vous en fera.

Adieu, mon cher ami; ma femme vous fait mille complimens ainfi que ma fille & Madame de Rochefort. Je n'en puis plus, & je vous quitte pour repofer ma tête & mes pauvres nerfs que l'air de Londres a tués. Je n'ai point d'autre mal & même je commence à être un peu mieux, depuis que je fuis ici à la pâture dans de beaux prés prefque Anglois, mais j'ai grand befoin d'être à ce régime pour toute nourriture. Je vous embraffe de tout mon cœur ainfi que le bon Mathy.

Lettre de M. Sainte-Foye à M. D'Eon.

à *Verfailles*, le 19 *Juin* 1763.

Vous vous accufez ingénuement, mon cher ami, de votre filence envers moi pendant que je me fais intérieurement le même reproche. Toute la différence qu'il y a entre nous, c'eft que vous êtes accablé d'écritures néceffaires & d'affaires réelles, & que moi je fuis diftrait des miennes par des voyages & des courfes perpetuelles, & malheureufement indifpenfables. Vous avez été le témoin de cette vie ambulante dans le cours de l'Eté dernier,

&

& vous pouvez bien croire que la paix n'a fait qu'augmenter & étendre les désirs errans de notre principal. A peine passons-nous deux jours à Versailles dans une semaine ; il faut tout expédier dans ces deux jours, & les jours que l'on est à Paris, en vérité rien n'est plus difficile que d'en retrancher un moment pour le donner à des lettres particulières. Quoiqu'il en soit, mon cher ami, nous comptons trop essentiellement l'un sur l'autre pour douter chacun de notre côté que nous ne soïons très ardens sur nos avantages réciproques. Je fais la guerre à l'œil pour que l'on sente ici tout ce que vous valez en dépit de toutes les grandes & petites viperes ; & je puis sans flatterie vous assurer que je n'ai pas beaucoup de peine à réussir. Ainsi soïez, très cher ami, tranquile & content : disposez de moi & de mes facultés morales & physiques, je ne vous démentirai jamais.

Voici dabord une lettre que M. de Voltaire écrit à son libraire ou correspondant de Londres. Vous saurez que ce grand Ecrivain veut bien s'abaisser aujourd'hui jusqu'à travailler pour la Gazette littéraire que nous allons commencer au mois de Juillet, qu'il fera des notices & des extraits pour cet ouvrage périodique, & conséquemment qu'il lui faut des livres nouveaux, c'est l'objet de l'Epitre qu'il écrit au S. Vaillant; mais comme il marque au dit S. d'envoyer à Douvres lesdits ouvrages, pour adresser delà à M. le Duc de Praslin ; ce Ministre a trouvé plus simple qu'en faisant remettre la lettre de M. de Voltaire au Libraire Vaillant, vous lui disiez ou lui fassiez dire

dire que c'eſt à vous qu'il devra remettre ſes paquets, parce que vous les ferez paſſer à notre Duc avec vos dépêches beaucoup plus convenablement, exactement & ſûrement que ne feroit l'habitant de Douvres. Sur ce ſujet, mon très-cher, il ne m'eſt pas poſſible de finir ſans vous témoigner que M. le Duc de Praslin dit par fois que vous êtes un pareſſeux littéraire; que vous avez été le témoin de la formation de ce projet, que vous aviez promis des matériaux, & entre autres une hiſtoire très remarquable du Kamchat-Ka; & que cependant vous n'avez encore rien envoyé pour le ſuccès de cet établiſſement, qui lui tient extrêmement à cœur.

Je vous rends mille graces de la chaîne de montre que je viens de recevoir : elle eſt jolie, cela eſt tres ſûr; mais on en trouve un millier de pareilles dans la ruë Saint-Honoré. Tout ce qui vient d'Angleterre n'eſt pas plus merveilleux que ce qu'on fait ici; vous ſavez, mon cher ami, que je vous l'ai toujours dit : je crois de plus que j'aurai toujours raiſon. Vous ferez très bien de m'envoïer l'état de toutes les commiſſions dont je vous ſuis redevable, & ſi vous en avez fait pour mes parens, mettez-les auſſi ſur mon compte, parceque je ſaurai bien me faire païer d'eux, & qu'il faut toujours que ces choſes-là ſoient exactement rembourſées, ſans quoi plus de liberté pour les gens honnêtes. Vous me direz tout cela en argent de France, & à qui il faut le remettre : n'oubliez pas d'y comprendre la ſerge de rome qui eſt encore en chemin &c. j'eſpere que le tout arrivera tôt ou tard, il n'importe. Vous aviez

pre-

promis une petite chienne à M. le Duc de Praslin, un petit chien à moi & sa femme pour M. le Vicomte de Choiseul. Y avez-vous pensé ?

Les deux objets traités dans votre épitre du 14. sont très intéressants, très bien traités & très bien trouvés de votre part, aussi ont-ils été fort applaudis ici. *Je suis bien aise que vous aïez envoïé le mémoire de votre course de Russie*: je n'ai pas encore vu notre ministre, mais je vous réponds bien d'y veiller : sans doute que vous en avez écrit en même tems à M. de Nivernois.

Mon voïage au haras a été charmant. Je vous aurois bien souhaité de la partie, mon cher : vous auriez pris là une excellente leçon pour vos succès à l'encontre des Milédis. Quelque jour il faudra bien que nous soïons paisiblement réunis, & que nous fassions de ces courses-là pour notre plaisir, parceque j'espere que nous n'aurons plus que cela à songer : il faut toujours avoir un point d'espérance, dût-il n'être jamais rempli. Ce n'est pas par le bonheur qu'on est heureux, puisque cet être métaphisique n'existe point, mais par son image.

Je m'aquitterai de votre commission envers M. Durand qui végete doucement dans son dépôt, où il a trouvé le moïen de se faire meubler par le Roi, en se faisant gratifier par le ministre de . . . . pour cet ameublement : c'est là ce qui s'apelle bien faire ses orges, celles de mon jardin me reviennent à quelque chose de plus, je vous en réponds.

Vous savez tout ce qui s'est fait au Parlement

ment pour ces belles machinations de finances. Voici un projet, libelle, ou tout ce que vous voudrez qui paroît dans le public, & y fait un terrible effet. Vous jugez bien que M.*** n'en est pas trop content; mais il ne dit mot, l'écrit est de plus avoué par un membre du Parlement, M. R****.

L'on prépare à Paris les fêtes de la paix pour lundi, mardi & mercredi. Le tout sera très magnifique. Bon soir, mon cher, n'oubliez pas votre bon ami, parce que du levant au couchant, en passant par Paris & Londres, vous n'en avez sûrement pas un pareil.

Votre Cousin a fait une faute en partant pour vous aller joindre sans passeport & principalement sans une permission du Ministre de la guerre. Je pense sur cela que vous n'avez d'autre parti à prendre, que de lui faire écrire une lettre aux deux Ministres, en endisant un mot. Tout sera facilement arrangé par ce moyen, & même vous y gagnerez particulièrement la réputation d'un Ambassadeur très sage, & très éclairé sur les formes (*).

P. S. *D'une autre lettre du* 27 Juin. Notre feu si magnique pour la paix a été tiré en deux tems. La première fois il a manqué net,

(*) Mon cousin a eu depuis cette permission que j'ai demandée, parceque je suis grand formaliste, & que j'ai appris à l'être au Parlement de Paris, en passant dans la salle du palais où je n'ai été que pour y prêter le serment d'Avocat. Je n'ai pas pu y retourner aïant toujours couru l'Europe & les armées belligérantes.

net, mais quelques jours après il a été très bien exécuté (†).

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Paris*, le 22 *Juin* 1763.

J'ai reçu, mon cher ami, il y a une 12ne de jours une lettre de l'eccléfiaftique qui a été fervir les Acadiens: j'ai été à la campagne, & cette lettre fe trouve perdue, & je ne me fouviens pas du nom de ce pauvre défunt jéfuite, ainfi je ne faurois lui répondre. Mais je me fouviens que c'eft un ex-jéfuite, & qu'il me demande ma protection pour avoir la prétendue penfion promife à fes confortts. Je ne puis le fervir en cela: 1°. parceque ces penfions ne fe donnent point faute de fonds: 2°. parce qu'étant étranger de naiffance, & aïant paffé en païs étranger, il feroit plus défavorifé encore qu'un national: 3°. parceque je ne puis ni ne veux me mêler de tout le tripotage jéfuitique. Mais ce que je puis & dois faire, c'eft de le récompenfer de fa courfe & de fon fervice apoftolique auprès des Acadiens dont par parenthéfe il m'a mandé des biens infinis. Adieu

(†) J'ai répondu à Sainte Foy, votre feu manqué & exécuté en deux-coups eft, mon cher ami, l'image parfait de la Paix ratée par Buffi, & exploitée par le Duc de Nivernois.

Adieu mon cher ami, je vous embrasse tendrement de tout mon cœur.

P. S. Mon cher ami, ne vous attendez pas qu'on vous païe votre vieille Course: mais en revanche on va vous faire Ministre plénipotentiaire à Londres.

Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye à M. D'Eon.

à *Versailles*, le 30 *Juin* 1763.

Voici, mon cher ami, un petit paquet qui m'est recommandé vivement par M. la Maréchale de Luxembourg. J'ai demandé à M. le Duc de Praslin, s'il ne partiroit pas bientôt un courier pour vous; il m'a dit qu'il en doutoit, & que je ferois mieux de vous adresser mon affaire par la poste avec recommandation à M. Caffieri. Je le fais par le courier d'aujourd'hui, & j'espère que ma petite expédition vous parviendra en bon état. Elle renferme un bijou très précieux pour Madame la Comtesse Boufflers, & une lettre de Madame la Maréchale. Je vous prie de faire remettre le tout à la dite dame philosophe, & de m'accuser ensuite l'exécution de cette importante commission.

Vous aurez déjà vu, mon ami, le Chev. Carrion. Il m'a prié de vous écrire en sa faveur: il veut être votre ami par mon canal: je ne lui ai pas dissimulé que c'étoit le meilleur parti qu'il eut à prendre, & je pense bien,

mon cher, que vous ne m'en démentirez pas. Dites-lui donc que je vous ai écrit merveilles sur son compte. C'est d'ailleurs un garçon honnête, qui a de l'esprit, des connoissances, & qui n'a de defaut que d'être un peu bavard, mais on peut s'y faire. D'ailleurs c'est la mode des bons politiques d'Espagne, de dire de petites choses par de grands mots & de longues phrases. Je vous embrasse, très cher ami, de tout mon cœur.

Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

Le 3 *Juillet* 1763.

Mon cher ami, j'ai reçu hier, en passant par Paris, votre lettre du 28. & je vous en remercie de tout mon cœur. Elle est pleine de la plus tendre amitié, & j'y réponds bien sincerement en même monnoie, je vous assure.

Vous m'avez en effet envoïé *le London Chronicle*: je vous en remercie ainsi que du petit Extrait ridicule que vous avez attaché à votre Lettre. Il est vraiment comique, mais ce n'est pas de moi qu'on y veut parler, c'est de Monseigneur le Duc de Bedfort mon pendant.

Ne comptez pas du tout sur votre vieille course & ne vous en souciez gueres: songez seulement à rendre de nouveaux services, & on n'en fera pas méconnoissant; car on vous aime beaucoup comme vous savez. Mais sur tou-

toutes choses paroissez toujours content, possédant votre ame en paix, & n'aïant aucun sentiment d'inquiétude. On est tant tiraillé ici de par tout, qu'on prend nécessairement en gripe tout ce qui tend à faire cet effet-là. *Vous allez être Ministre plénipotentiaire, & puis vous redeviendrez Sécrétaire d'Ambassade, & puis dans les intérims annuels vous redeviendrez Ministre. Tout cela est bon pour vous : joïez unus & idem dans toutes ces variations. Soïez pret à tout, content de tout & ne rechignant à rien : je vous promets que vous vous en trouverez bien. Marquez zele & attachement à mon successeur qui le mérite bien à tous égards & qui pourra vous être fort utile ; faites à chaque occasion connoître deux choses, les talens de votre esprit & la flexibilité de votre caractere : je vous promets que vous vous en trouverez bien.*

Adieu, mon cher ami, c'est en me faisant vraiment mal à mes pauvres nerfs que je vous grifonne ceci. Je n'y ai pas de regret si mes conseils vous sont utiles. VOUS SAVEZ QUE JE CONNOIS LE MONDE & SPECIALEMENT CELUI A QUI VOUS AVEZ AFFAIRE. Vous savez aussi combien je vous aime & partant mes conseils doivent vous paroître de bon alloi. Je vous embrasse de tout mon cœur & vous prie de boire quelque-fois à ma santé avec votre Sécrétairerie.

P. S. Faites de grands amours à M. Carrion: offrez lui votre lit, votre plume, votre cheval, votre table, & puis faites-lui bien des complimens de ma part. . . . . .

Extrait de la Lettre de Mr. de Sainte Foy à M. D'Eon.

à *Versailles*, le 19 *Juillet* 1763.

Voici, mon cher ami, un paquet pour vous que M. le Duc de Praslin à reçu de Madame Victoire, & qu'il a ouvert sans avoir regardé l'adresse. Il m'a chargé de vous en faire ses très humbles excuses, en vous disant d'ailleurs qu'il est très content de vous.

J'ai reçu la lettre, par laquelle vous m'avez annoncé l'arrivée du Chev. Carrion: je suis charmé que vous soyez contens l'un de l'autre, & que vous commenciez par vous estimer avant que de vous aimer. Nous nous emballons en ce moment-ci pour Compiegne. Delà je vous écrirai plus au long & plus souvent, parce que j'aurai plus de tems, & que je ne serai pas vexé par de continuels voyages. M. le Duc de Praslin dinera en passant au Plessis, dont vous aimez les hôtes, & qui vous le rendent bien.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *S. Maur*. le 1 *Juillet* 1763.

J'ai bien mal à mes pauvres nerfs depuis deux jours, mon cher ami; en conséquence j'ai

bien

bien peu de sommeil. Je vois qu'il me faut du tems pour me rétablir, ainsi prenons patience. J'ai reçu hier votre lettre du 1. avec les deux de la Rochette qui m'ont fait grand plaisir. Remerciez-le bien pour moi & faites aussi parvenir ma reconnoissance au Chev. Macdonald, qui est en vérité un jeune homme excellent. Parlez en beaucoup, je vous prie, à Milord Eglinton son oncle pour qui j'ai, comme vous savez, bien de l'amitié.

Adieu, mon cher ami, portez-vous mieux que moi; & aimez-moi toujours autant que je vous aime.

P. S. J'ai vu hier votre dépêche du 1 qui est excellente, & aussi le Duc de Praslin en est-il bien content: il ne se porte pas si bien qu'à son ordinaire depuis quelques jours.

Lettre deM. le Duc de Bedford à M. D'Eon.

à Woburn Abbey, ce 10 *Juillet* 1763.

Monsieur,

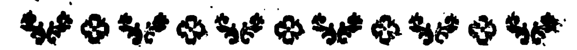
Je viens de recevoir la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, avec la lettre de Sa Majesté très Chrétienne la Reine de France au Roi incluse. Je compte de me trouver en ville, pendant le cours de cette semaine, & je ne manquerai pas de la lui présenter immédiatement après mon arrivée en ville. Permettez-moi, Monsieur, de vous prier instamment de faire connoître à

Mrs. les Ducs de Choiseul & de Praslin, combien je suis pénétré de toutes leurs attentions envers moi & sur-tout de celle que je reçois actuellement, & des sentimens de respect & d'amitié que je conserverai pendant ma vie pour eux. Agréez, Monsieur, que je vous félicite de bon cœur, de la marque essentielle, que le Roi votre Maître vous a bien voulu donner de sa faveur & de sa bonne opinion, en vous nommant son Ministre Plénipotentiaire en cette Cour. J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant Serviteur,

Signé, BEDFORD.



Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foy à M. D'Eon.

à Compiegne, le 12 *Juillet* 1763.

La derniere lettre que j'ai de vous, mon cher ami, est du 28. du mois de Juin. Je n'ai pas reçu celle que vous m'annonciez d'avance par M. le Comte d'Usson: au reste peut-être attend-il, pour la rendre, qu'il puisse le faire en mains propres; si cela est, je pourrai bien ne l'avoir que dans six semaines, à moins que le désir extrême que le dit B*** a d'ambassader, ne l'attire ici comme solliciteur, ou comme courtisan.

J'ai fait partir très exactement, sous le contre-

tre-feing du Miniftre, vos expéditions pour Tonnerre.

Nous voici enfin dans un féjour plus tranquile, & où les affaires miniftériales & les correfpondances particulieres reprendront une activité qui leur eft très néceffaire. Je profiterai de mes loifirs de Compiegne pour m'entretenir plus fréquemment avec vous, mon cher ami, & pour vous ouvrir mon cœur comme à mon meilleur & à mon feul confident.

Les gens qui voient, ou s'imaginent percer le deffous des cartes de ce païs-ci, prétendent que ce voïage enfantera des changemens dans le miniftere; j'en doute, & ne vois pas encore que les Parlemens des provinces aient fait affez de bruit fur les opérations de la finance. Celui de Paris travaille à d'itératives remontrances: de tous côtés on écrit, on brouille du papier, on imprime des projets fur la libération de l'état, mais ce n'eft, je vous affure, ni avec ces papiers, ni avec ces têtes-là que l'on paiera les dettes du Roi. Je fais bien ce qu'il faudroit faire, & où eft l'homme qui en eft le plus capable; mais il n'y a que vous qui foïez inftruit de mon fecret.

Il ne m'a pas été poffible de joindre à Paris votre ami M. Thomas Walpole, qui s'en vient fi gaillardement nous retirer les millions qu'il avoit eu la bonté de placer chez nous.

Je ne fais plus fi je vous ai accufé la réception de la petite chaine d'or que vous m'avez tant vantée, & que j'ai trouvé fi commune. En fait d'induftrie comptez, mon cher ami, qu'il n'y a pas une boutique de la ruë S. Honoré qui ne vaille mieux que toute votre cité de

Londres. Vous avez été deux mois à me chercher une chaine, dont j'aurois trouvé plus de cinquante pareilles en me promenant de la barriere des ſergens à la place du palais roïal. Enfin c'eſt de l'or, & cela vaut toujours ſon prix. Quand vous voudrez mon cher ami, je vous la rembourſerai avec tout ce que je vous dois d'ailleurs. Le rack de M. le Vicomte de Choiſeul eſt arrivé à bon port : il n'y a plus que la ſerge de rome dont je n'ai point de connoiſſance; à mon retour à Paris je la demanderai à M. de Nivernois qui ne viendra pas ici.

Nouvelles commiſſions. M. l'Abbe de Voiſenon voudroit avoir ſix paires de gands de dain pour la chaſſe. Je lui ai demandé le modele de ſa main: il m'a dit que c'étoit celle de tout le monde, ainſi vous pourrez les prendre comme pour vous: vous vous reſſemblez aſſez pour la tournure de l'eſprit, & quant à la taille je me ſouviens qu'à votre derniere apparition ici, vous aviez fait un grand progrès dans l'art & le maintien des boſſus. Au reſte rien ne ſied mieux aux gens très occupés, & jamais on n'a vu un bon Miniſtre Plénipotentiaire qui ne fût un peu courbé.

Plus, rappellez-vous, mon cher ami, toutes les demandes de petits chiens. M. le Vicomte de Choiſeul déſire fort que vous lui envoïez une chienne gredine marquée de feu; nous étions convenus que j'aurois le mari. Souvenez-vous donc de me mander du oui, ou du non, quelque choſe que je puiſſe lui montrer là-deſſus.

Je vous embraſſe, mon cher ami, & vous aime de toute mon ame. Mes parens & ſur-tout

ceux

ceux d'ici me chargent continuellement de vous dire mille choses de leur part.

J'ai raisonné dernierement de vos intérêts avec M. de Nivernois; & nous sommes convenus que vous seriez content, si l'on vous laissoit en toute saison vos appointemens de 12000 l. Quel est votre avis? mes complimens au Chev. Carrion.

Extrait de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Paris*, le 8 *Août* 1763.

J'ai reçu hier, mon cher ami, tout à la fois vos deux lettres, l'une du 2. par la poste, l'autre du premier par le voïageur l'Espérance. Je ne vous répondrai pas à celle-ci par plusieurs raisons qu'il vous est aisé de deviner; & je n'ai gueres la force de vous répondre à l'autre, aïant la tête fort mauvaise aujourd'hui, parceque j'ai passé une mauvaise nuit : cela m'arrive par-ci par-là, & trop fréquemment, mais cependant je suis mieux à tout prendre & suis dans le chemin de me rétablir.

Je ne réponds point à la Rochette, & ce n'est pas que sa lettre ne m'ait fait le plus grand plaisir du monde : mais c'est que je crois qu'il m'aime assez pour trouver bon que je ne me fasse pas mal pour lui écrire. Remerciez-le bien des excellents matériaux que je vois qu'il m'a recueillis pour mon Agricola : j'aurai bien de la joie de les recevoir & j'en ferai cer-

 tai-

tainement le meilleur usage qu'il me sera possible . . . .

. . . .

Le pauvre Dromgold est dans un état pitoïable, depuis qu'il est à Paris : il est sur qu'il n'est gueres en état d'écrire : le pauvre garçon est dans un tel état que le mieux qui puisse lui arriver est d'être asthmatique au dernier dégré ; & on doute s'il n'a pas la poitrine attaquée : cela ne l'empêche pas de vous aimer de tout son cœur, & nous nous entretenons très tendrement de vous & de vos convenances, toutes les fois que nous nous voïons.

Dites moi donc pourquoi je n'ai reçu de réponse ni du Comte de Viry ni de Milord Bute, auxquels j'ai écrit il y a bien longtems. Moreau dit qu'il vous a envoïé les lettres. Voudriez vous bien m'apprendre s'ils les ont reçues.

J'ai perdu la recette de cette jolie médecine qui purge bien, & qui s'avale sans répugnance. Dès que le bon Mathy sera de retour, priez-le de me la renvoïer. J'ai tous les ingrédiens, mais il faut la maniere de les emploïer.

Croiriez vous bien que je n'ai encore pu voir le controleur général qu'un moment chez Madame de P***. Le petit Boucher m'a écrit un môt bien honnête dans votre lettre du 2. & je vous prie de l'en remercier très tendrement de ma part.

Madame de Rochefort est en effet bien digne des sentimens que vous avez pour elle, & elle est bien touchée que vous les aïez : elle m'a chargé de mille tendres remercimens pour vous & je vous assure qu'ils sont sinceres.

Quoi-

Quoique je ne réponde point à votre lettre du premier, je vous dirai en passant, que ce qu'elle contient au sujet de votre situation présente & future, n'est pas entierement raisonable : mais que je prévois avec plaisir que tout pourra s'arranger fort bien PAR LE MEZZO TERMINE de M. Durand.

Je vous parle avec la plus entiere ouverture de cœur, comme vous voïez, mon cher ami, & je m'assure que vous ne le trouvez pas mauvais: vous savez que c'est une tendre & sincere amitié qui m'inspire, & vous devez être bien certain qu'elle durera autant que ma vie.

Signé, Le Duc DE NIVERNOIS.

P. S. Adieu mon bon cher ami! aïez pour l'amour de Dieu la tête aussi bonne que le cœur & l'esprit.

Extrait de la Lettre de M. de S. Foye à M. D'Eon.

à Compiegne, le 14 *Août* 1763.

Mrs. de Beaumont & de Vilevault, commissaires du Roi à la compagnie des Indes, m'ont adressé, très cher ami, copie d'une lettre qu'ils vous ont écrite pour vous prier de protéger les réclamations de papiers, que va faire en Canada le S. Cugner. Ils désirent que je vous recommande particuliere-

 ment

ment cette affaire ; & je m'en aquitte avec plaiſir , parceque je ſuis fort lié avec ces deux meſſieurs, & ſur-tout avec le ſecond, qui eſt ſans contredit un des honnêtes hommes du ſiécle & l'une des meilleures judiciaires que je connoiſſe en matiere de finance & d'administration. Celle-ci n'eſt donc que pour vous prier de donner à connoître dans l'occaſion au dit Sr. Cugnet que je vous ai recommandé ſa miſſion, ce dont je vous ferai très obligé. La choſe d'ailleurs me paroît tout-à-fait juſte, & je ne doute pas que, lorsque vous en aurez dit deux mots à vos bons amis du Miniſtère Britannique, le Sr. Cugnet ne recueille tout le ſuccès qu'il a pu ſe promettre de ſon voyage.

Je vous remercie bien, mon cher ami, de m'avoir accuſé exactement la reception du bijou que je vous ai adreſſé pour Madame de Bouflers.

Je vous félicite du nouveau titre dont vous voilà décoré: je ne manquerai pas de dire à cet égard à M. le Duc de Praſlin toutes vos bonnes remarques, & je voudrois bien qu'elles puſſent vous procurer les magnifiques appointemens de 40 mille écus, qu'avoit à Varſovie M. le Marquis de Monteil.

Sur ce, mon cher Plénipotentiaire, je vous embraſſe très reſpectueuſement de tout mon cœur.

Le Baron de Breteuil eſt arrivé de la Ruſſie : nous avons déjà beaucoup parlé de vous, & il a témoigné prendre une part véritable à tous vos avantages : il ne reſtera pas ici plus tard que le mois d'Octobre à cauſe des

gla-

glaces qui l'empêcheroient de passer en Suède.

Vous trouverez ci joint une permission du Roi, au moyen de laquelle votre Cousin peut rester paisiblement auprès de vous pendant un an entier (*).

Let-

(*) Malgré cette permission, Monsieur le Comte de Guerchy a voulu forcer mon Cousin à partir en 24 heures pour la France, ainsi que tous les François qui venoient me voir; & ce, sans pouvoir montrer un autre ordre, qui détruisit cette permission du Roi; voïez au sujet de cette affaire la page 154 & les suivantes première partie.

Le seul raisonnement que Monsieur le Comte de Guerchy emploïoit pour intimider les François qui venoient me voir, étoit de leur demander s'ils étoient François ou Anglois. Lorsqu'ils répondoient qu'ils étoient François, M. l'Ambassadeur leur disoit, non, Monsieur, vous êtes Anglois, & je vous traiterai comme tel, puisque vous allez voir M. D'Eon.

Lorsqu'on vint me rapporter la force de ce raisonnement, je ne pus m'empêcher de rire: car je ne vois pas 1°. qu'il y ait un grand mal, ni un grand malheur d'être Anglois; car on n'est certainement pas déshonoré pour être Anglois. 2. Un François instruit auroit pu faire ce dilemme à M. l'Ambassadeur: *ou M. D'Eon est François ou il est Anglois.* S'il est François, je puis l'aller voir; s'il est Anglois, il m'est aussi permis de le voir, puisque la paix étant faite avec l'Angleterre, les Anglois sont les amis des François.

Je ne conçois pas tout le fin & le sublime de la conduite de M. l'Ambassadeur; apparemment qu'il se regarde à Londres, comme étant aux conférences du moulin d'Ameninbourg, où il n'étoit permis ni aux François, ni aux Anglois, ni à leurs alliés de passer le ruisseau.

Il y a encore une petite remarque à faire ici pour S. E. c'est que les François qui sont à Londres, *sont sous la protection immédiate des loix d'Angleterre*, au lieu qu'un Ambassadeur n'y est *que sous le droit des gens.*

Enfin lorsque M. l'Ambassadeur se trouvoit court de raisons, vis-à-vis de certains François, il finissoit par cet argument victorieux. *Je suis l'organe du Roi, je veux être obéi.*

En

Lettre de M. Moreau à M. D'Eon.

à *Paris*, le 5 *Septembre* 1763.

Dans le moment du départ de la poste, M. le Duc de Nivernois me charge d'avoir l'honneur d'écrire un mot à M. D'Eon, pour lui dire que lui Monsieur le Duc a vu hier Monsieur le Duc de Praslin à Versailles, qu'ils ont beaucoup causé ensemble de Monsieur D'-Eon, & de ses affaires ; que lui Monsieur le Duc en a bien long à écrire sur cela à M. D'Eon & qu'il n'en a pas le tems ce matin ; que ce sera pour l'ordinaire prochain, & qu'en attendant il le prévient que tout s'arrangera bien en faveur de Monsieur D'Eon.

Je ne sais si j'ai mandé à mon dit Seigneur D'Eon que M. le Duc le prie de lui envoïer par la premiere occasion deux chaînes d'acier, l'une pour homme & l'autre pour femme, mais tout

En vérité M. de Guerchy parle & agit en Angleterre, comme s'il étoit député dans quelque province de la France, & comme s'il avoit à Londres une jurisdiction & un tribunal. Il peut, s'il le veut, se regarder comme L'ORGANE du Roi, lorsqu'il confère d'affaires avec les Ministres Anglois, mais vis-à-vis tout autre, avec qui il n'a rien à traiter, il n'est qu'un organiste. S'il veut absolument être toujours l'organe, nous lui répondrons que nous voïons tous les jours les tuïaux d'une orgue rendre des sons & ne pas détruire le livre de musique, & que l'excellent automate de Vocanson ne prétendoit pas si bien parler que son maître.

tout ce qu'il y a de plus beau ; l'une pareille à celle qu'il a à sa montre & qui lui a coûté 4 guinées chez Gray, & l'autre pour femme à proportion. Voici deux lettres que Monsieur le Duc prie M. D'Eon de faire remettre ; l'une à Milord *** & l'autre à Miledi *** contenant promesse de la part de M. Guerchy de lui faire entrer son vin de Champagne sous son nom.

Je me prosterne aux pieds de l'excellence dragone & lui suis dévoué *Usque ad resurrectionem mortuorum, & vitam venturi sæculi. Amen.*

Signé, MOREAU.



Lettre de M. Moreau à M. D'Eon.

à *Paris*, le 11 *Septembre* 1763.

Mon cher Monsieur,

Je ne saurois vous exprimer comme je le sens la sensation que me fait éprouver la lecture de vos lettres : je vous y vois, je vous y entends, je vous reconnois, & cela me rappelle un tems bienheureux & bien doux à mon cœur & à toutes les facultés de mon ame ; mais qui a duré trop peu & qui m'en rend le souvenir doux & amer tout à la fois : ce qui fait mon bonheur & ma consolation, c'est d'y voir que vous me conservez des sentiments qui me flattent & m'honorent : je vous demande en grace de me les continuer & de vous tenir pour cer-

certain, que personne n'en est plus digne que moi par tous ceux dont mon cœur est rempli pour vous & pour tout ce qui vous intéresse.

Je ne m'afflige plus des viles tracasseries qu'on vous fait, puisque vous n'avez pas peur du tonnerre. Je me rassure, mais je n'en suis pas plus édifié, & notre aimable Duc l'est encore moins que moi: je saurai faire valoir tout ce que vous me dites d'obligeant pour l'aimable Barbet, dont vous désirez la pourtraicture : je vais m'en occuper & vous procurer le plutôt possible cette signification ; mais à propos de cela, le dit Barbet m'a chargé de vous prier de voir M. Ramsay, qui lui avoit promis de lui envoïer cent exemplaires gravés du pourtrait de M. le Duc qu'il a peint deux fois : il avoit fait marché avec un graveur, qui moïennant dix guinées devoit graver son tableau & lui en fournir 100 exemplaires. Procurez nous donc cela, je vous supplie, promptement ; & donnez-nous en des nouvelles, ainsi que des tableaux du Roi & de la Reine d'Angleterre que M. Ramsay devroit avoir déjà bien avancé.

Madame la Comtesse de Rochefort qui me parle souvent de vous avec amour m'a chargé de vous dire mille choses de sa part ; en me disant qu'elle en avoit souvent chargé M. le Duc & qu'elle craignoit qu'il ne l'oubliât.

Je ne suis point du tout à portée de vous envoïer le Bulletin du Barometre de la colere des Dieux Majeurs & Subalternes, parceque moi chétif mortel habitant un coin de la terre, où il n'est question que de l'existence de ces maîtres du tonnerre, je suis, grace à Dieu, loin de leur présence, & très ignorant du lo-

cal

cal de ces dieux-hommes & de leurs faits & gestes. *Votre réponse, ce me semble, a suspendu la foudre & en a imposé à tout l'olimpe*, de sorte que tout cela se réduira à vous dépêcher Mercure pour vous appaiser, vous consoler, & vous dire que vous avez bien fait de gronder & que vous ferez encore mieux de faire pis que l'on n'a cru que vous aviez fait. Si j'en apprends quelque chose je vous le *participerai*.

Adieu, mon très cher Monsieur, daignez vous souvenir que vous avez en moi un serviteur zélé & un ami à toute épreuve en toute occasion.

Signé, MOREAU.

Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. D'Eon.

à *Saint Maur*, le 26 *Septembre* 1763.

J'ai reçu votre petite lettre du 20 mon cher ami: elle est petite & ne dit pas tout; mais j'entends fort bien ce qu'elle ne dit pas & je vois que vous avez toujours de l'humeur, des ombrages, de la picoterie. La lettre de M. de Guerchy ne vous a pas plu; & en vérité, mon ami, vous avez tort; il m'a communiqué hier celle que vous lui avez écrite en réponse. Ce qu'il vous écrivoit ne pouvoit avoir qu'un sens; & ce sens n'avoit rien de malhonnète pour vous: mais je vois que par humeur vous avez été bien aise d'en soupçonner

ner un autre, qui n'a jamais été dans la pensée de celui qui vous écrivoit. Vous allez, mon cher ami, le grand chemin de la perdition. Rien ne vous seroit si aisé que de réussir parfaitement avec l'Ambassadeur & avec le Ministre, *& rien n'est plus impossible que de conserver l'un si vous perdez l'autre*, & rien ne vous sera plus nuisible que de les mécontenter tous deux. Pour l'amour de Dieu faites de sérieuses & froides réflexions sur votre situation : elle est belle & bonne, elle est un chemin de fortune assuré. Il est bien absurde pour vous & bien cruel pour vos amis, que vous vouliez perdre tous vos avantages, que vous veuillez vous ruiner sans ressource. Je vous en conjure, mon cher ami, rectifiez vos idées & ne mettez d'humeur à rien. Que diable veut dire ce logement séparé que vous avez jugé à propos de prendre ? pourquoi voulez-vous toujours être logé seul, & rester comme un être isolé. Pouvez-vous être sous un autre toit que les papiers, & les papiers peuvent-ils être sous un autre toit que l'Ambassadeur ? & puis *Cui bono?* la seule chose raisonnable, c'est de se prêter aux circonstances & aux caractères; c'est enfin, mon cher ami, de faire votre fortune en vous conciliant ceux de qui elle dépend. Ainsi vous aurez tous les torts possibles, si vous vous brouillez avec eux. Vous ferez en cela plaisir à bien des gens, mais c'est à vos ennemis ; & ne vaudroit-il pas mieux faire plaisir à d'autres comme à moi par exemple, mon cher ami, qui vous aime sincerement malgré tous vos petits defauts que je connois bien, mais qui ne m'empêchent pas

de

de ſentir & de chérir toutes vos bonnes qualités. Adieu, mon cher ami ! un ſermon eſt toujours trop long, ſur-tout quand il eſt *ad hominem ;* ainſi je ne vous fais pas d'excuſe de ne vous en pas dire d'avantage. J'oſe eſpérer pourtant que vous n'en trouverez pas trop. *Bias* dont vous vous piquez d'avoir le porte-manteau avoit encore une autre choſe meilleure, c'eſt qu'il aimoit à entendre la vérité & qu'il en ſavoit profiter. Il n'avoit que de la réſignation & non pas de l'humeur. Je le connois bien & je ſuis ſûr que, s'il étoit à Londres à votre place, il feroit le meilleur ami des deux pauvres amis que vous avez pour Miniſtres. (*) Faites donc comme *Bias*, mon cher ami ; non ſeulement je vous le permets, mais je vous le demande avec inſtance & avec tendreſſe. . . . .

. . . .

Je

(*) Cette lettre certainement m'a attendri le cœur, elle eſt très touchante ; mais des raiſons plus pathétiques m'ont endurci ce même cœur.

Cette lettre feroit cependant meilleure avec une ſimple inverſion à ce paſſage : *il* (Bias) *feroit le meilleur ami des deux pauvres amis, que vous avez pour Miniſtres.* Il faudroit *Bias* feroit le meilleur ami des deux pauvres Miniſtres, que vous avez pour amis. A l'égard du grand crime que l'on me fait d'avoir pris une petite maiſon ſocratique à part ; M. le Comte de Guerchy à ſon arrivée à Londres, a dû voir par lui-même que j'avois bien fait, puiſque l'hôtel qu'il occupe actuellement eſt ſi petit, qu'il n'y peut pas loger les trois quarts de tout ſon monde : d'ailleurs *ſimilis factus ſum pellicano ſolitudinis : factus ſum ſicut nycticorax in domicilio. Vigilavi* & *factus ſum ſicut paſſer ſolitarius in tecto.* Pſal. CII. vers 7.

Je prends ſur ma nuit pour vous écrire, quoique je me porte bien mal, comme je fais toujours quand je reviens de Verſailles. J'y ai fini une lettre pour vous que vous aurez par un courier, & puis ce ſoir j'ai reçu la vôtre dont je ne ſuis guères content. En vérité vous ne voyez pas les choſes dans leur point de vuë. Adieu, mon cher ami, penſez à mon mort d'Irlande, je vous prie; & mettez-moi en état de dire quelque choſe à ceux que cela regarde. Je ne ſigne point, mais vous connoiſſez la griffe ainſi que l'amitié du feu *French* Ambaſſadeur votre ſerviteur.

Extrait de la Lettre de M. de Sainte-Foye à M. D'Eon.

à *Paris*, le 30 *Septembre* 1763.

M. Bontems veut bien ſe charger, mon cher ami, de vous remettre en mains propres cette Epitre, & je profite de cette bonne occaſion pour vous parler encore à cœur ouvert ſur les choſes qui vous regardent. Je ſuis, je vous l'avouë, dans de veritables tranſes qu'il ne nous arrive de vous encore quelque replique philoſophique, qui dérange toutes les vuës & toutes les eſpérances politiques que vous pouvez avoir. Si vous aviez bien ſenti, mon cher ami, les conſéquences de cette démarche, je ſuis perſuadé que vous ne l'auriez pas faite, & que vous vous rémettriez à l'amitié qu'on a ici pour vous concernant votre deſtin à venir.

Ce

Ce ſont de petits nuages que tout cela ; ſi l'on ne les écarte pas avec bon homie, l'on finit toujours par en recevoir l'endoſſe, & je vous préviens *qu'un inſtant de mauvaiſe humeur de la part* DE NOTR PRINCIPAL (*) *ſuffiroit pour vous détruire avec plus de dommages, que ſi vous aviez commis des fautes très conſiderables.*

Rien de neuf à vous dire, mon cher ami : vous ſavez combien je vous ſuis attaché, & que perſonne au monde ne vous aimera jamais plus tendrement.



Extrait d'une Lettre curieuſe de M. le Duc de Praſlin à M. le Duc de Nivernois.

à *Verſailles*, ce 8. *Janvier*, 1763.

Je ſuis toujours fort occupé de Guerchy. Je ne ſais cependant ſi nous lui rendrons un bon office, en le faiſant Ambaſſadeur à Londres. Il n'eſt pas aimé dans ce païs-ci. Je crains ſes dépêches comme le feu ; & vous ſavez

(*) Je m'eſtime heureux d'être aujourd'hui dans mon premier état de liberté & de ne plus travailler ſous les ordres d'un principal ſi capricieux, auquel il ne faut qu'un inſtant de mauvaiſe humeur pour oublier les ſervices les plus importans d'un fidele ſerviteur du Roi. Ce principal peut exercer ſa mauvaiſe humeur ſur ſes écoliers, ſur ſa levrette ou ſur ſes gens, & me laiſſer tranquille.

ſavez combien les dépêches déparent un homme & ſa beſogne, quand elles ne ſont pas bien faites. On juge ſouvent moins un Miniſtre ſur la manière dont il fait les affaires, que ſur le compte qu'il en rend. *Je crois que notre cher ami fera bien. Je ne crois pas en avoir de meilleur à employer:* MAIS IL NE SAIT PAS DU TOUT ECRIRE: NOUS NE SAURIONS NOUS ABUSER LA-DESSUS (*).

D'un autre côté, je ne voudrois pas qu'il ſe ruïnât, *mon pauvre Guerchy.* Vous faites monter la dépenſe à deux cens mille livres; cela ne m'effraie pas. Je puis lui donner cent-cinquante-mille livres d'appointement, & cinquante mille livres de gratification; ainſi il y auroit encore de la marge, en y joignant la dépenſe qu'il feroit à Paris. Mais je ne ſaurois lui donner à (*ce pauvre cher homme*) *plus de deux-cens-mille livres de première miſe* (†): c'eſt le

---

(*) Je ſupplie les Lecteurs de bien peſer ces paroles. IL NE SAIT PAS DU TOUT ECRIRE mais IL N'Y A PERSONNE (à la Cour de France) DE MEILLEUR A EMPLOÏER.

NOTE de M. D'Eon.

(†) Quant aux *dépenſes de ſa premiere miſe pour ſon établiſſement*; cet établiſſement & les meubles lui reſteront, ainſi il ne perdra pas tout. Mais ſi un Miniſtre des affaires étrangeres entendu, vouloit réellement faire gagner le Roi, ce ſeroit d'avoir dans les Cours étrangeres, comme cela eſt établi à Conſtantinople, un hôtel, des meubles & une vaiſſelle au Roi, qui paſſeroient ſucceſſivement aux Ambaſſadeurs ou Miniſtres. Par ce moïen point d'embarras pour les partants ou arrivants, peu de frais de tranſport, point de

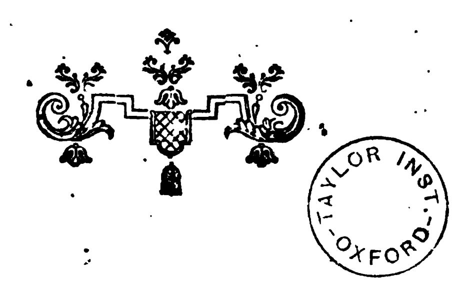
le traitement le plus fort. La dépense de son établissement pourra monter plus haut. Elle sera d'autant plus forte, qu'il n'a plus de vaisselle d'argent (*). Je voudrois que vous fissiez à vos heures perduës un petit calcul de ses frais d'établissement.

Votre femme est venue aujourd'hui diner chez moi : vous pouvez croire que nous avons un peu parlé de vous. Adieu, mon bon ami, je vous aime de toute la tendresse de mon cœur.

---

de fraudes réitérées aux douanes ; point de contrebande qui donne lieu à mille plaintes réciproques. Enfin par cet arrangement stable & œconomique, l'état gagneroit sur chaque Ambassade au-moins cent-mille-écus. Il est vrai que cela ne feroit pas le Compte de Certains Comtes Ambassadeurs, qui savent mieux calculer que composer des dépêches. Si je voulois, je donnerois l'extrait de vingt lettres du Comte de Guerchy au Duc de Nivernois, par lesquelles ce Seigneur témoigne, à chaque page & même à chaque ligne, la peur qu'il a de se ruiner à Londres ; mais cela pourroit fort bien ennuïer le plus grand nombre des lecteurs, qui ne seroient pas disposés à faire un Cours d'œconomie.

(*) Ce n'est pas la faute du Roi, ni celle de la France, si la vaisselle de M. le Comte de Guerchy a été pillée par les Hussards à *Minden* : on sait qu'ils en ont bien pillé d'autres.



SI LE RECUEIL PRÉCIEUX

DE CETTE PETITE CORRESPONDANCE

FACHE BEAUCOUP

LES AUTEURS

DE L'INJUSTICE QUE J'ÉPROUVÉ,

JE DONNERAI

DANS UNE SECONDE EDITION

LES LETTRES

SANS EN OMETTRE AUCUNES, SANS

EXTRAITS & SANS LACUNES;

CE SERA

UN TEXTE

AUSSI PUR QUE LA GENESE

OÙ

L'ON N'EMPLOIERA PAS MEME LES POINTS

DES MASORÈTES.

LETTRES, MEMOIRES,

ET

NEGOTIATIONS PARTICULIERES

DU

CHEVALIER D'EON,

Ministre Plenipotentiaire auprès du Roi de la Grande-Bretagne ;

AVEC

M. M. les Ducs de PRASLIN, de NIVERNOIS, de SAINTE-FOY, & REGNIER DE GUERCHY, Ambassad. Extr. &c. &c. &c.

TROISIEME PARTIE.

contenant les

Lettres Particulières sur les Services du CHEVALIER D'EON, *& son attachement pour les Ministres, ses Protecteurs, Amis, ou Concitoïens.*

LONDRES,

MDCCLXV.

ETAT DES SERVICES POLITIQUES & MILITAIRES DE M. D'EON DE BEAUMONT,

Capitaine de Dragons, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louïs, Aide de Camp de M. le Maréchal Duc & Comte de Broglio, *Ministre Plénipotentiaire de France auprès du Roi de la Grande-Bretagne.*

En 1756. M. D'Eon fut envoyé secrétement en Russie, par ordre de sa Cour, pour travailler avec M. le Chevalier Douglas à la réünion des deux Couronnes.

En 1757. Il apporta à Versailles la réünion de la Russie avec la France & la promesse que le Traité de subsides de l'Angleterre seroit annullé; & que les 80 mille Russes, assemblés en Livonie & en Courlande, se joindroient à l'armée Autrichienne, &c. &c.

En 1757. Il apporta à Versailles les ratifica-

cations d'accession de l'Impératrice de Russie au Traité de Versailles du 1. Mai 1756.; & la conclusion d'une autre affaire très-importante dans ce tems-là, à laquelle il eut le bonheur de contribuer; ainsi qu'on peut le voir par les Dépêches de M. Rouillé & de M. le Chevalier Douglas.

En 1757. Il porta à Vienne le premier Plan de Campagne de l'armée Russe. Il eut dans cette année la jambe cassée en Allemagne, en se rendant à Versailles, où il étoit dépêché par M. le Comte de Broglio, pour y porter la Relation de la Bataille du 6. Mai sous Prague, entre les Autrichiens & les Prussiens.

En 1757. 1758. 1759. } Il fut pendant tout ce tems Sécrétaire de l'Ambassade de France à la Cour de l'Impératrice de Russie.

En 1760. Il apporta à Versailles les Ratifications de l'Impératrice Elisabeth du nouveau Traité du 30. Décembre 1758. & les Ratifications de la Convention maritime de la Russie, de la Suède & du Dannemarck. S'il quitta alors la Russie, ce fut parce qu'il y avoit perdu la vuë, & gagné le scorbut.

Il n'en est revenu qu'avec les témoignages les plus avantageux du Marquis de L'Hospital & du Baron de Breteuil: le premier Ambassadeur extraordinaire & le second Ministre Plénipotentiaire de France: aussi à son retour à Versailles, M. le Duc de Choiseul lui a-t-il fait accorder une pension de 2000. l. sur le Trésor Royal; ce grand Ministre ne la lui a jamais reproché: au contraire, cela étoit réservé à M. le Duc de Praslin.

En

En 1760. } Aïant rejoint son Régiment, il 1761. } fut Aide-de-Camp du Maréchal & du Comte de Broglio. Pendant ce tems, il fut chargé à Höxter de l'évacuation des poudres & autres effets du Roi, ce qu'il a exécuté sous le feu de l'ennemi. Au combat d'Ultrop, il fut blessé à la cuisse: à Osterwick, étant aux volontaires de S. Victor avec une troupe de 80. Dragons, ils chargerent & firent prisonnier de guerre le bataillon franc Prussien de Rhès, qui coupoit la communication de Wolffenbuttel, où le S. D'Eon étoit envoyé par M. le Maréchal de Broglio, pour porter au Prince Xavier de Saxe l'ordre de faire le siége de cette ville &c. *Voyez le certificat du Maréchal de Broglio, dans la note remise à S. E. M. le Comte de Guercby.*

En Septembre 1762. Il passa en Angleterre en qualité de Sécrétaire de l'Ambassade de France sous M. le Duc de Nivernois, pour la conclusion de la Paix générale.

En Février 1763. Il fut envoyé à Versailles, par ordre du Roi d'Angleterre, pour y porter les Ratifications du Traité definitif de Paix.

En Mai & Juin 1763. Il fut chargé des affaires de France à Londres sous le titre de Résident.

En Juillet, Août, Septembre & Octobre 1763. Sa Cour l'aïant nommé son Ministre Plénipotentiaire auprès du Roi de la Grande-Bretagne, il en prit le titre & en fit les fonctions.

En Novembre 1763. *Puis disgracié*, dit-on, *sans ressource*, par les soins nobles & gé-

néreux de S. E. M. le Comte de Guerchy, Vicomte de Fontenay le Marmion, pour avoir eu l'audacieuse prodigalité de faire dépenser à CE RICHE SEIGNEUR une guinée par mois pour l'achat des gazettes Angloises (*). Malgré cela, comme M. D'Éon est un jeune homme d'expérience, il offre 1. à son Roi, 2. à sa patrie ses services, s'ils peuvent être encore utiles ou agréables pendant le reste de sa vie; & en attendant qu'ils soient acceptés, il restera en Angleterre où il se trouve tout porté. C'est la terre de promission par la fertilité du terroir, l'industrie, la richesse, le bonheur, la liberté, le courage & les vertus civiles, politiques & militaires de ses habitans. Heureux en effet est le païs où il n'y a NI LOUPS, NI MOINES! heureux, trois fois heureux le païs où les Ministres savent *lire*, *écrire* & (§) rendre justice; où ils ne peuvent être ni bêtes, ni ignorants, ni méchants impunément; où la vérité peut enfin avec une noble & respectueuse liberté approcher tous les jours d'un trône, soutenu par des loix sages, toujours en vigueur: l'esprit humain ne peut certainement concevoir l'idée d'un plus heureux & plus auguste gouvernement.

" (*) Voyez la lettre de M. le Duc de Nivernois du 8. " Août 1763. I. Partie pag. 14.

" (§) Cela n'est pas de même par-tout: voyez l'Extrait " de la Lettre curieuse & rare de Mr. le Duc de Praslin " du 8. Janvier 1763. II. Partie pag. 15.

Ex-

Extrait de la Lettre de M. le Chevalier Douglas à M. Rouillé, Miniſtre & Sécrétaire d'Etat au département des Affaires Etrangères.

à St. Petersbourg, 1756.

J'ai toute la ſatisfaction poſſible de l'arrivée de M. D'Eon. Je connois depuis longtems ſon intelligence, ſon amour & ſon ardeur pour le travail. Il me ſera très-ùtile, ainſi qu'au bien du ſervice du Roi. D'ailleurs ſa conduite eſt ſage & prudente. Je l'ai preſenté hier au ſoir au Vice-Chancelier Comte Woronzow, qui l'a reçu avec bonté & politeſſe : ſon caractère paroit lui plaire beaucoup; mais après bien des réflexions il n'a pas été d'avis, comme ci-devant, qu'il ſuivit le premier plan de ſa deſtination pour des raiſons particulières connuës de l'Impératrice, que j'aurai l'honneur de vous détailler dans la ſuite & que j'eſpère que vous approuverez &c.

Lettre de M. Wolkoff, Premier Secrétaire de la Conférence, & de S. E. le Comte de Beſtucheff-Rumin, Grand Chancelier de l'Empire de Ruſſie à M. D'Eon.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoïer ci-joint le paſſeport & le podorochna pour votre courier

& une dépêche pour M. Bechtejeff; une autre vous sera remise, Monsieur, de notre collége dans peu de momens; de manière qu'il dépendra de vous de l'expédier encore ce soir: en attendant, on n'a pas manqué, Monsieur, de rendre justice dans cette dépêche au zèle que vous avez fait paroître dans une affaire aussi importante.

J'ai l'honneur d'être avec la plus particulière considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
Signé, D. WOLKOFF.

à St. Pétersbourg le 4 Janvier, 1757.

Autre Lettre de M. Wolkoff à M. D'Eon.

Monsieur,

Son Excellence Mgr. le Chancelier vous fait prier de vouloir vous rendre chez lui encore ce soir. Il veut encore vous souhaiter un heureux voïage, & vous remettre une marque de la haute bienveillance de sa Majesté l'Impératrice.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
Signé, D. WOLKOFF.

Le 15-26 *d'Avril* 1757
à St. Petersbourg.

Lettre

Lettre de M. le Maréchal de Belle-Isle à M. D'Eon.

à *Versailles*, le 16 *Juin* 1757.

Je vous remercie, Monsieur, de la Lettre de M. le Marquis de L'hospital que vous venez de me faire passer dans la vôtre. Je suis fâché d'y voir que ce soit l'accident qui vous est arrivé dans votre route, qui m'ait privé du plaisir de la recevoir de vos mains; & d'avoir cette occasion de vous assurer moi-même des sentimens avec lesquels je suis, Monsieur, votre très humble & très obéissant serviteur.

Signé, L. M. Duc de Belle-Isle.

Et au dessous de la même main que la signature.

Je vous prie de m'informer quand vous pourrez venir à Versailles, car je serai bien aise de vous entretenir: vous n'ignorez pas combien j'aimois Mr. votre Père.

Billet de M. le Maréchal de Belle-Isle à M. D'Eon.

M. le Maréchal de Belle-Isle n'est arrivé de Paris qu'hier au soir fort tard; & comme

il y retourne après le Conseil, il ne lui sera pas possible de voir & de donner audience à Monsieur d'Eon, ce dont il est bien mortifié; si cependant il veut prendre la peine d'envoïer quelqu'un à son appartement aujourd'hui sur les 5 heures ou 5½. M. le Maréchal pourra toujours prendre avec lui un autre rendez-vous.

à *Compiegne* le 20 *Juillet* 1757.

Autre Billet du Même.

M. le Maréchal de Belle-Isle propose à M. D'Eon de le venir voir ce soir vers 11. heures ou 11. heures & demi, parce qu'il aura le loisir de l'entretenir.

à *Compiegne*, ce Vendredi 22 *Juillet*, 1757.

N. B. Si M. D'Eon n'avoit pas peur d'ennuïer le Lecteur, il pourroit rapporter ici cinquante Billets de la sorte du deffunt vieux Maréchal, qu'il avoit l'honneur d'endormir souvent, & de faire voïager par toute l'Europe, sans sortir de son lit ou du moins de son cabinet.

Ex

Extrait de la Lettre de Monfieur le Maréchal de Belle-Isle à M. le Marquis de l'Hofpital.

à Compiegne, le 23 *Juillet* 1757.

Je ne m'accoutume point, Monfieur, à avoir avec vous un commerce auffi irrégulier; je voudrois pouvoir vous entretenir au moins une fois la femaine, & il y auroit bien de la matière pour cela. Je profite d'un courier qu'on dépêche à M. de Broglio à Varfovie, pour vous dire que M. l'Abbé de Bernis eft dans l'intention de vous faire rembourfer tous les fraix de votre voyage fur l'état que vous en fournirez, fans aller chipotter, comme faifoit M. Rouillé. J'aurai attention de fuivre cet article, de concert avec Madame de L'Hofpital, à mefure que vous m'en informerez. Je fais combien il eft desagréable d'avoir à tirailler fur un article de cette efpèce, & je fuis charmé d'être à portée de pouvoir vous ôter cet embarras; vous en avez affez d'autres dans la befogne dont vous êtes chargé.

. . . .

. . . .

On ne peut être plus content que je le fuis du petit D'Eon; j'aimois beaucoup fon oncle, & par cette raifon je m'intéreffois beaucoup à lui; je m'y intéreffe à préfent pour lui-même:

Il me paroît extrêmement sage, sensé & intelligent. L'Abbé de Bernis vous le renverra incessamment, & je vous écrirai encore par lui avec plus de liberté, parceque je serai encore plus assuré de la lettre que je lui donnerai, que de celle-ci, qui passera par plusieurs mains avant que de vous parvenir.

. . . .

Tout est ici dans la forme ordinaire; ma santé se soutient: je souhaite & espere qu'il en sera de même de la vôtre.

Vous connoissez, Monsieur, le tendre attachement & tous les sentiments que je vous ai voués depuis longtems & pour ma vie.

Signé L. M. Duc de Belle-Isle.



Lettre de M. le Cardinal de Bernis à M. le Marquis de l'Hospital.

à *Compiegne*, le 24 *Juillet* 1757.

Le Roi, Monsieur, a bien voulu avoir égard à la demande que vous avez faite de M. D'Eon de Beaumont, pour servir sous vos ordres en qualité de premier sécrétaire de l'ambassade qui vous est confiée, & elle s'y est déterminée d'autant plus volontiers, que les connoissances que M. D'Eon a acquises sur le gouvernement & l'administration de la Russie don-

donnent tout lieu de présumer qu'il vous sera utile, ainsi qu'au service du Roi.

Aussitôt qu'il pourra marcher ou se soutenir sur sa jambe, il partira pour se rendre à Petersbourg, où je conçois tout le besoin que vous pouvez en avoir: sa Majesté lui a accordé trois mille livres argent fort, chaque année, ce qui fera mille roubles ou 5000 tournois pour ses appointemens, à commencer du premier juillet 1757: vous voudrez bien les lui païer par chaque quartier, à raison de 750. en retirer quittance, me l'adresser & emploïer cette somme sur l'état de vos frais extraordinaires, afin qu'elle vous soit rembourſée en même tems. J'ai saisi avec plaisir cette premiere occasion de vous obliger; & j'en aurai toujours un bien véritable à vous prouver le très parfait attachement, avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre, &c.



Lettre du Pere de la Tour à M. le Marquis de l'Hospital.

à *Paris*, ce 17 *Août* 1757.

Je profite de l'occasion sûre de Mr. D'Eon de Beaumont pour rendre à son Excellence mes plus tendres & respectueux hommages. Je le connois depuis longtems, je le considere beaucoup, & je suis bien trompé, ou M. le Marquis aura tout sujet d'être content de son esprit, de son intelligence, de son caractere & de sa vertu.

L'événement de ces jours-ci me remplit de joie, puisqu'il plait tant au public, & qu'il fera son bien, si son bien peut se faire : mais, mon dieu, que de peines ! que de sacrifices, pour des ingrats ou des injustes le plus souvent ! dans un âge où il ne seroit plus question que de jouir paisiblement de soi-même & de ses services au milieu des siens. Demain je compte aller voir toute cette famille, à laquelle tous les sentimens les plus honnêtes m'attachent inviolablement depuis tant d'années. Le fils nous a donné ces derniers jours un peu d'inquiétude : mais nous espérons que cette indisposition n'aura aucune suite. M. son pere & le public vont avoir désormais également besoin de sa santé. Je revenois l'autre jour de St. Germain & je passois au bas de ce pavillon enchanté. Je me rappellois le peu d'heures délicieuses que j'y passai il y a deux ans avec Mr. le Marquis ! ce que les circonstances mettent de distance entre les corps ! mais elles ne séparent pas les ames. La mienne voit tous les jours M. le Marquis : & aspire au moment où le sentiment, par l'organe de la voix qui appartient au corps, poura lui prouver qu'il n'a rien laissé ici qui lui soit plus fidele & plus dévoué que moi.

Signé, L. DE LA TOUR, Jésuite.

Ex-

Extrait de la Lettre de M. le Cardinal de Bernis à M. le Marquis de l'Hospital.

à Fontainebleau, le 13 *Septembre* 1757.

Je vous renvoie, mon cher Ambassadeur, notre cher petit D'Eon, dont j'espere que vous serez bien content. Il a beaucoup d'intelligence, de zele, & une grande douceur de caractere. Sa fortune (*) est dans ses mains & dans les vôtres. Si vous êtes aussi content de sa conduite & de son application que je l'espere & que je le desire, il peut compter que j'en aurai soin, &c.

. . . .

Lettre de M. le Marquis de Paulmy Ministre de la Guerre à M. D'Eon.

à Versailles le 15 *Février* 1758.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite le 13e. du mois de Janvier dernier

---

Note de M. D'Eon.

(*) Voilà déjà une circulation de cinq ou six Ministres qui veulent tous faire ma fortune; mais ma fortune porte malheureusement perruque, elle m'échappe toujours des mains; la première que je rencontrerai à l'avenir, je la saisirai par les cheveux.

nier par M. le Comte de Fougières à son départ de St. Petersbourg pour revenir en France. Je vous suis très obligé des sentimens que vous m'y marquez.

Quoique ma santé m'ait obligé de demander au Roi la permission de me retirer, vous ne me trouverez pas moins disposé à vous donner, en toute occasion, des preuves des sentimens que ma famille a toujours eus pour la vôtre, que j'ai particulièrement pour vous, & qui sont aussi parfaits que vous pouvez le désirer.

Je souhaite de tout mon cœur que M. le Marquis de L'Hospital se rétablisse : sa présence est trop utile au service du Roi en Russie, pour que nous ne prenions pas tous l'intérêt le plus vif à son état ; & mon ancien attachement pour lui doit lui garantir que je suis un de ceux qui désirent le plus tout ce qui peut contribuer à sa satisfaction.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de M. le Maréchal de Belle-Isle à M. d'Eon.

Versailles, le 26 *Mars* 1758.

Je vous remercie, Monsieur, de tous les détails qui font la matière de vos lettres du mois passé, & celui sur-tout de l'événement important qui fait l'objet de votre dernière du 26 Février. Ses suites sont trop intéressantes pour

par raport à ſes conſéquences, pour ne pas exciter toute ma curioſité; & je compte, comme vous me le promettez, que vous ne m'en laiſſerez ignorer aucune des circonſtances.

Je ſuis toujours Monſieur, &c.

Signé, L. M. Duc DE BELLE-ISLE.

Lettre de M. le Cardinal de Bernis à M. D'Eon.

à *Verſailles*, le 7 *Avril* 1758.

J'ai vu avec plaiſir, Monſieur, par la lettre que vous m'avez écrite le 7 Janvier dernier, que vous vous occupez à acquérir des connoiſſances exactes ſur l'intérieur de la Ruſſie, & à faire goûter votre travail à M. le Marquis de L'Hoſpital. Je ne doute pas que cet Ambaſſadeur, en m'envoyant vos Mémoires, ne me rende de vous des témoignages avantageux, & je ſaiſirai volontiers les occaſions qu'il me propoſera de vous faire participer de nouveau aux graces du Roi.

J'attends pour faire expédier vos ordonnances de courſe que M. le Marquis de L'Hoſpital m'envoye un état circonſtancié de la route que vous avez tenue pour venir ici & pour votre retour à Petersbourg. Vous n'ignorez pas qu'il doit comprendre auſſi le tems que vous avez ſéjourné en France. . . . . .

Je ſuis, Monſieur, entièrement à vous,

Signé, L'Abbé Comte DE BERNIS.

Ex-

Extrait de la Lettre de M. le Marquis de L'Hoſpital à M. le Cardinal de Bernis.

à *St. Petersbourg*, le 29 *Juin* 1758.

J'ai propoſé à M. D'Eon, ainſi que vous l'avez déſiré, de l'attacher de nouveau à la Cour de Ruſſie ; mais il m'a répondu que, pour tout l'or du monde, il ne ſerviroit aucun maître que le Roi : qu'il ſavoit toutes les obligations qu'il vous avoit, & qu'il vous étoit trop reſpectueuſement attaché pour ſonger à une autre fortune, qu'à celle que vous lui fériez en ſervant ſous vos ordres auſſi bien qu'il le fait.

Extrait de la Réponſe de M. le Cardinal de Bernis.

à *Verſailles*, le 1 *Août* 1758.

Je ne puis, Monſieur, qu'approuver les motifs qui portent M. D'Eon à refuſer la place qu'on lui a propoſé à la Cour de Ruſſie. Ils ſont une ſuite de ſon zèle pour le ſervice du Roi & de l'attachement qu'il vous a voué, &c.

. . . .

Ex-



Extrait de la Lettre de M. le Cardinal de Bernis à M. D'Eon.

à Versailles, le 1 *Août* 1758.

Vous serez informé, Monsieur, par M. le Marquis de L'Hospital que, loin d'être peiné du refus que vous faites de la place qu'on vous propose à la Cour de Russie, on donne une entière approbation aux motifs qui vous portent à ne point l'accepter.

Continuez, Monsieur, à servir sa Majesté avec zéle, comme vous avez fait jusques à présent : je me ferai, dans toutes les occasions, un plaisir de faire valoir auprès de S. M. vos services, votre travail & vos talens.

Extrait de la Lettre de M. le Marquis de L'Hospital à M. le Cardinal de Bernis.

à St. Petersbourg, le 28 *Août* 1758.

M. D'Eon, Monsieur, jouït en ce moment des sentimens qui lui ont fait refuser la place, qu'on lui avoit proposé d'occuper à la Cour de Russie, par l'approbation que vous avez donnée à son zèle & à son attachement au Roi. Je dois avoir l'honneur de vous rendre un compte bien avantageux de son travail & de sa conduite, &c. &c.

Lettre de M. le Maréchal de Belle-Isle à M. D'Eon.

à *Versailles*, le 22 *May* 1759.

M. Le Chevalier de Messeliere m'a remis à son arrivée ici, Monsieur, la lettre que vous m'avez écrite par lui le 6 Mars dernier. Il m'a fait plaisir, ainsi que M. de Wictinghoff, en me donnant plus particulièrement de vos nouvelles, par l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde. Je suis plus fâché du retranchement que la conjoncture oblige de faire sur votre traitement, que surpris de la résignation désintéressée avec laquelle vous le supportez. Peut-être se trouvera-t il des occasions de vous en dédommager; & je serois fort aise de me trouver à portée d'y concourir pour vous marquer que je suis, Monsieur, véritablement votre affectionné à vous rendre mes services.

Signé, L. M. Duc de Belle-Isle.

P. S. de la Lettre de M. le Marquis de L'Hospital à M. le Duc de Choiseul.

Le 23 *Août* 1760.

Cette Dépêche, Monsieur, vous parviendra, avec les ratifications de l'Imp. de

Rus-

Russie au Traité du 30 Decembre 1758. échangées le 12 de ce mois. Je les confie à M. D'Eon qui part, forcé par sa mauvaise santé & par le conseil de M. Poissonnier (*). J'ai déjà eu l'honneur de vous prévenir des services & des talens de M. D'Eon. Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien lui accorder votre protection auprès du Roi, & de vouloir bien demander à Sa Majesté pour la récompense de ses services & de son zèle, de lui accorder en pension tout ou partie de la gratification annuelle, dont il jouït depuis qu'il est auprès de moi. La santé de M. D'Eon, une fois rétablie, il reprendra telle place que vous voudriez bien lui confier.



Lettre particulière de M. le Marquis de L'Hospital à M. le Duc de Choiseul.

De *St. Petersbourg*, le 23 *Août* 1760.

Monsieur le Duc,

En conséquence de ce que j'ai eu l'honneur de vous prévenir sur l'état de la misérable santé de M. D'Eon, je le fais partir en courier pour qu'il aît l'honneur de vous remettre mes

(*) Il est Conseiller d'Etat, Médecin du Roi; & en Russie il étoit Médecin du corps de l'Impératrice ELISABETH de glorieuse mémoire.

mes dépêches importantes. Les services de M. D'Eon sont connus dans les affaires étrangères. Il n'a pas peu contribué au renouvellement de l'alliance avec la Russie. Il a travaillé sous moi avec autant de zèle que d'activité & d'intelligence. De pareils sujets sont dignes de la protection d'un Ministre tel que vous, & des graces qu'il est en droit d'espérer. Celle qui me paroît la plus naturelle à demander pour lui, est que vous vouliez bien faire convertir en pension tout ou partie de la gratification annuelle de trois mille livres, dont il jouît depuis qu'il est auprès de moi. Je vous supplie, Monsieur le Duc, de lui accorder à cet effet votre protection efficace, & je suis garant de la vive & constante reconnoissance que M. D'Eon conservera pour un pareil bienfait. Le pauvre d'Eon, indépendamment de sa santé chancelante, est très mal dans ses affaires. Il y a cependant bien long-tems que sa famille sert le Roi & l'état avec utilité. Je l'ai assuré, M. le Duc, que vous vous ferez un plaisir de l'obliger. Vous êtes un juge éclairé. De l'esprit, du mérite & le bonheur qu'il a de se trouver directement sous vos ordres me donnent presque la certitude de vos bienfaits. Vous jugerez aisément, M. le Duc, par la vivacité de mes expressions du véritable intérêt que je prends à la destinée de M. D'Eon, que j'aime & que j'estime beaucoup.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Let-

Lettre de M. le Marquis de L'Hospital à M. le Maréchal de Belle-Isle.

De *St. Petersbourg*, le 23 *Août* 1760.

Monseigneur & mon Maître,

J'ai l'honneur de vous présenter M. D'Eon. Sa misérable santé dépérit chaque jour, & l'a obligé de me demander à retourner en France. Ses Médecins lui ont dit que l'air natal pouvoit seul lui éviter la mort, dont ils le menaçoient s'il restoit plus long-tems en ces rudes climats. Je ne puis assez, Monseigneur, vous rendre compte de son mérite, de son travail, de sa probité & de la reconnoissance respectueuse qu'il conserve pour vous. M. D'Eon, qui est né avec de l'élévation & des sentimens de valeur, paroît decidé à suivre sa carrière militaire. Il étoit Lieutenant de Dragons en venant ici: vous lui avez accordé ensuite, Monseigneur, le grade de Capitaine dans le Colonel Général des Dragons. Il désire avec passion pouvoir être Capitaine en pied en achetant une Compagnie. Le sujet est excellent: vous devez-vous ressouvenir, Monsieur le Maréchal, qu'en 1757. il vous a porté un traité, & la relation de la Bataille sous Prague, avec une jambe cassée & avec une diligence qui vous étonna. Vous aimez les sujets de cette trempe, ainsi couronnez votre ouvrage. Le cabinet l'a épuisé & désormais une vie active peut également

fa-

ſatisfaire ſon goût pour la guerre, & lui rendre la ſanté qu'il a perduë ici par ſon travail & une vie trop ſédentaire. Je vous ſupplie donc, Monſeigneur, de continuer votre protection à M. D'Eon. Vous ferez ainſi ſa fortune & vous lui conſerverez la vie. Au demeurant, je vous réponds que M. D'Eon ne fera jamais deshonneur à ſès protecteurs. Il vous offrira ſes ſervices avant tout, lorsqu'il aura été à Tonnerre & que ſa ſanté ſera rétablie. Il eſt menacé d'un dépériſſement total: mais j'eſpère qu'il reprendra des forces, en voïageant & à meſure qu'il s'approchera de la France.



Lettre de M. le Marquis de l'Hoſpital à Madame D'Eon de Beaumont.

à *St. Pétersbourg*, ce 23 *Août* 1760.

Je vous renvoie, Madame, un fils digne de toute votre tendreſſe. J'ai penſé que je devois vous le rendre, afin que nous le conſervions pour le ſervice du Roi, pour vous & pour moi: car je l'aime & je l'eſtime beaucoup. L'air natal lui rendra la ſanté qu'il a perdue par le travail & l'air cruel que nous reſpirons ici. Je n'ai pas voulu, Madame, laiſſer partir M. votre fils ſans vous donner une preuve de l'amitié ſincere & de l'eſtime que j'ai pour lui. Je vous prie de vouloir bien permettre que je faſſe ici mille complimens tendres à

mon

mon vieux camarade le Marquis de la Salle que j'embrasse de tout mon cœur.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait attachement,

Madame,

Votre très humble & très obéïssant Serviteur,

Signé, L'HOSPITAL.

Extrait de la Lettre de M. le Baron de Breteuil Ministre Plénipotentiaire de France à M. le Duc de Choiseul.

En date de *St. Pétersbourg*, le 2 *Août* 1760.

M. Le Marquis de l'Hospital a détérminé M. D'Eon Sécrétaire de l'Ambassade à retourner en France dans peu de jours. Sa santé qui dépérit depuis 18 mois & le conseil de M. Poissonnier & de tous les médecins de ce païs le forcent à retourner avant M. l'Ambassadeur.

Ce sécrétaire a été envoïé ici sécretement avec M. le Chevalier Douglas par M. Rouillé, dès le commencement de la négociation avec cette Cour (*).

M. de

(*) Dans une négociation le succès est ce me semble ce qui fait valoir le négociateur; cependant le Chevalier Douglas est à Bourges capitale de la Sibérie de la France, & moi à Londres à considérer de quel côté vient le vent.

M. de l'Hospital en fait beaucoup de cas. Je ne le connois que depuis que je suis ici; mais il me paroit un très bon sujet qui a de l'esprit, des talens, & qui s'est fort appliqué & avec fruit aux affaires politiques & à la connoissance particuliere de ce païs. Vous serez bien aise M. de l'entendre raisonner sur ce dernier article: il m'a prié de vous le recommander & je le fais avec bien du plaisir.

C'est un jeune homme de grande espérance, bien né, de bonne famille, qui étoit lieutenant en venant ici & à qui le Roi a accordé la commission de capitaine de dragons dans le colonel géneral, & qui s'est attiré l'estime & l'amitié du grand nombre de cette Cour.

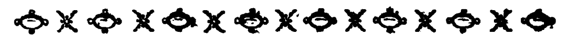


Par une autre Lettre du même à M. le Duc de Choiseul.

C'est un sujet qui mérite toutes vos bontés par les services qu'il a déjà rendus, & qu'il est en état de rendre encore par la suite. Il est homme de lettres, & censeur roïal à Paris; ses lumières sur ce païs peuvent devenir fort utiles aux affaires du Roi, sur-tout dans les circonstances présentes.



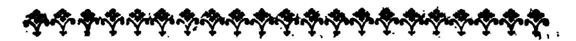
Ex-



Extrait de la Lettre de Saint M. de Sauveur Conſul Général de France en Ruſſie à M. Berryer Miniſtre de la Marine.

à *St. Pétersbourg*, le 23 *Août* 1760.

M. D'Eon qui depuis quatre ans rempliſſoit ici avec diſtinction les fonctions de Secrétaire de l'Ambaſſade, ne pouvant plus ſoutenir la rigueur du climat, & aïant obtenu de la Cour ſon rapel, part aujourd'hui pour ſe rendre à Verſailles auprès du Miniſtere avant que d'aller reſpirer ſon air natal. C'eſt un nom, Monſeigneur, qui vous eſt bien connu par celui de ſes parens. Il m'a prié de l'annoncer à V. G. comme déſirant extrêmement d'avoir l'honneur de lui faire ſa cour, & je le fais avec d'autant plus de plaiſir qu'il eſt en état de ſatisfaire V. G. ſur tout les objets dont elle voudra être inſtruite de vive voix & avec exactitude.



Lettre de M. le Duc de Choiſeul à M. D'Eon.

à *Fontainebleau*, le 10 *Novembre* 1760.

Les témoignages favorables qui m'ont été rendus ſur votre compte, Monſieur, & la

la connoiſſance que j'ai de la façon dont vous vous êtes comporté pendant votre ſéjour en Ruſſie, m'engageront avec plaiſir à répréſenter au Roi le zele avec lequel vous l'avez ſervi. Je propoſerai à ſa Majeſté de vous accorder les graces dont vous vous êtes rendu ſuſceptible, & je déſire volontiers pouvoir contribuer, à cet égard, au ſuccès de vos déſirs.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, le Duc de CHOISEUL.

Lettre de M. le Comte de Choiſeul à M. D'Eon.

à *Vienne*, le 26 *Novembre* 1760.

J'ai reçu en même tems, Monſieur, les différentes lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 & le 29 du mois paſſé, ainſi que l'hiſtoire de Pierre le Grand dont je vous remercie. Je ſuis très ſenſible aux ſentimens d'attachement que vous me témoignez, Monſieur: je vous conſeille de vous ouvrir avec confiance à M. le Duc de Choiſeul ſur votre ſituation & ſur vos déſirs, & quant à moi j'aurai une véritable ſatisfaction à vous appuïer encore auprès de lui.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monſieur, votre très humble & très obéïſſant ſerviteur.

Signé, CHOISEUL.

Let-



Lettre de M. L'Abbé de la Ville à M. le Comte Dons-en-bray, Lieutenant Général des Armées du Roi, chez qui M. D'Eon demeure à Paris.

à *Verſailles*, ce 2 *Décembre* 1760.

J'apprends avec une ſenſible peine, Monſieur, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 du mois dernier & que je n'ai reçue qu'aujourd'hui, la maladie de M. D'Eon (†). Je vais en rendre compte à M. le Duc de Choiſeul, qui a beaucoup d'eſtime & d'affection pour M. D'Eon, & qui eſt très diſpoſé à lui procurer les marques de la ſatisfaction du Roi, qu'il a méritées par ſes talens, par ſon zele & par ſes ſervices. Je ferai de mon côté, ainſi que je l'ai fait juſqu'à préſent, tout ce qui pourra dépendre de moi, pour lui prouver la ſincérité de mon dévouement. J'eſpere qu'une prompte & entière convaleſcence le mettra bientôt en état de venir lui-même faire ſes remercimens à M. le Duc de Choiſeul. Je profite avec empreſſement de cette occaſion de vous renouveller les aſſurances du

(†) M. D'Eon peu de tems après ſon dernier retour de Ruſſie fut attaqué de la petite vérole.

du parfait & inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant Serviteur

Signé, L'Abbé DE LA VILLE.



Lettre de M. le Duc de Choiseul à M. D'Eon.

à Versailles, le 28 *Décembre* 1760.

Le Roi, Monsieur, a bien voulu avoir égard aux services que vous lui avez rendus en Russie; & Sa Majesté vous a accordé une pension de 2000 l. sur son trésor royal à commencer du 24 de ce mois. Je vous en informe avec plaisir, & vous en trouverez le brevet ci-joint.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Plus parfaitement à vous que personne
Votre, &c.

Signé, le Duc DE CHOISEUL.

EN MARGE

Brevet de 2000 l. de Pension en faveur du S. D'Eon de Beaumont.

Aujourd'hui vingt-quatre Decembre mille sept cent soixante, le Roi étant à Versailles, & voulant récompenser le zele & l'intelligence que le S. D'Eon de Beaumont a fait paroître dans la place de Sécrétaire d'ambassade de Russie, qu'il a ccupée pendant plusieurs années, Sa Majesté lui a accordé deux-mille livres de pension annuelle & viagere, à compter de ce jour, pour être païées sa vie durant sur ses simples quittances par les gardes de son trésor roïal, présens & à venir, chacun en l'année de son exercice, & sans difficulté. M'aïant Sa Majesté commandé de lui en expédier le présent brevet, qu'elle a pour assurance de sa volonté, signé de sa main & fait contresigner par moi Conseiller Sécrétaire d'etat & de ses commandemens & finances.

Signé, LOUIS.

& plus bas,

LE DUC DE CHOISEUL.

Lettre de M. le Maréchal de Belle-Isle à M. D'Eon.

à *Versailles*, le 2 *Jan.* 1761.

Je vous remercie, Monsieur, de vos voeux pour moi à ce renouvellement d'année.

 Vous

Vous ne devez pas douter des miens pour que vous jouïssiez pendant celle-ci d'une meilleure santé, que vous n'avez fait les précédentes, & je vous exhorte à ne vous occuper que de son rétablissement, jusqu'à ce qu'il soit bien solidement assuré. Vous savez assez ma façon de penser à votre égard, pour pouvoir compter sur mes dispositions à profiter des occasions, qui me mettront à portée de vous en donner des marques, ainsi que des sentimens avec lesquels je suis, Monsieur, Votre très humble & très obéïssant Serviteur.

L. M. Duc de Belle-Isle.

Lettre de M. le Comte de Choiseul à M. D'Eon.

à *Vienne*, le 19 *Jan.* 1761.

J'ai appris avec le plus grand plaisir, Monsieur, la nouvelle de la pension dont M. le Duc de Choiseul a fait récompenser vos services. La justice qu'il leur a rendue dans cette occasion, est une suite de son discernement & de la juste faveur qu'il accorde au zele & aux talens. Je suis très sensible aux témoignages d'attachement que vous voulez bien me donner; & vous pouvez être aussi persuadé de l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui vous regarde, que des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant serviteur.

Signé, Choiseul.

Me

Mémoire à M. le Duc de Choiſeul Miniſtre de la Guerre.

Au *Mois* de *Février* 1761.

Le S. D'Eon de Beaumont, capitaine au régiment du colonel général des dragons, ſupplie Mr. le Duc de Choiſeul de vouloir bien lui permettre d'aller ſervir pendant la campagne prochaine, en qualité d'Aide de Camp de M. le Maréchal & de M. le Comte de Broglio à l'armée du Haut-Rhin, & de lui accorder une lettre de Paſſe à la ſuite du régiment d'Autichamp dragons, qui ſert dans la même armée; le régiment du colonel général étant emploïé cette année ſur les côtes. Cette grace mettroit le S. D'Eon dans le cas de faire en même tems le ſervice de ſon grade, dans lequel il tacheroit de ſe rendre de plus en plus digne des bontés de M. le Duc de Choiſeul (*).

Ex-

(*) *N. B.* Ces deux graces me furent accordées ſur le champ, & M. le Duc de Choiſeul ſouhaita bon voiage & bonne campagne au ſuppliant.

Extrait de la Lettre de M. le Comte de Choiseul à M. le Duc de Choiseul.

Du 19 *Fevrier* 1761.

Permettez M. de vous récommander le mémoire ci-joint qui m'a été envoïé par M. D'Eon, ci-devant Sécrétaire d'Ambassade à la Cour de Russie. Les graces du Roi que vous avez déjà eues la bonté de lui procurer sont la récompense de ses services politiques: il est animé du désir d'en mériter de nouvelles, en continuant à servir Sa Majesté comme militaire; le sujet est bon, il est plein de zele & je le crois digne que vous l'honoriez de votre protection.

Lettre de M. le Comte de Choiseul à M. D'Eon.

à *Paris*, le 23 *Septembre* 1761.

J'ai eu autant de satisfaction, Monsieur, à recevoir de vos nouvelles de l'armée, que j'ai de certitude de la part que vous prenez à la grace que le Roi m'a faite. Vous connoissez mon amitié pour vous; je ne doute pas que vous ne vous comportiez toujours de fa-

çon

çon à la mériter; & vous devez être assuré que je vous la continuerai avec plaisir.

J'ai l'honneur d'être très
parfaitement,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant Serviteur.

Signé, CHOISEUL.

Lettre de M. D'Eon à M. le Comte de Choiseul, lorsqu'il a été nommé Duc de Praslin.

à *Londres*, le 9 *Novembre* 1762.

Monsieur le Duc,

Je vous supplie d'agréer avec bonté les expressions sinceres de ma joie & l'hommage de ma respectueuse félicitation sur le glorieux événement qui couronne vos travaux & qui met le comble à vos vœux, puis qu'il n'en étoit point de plus digne de votre cœur, que d'assurer le bonheur de l'humanité. Jouissez à présent, Monsieur le Duc, de la santé la plus parfaite! que vos jours soient longs & heureux! Continuez-moi votre protection & vos bontés, que je tacherai de mériter par mon zele pour le service du Roi & auprès de M. le

Duc de Nivernois. Voilà mon ambition ; & ma satisfaction égalera l'attachement que je vous ai voué & le profond respect avec lequel je suis, &c.

Réponse de M. le Duc de Praslin à M. D'Eon.

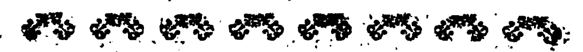
à *Versailles*, ce 20 *Novembre* 1762.

Je vous suis très obligé, Monsieur, du compliment que vous avez bien voulu me faire, au sujet de la grace distinguée dont Sa Majesté m'a honorée. Vous deviez ce sentiment d'intérêt aux miens, pour ce qui vous regarde & au désir que j'ai de vous mettre à portée de déveloper de plus en plus vos talens & votre zèle pour le service du Roi.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement,

Monsieur, votre, &c.

Signé, Le Duc DE PRASLIN.



Lettre de M. le Duc de Praslin à M. D'Eon.

à *Versailles*, le 16 *Janvier* 1763.

Je vous remercie, Monsieur, des vœux que vous avez bien voulu former en ma faveur

au

au commencement de cette année. Je souhaite sincérement qu'elle me fournisse quelque occasion de faire valoir votre zèle, & de l'employer au service de Sa Majesté, d'une manière qui vous prouve efficacement l'envie que j'ai de vous obliger.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement,

Monsieur,

Votre très humble & très obéissant Serviteur.

Signé, LE DUC DE PRASLIN.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Extrait de la Gazette d'Utrecht, N°. XLII. 1757.

De Pétersbourg. M. D'Eon de Beaumont qui a travaillé sous les ordres du Chevalier Douglas, Ministre Plénipotentiaire de France, pendant tout le tems de sa Négociation auprès de cette Cour, a été dépêché par le Ministre pour se rendre à Vienne, & de-là à Versailles, où l'on présume qu'il est envoyé pour des affaires importantes. L'Impératrice a fait l'honneur à ce Sécrétaire de le gratifier d'un présent de 500 Ducats, qui lui ont été remis au moment de son départ, par le Comte de Bestuchef, grand Chancelier de l'Empire. Cette marque de bienveillance fait d'autant plus d'honneur à M. D'Eon de Beaumont, qu'el-

qu'elle est une suite de l'estime & de l'approbation qu'il s'est acquise à cette Cour pendant son séjour. La commission qu'il va exécuter auprès des deux Cours alliées de S. M. Imp. paroît être rélative à l'expédition des ordres pour la marche de l'Armée vers la Prusse.

Extrait des Nouvelles d'Amsterdam, N°. LXXXII. 1760.

De Petresbourg. On attribue l'inaction de notre Armée à une indisposition du Veld-Maréchal Comte de Soltikoff; mais cet inconvenient ne durera pas, au jugement de ceux qui prétendent savoir l'objet du voyage que le Capitaine D'Eon de Beaumont, Sécrétaire de l'Ambassade de France, est allé faire à l'Armée Russe, à Vienne & à Paris. Il est tout simple de croire cet objet très important, mais peut-être ne conviendroit-il pas de publier ce que l'on en pense. Supposé qu'il soit bien vrai qu'il s'agit d'une certaine Convention entre notre Cour & d'autres, il sera tems d'en parler lorsqu'on y aura mis la dernière main.

Extrait des Gazettes d'Hollande, Numb. XXVIII. & XXIX.

Londres 5 Avril 1763.

M. D'Eon Capitaine de Dragons, Sécrétaire de l'Ambaſſade de France, qui étoit allé remettre à Verſailles la ratification de notre Monarque au Traité de paix, eſt revenu ici le 30 du mois dernier. A ſon arrivée le Duc de Nivernois le reçut ſuivant l'intention du Roi ſon maître, Chevalier de l'ordre Royal & Militaire de St. Louis, & Sa Majeſté Très-Chrétienne l'a gratifié d'une penſion de ſix mille livres (*) en conſidération de ſes ſervices.

M. D'Eon a remis trois préſens du Roi ſon maître au Comte de Viri, Envoyé Extraordinaire du Roi de Sardaigne, qui a fait ici les premières ouvertures de la paix entre la *Grande Bretagne* & les deux illuſtres Maiſons de *Bourbon*: on les évalue 50,000. écus & ils conſiſtent en un Portrait de S. M. T. Chrétienne enrichi de Brillans, en un riche tapis de la Savonerie, en une ſuperbe tenture de tapiſſeries des *Gobelins: il n'y manquoit que le cana-*

(*) M. le Duc de Praſlin a eu ſimplement la bonté de me faire donner une gratification de 6000. l. mais il a eu l'auteriré la générosité de faire inſérer dans les Gazettes une penſion de ſix mille livres.

napé & les fauteuils. Le Duc de Praslin y a joint une lettre de remerciment au nom de S. M. Très Chrétienne.

Lettre de M. le Marquis d'Autichamp, Colonel d'un Régiment de Dragons de son nom, à M. D'Eon.

à *Tresurt*, le 8. *Juin* 1762.

J'ai reçu hier, mon cher D'Eon, *une prolongation de Congé de quatre mois pour vous, mais avec la clause de perdre vos appointemens. Je vous en préviens, afin que vous travailliez à vous faire donner quelque chose qui vous en dédommage, & par-de-la; n'étant pas juste que, restant à Paris & à Versailles sans le désirer & par ordre, ce soit encore aux dépens de vos appointemens.*

Il est nécessaire que vous m'adressiez incessamment votre commission du Colonel Général : la lettre de passe n'a pas suffi au Trésorier pour délivrer vos appointemens; il veut votre commission; ainsi envoyez-la moi, je vous prie, dans un paquet contre-signé. *M. de Choiseul à qui j'avois écrit sur vos fourages, m'a marqué que, comme Capitaine Réformé, vous ne deviez en avoir que quatre places; & qu'il ne vous en revenoit que deux, ayant été absent l'hiver... Voilà, mon cher D'Eon, les ordres suprêmes. Je suis fâché d'être obligé de les exécuter, puisqu'ils sont contre vos intérêts :*

mais,

mais faites vous faire Ambassadeur, & vous pourrez alors vous consoler du petit tort que l'on vous fait. Si mes désirs là-dessus, ainsi que sur tout ce qui vous intéresse, peuvent y influer, il ne vous resteroit sûrement rien à désirer. Je vous prie d'en être persuadé, ainsi que du très sincère & parfait attachement, avec lequel j'ai l'honneur d'être, Mon cher,

Votre très humble & très obéissant Serviteur.

Signé, D'AUTICHAMP.

Note pour mon Colonel.

Je suis parti de *Cassel*, comme vous savez, *Mon cher Colonel*, tout à la fin de *Decembre* 1761. avec M. M. *le Maréchal & Comte de Broglio* pour aller à Paris, parce qu'il étoit question alors de me renvoyer en Russie pour la quatrième fois. Mais Dieu, qui tient dans le creux de sa main la destinée des Empereurs, des Généraux, & des Capitaines de Dragons, qui élève & renverse les quatre globes du monde avec autant de facilité qu'un enfant qui fait voler en l'air des globules de savon; ce grand Dieu ne fit que souffler, & aussi-tôt une violente colique hémorroïdale tomba au nord sur la tête de Pierre III. & le précipita dans le tombeau. En occident une lettre de cachet très fatale à la France vint sur la maison de Broglio, & le seul grand Général des Gaules

fut

fut en pleine guerre relegué en Normandie ; la Légion Britannique en fit des feux de joie, & tout Albion dansa comme un mouton.

Pendant ce tems-là le Baron de Breteuil, qui n'étoit encore qu'à Varsovie, eut ordre de retourner à Petersbourg, & moi je fus retenu à Paris & à Versailles, pour aller travailler à Londres sous les ordres de M. le Duc de Nivernois au grand ouvrage de la Paix. Si j'eusse été Prophète, Mon cher Colonel, j'aurois cent fois preferé le détachement de Göttingen, où M. le Maréchal avoit envie de m'envoyer pour y passer le quartier d'hiver, j'aurois cent fois mieux aimé m'être fait tuer aux environs de ses remparts avec notre ami de Lares (*) & ses braves volontaires.

EN MARGE

Lettres d'Etat en faveur du S. D'Eon de Beaumont (†).

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Con-

(*) M. de Lares commandoit les volontaires d'Austrasie, après la mort de M. de Vignolles, & a été tué lui-même à ce détachement de Göttingen.

(†) M. le Duc de Praslin, au lieu de payer à M. D'Eon son premier voyage en Russie, au lieu de lui accorder des appointemens honnêtes à Londres, a eu la générosité de lui don-

Conſeillers les gens tenant nos Cours de Parlement, Grand Conſeil, Cours des Aides, Requêtes ordinaires de notre Hôtel & de nos Palais, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, Juges, leurs Lieutenans & tous autres nos Officiers & Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre cher & bien aimé Charles, Géneviève, Louis, Auguſte, André, Timothée D'Eon de Beaumont, Capitaine au Régiment d'Autichamp Dragons, Cenſeur-Royal & Sécrétaire de notre Ambaſſade en Angleterre, étant actuellement à Londres pour y remplir les fonctions de ſon emploi, & ne pouvant, à cauſe de ce, vaquer à ſes affaires particulières. Nous voulons & vous mandons par ces préſentes ſignées de notre main, que tous & chacuns les procès civils, mus, à mouvoir, qu'il a ou aura pardevant vous, tant en demandant que deffendant, vous aïez à tenir, comme nous les tenons, en état & ſurſéance durant le tems de ſix mois, pendant lequel nous vous deffendons très expreſſement d'en connoître & à ſes parties d'en faire aucunes pourſuites à peine de nullité, caſſation de procédures & de tous dépens, dommages & intérêts. Voulons & entendons auſſi, que toutes les inſtances mues & à mouvoir, qu'il a ou aura en notre Conſeil, concernant

donner le ſusdit parchemin pour payer ſes petits Créanciers. La politique particulière de M. le Duc de Praſlin étoit de tenir toujours M. D'Eon court d'argent, afin de le forcer à reſter à Londres auprès de ſon pauvre ami, le Comte de Guerchy; & puis de lui faire enviſager comme la terre de promiſſion une belle & bonne place à Verſailles, ce qui n'a jamais tenté M. D'Eon.

nant ses intérêts civils, soient & demeurent pareillement en état & surséance le d. terme, pendant lequel nous deffendons aussi à ses parties d'en faire aucunes poursuites sur les peines susdites: n'entendons néanmoins déroger en rien par ces d. présentes à la déclaration du vingt-trois Décembre, mille sept-cent deux, portant réglement général sur les lettres d'état, laquelle nous voulons être observée & exécutée selon sa forme & teneur. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire, pour l'exécution des dites présentes tous exploits, significations & autres actes requis & néceſſaires sans pour ce demander autre congé ni permiſſion. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-deux Février, l'an de grace mille sept-cent soixante-trois & de notre règne le quarante-huitième.

Signé, LOUIS.

& plus bas,

Par le Roi,

Signé, Choiseul Duc DE PRASLIN.

Billet de M. D'Eon à M. le Chevalier Duclau, *ci devant Pere de la Valette*, *Soi-Disant de la Compagnie de Jesus*.

à *Londres*, le Jeudi 3 *Novembre* 1763.

Vous m'aviez donné, Monsieur, votre parole de me rapporter, au plus tard lundi

di dernier au matin, mes lettres d'état en parchemin, pour payer mes créanciers en France; & que je vous ai confiées pour les faire lire à l'Ambaſſadeur du Roi mon maître, & pour que même il en prit copie, s'il le jugeoit à propos.

Je vous prie donc, Monſieur, de me faire le plaiſir de me les rapporter le plutôt que vous pourrez, puiſque vous me l'avez promis, & qu'un ex-Jéſuite doit à préſent tenir ſa parole. J'imagine que vous aurez été ou malade ou à la campagne; car autrement je ne doute pas que je ne vous euſſe vu. Ce titre doit reſter dépoſé dans mes archives. Vous ſentez bien que ce n'eſt pas pour en faire uſage vis-à-vis de mes créanciers à Londres; Dieu merci je puis les payer argent comptant, & ſans jamais avoir recours aux vils moyens de faire entrer de la Contrebande dans aucune partie des trois Royaumes de l'Angleterre. Il faut être ou bien petit ou bien grand pour être impunément contrebandier: comme je ne ſuis qu'un être mitoyen entre la grandeur & le néant, que je ſais ma religion par cœur (quoique je naïe pas eu l'honneur d'étudier chez les Jéſuites) je me contente du peu de fortune que la providence m'a donnée.

J'ai l'honneur de vous renouveller les aſſurances de mon parfait attachement.

Copie

Copie des lettres de Créance envoyées à M. D'Eon, comme *Résident* de *France* auprès du Roi de la *Grande - Bretagne*.

Très haut, très excellent & très puissant Prince, notre très chèr, très aimé bon frère, cousin & ancien allié ; comme notre cousin le Duc de Nivernois ayant terminé heureusement sa Commission, doit prendre incessamment congé de vous, & que nous faisons trop de cas des liaisons d'union & bonne intelligence qui viennent d'être rétablies entre nous & nos sujets, pour souffrir la moindre interruption dans le soin de les cultiver, nous avons nommé le S. D'Eon de Beaumont, Capitaine de Dragons, Chevalier de notre ordre militaire de St. Louis, pour être notre Résident & chargé de nos affaires à votre Cour, & suivre en cette qualité la correspondance jusqu'à l'arrivée du Sr. Comte de Guerchy, nommé notre Ambassadeur près de vous. Comme il est parfaitement instruit de nos sentimens à votre égard, nous ne doutons pas qu'il ne s'acquite de cette commission à notre satisfaction réciproque, & que vous ne vouliez bien ajouter une entiere créance à ce qu'il vous assurera du désir constant, que nous avons de vous donner en toute occasion des preuves de l'amitié sincere & inaltérable que nous vous avons vouée, & qu'il ne dépendra pas de nous

de

de rendre à jamais durable; sur ce nous prions Dieu qu'il vous ait, très haut, très excellent & très puissant Prince, notre très chèr & très aimé bon Frère, Cousin & ancien Allié, en sa sainte & digne garde.

Ecrit à *Versailles* le
17 *Avril* 1763.

Votre Bon Frère, Cousin &
Ancien Allié.

Signé, LOUIS.

& plus bas

Signé, DUC DE PRASLIN.



Copie des Lettres de Créance envoïées à M. D'Eon, comme Ministre Plénipotentiaire de France auprès du Roi de la *Grande-Bretagne*.

Monsieur mon Frère.

Comme mon cousin le Duc de Nivernois, aïant terminé heureusement sa commission, doit prendre incessamment congé de vous; & que je fais trop de cas des liaisons d'union & de bonne intelligence qui viennent d'être rétablies entre nous & nos sujets, pour souffrir la moindre interruption dans le soin de les cultiver, j'ai nommé le S. D'Eon de Beaumont Capitaine de dragons, Chevalier de

mon

mon ordre militaire de S. Louis, pour être mon Ministre Plénipotentiaire à votre Cour & suivre en cette qualité la correspondance, jusqu'à l'arrivée du S. Comte de Guerchy nommé mon Ambassadeur près de vous. Comme il est parfaitement instruit de mes sentimens à votre égard, je ne doute pas qu'il ne s'acquitte de cette commission à notre satisfaction réciproque, & que vous ne vouliez bien ajouter une entière créance à ce qu'il vous assurera du désir constant que j'ai de vous donner, en toute occasion, des preuves de l'amitié sincère & inaltérable que je vous ai vouée, & avec laquelle je suis,

Monsieur mon Frère,

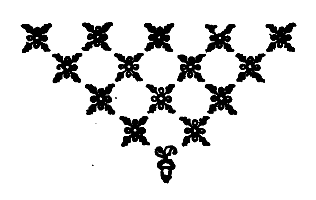
Votre bon Frère, Cousin & Ancien Allié.

à *Versailles* le 3 *Juillet* 1763.

Signé, LOUIS.

& plus bas

Signé, DUC DE PRASLIN.



USQUE

USQUE QUO JUDICATIS INIQUI ?

PSALM LXXXII. Vers 2.

Comme on a affecté, depuis quelque tems, de répandre le bruit à Londres, que j'étois brouillé avec M. le Marquis de l'Hospital ancien Ambassadeur de France en Russie, auprès duquel j'ai été Sécrétaire d'ambassade, & qu'on a ajouté que j'avois été la principale cause de son Rappel, je donnerai ici l'extrait de quelques unes des lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire depuis mon départ de Saint Pétersbourg & son retour en France. Le public qui est dans l'habitude immémoriale de vouloir raisonner sur tout, uniquement d'après des bruits publics, devroit bien être instruit avant que de porter un jugement. Je lui apprendrai donc en passant, que c'est M. le Marquis de l'Hospital qui a demandé lui-même son rappel. Dès la fin de 1758 il l'a sollicité vivement auprès de ses amis, M. le Cardinal de Bernis, M. le Maréchal de Belle-Isle & ensuite auprès de M. le Duc de Choiseul : malgré cela il n'a quitté la Cour de Russie, que vers la fin de février 1760. M le Marquis de l'Hospital a la mémoire assez bonne & le cœur assez droit pour se ressouvenir qu'il prit ma plume, mon encre & mon papier sur ma table pour demander son premier Rappel de sa propre main, par un *postscriptum* à une longue dépêche ; & comme il me permettoit de lire

ſans façon ce qu'il appelloit ſes *proprio pugno*, je lui arrachai avec *une douce colere* la plume des mains ; & je luis dis ; *de graces, Monſieur le Marquis, prenez huit jours pour réfléchir ſur la demande de notre Rappel : vos lettres ne ſeront peut-être pas arrivées à Verſailles, que vous aurez changé d'avis & que vous vous en repentirez.*

„ Non, mon ami, me répondit-il en m'em-
„ braſſant, toutes mes réflexions ſont faites
„ depuis long-tems ; je ſais que je ſuis agréa-
„ ble à cette Cour : mais mon âge, mes in-
„ firmités, & ce terrible climat ne me per-
„ mettant pas de m'enſévelir ici ſous les nei-
„ ges & les glaces d'un troiſieme hiver, le
„ Roi mon maître ſera aſſez bon pour m'accor-
„ der mon Rappel, & pour me permettre de le
„ ſervir (ſous ſes yeux ainſi que Madame que
„ j'adore,) le reſte languiſſant de mes vieux
„ jours ; " *Ce ſont ſes propres paroles.*

D'après ces faits inconteſtables, je prie ce même public prévenu & déſabuſé de décider ſi je ſuis l'auteur du retour de M. le Marquis de l'Hoſpital : il étoit aſſez naturel qu'après 50 ans de ſervice, âgé de 66 ans, attaqué d'un flux de ſang, éloigné de 800 lieuës de ſa Patrie, il déſira le repos & la vie champêtre de ſon pavillon charmant ſur la montagne de Marly, ou de ſa belle terre de Chateau-neuf.

Nec cogites qui in conſpectu tuo falſe converſati ſunt. Nec indigneris iis qui beſtio pejores judicati ſunt.

Nec volueris perdere, qui pecudum mores habuerunt. Nec intendas impia gentium ſtudia,

ſed

sed qui tua testimonia cum doloribus custodierunt. Esd. cap. 8. vers. 27, & 30.

Extrait de la Lettre de M. le Marquis de l'Hospital à M. D'Eon.

à *St. Pétersbourg* le 30 *Janvier* 1761.

Je suis délivré, mon cher D'Eon, des plus mortelles inquiétudes, & je suis à présent tranquile sur votre vie. J'espere que l'humeur de la petite vérole vous aura débarassé de toutes celles qui vous accabloient, & que la *Terza gamba* vous fera connoître enfin le plaisir & les foiblesses de l'amour, fût-il même conjugal.

Les lettres du monument si effacé m'obligent de partir pour les faire revivre & je vole vers vous avec plaisir. J'irai cependant sans voïager de nuit, ainsi mon vol ne finira qu'en Mai; ne pouvant partir que le 15 ou le 20 Février.

Je pense toujours aussi constamment les mêmes choses que lorsque nous raisonions ensemble à Pétersbourg. Je n'entends point dire encore que vous aïez eu une pension du Roi; cependant M. le Duc de Choiseul m'a rempli d'espoir par sa lettre. Je pourrois avoir de vos nouvelles à Vienne, & je prie M. de Sainte-Foy de vous faire passer celle-ci. La petite vérole exige beaucoup de soin pour la convalescence, ménagez-vous jusqu'à mon retour au printemps. Je me porte assez bien

pour un Sexagénaire. Adieu mon cher D'Eon, je vous aimerai toujours.

Mille tendres complimens à M. le Comte Dons-en-bray.



Extrait de la Lettre de M. le Marquis de l'Hospital à M. D'Eon.

à *Plombieres*, ce 13 *Août* 1762.

J'ai reçu, mon cher D'Eon, votre aimable lettre : son stile enjoué m'assure de votre bonne santé.

Voilà donc le Matamore éteint ? le beau rôle qu'il va jouer dans l'histoire. Voïons à présent celui de la nouvelle Catherine. Elle a tout le courage & les qualités qu'il faut pour faire une grande Impératrice, & je me ressouviens avec plaisir de vous l'avoir toujours entendu dire. Sa fermeté dans certaines occasions a toujours été de votre goût. Vous avez aussi eu, il faut l'avouer, le tact du germe des Vertus de la Princesse d'Askoff : il est vrai que vous l'avez connue & cultivée dès sa plus tendre jeunesse, & que vous & le Chevalier Douglas nourrissiez son esprit de Romans : mais qui l'auroit cru, cher d'Eon, qu'elle eût été l'héroïne de cette grande & mémorable Révolution ? Mr. le Baron de Breteuil a rebroussé chemin pour arriver plutôt. Son second tome sera plus agréable que le premier : il connoîtra mieux le terrein ; mais vous, mon cher petit Dragon, qu'allez-vous devenir à présent ?

à

à vous dire le vrai, j'aime mieux que vous alliez ailleurs. Vous ſavez que l'on dit que les ſeconds voïages en Ruſſie ſont ſcabreux, & vous qui y avez déjà été deux ou trois fois, vous devez être bien plus ſur vos gardes, &c.

. . . .

Voilà vos inſtructions en cas que vous alliez en Ruſſie au retour du Baron de Breteuil; car je ne crois pas qu'il y reſte long-tems. J'ai écrit à l'Hetman Roſowmowsky & à la Freſle d'Askoff.

Comptez, cher D'Eon, toujours ſur la vérité & la conſtance de mon amitié. Adieu, je vous embraſſe tendrement & je m'intéreſſerai toujours à vos ſuccès.

Extrait de la Lettre de M. le Marquis de l'Hoſpital à M. D'Eon.

à *Chateauneuf*, ce 8 *Novembre* 1762.

Je me flatte, mon cher D'Eon, que Madame la Ducheſſe de Giſors n'aura pas oublié d'écrire à M. le Duc de Nivernois, ce que j'eus l'honneur de lui dire chez la Reine ſur votre compte. D'ailleurs votre Ambaſſadeur eſt trop connoiſſeur, pour n'avoir pas ſaiſi tout ce que vous avez de bon & d'excellent. Je

vous charge, mon cher D'Eon, de lui faire tous mes complimens sur les préliminaires de la paix signés. J'étois moralement certain de ses succès; & je date avec M. le Duc de Nivernois du château que j'habite en ce moment. Il avoit en lui les germes de tous les talens & de toutes les belles qualités, qu'il a si heureusement developpés depuis. Vous êtes bien heureux, mon cher D'Eon, d'être auprès d'un tel personnage; vous avez tout l'esprit & l'étoffe qu'il faut pour en profiter. Notre pauvre ami le Chevalier Douglas est ici. Sa santé est toujours misérable, & j'en suis en vérité aussi affligé que vous.

Donnez-moi de vos nouvelles, mon cher D'Eon. J'aurois l'honneur d'écrire à M. le Duc de Nivernois; mais j'aime mieux qu'il voïe la tendre amitié, la confiance & l'estime que j'ai pour vous, mêlée avec les sentimens de respect que je lui ai voués depuis sa jeunesse: faites aussi mes complimens à M. Durand. Vous savez tout ce que j'ai toujours pensé de son mérite solide & de ses talens.

Adieu, cher D'Eon, portez-vous bien, ménagez votre santé pour le travail: je ne vous recommande pas d'être sage, vous l'êtes trop; & comptez sur la vérité de mes sentimens qui ne changeront jamais: je vous embrasse de tout mon cœur.

Ex-

Extrait de la Lettre de M. le Marquis de l'Hospital à M. D'Eon.

à *Paris*, le 19 *Janvier* 1763.

J'ai donné déjà à Hugonet un mot de lettre pour vous. Je reçois depuis celle que vous m'avez écrite, mon cher D'Eon, & je vois avec le plus sensible plaisir que votre esprit & votre cœur sont contens, & que votre adorable & unique Ambassadeur se porte bien. Il étoit fait pour réunir les deux nations, autant qu'il est possible. Vous me faites bien de l'honneur de me comparer à ce personnage qui pétille d'esprit & de belles qualités; mais je serois bien flatté moi-même d'en avoir le cœur & les manieres. La paix du Roi de Prusse avec l'Impératrice Reine est prochaine: il faut à présent river les cloux de cette paix générale, & ce ne sera pas l'affaire d'un jour.

Je vais amuser mon innocent loisir à marier le Baron de l'Hospital. Le Roi de Pologne Duc de Lorraine l'a fait premier gentilhomme de sa chambre. De retour à Paris en Mars, je verrai si je suis du nombre des Inspecteurs réformans, après quoi nous serons réformés nous-mêmes, on l'assure.

Dites à M. le Duc de Nivernois, en lui faisant mille sincères complimens, que je compte définitivement me retirer dans son vieux Château de Château-neuf, que j'ai rendu habitable. J'espère y couler de vieux jours se-

rains & tranquilles. Ce ne sera pas entièrement par choix; le dérangement que mes Ambassades ont mis dans mes affaires, y aura bonne part.

Mon vieux camarade le Marquis de la Salle vous rend par sa mort votre charmante maison : vous ne l'habiterez pas si-tôt. *Perge ut cœpisti.* Vous travaillez trop & moi trop peu. Le Ministre est bien content de vous, je le tiens de lui-même. Adieu cher ami, portez-vous bien & m'aimez toujours. Je vous promets de ma part une constante amitié.

Extrait de la Lettre de M. le Marquis de l'Hospital à M. D'Eon.

à *Paris*, ce 28 *Juillet* 1763.

Je vous présente, mon cher D'Eon, le fils aîné de M. Daudé, premier Echevin de la ville de Lyon, & un de nos plus habiles Négocians. Il est mon ancien ami, & je m'intéresse sincérement & vivement à ce jeune homme. Je vous demande bontés & amitié pour lui, & de vouloir bien le conduire. Il est plein de zèle & de bonne volonté, mais sa grande jeunesse a besoin d'être conduite; & il sera aussi docile que reconnoissant de ce que vous voudrez bien faire pour lui; qui sera comme fait à moi-même.

Quant à moi, mon cher ami, je tiens constamment ma résolution de chercher de plus en plus le repos & la liberté après 51 ans de ser-

vices

vices qui m'ont mérité les graces & les bontés du Roi, & l'estime générale, bien à mon gré plus désirable que les richesses & les honneurs. Je vais à Château-neuf y graver en marbre sur l'entrée de mon Château ces mots, *otium cum dignitate*. Je m'y confinerai sept ou huit mois de l'année, si je ne trouve pas à vendre cette belle terre pour payer ce que je dois.

Votre Cousin vous aura mandé combien je désire lui rendre service, sur-tout depuis qu'il m'a fait lire votre lettre : je vous reconnois bien, mon cher D'Eon, dans tout ce que vous faites pour lui.

Je vous fais mon complimen sur votre nouveau caractère de Ministre Plénipotentiaire; vous voilà de toutes manières susceptible des plus grandes places que vous remplirez bien. Vous avez en vous ce qui *distingue les hommes* l'esprit & le courage. Vous y joignez les qualités qui accompagnent toujours les deux premières, vertu & honneur; ainsi vous êtes à présent connu pour homme, *vir :* ce qui vous manque physiquement, assure d'avantage l'effet de vos qualités & de l'emploi de votre tems.

Nous avons ici le Comte de Buterlin qui va en Espagne; il mène avec lui Madame sa femme que bien vous connoissez, à qui j'ai rendu tous les services que j'ai pu: elle est Nièce de notre bon Chancelier qui vous aimoit tant, & sœur de notre jeune Woronzow. Je vous prie de lui faire mes complimens. Vous savez que c'est moi qui l'ai envoyé en France & qui par conséquent lui ai mis le pied à l'étrier.

On dit qu'il y a quelques petites tracasseries à Compiegne; ce sont les graines qui naissent

dans ces champs de cour. Il faut y marcher & faire route à travers les épines & les regarder comme *blessures légères*.

Ma santé se soutient assez bien & je serois le plus heureux des hommes si j'étois sans dettes. On me reproche d'avoir trop dépensé: mais l'argent est fait pour le dépenser: c'est le grain que j'ai semé pour arriver à la confiance; & c'est ainsi que nous avons mené sur *l'Oder* cent-mille Russes, qui y ont reçu & gagné quatre batailles.

Vous le savez mieux qu'un autre, mon cher D'Eon; cependant on m'a réproché que j'avois jetté l'argent par les fenêtres: mais on ne peut m'accuser de l'avoir ramassé (*). Je suis riche de mes vertus & je ne cherche ni ne demande rien. Je dors mes 7 ou 8 heures tranquillement & sans reproches. J'ai 67 ans, ainsi j'ai vécu; car à l'avenir je n'ai que misères & infirmités à attendre. Je les esquiverai le plus qu'il me sera possible & puis je partirai sans regrets pour l'autre monde, enveloppé du manteau de ma philosophie. Adieu, mon cher D'Eon, je vous aimerai toujours & je vous embrasse tendrement & sincèrement.

MAGNAN.

N. O. T. E.

(*) Cela est très vrai; c'est une justice que je rendrai toujours avec plaisir à M. le Marquis de l'Hospital; mais je [illegible] de tous les Ambassadeurs.

MAGNAM HABET CORDIS TRANQUILLITATEM, QUI NEC LAUDES CURAT NEC VITUPERIA.

GLORIARI IN TRIBULATIONE, NON EST GRAVE AMANTI: SIC ENIM GLORIARI, EST IN CRUCE DOMINI GLORIARI. BREVIS GLORIA, QUÆ AB HOMINIBUS DATUR, ET ACCIPITUR. MUNDI GLORIAM SEMPER COMITATUR TRISTITIA. BONORUM GLORIA IN CONSCIENTIIS EORUM, ET NON IN ORE HOMINUM. JUSTORUM LÆTITIA DE DEO, ET IN DEO EST.

Rom. VIII, *Gal.* VI, *Job.* V. 2 *Cor.* I.

Comme on a reproché nouvellement à M. D'Eon qu'il n'avoit ni reconnoissance ni amitié pour ses parens, amis, protecteurs, ou compatriotes, & qu'on a pris plaisir à répandre ces reproches très durs pour un cœur sensible, M. D'Eon se contente de donner les pièces suivantes.

Lettre de M. le Cardinal de Bernis à M. D'Eon.

à Vic sur Aine, ce 12 Septembre 1762.

J'ai été charmé, Monsieur, de recevoir de vos nouvelles, & très aise que M. de Ste. Foye vous ait fait rentrer dans la carrière des

Négociations, où je pense que vous pourrez être très utile. Madame de Brige ne m'a pas laissé ignorer vos sentimens pour moi. Ils ne vous font pas moins d'honneur qu'à moi-même. Continuez, Monsieur, à joindre la probité aux talens: personne au monde ne s'intéresse plus que moi à vos succès & ne vous est plus sincèrement dévoué.

Signé, Le Cardinal DE BERNIS.

Lettre de M. le Cardinal de Bernis à M. D'Eon.

au *Plessis*, ce 14 *Février* 1763.

Je ne connoissois, Monsieur, que votre zele & vos talens; je connois aujourd'hui votre bon cœur. Vous devez croire que je vous en estime & aime d'avantage. J'ai fait passer à Madame de Brige ce que vous pensez d'elle, & la reconnoissance que vous avez des services que vous a rendu M. son frère. Je n'ai point reçu la lettre dont vous me parlez de M. le Duc de Nivernois en datte du 28 Décembre dernier. J'ignore par quel accident elle ne m'est pas parvenue. Ses succès à Londres me font grand plaisir & ne m'étonnent point. Par tout où il y aura de l'esprit & des sentimens honnêtes, il ne peut manquer de suffrages. Soyez assuré, Monsieur, pour toujours des sentimens inviolables qui m'attachent à vous.

Signé, Le Cardinal DE BERNIS.

Let-

Lettre de M. D'Eon à M. le Cardinal de Bernis.

à *Londres*, le 20 *May* 1763.

Monſeigneur,

J'envie le bonheur de M. Duclos, qui part demain pour aller paſſer quelques jours auprès de votre Eminence. Il a bien voulu ſe charger de lui exprimer de vive voix, combien le ſouvenir & la reconnoiſſance de vos anciennes bontés, Monſeigneur, ſont profondement gravés dans mon cœur. Depuis mon retour de la Ruſſie, j'aurois certainement été lui témoigner moi-même ces ſentimens, ſi ma deſtinée ne m'eût pas porté à l'Armée & de-là en Angleterre.

Votre Eminence ſait que c'eſt moi qui ai porté à Verſailles les ratifications du Roi d'Angleterre pour le Traité deffinitif. Cela m'a procuré la Croix de Saint-Louis & une gratification de ſix-mille livres; & non pas une penſion de 6000 *l.* comme l'a avancé la Gazette, qui a cru apparamment que ſix-mille livres une fois payées n'étoient pas un don ſuffiſant, pour un homme qui a apporté à Verſailles cinq Traités depuis 1756. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis content; & ſi l'on pouvoit recevoir deux fois la même choſe, il ne manqueroit à la ſatisfaction que je dois avoir de tous les témoignages de bonté dont ces graces ont été accompagnées, que de les tenir de la main de votre Eminence.

M. Duclos lui portera des nouvelles de l'Angleterre. On y est faché, & moi plus que personne, de le voir partir. Il a réussi parfaitement, pour le peu de tems qu'il est resté à Londres: cela devroit bien l'engager à faire l'année prochaine un second voyage. M. le Duc part Dimanche matin, & emporte les regrets universels. On peut dire, sans flatterie, qu'il n'y a pas d'exemple d'Ambassadeur ici, dont les grandes vertus & les grands talens aient fait plus d'impression sur la Nation Angloise. Si elle n'aime pas la paix, elle s'est du moins prise d'amour pour le Pacificateur auquel je suis d'autant plus attaché, qu'il m'a paru toujours conserver pour votre Eminence ses anciens sentimens d'estime & d'amitié. Si tous les Seigneurs de notre Cour avoient un cœur comme le sien, une ame & un esprit comme le vôtre, le séjour de Versailles deviendroit un Paradis. Votre Eminence y rentreroit bientôt, & cela réjouiroit bien du monde. Avec mon zèle pour le service du Roi, j'aurois du moins l'espérance de ne pas rester toujours sous le poids des complimens du Ministère & sous celui de mon infortune.

A force de grands encouragemens & de petites récompenses que l'on m'a donné, je suis plus pauvre à présent que lorsque je suis entré dans les affaires étrangères. Pour me servir de l'expression brillante & à la mode, *Tout cela m'est arrivé par une fatalité inconcevable.* Pourquoi aussi mon sort m'a-t-il attaché directement, à M. Rouillé & à M. le Maréchal de Belle-Isle qui sont morts?

2. à M. le Cardinal de Bernis qui a vu le militaire couper le col à son grand systême politique ?

3. à M. le Marquis de L'Hospital, qui vouloit quitter la Russie, lorsqu'on ne le vouloit pas ; & qui n'a pas voulu quitter la Russie, lorsqu'on l'a voulu ?

4. à M. le Maréchal & à M. le Comte de Broglio, exilés pour avoir osé remporter des victoires malgré leurs ennemis : pour avoir de plus conçu le téméraire projet d'en remporter de plus grandes encore, si on avoit voulu les laisser faire, & ne les point contrarier.

5. à M. le Duc de Nivernois qui, content d'avoir contribué par la paix au bonheur de l'humanité, ne veut & ne peut plus vivre qu'en Philosophe ?

Voilà, Monseigneur, le tableau du bonheur & du malheur de ma vie passée : sa fin pourra bien ressembler au commencement. Tout cela ne m'attriste pas : ce n'est qu'une *fatalité inconcevable*. Pourvu que je serve le Roi, & que je meure sous son règne & sous le gouvernement d'un grand Ministre, ou sous le commandement d'un grand Général, je serai content pour mon repos & celui de la France.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur, &c.

Lett-

Lettre de M. le Comte de Woronzow, Grand-Chancelier de l'Empire de Russie, à M. D'Eon.

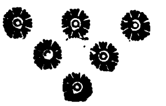
à *St. Petersbourg*, ce 11 *Juillet* 1763.

Le Prince Adouewski m'a apporté, Monsieur, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire ; j'y ai vu avec bien du plaisir les assurances de votre souvenir & de votre attachement, sur lesquels il est vrai que j'ai toujours compté. Recevez, Monsieur, mes complimens sur la justice que je sais que votre Ministère a rendu en différentes occasions à vos talens, à laquelle j'ai pris une part aussi sincère que l'est la considération avec laquelle je suis,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

Signé, C. MICH. WORONZOW.



Ex-



Extrait de la Lettre de M. P***, Capitaine de Volontaires du Marquis de St. Ange, Prisonnier de Guerre, à M. D'Eon.

Au Château de Winchester, ce 3. *Octobre* 1762.

Monsieur,

Posseder également bien & l'arlotectonique (*) & la politique, Capitaine de Dragons & Sécrétaire d'une illustre & célèbre Ambassade, ces qualités annoncent bien un homme d'une capacité supérieure. Un tel homme est doué de cette commisération naturelle aux ames bien nées, & toutes ses inclinations étant nobles & généreuses, être malheureux c'est lui être recommandable. C'est aussi en cette confiance, Monsieur, que j'ose espérer que vous ne condamnerez point la liberté avec laquelle j'ai l'honneur de vous écrire. De puissantes raisons m'y engagent. La triste situation, où je me trouve m'a rendu osé jusqu'à ce point, & la misère m'a enhardi jusqu'à

(*) Quoique je ne connoisse pas ce mot François, je comprends cependant ce qu'il veut dire; il faut le passer à un Capitaine de Volontaires en prison, & qui n'a pas été pris avec son dictionnaire: on voit qu'il a voulu se ressouvenir de ses Racines Greques.

qu'à me faire composer des vers, mais quels vers !

Dans un état affreux & dans une Prison,
On n'est guère animé du beau feu d'Apollon.

Vous les trouverez, Monsieur, ici inclus : aïez donc, je vous en conjure, la patience de les lire, dans un moment, comme dit Horace, *Si Validus, si lætus eris.* Rendez la liberté à un infortuné qui pour n'avoir consulté personne que ses inclinations en prenant le parti de la mer, gémit depuis cinq ans dans les prisons, abandonné, sans ressources, & en proie aux besoins les plus honteux, qui en reconnoissance adressera au ciel les vœux les plus pressans pour votre conservation & votre prospérité.

Si ce dont j'ai l'honneur de vous prier étoit impraticable, c'est du moins une raison de vous assurer du profond respect avec lequel je suis.

P. S. Je désespérois de pouvoir vous faire parvenir cette lettre ; mais une ame bienfaisante vient de s'en charger.

Extrait d'une autre Lettre du Même au Même.

Au Château de Winchester, le 1 *Décembre* 1762.

Monsieur,

Que n'est-il donné à l'expression de peindre fidellement les sentimens du cœur ? Le mien

mien se déveloperoit tout en entier ici, & je serois assez heureux pour me montrer plein de vos bontés & de reconnoissance. Suppléez, s'il vous plait, à cette impuissance, & aïez la complaisance d'agréer mes foibles mais sincères remercimens, ouï foibles pour l'étenduë de votre bienveillance. Car c'est à votre recommandation bien plutôt qu'à mes vers, que je dois le bienfait d'être compris sur la liste des premiers Officiers qui seront échangés. Aussi j'en suis si pénétré que je ne puis cesser d'admirer avec quelle générosité vous vous intéressez pour les malheureux, & sur-tout pour un inconnu; c'est bien aussi ce qui me confirme que vous êtes doué, Monsieur, d'une de ces ames, qui seroient invulnerables, si elles ne souffroient par la compassion.

Aussi-tôt qu'on reçoit ici une lettre, tout le monde est autour de vous, pour demander si elle parle de paix. La vôtre, Monsieur, m'a causé tant de joie, que je n'ai pu m'empêcher de la communiquer sur le champ à tous mes compagnons d'infortune, d'autant que vous me chargiez de le faire, de leur témoigner la part que vous preniez à leur triste sort, & les soins infatigables de M. le Duc de Nivernois pour les tirer promptement de cette captivité. Après ce que j'ai ressenti moi-même en la lisant, & après ce que j'ai cru voir dans les yeux des autres, je puis bien assurer que rien ne peut mieux rafraichir le sang, qu'une semblable nouvelle; ainsi que le Nil ranime par ses débordemens salutaires toutes les plantes languissantes des prairies qu'il arrose, de même vous venez de faire renaître par votre

let-

lettre consolante plus de cinq-mille prisonniers tous foibles habitans de ces tristes lieux. L'un me demande d'un côté, quel est ce brave homme qui vous apprend de si bonnes nouvelles? Un autre me dit, mais cet homme-là est-il bien certain de ce qu'il marque? Ouï mes amis, leur dis-je, vous pouvez le croire, c'est M. D'Eon qui me fait cet honneur: il est plus à portée que personne de savoir ce qui se passe; il est le Sécrétaire de l'Ambassade de France: à cette réponse succèdent des exclamations de joie & de la plus grande allegresse. Ouï, il n'y a point à en douter, cela est vrai, nous irons dans peu revoir nos pères, nos femmes, nos enfans, nos amis, & jouïr de la douce liberté.

D'autres font ces réflexions. Est-il bien des hommes qui, du sein de la prospérité, entreroient dans un si grand détail sur toutes nos misères, & en seroient touchés de compassion? c'est bien-là ce qu'on peut appeller un vrai François: ne prouve-t-il pas tout son zele pour la Patrie & pour le Prince, en partageant les peines que nous souffrons pour avoir servi l'un & l'autre. Grand Dieu! quelle belle ame que ce Monsieur D'Eon? C'est notre consolateur au milieu de nos afflictions & de nos prisons, nous devons tous faire des vœux pour lui. D'autres disent M. le Duc de Nivernois veut donc que nous joignons au titre de Libérateur, celui de Père des Prisonniers, & nous lui devons la bonté qu'il a de s'intéresser pour nous faire obtenir des secours & notre liberté. Les peines & les soins qu'il prend pour y réussir ne lui mériteroient-ils point ce titre

glo-

glorieux? D'ailleurs ſon Excellence réuſſira; c'eſt un Académicien, ſon éloquence eſt touchante & perſuaſive. M. le Duc de Choiſeul a une ame compatiſſante, & aime les Priſonniers. Notre Bon Roi, qui nous a déjà fait reſſentir ſes bienfaits, qui a pour ſes ſujets une tendreſſe de Père, ſera touché de nos longues miſères & nous accordera généreuſement ſes ſecours. Voilà, Monſieur, à quoi votre chère lettre a donné matière; de ſorte que les noms du Duc de Nivernois & du Capitaine D'Eon, volent ici de bouche en bouche & impriment dans tous les cœurs la joie & le reſpect.

Voilà, Monſieur, les cris de cinq mille compagnons de mon infortune. Heureux! puiſqu'il m'eſt permis de m'épancher ainſi, ou plutôt de m'ouvrir à une ame comme la vôtre. Que dis-je? pardon, Monſieur, je reſſens tant de douceur à vous écrire que je ne m'apperçois pas de mon indiſcrétion. Daignez ne point y faire attention, me continuer votre généreuſe bienveillance, & recevoir le foible hommage du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

Extrait de la Lettre de M. de Meulan Receveur Général des Finances de la Généralité de Paris à M. D'Eon.

à *Paris* ce 21 *Juin* 1763.

De jour en jour, & plus je vous connois, Monſieur, mon amitié pour vous augmen-

mente ainsi que le désir que j'ai de vous obliger. L'action de générosité, de bon cœur, que vous avez fait pour Madame votre Mère, l'honnêteté de vôtre caractere m'ont gagné l'ame pour toujours, & il n'y a point de preuves que je ne désire vous donner de mes sentimens pour vous.

Prenez garde seulement à la pétulance de votre esprit, & à votre vivacité qu'elle ne gâte vos belles & bonnes qualités & qu'elle ne vous emporte quelquefois à des choses contraires à votre fortune. Elle est en bon train: deux choses seules doivent la faire; que vous soïez toujours bien avec la Cour, & une bonne & sage œconomie, &c.

Lettre de M. D'Eon à sa Nourice Benoit à Tonnerre.

à *Londres*, le 1 *Juin* 1763.

Vous pouvez, ma chère Nourice, au reçu de ma lettre, aller trouver Madame ou Monsieur Després Receveur des tailles, qui est chargé de vous remettre de ma part la somme de cent livres, dont je vous fait présent en reconnoissance de vos soins & peines passées. Lorsque je serai de retour en France, je prendrai des arrangemens pour vous faire une pension annuelle de pareille somme; mais en attendant j'aurai soin d'y pourvoir; & j'y aurois pourvu beaucoup plutôt, si la fortune eût répondu à ma bonne volonté pour vous.

J'ai

J'ai cent fois plus de plaisir à vous donner ce témoignage de ma reconnoissance, que vous ne pouvez en avoir en l'acceptant. Quelque leger qu'il soit, songez qu'un don honnête à faire, est toujours honnête à recevoir; surtout lorsqu'il vient de ce qu'on aime, & que c'est le cœur qui donne.

Je me porte bien présentement, & me porterois mieux si je pouvois vous voir bientôt. Je vous embrasse tendrement, votre mari & tous vos enfans. Je suis votre très affectionné nourrisson & serviteur.

P. S. de la Lettre de M. le Duc de Nivernois à M. Bertin Controleur Général des Finances.

Londres 12 Octobre 1762.

Permettez Monsieur, que je profite de cette occasion pour vous recommander avec tout l'intérêt & toute l'instance possible le sieur D'Eon de Germigny, qui est directeur des domaines. C'est un très bon & excellent sujet; son pere, qui étoit un des premiers 25 gentilshommes de la garde écossoise du Roi, est mort à la suite de ses blessures & n'avoit pour tout bien qu'une pension de Sa Majesté: d'ailleurs M. D'Eon son Cousin Germain est ici Sécrétaire de l'Ambassade, que le Roi a bien voulu me confier. Il a déjà été emploïé plusieurs fois à la Cour de Russie, dans des circonstances critiques & très importantes; & a

aussi

aussi très bien servi à l'armée tant comme Capitaine de Dragons que comme Aide de Camp de Mrs. de Broglio. M. le Duc & M. le Comte de Choiseul l'aiment infiniment & lui veulent toute sorte de biens ainsi que moi. Il y a long-temps que toute cette famille sert utilement le Roi : elle mérite toutes vos bontés & votre protection. Je serai on ne peut pas plus reconnoissant de celles que vous voudrez bien accorder au Sieur D'Eon de Germigny, pour son avancement dans la carriere des domaines qu'il a entreprise avec succès, & dans laquelle il s'est aquis l'estime & l'amitié de tous ses supérieurs.

Lettre de Monsieur Gautier Sibert à M. D'Eon.

à Tonnere, ce 21 *Mars* 1763.

Vous faites si fort parler de vous, Monsieur & cher Compatriote, que je ne puis me refuser la satisfaction de vous en faire compliment. Je m'intéresse au bonheur de tous les hommes, & à plus forte raison à celui de ceux que j'ai l'avantage de connoître particulierement. La confiance que vous donne le Ministere, & les récompenses qu'il croit devoir vous accorder, sont de sûrs garants de vos talens & de votre prudence, dans un âge qui est plus souvent celui des passions que des vertus. Je ne doute pas que vous ne continuïez de plus en

en plus à illustrer notre Patrie, qui commence déjà à se féliciter de vous avoir donné le jour.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de considération & un inviolable attachement,

Monsieur & cher Compatriote,

Votre très humble & très obéissant Serviteur,

Signé, GAUTIER SIBERT.

Réponse de M. D'Eon.

à *Londres*, ce 1 *Juin* 1763.

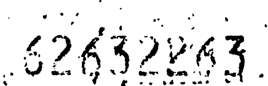
J'ai prié ma Mère, il y a déjà long-tems, Monsieur & cher Compatriote, de vous remercier de la lettre trop obligeante, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Elle est telle que ma modestie, plus encore que ma dernière maladie & mes occupations, m'a empêché d'y répondre jusqu'à présent. Mais je me croirois peu digne de vos Eloges, si je ne vous témoignois au moins ma sensibilité; & ma sensibilité est d'autant plus grande, que c'est un compatriote éclairé, & que j'ai toujours aimé & estimé, qui me louë. Je dois cependant vous observer, Monsieur, que, si vous m'avez loué parce qu'on parloit un peu de moi dans le monde, vous me devrez un

double Eloge, lorsque le monde n'en parlera plus. Ce n'est ni l'amour de la vaine gloire, ni la cupidité des richesses qui m'ait conduit dans mes voyages & mes travaux : l'envie seule de remplir la tâche de Citoyen utile à ma Patrie, m'a suffi. Je serai heureux, lorsque j'aurai bien rempli ce devoir, & que je pourrai mettre sur la porte champêtre, *otium cum dignitate*. Je serai doublement heureux, lorsque le monde voudra m'oublier, autant que j'ai envie de l'oublier.

J'ai l'honneur d'être avec un très-sincere attachement,

Monsieur & cher Compatriote,

Votre, &c.



arlera
loire;
nduit
envie
à ma
sque
rrai
i di-
soue
: j'ai

:ere

fc.







